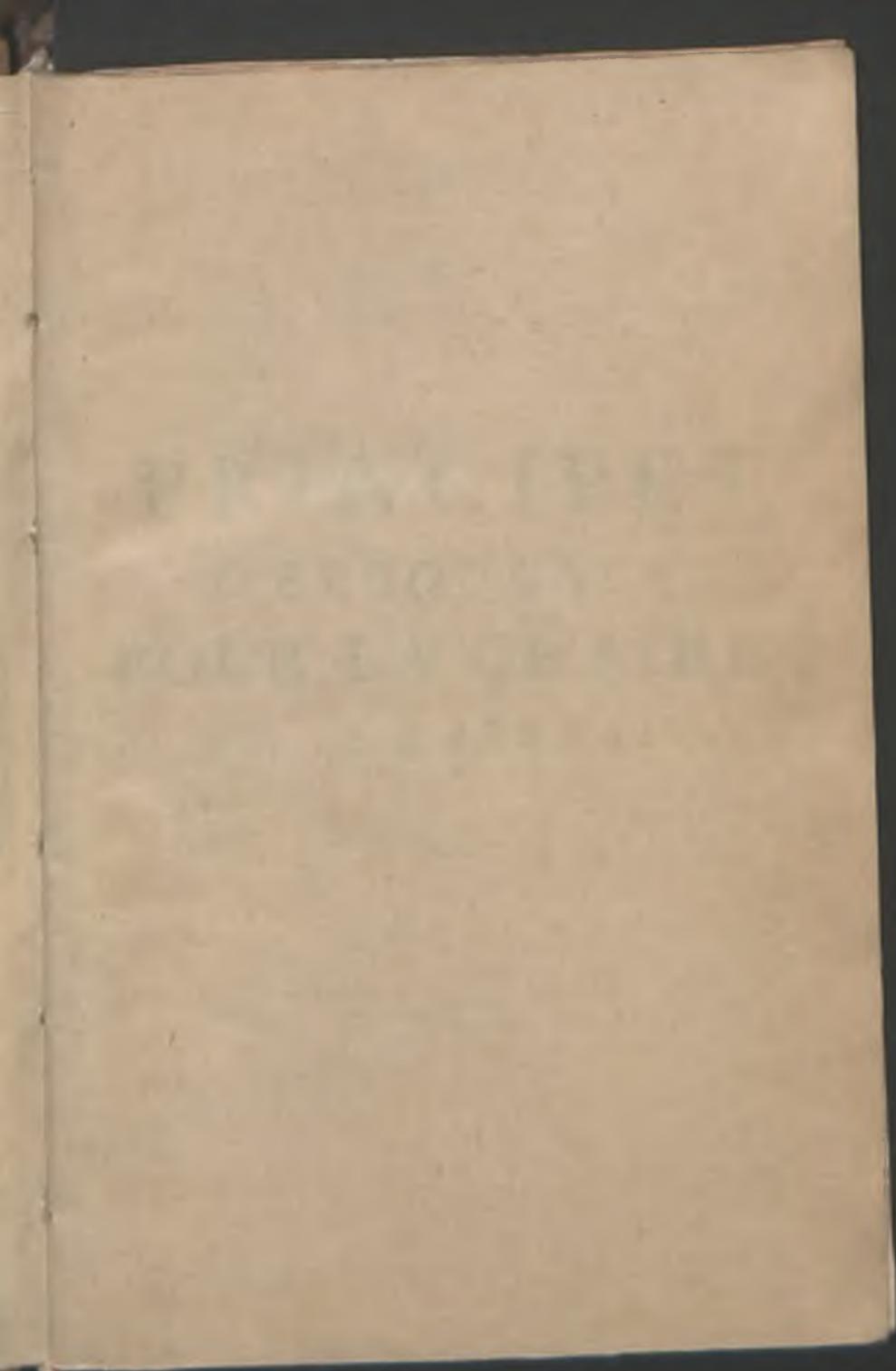
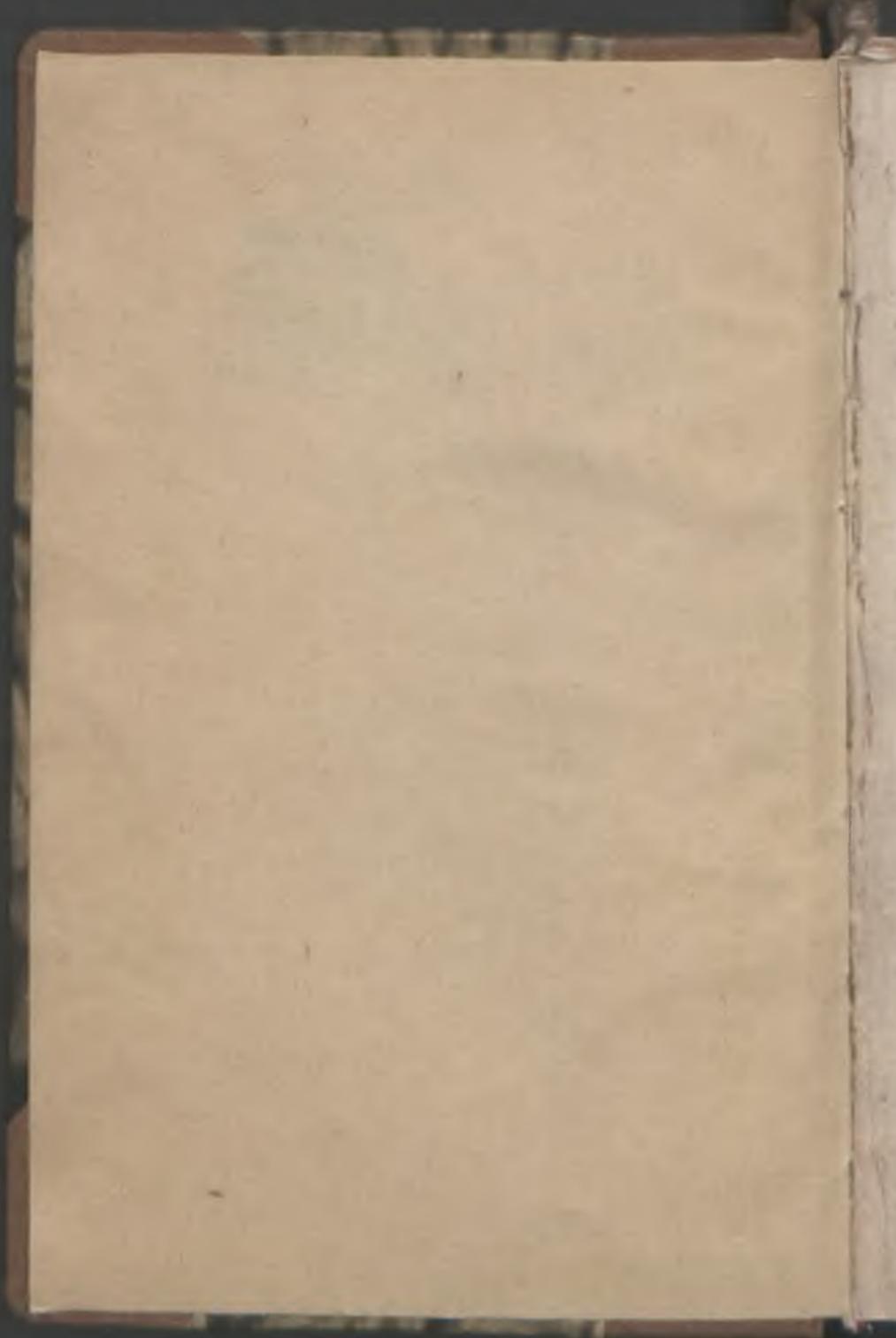


35929

35929

Z BIBLIOTEKI  
SEMINARIUM  
SANDWIERSKIEGO





PRINCIPES  
*D'ÉLOQUENCE*  
POUR LA CHAIRE  
*ET LE BARREAU.*

*L'abbé Maury* *Kosciuszko*  
*1805*

---

## AVIS DU LIBRAIRE.

L'OUVRAGE de M. l'Abbé MAURY , Prédicateur du Roi , doit être utile à toutes les Personnes qui tiennent un rang distingué dans le Monde , & particulièrement à ceux qui doivent occuper les Chaires chrétiennes ou le Barreau.

Messieurs les Professeurs & Maîtres de Pension ne peuvent faire un meilleur choix pour récompenser ou donner des prix à leurs Elèves ; c'est en leur faveur que j'ai établi ce Volume à un prix modique.

PRINCIPES  
D'ÉLOQUENCE  
POUR LA CHAIRE  
ET LE BARREAU,

Où l'on trouve des Discours ,

- |   |   |
|---|---|
| 1. Sur les moyens de convaincre une grande Assemblée.   | Orateurs Anglois & Italiens.                            |
| 2. La maniere de préparer les compositions oratoires.   | 4. De la chaleur du style.                              |
| 3. Des exemples tirées de Cicéron , Démosthène, Bossuet, Bourdaloue, Saurin, Tillotson , & quelques | 5. Des mots heureux.                                    |
|   | 6. De la noblesse , de l'harmonie & la clarté du style. |
|   | 7. De l'onction.  |
|   | 8. De la mémoire.                                       |
|   | 9. De l'action oratoire , &c.                           |

Par M. MAURY , Abbé Commandataire de la Frenade , Chanoine , Vicaire-Général & Official de Lombes , & PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI.

---

Prix 48 sols relié & 36 sols broché.

---

*Bibliotheca Mmii*  *Sig. nov.*  
*Ord. S. Benarditi*

A PARIS,

Chez LAMY , Libraire , Quai des Augustins.

---

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation , & Privilège du Roi.

35929

THE HISTORY OF

THE

ROYAL

ACADEMY OF SCIENCES

AND

OF THE ARTS

AND

OF THE

UNIVERSITY OF

PARIS

AND

OF THE

ACADEMY OF

THE

ARTS

AND

OF THE



A MONSEIGNEUR  
LÉON-FRANÇOIS-  
FERDINAND  
DE SALIGNAC  
DE LAMOTTE-FENELON,  
ÉVÊQUE  
ET SEIGNEUR DE LOMBEZ, &c. &c.



ONSEIGNEUR,

*Je dois à mes premiers essais dans  
le genre de l'Eloquence les bontés  
a ij*

particulieres dont vous voulez bien m'honorer, & vous acquerez aujourd'hui de nouveaux droits sur ma reconnaissance, en me permettant de vous présenter quelques fruits de ces travaux que vous avez encouragés. Si vos bienfaits, MONSEIGNEUR, ne rendoient peut-être suspect d'adulation le juste tribut de louanges que j'aurois à vous offrir, il seroit bien doux pour mon cœur de décerner un hommage public aux vertus que j'admire en vous depuis que j'ai l'honneur d'être associé aux fonctions de votre Ministère. J'aimerois sur-tout à célébrer cette bienfaisance qui vous a gagné tous les cœurs, & qui s'est soutenue avec tant de persévérance pendant la

v  
longue durée du fléau qui vient de  
ravager votre Diocèse. On vous a  
vu parcourir sans relâche tous les ha-  
meaux où pénétrait la contagion ; em-  
pêcher les émigrations par vos lar-  
gesses ; offrir des consolations au mal-  
heur , des soulagemens à la misère ,  
des ressources au désespoir ; rendre  
la vie au laboureur qui doit à votre  
charité ses charrues & ses moissons ;  
déployer enfin cette sensibilité plus  
touchante que les bienfaits , cette géné-  
reuse sensibilité qu'on avoit droit d'at-  
tendre d'un Prélat digne de porter le  
beau nom de FENELON que l'immor-  
tel Archevêque de Cambrai votre on-  
cle a consacré par tant de vertus , &  
qui doit être à jamais précieux aux

vj

*Lettres , à la Religion & à l'hu-  
manité.*

*Je suis avec respect ,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur ,  
l'Abbé MAURY.

# T A B L E

## D E S M A T I E R E S.

DISCOURS SUR L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE,

I. <b>O</b> bjct de ce Discours ,	Page 1
II. Image de l'Eloquence de la Chaire ,	2
III. Des moyens de convaincre une grande assemblée ,	4
IV. Des avantages de l'Orateur qui s'étudie lui-même ,	6
V. De la maniere de préparer les compositions oratoires ,	7
VI. Du plan d'un discours ,	9
VII. Des plans tirés du texte ,	12
VIII. De la progression du plan ,	13
IX. Du tort que l'esprit fait à l'éloquence ,	16
X. De l'Exorde ,	18
XI. De l'exposition du sujet ,	20
XII. De la propagation des idées ,	22
XIII. De l'éloquence du Barreau ,	25
XIV. De Cicéron ,	29
XV. De Démosthène ,	32
XVI. De Bossuet ,	36
XVII. De l'interrogation ,	41
XVIII. De l'éloquence de M. Bridaine ,	45
XIX. Du choix des sujets ,	50
XX. Des Panégyriques ,	54
XXI. De St Vincent de Paul ,	59
XXII. Des portraits ,	64
XXIII. Des complimens ,	69
XXIV. Du style direct & du Dialogue ,	76
XXV. De la chaleur du style ,	80

XXVI. <i>Des Epithètes ,</i>	82
XXVII. <i>De la nécessité de travailler son style ,</i>	83
XXVIII. <i>Des mots heureux ,</i>	85
XXIX. <i>Des métaphores ,</i>	88
XXX. <i>Des expressions techniques ,</i>	92
XXXI. <i>De la noblesse du style ,</i>	93
XXXII. <i>Des transitions ,</i>	98
XXXIII. <i>Du style nombreux ,</i>	99
XXXIV. <i>De l'harmonie du style ,</i>	102
XXXV. <i>De la variété dans le style ,</i>	106
XXXVI. <i>De la clarté ,</i>	107
XXXVII. <i>Des traits frappans ,</i>	108
XXXVIII. <i>Des lieux communs ,</i>	110
XXXIX. <i>Des préparations oratoires ,</i>	112
XL. <i>Des précautions oratoires ,</i>	114
XLI. <i>De l'Hypothèse ,</i>	116
XLII. <i>De l'Égoïsme du style ,</i>	117
XLIII. <i>De Bourdaloue ,</i>	121
XLIV. <i>De Massillon ,</i>	122
XLV. <i>De Saurin ,</i>	125
XLVI. <i>De l'éloquence Angloise ,</i>	132
XLVII. <i>De Tillotson ,</i>	137
XLVIII. <i>De quelques autres Orateurs Anglois ou Italiens ,</i>	141
XLIX. <i>De la révolution que M. Thomas a opérée dans le genre oratoire ,</i>	143
L. <i>De l'emploi de l'Ecriture-Sainte ,</i>	146
LI. <i>Des Peres de l'Eglise ,</i>	130
LII. <i>Des citations profanes ,</i>	154
LIII. <i>Des lectures du Prédicateur ,</i>	155
LIV. <i>De l'onction ,</i>	157
LV. <i>De l'onction de Fenelon ,</i>	158
LVI. <i>Des différens Orateurs qui ont excellé dans le genre pathétique ,</i>	159
LVII. <i>De la péroraison ,</i>	161
LVIII. <i>De la mémoire ,</i>	164
LIX. <i>De l'action oratoire ,</i>	167

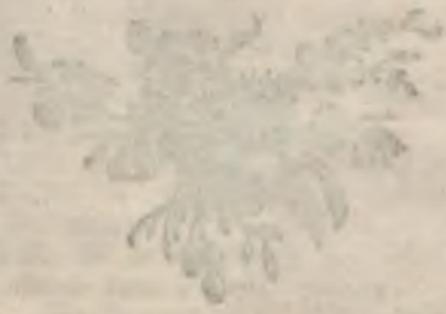
DES MATIERES. *ix*

LX. <i>Des motifs d'émulation qui doivent animer les Orateurs chrétiens ,</i>	169
<i>Panegyrique de S. Louis ,</i>	175
<i>Panegyrique de S. Augustin ,</i>	241
<i>Réflexions sur les Sermons de Bossuet ,</i>	309
<i>Eloges de Fenelon ,</i>	353
<i>Notes ,</i>	409

Fin de la Table des Matieres.



DEE WITTE  
IN DAVEN  
at Oost  
Pouvo  
L'Amour  
L'Amour  
L'Amour



DISCOURS



# DISCOURS

CHOISIS

SUR DIVERS SUJETS DE RELIGION  
ET DE LITTÉRATURE.

## DISCOURS

*Sur l'Eloquence de la Chaire.*

**L**

A plupart des Discours que l'on trouvera dans ce recueil, ont été déjà imprimés ; mais les premières éditions sont épuisées, & je n'ai pas cru devoir réunir ces différens morceaux dans un même Volume, sans y faire plusieurs changemens, pour les rendre plus dignes de l'indulgence du Public. J'ai retouché le *Panegyrique de S. Louis* ; j'ai retravaillé l'*Eloge de Fenelon*, & j'y ai ajouté de nouvelles notes. J'ai donné plus d'étendue aux *Réflexions sur les Sermons de Bossuet*.

l'Objet de ce Discours

Je joins à ces Discours le *Panegyrique de S. Augustin*, que j'ai prononcé en présence de la dernière Assemblée du Clergé, & qui ne pourroit point être prêché devant un autre auditoire. En rassemblant ces foibles productions de ma plume, je vais proposer avec une juste défiance de mes lumieres, quelques réflexions qui se sont présentées à mon esprit, dans le cours de mes lectures ou de mes compositions oratoires, sur l'art de l'Eloquence que je cultive. Je ne les avois d'abord écrites que pour mon instruction particuliere, & lorsque je me suis déterminé à les publier, j'ai trouvé dans ces feuilles éparfes un Discours tout fait sur les différentes parties de l'Eloquence chrétienne. Le développement de ce plan a guidé l'ordre de mes idées. Si je me suis quelquefois permis un ton décidé dans mes jugemens, je supplie le Lecteur de se souvenir que je lui parle avec franchise, mais sans présomption, & que je suis fort éloigné moi-même de regarder les résultats de mes observations comme des regles de l'art.

Voici l'idée générale que je me suis d'abord formée de l'Eloquence de la chaire.

II.  
page de

Un homme sensible voit son ami prêcher

à faire une démarche contraire à son intérêt ou à ses devoirs ; il veut s'y opposer ; mais il craint de repousser la confiance par une contradiction précipitée ; il s'insinue avec douceur dans son esprit , il ne combat pas d'abord, il discute. On ne l'écoute pas ; il ne demande qu'à être entendu , & aussi-tôt il expose ses raisons , il présente les argumens de l'évidence avec la modestie du doute. On ne lui répond point. Alors il se plaint non de l'obstination, mais du silence ; il va au-devant de toutes les objections, & les réfute ; animé par le zèle indulgent de l'amitié , il est loin de prétendre à briller par son esprit , ou à humilier par ses reproches , il ne parle que le langage du sentiment. Enfin sûr d'intéresser, il découvre le précipice sous les pas de son ami , & lui en montre toute la profondeur pour étonner en lui l'imagination , la plus foible & la plus dominante de nos facultés ; c'est avec cet instrument qu'il parvient à l'ébranler ; il s'abaisse jusqu'à la supplication , & donne un libre cours à ses soupirs & à ses larmes. C'en est fait , le cœur se rend , la persuasion l'entraîne, les deux amis s'embrassent , & c'est à l'éloquence de l'amitié que la raison & la vertu doivent

*l'Eloquence de la Chaire.*

l'honneur de la victoire. Orateurs chrétiens ! Voilà votre modèle. Cet homme compatissant qui doit s'attendrir pour convaincre, c'est vous ; & cet ami qu'il faut émouvoir pour le détromper, c'est votre auditoire.

III.  
Des moyens  
de convain-  
cre une  
grande as-  
semblée.

En effet il n'y a qu'un homme pour l'Orateur dans la multitude qui l'environne, & à l'exception des détails qui exigent quelque variété pour peindre les passions, les états, les caractères, il ne doit parler dans sa composition qu'à un seul homme dont il déplore les égaremens, & dont il découvre les foiblesses ; cet homme est pour lui le démon de Socrate debout, sans cesse à ses côtés, & qui tour-à-tour l'interroge ou lui répond ; c'est lui qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on écrit, jusqu'à ce que l'on parvienne à triompher de ses préjugés. Les raisons qui seront assez persuasives pour surmonter la résistance, suffiront pour subjuguier une grande assemblée. L'Orateur tirera même de nouveaux avantages d'un concours nombreux, où tous les mouvemens imprimés à la fois amèneront les plus beaux triomphes de l'art, en formant une espèce d'action & de réaction entre l'auditoire & l'Orateur. C'est dans ce sens que Cicéron a rai-

son de dire que *nul homme ne peut être éloquent, sans une multitude qui l'écoute* (a). L'Auditeur venoit entendre un Discours, l'Orateur le prend à partie, il l'accuse, il le confond, il lui parle tantôt comme son confident, tantôt comme son médiateur, tantôt comme son juge. Voyez avec quelle adresse il lui dévoile ses passions les plus cachées, avec quelle sagacité il lui montre ses pensées les plus intimes, avec quelle force il anéantit ses excuses les mieux concertées. Le coupable se reconnoît; une attention profonde, l'effroi, la confusion, le remords, tout annonce que l'Orateur a deviné dans ses méditations solitaires le secret des consciences. Alors, pourvu qu'aucune faillie ingénieuse ne vienne émousser les traits de l'Eloquence chrétienne, il y aura dans le Temple deux mille Auditeurs, mais il n'y aura qu'une seule pensée, un seul sentiment; & tous ces individus réunis formeront cet homme idéal que l'Orateur avoit sous ses yeux pendant la composition de son Discours.

---

(a) *Orator sine multitudine audiente eloquens esse non potest. Brutus, 338.*

IV.  
Des avan-  
tages de  
l'Orateur  
qui s'étudie  
lui-même.

Mais où chercher cet homme idéal formé de tous ces traits divers, sans s'exposer à peindre un être chimérique? Où trouver ce fantôme qui soit unique sans être bizarre, & dans lequel chacun puisse se reconnoître sans qu'il ressemble à personne? Où le trouver? dans votre propre cœur. Descendez-y souvent, parcourez-en tous les replis; c'est-là que vous découvrirez & les prétextes des passions que vous voulez combattre, & l'origine des inconséquences que vous devez développer. Il faut rentrer dans soi-même pour être éloquent. Les premières productions d'un jeune Orateur sont ordinairement trop recherchées, parce que son esprit toujours tendu fait des efforts continuels, sans oser s'abandonner jamais à la simplicité de la nature, jusqu'à ce que l'expérience lui apprenne que pour atteindre au sublime il est bien moins nécessaire de s'exalter l'imagination que de se recueillir profondément dans son sujet. Si vous avez étudié les Livres saints; si vous avez observé les hommes; si vous avez médité les Moralistes, qui ne sont pour vous que des Historiens; si vous vous êtes familiarisé avec la langue des Orateurs, éprouvez votre éloquence sur vous-même, devenez pour

ainsi dire l'Auditeur de vos propres Discours, & en anticipant ainsi sur l'effet qu'ils doivent produire, vous tracerez sans peine des caractères vrais; vous verrez que malgré les nuances qui les distinguent, tous les hommes se ressemblent intérieurement, & que leurs vices sont uniformes, parce qu'ils dérivent toujours de la foiblesse ou de l'intérêt; enfin vous ne mettrez rien de vague dans vos peintures, & plus vous aurez approfondi les sentimens de votre cœur, mieux vous exposerez l'histoire du cœur humain.

Ces principes généraux sont insuffisans; passons donc au détail & appliquons les règles de l'art à la composition d'un Discours. *C'est une grande & dangereuse entreprise*, dit l'Orateur Romain, *de se présenter au milieu d'une nombreuse assemblée qui vous entend discuter les plus importantes affaires; car il n'y a presque personne qui ne remarque plus finement & avec plus de rigueur les défauts que les beautés de nos Discours, & on nous juge toutes les fois que nous parlons en public* (a). En ef-

V.  
De la manière de préparer les compositions oratoires.

---

(a) *Magnum quoddam est onus atque munus*

fet , outre le talent naturel que l'Eloquence exige , & auquel le travail ne supplée jamais , tout Orateur qui veut satisfaire son auditoire est obligé d'ajouter à l'instruction qu'il a puisée dans ses études préliminaires , une connoissance très-approfondie du sujet qu'il se propose de traiter ; qu'il le médite long-temps pour en pénétrer tous les principes & en découvrir tous les rapports. C'est par cette opération purement intellectuelle que l'on rassemble , selon l'expression de Cicéron , une forêt d'idées & de choses (a) , qui en s'accumulant donnent à l'Orateur je ne fais quelle impatience d'écrire , ou plutôt le besoin de déclamer seul ses soudaines inspirations , & qui rendent ensuite la matiere plus abondante , & la composition plus rapide & plus pleine ; mais pour n'être point distrait par le travail de la mémoire dans ces instans de

---

*suscipere atque profiteri se esse , omnibus silentibus , unum maximis de rebus , magno in conventu hominum audiendum. Adest enim ferè nemo quin acutiùs atque acriùs vitia in dicente quam recta videat : quoties enim dicimus , toties de nobis judicatur. Brutus , 27. 125.*

(a) *Silva rerum ac sententiarum comparanda est. De Orat. 29.*

Création, il faut écrire à mesure que l'on produit. Quand on a rapproché les principales preuves qui sont comme les matériaux de l'édifice, on se rend bientôt maître de son sujet, on entrevoit déjà l'ensemble du Discours à travers ces idées détachées qui forment des masses régulières dès qu'on les dirige vers le même but. Cette ordonnance coûte peu à l'Orateur; car *le Discours*, dit Fenelon, *est la proposition développée, & la proposition est le Discours en abrégé.* Au moment où j'indique cette méthode de travail, j'ai soin de m'y conformer, & les diverses réflexions que j'avois jettées sans ordre sur les principes de l'art oratoire, viennent se placer ici d'elles-mêmes sous ma plume. Malgré ces précautions, éprouvez-vous en écrivant la lassitude d'une imagination refroidie? Sortez de la solitude, parlez de votre sujet à un ami éclairé; en lui communiquant vos premières conceptions, vous en aggrandirez la sphère, & dans ces momens d'effervescence & d'enthousiasme, il vous échappera des traits heureux que vous eussiez cherchés inutilement dans la méditation du cabinet.

Avez-vous creusé les principes, & vu, pour ainsi dire, le fonds de votre sujet? c'est ici que l'art commence; il est temps

Lettr. sur  
l'Eloq.

VI.  
Du plan  
d'un Dis-  
cours.

de fixer votre plan, & c'est presque toujours la partie qui coûte le plus de travail, & qui a le plus d'influence sur le succès du Discours. Laissons blâmer la méthode des divisions comme une contrainte funeste à l'Eloquence, & adoptons-la néanmoins sans craindre qu'elle ne ralentisse la rapidité des mouvemens oratoires en les dirigeant avec plus de régularité. Le génie a besoin d'être guidé dans sa route, & le frein qui lui épargne des écarts, le contraint pour le mieux servir quand il lui donne de salutaires entraves : car le génie n'en est que plus ferme & plus grand lorsqu'il marche éclairé par la raison & par le goût. L'Auditeur qui ne fait où l'on veut le conduire, est bientôt ~~distr~~ait, & le plan est si nécessaire pour fixer son attention, qu'il ne faut plus délibérer si l'Orateur doit l'indiquer. Ce plan aussi indispensable pour composer avec méthode que pour être entendu avec intérêt, est-il mal conçu, obscur, indéterminé ? il y aura dans les preuves une confusion inévitable, les objets ne seront point nettement séparés, & les raisonnemens s'entrechoqueront, au lieu de se prêter un appui réciproque. Plus on travaille son plan, plus on étend son sujet ; des rapports qui paroissent d'abord assez vastes

tes pour embrasser la matiere du Discours dans toute son étendue, forment à peine une sous-division assez féconde, quand on fait généraliser ses idées. Loin d'un Orateur chrétien ces plans éblouissans par une singularité sophistique, ou par une antithèse recherchée, ou par un paradoxe subtil. Loin ces plans qui ne sont ni assez clairs pour être retenus, ni assez importants pour mériter d'être remplis, & qui ne présentent qu'une vaine spéculation sans intérêt. Loin ces plans fondés ou sur des épithètes sans caractère qui n'ouvrent aucune route au raisonnement, ou sur des prétextes plus propres à servir d'épisode que de partage à un Sermon. Loin sur-tout, loin ces sous-divisions correspondantes & symétriques entre les deux parties d'un discours où elles forment une opposition puérile également indigne & d'un art si noble & d'un ministère si auguste. Evitez ces défauts brillans, présentez-moi un plan simple & raisonnable; vos preuves lumineuses & bien distinctes se graveront dans ma mémoire, & je rendrai à votre éloquence le plus beau de tous les hommages si je conserve un souvenir profond de ce que j'aurai entendu; car le meilleur Sermon est celui que l'Auditeur retient le plus aisément.

VII.  
Des plans  
tirés du tex-  
te.

Tout Orateur qui a des idées originales, aura des plans neufs & frappans, sans se proposer jamais d'étonner, & par le simple besoin de marquer le but vers lequel tend son génie. Les plans ne sont souvent que singuliers ou bizarres, surtout lorsqu'ils sont tirés du texte du Discours, & cette pénible contrainte ne réussit presque jamais dans les Sermons de morale. Maffillon a calqué la division de son Sermon sur la Confession, dans lequel l'on trouve tant de beautés de détail, sur un passage de l'Évangile; il prend pour texte ce Verset de S. Jean : *Erat multitudo cecorum, claudorum, & aridorum. Il y avoit un grand nombre d'aveugles, de boiteux, & de ceux qui avoient les membres secs.* Maffillon compare les pécheurs qui environnent les tribunaux de la pénitence, aux malades qui étoient sur les bords de la piscine de Jérusalem, & il montre l'analogie de ces infirmités corporelles, avec les abus les plus communs qui rendent les confessions inutiles. *Il y avoit des aveugles* : défaut de lumière dans l'examen. *Il y avoit des boiteux* : défaut de sincérité dans la manifestation. *Il y avoit des malades dont les membres étoient desséchés* : défaut de douleur dans le repen-

tir. Cette application est ingénieuse sans doute ; mais elle est très-recherchée, & le goût exquis de Massillon n'a succombé que cette seule fois à la tentation de puiser un plan très-artificiel dans l'analyse de son texte. L'usage qu'il a fait du fameux passage, *Consummatum est*, dans son Sermon sur la Passion, est plus heureux ; mais cette interprétation ne lui appartient point, & elle avoit été développée avant lui dans plusieurs Ouvrages ascétiques. Il me semble que la méthode d'adapter le texte au plan ne sauroit presque jamais être employée avec succès dans les Instructions purement morales, & qu'elle réussit beaucoup mieux dans les Mystères, dans les Oraisons funèbres, & dans les Panégyriques, où le texte devient étranger au Discours quand il n'annonce pas le sujet, & même quand il ne renferme pas, au moins indirectement, la division. Il est aisé de trouver dans l'Écriture sainte des Versets analogues à l'idée principale qu'on veut exprimer, & on fait toujours gré à l'Orateur de ces applications heureuses qui consacrent en quelque sorte le plan qu'il a choisi.

Soit que l'on traite un sujet moral, soit que l'on exerce son génie sur les Panégyriques ou sur les Mystères, il importe

VIII.  
De la progression du plan.

toujours d'observer dans la distribution du plan une progression marquée, pour graduer l'intérêt des faits, la force du raisonnement, & la chaleur des mouvemens oratoires. Il est aussi rare que difficile de faire les deux parties d'un Sermon égales en beauté, parce qu'elles n'offrent presque jamais les mêmes ressources à l'imagination de l'Orateur; mais la seconde doit l'emporter sur la première. L'Eloquence déchoit toujours quand elle cesse de s'élever: c'est donc au second membre de la division qu'il faut réserver les raisons les plus triomphantes & les sentimens les plus pathétiques. La marche de Cicéron, qui a un plan très-net dans toutes ses Harangues, quoiqu'il l'énonce rarement dans l'Exorde, est très-favorable à l'accroissement de ses preuves, & l'oblige de se surpasser continuellement par de nouveaux efforts à mesure qu'il avance dans les difficultés de son sujet. Ouvrez ses Plaidoyers; il nie d'abord le fait qu'on lui oppose, & ensuite il prouve qu'en le supposant vrai on n'en pourroit rien conclure contre son client. Je me borne à citer ici deux exemples frappans de cette excellente méthode. En défendant Archias qui avoit été son Précepteur, & dont il parle toujours avec la plus tou-

chante reconnoissance , Cicéron divise ainsi son Discours. « Je prouverai qu'Ar-  
 » chias est Citoyen Romain , & que s'il  
 » ne l'étoit pas , il seroit très-digne de  
 » l'être ». Le plan de la Harangue pour  
 Milon n'est pas moins pressant. « Milon ,  
 » dit-il , n'a point tué Clodius : s'il l'avoit  
 » tué , il auroit bien fait ». Il n'est pas don-  
 né à l'esprit humain de raisonner avec plus  
 d'ordre & de vigueur ; & qu'on ne croie  
 pas que Cicéron procède ainsi par hazard  
 dans quelques occasions particulieres ; car  
 dans les *Partitions oratoires* , dans ce  
 dialogue charmant où ce grand homme  
 subit un examen sur son art en répon-  
 dant à toutes les questions que lui pro-  
 pose son fils sur l'Eloquence , Cicéron  
 établit comme une regle cette maniere  
 de diviser le Discours. *Voici* , lui dit-  
 il , *comment vous devez raisonner : ou*  
*il faut nier le fait qu'on vous oppose ,*  
*ou si vous l'avouez il faut prouver qu'il*  
*n'en résulte point les conséquences que*  
*votre adversaire en déduit* (a). Je fais qu'il  
 est très-rare de pouvoir suivre cette mar-

---

(a) *Aut ita consistendum est ut quod obicitur factum neges , aut illud quod factum fateare neges eam vim habere , atque id esse quod adversarius criminatur.* Parag. 29. 101.

che dans nos Chaires, où les discussions ne sont jamais problématiques ; mais plus nous imiterons cette méthode, plus nous approcherons de la perfection.

IX.  
Du tort que  
l'esprit fait  
à l'Eloquen-  
ce.

A toutes ces regles que l'art fournit pour diriger le plan du Discours, hâtons-nous d'ajouter un plan général dont ne doivent jamais s'écarter les Orateurs, & sur-tout les Orateurs chrétiens. Quand on entre dans la carrière, le zele dont on est animé pour le salut des ames ne fait pas toujours oublier la gloire qui suit les grands succès ; souvent un désir aveugle de briller & de plaire coute le solide honneur qu'on pourroit acquérir, si l'on s'abandonnoit aux seules impulsions de la piété qui s'allie si bien avec la sensibilité nécessaire à l'Eloquence. Il est à désirer, sans doute, que l'on n'aspire qu'à se rendre utile à la Religion en se condamnant aux travaux effrayans que la prédication exige, & dont on ne sauroit jamais être bien récompensé par la renommée ; mais si des motifs si purs n'agissent point assez puissamment sur votre ame, calculez du moins les intérêts de votre amour-propre, & voyez combien ils sont inséparables de l'efficacité de votre ministère. Est-ce pour vous que vous prêchez ? est-ce pour vous que la Religion

rassemble ses enfans dans un Temple ? Vous n'oseriez le penser ; n'importe, je veux bien ne considérer en vous qu'un Orateur. Dites-moi donc : qu'est-ce que l'Eloquence ? est-ce le misérable métier d'imiter cet accusé, dont nous parle un Poète, dans ses Satyres, lequel *balançoit des délits devant ses Juges avec des antithèses* (a) ? est-ce le puérile secret de former de froids jeux de mots, d'arrondir des périodes, & de se tourmenter dans de longues veilles pour faire dégénérer une instruction sainte en un vain amusement ? Est-ce donc là l'idée que vous avez conçue de cet Art divin qui dédaigne les ornemens frivoles, qui domine sur les plus nombreuses assemblées, & donne à un seul homme la plus personnelle & la plus auguste de toutes les souverainetés ? Vous cherchez la gloire ? vous la fuyez. Non, l'esprit seul n'est jamais sublime, & ce n'est que par la véhémence des passions qu'on peut être éloquent. Comptez tous les Orateurs illustres ; trouverez-vous parmi eux des Ecrivains ingénieux, diferts, épigramma-

---

(a) *Crimina rasis librat in anthithetis.*

Perl. Sat. 1.

tiques? Ah! ces hommes immortels se bornoient à émouvoir & à persuader, & c'est pour avoir toujours été simples qu'ils feront toujours grands. Eh quoi! vous voulez marcher sur leurs traces, & vous vous abaissez aux dégradantes prétentions d'un Rhéteur! & vous comparoissez en suppliant qui mendie des suffrages devant ces mêmes hommes qui devoient trembler à vos pieds! Rélevez-vous de cette ignominie; soyez éloquent par zele au lieu de n'être qu'un déclamateur par vanité, & croyez que le moyen le plus sûr de bien prêcher pour soi, c'est de prêcher utilement pour les autres.

X.  
De l'Exor-  
46.

L'esprit plait dans une Epigramme ou dans une Chançon; mais il ne produit jamais de grands effets dans une nombreuse assemblée, & la vraie éloquence profcrit toutes les pensées trop fines ou trop recherchées pour frapper le peuple. Eh! qu'est-ce en effet qu'un trait brillant pour émouvoir ou pour échauffer une multitude qui ne présente d'abord à l'Orateur qu'une masse étendue & immobile, & qui bien loin de partager les sentimens de celui qui parle, lui accorde à peine une froide & sévere attention? Le début d'un Discours doit être simple & modeste pour concilier au Prédicateur la bienveillance

de l'auditoire. L'Exorde mérite cependant d'être travaillé avec le plus grand soin. Il convient de s'y borner au développement d'une seule idée qui embrasse toute l'étendue du sujet ; c'est-là que les germes du plan doivent se hâter de paroître, que les points de vue du Discours sont indiqués sans occuper trop d'espace, que des principes lumineux annoncent la profondeur d'un Orateur qui a beaucoup réfléchi, & qui fait présenter d'abord un intérêt puissant à tous ses Auditeurs. Tel est l'art de Bossuet, quand pour frapper vivement les esprits, il dit, en commençant l'Oraison funèbre de *Henriette* d'Angleterre, qu'il veut “ dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, & dans une seule mort, faire voir la mort & le néant de toutes les grandeurs humaines. ” Tout ce qui ne prépare point aux principaux objets d'un Sermon est inutile dans un Exorde. Ecartons donc de cette partie du Discours les réflexions subtiles, les citations, les dissertations, les lieux communs, & même les images & les métaphores ; car, *il ne faut pas*, dit l'Orateur Romain, *intervertir alors le sens familier des mots, de peur que le Discours ne paroisse travaillé avec trop*

d'apprêt (a). Marchons au but par le plus court chemin : tout doit être ici approprié au sujet, puisque, selon l'expression de Cicéron, l'Exorde n'en est que *l'avenue* (b). N'imitons point ces prolixes Rhéteurs, qui, au lieu d'entrer d'abord en matière, se tournent & se retournent dans tous les sens, & laissent l'Auditoire incertain sur la matière qu'ils vont traiter ; l'Exorde ne commence véritablement qu'au moment où l'on découvre l'objet & le dessein du Discours.

XI.  
De l'exposition  
du sujet.

A peine le sujet est-il exposé qu'il faut se hâter de le définir ; cette précaution est surtout nécessaire, quand on traite des questions métaphysiques, telles que *la Providence, la vérité, la conscience, &c.* & on est sur d'errer dans des spéculations vagues, si l'on néglige de se guider d'abord par des idées nettes. Il est dangereux sans doute de trop s'élever dans ces morceaux préparatoires, & l'expérience apprend tous les jours à se méfier des débuts éloquents ; il est néanmoins nécessaire de fixer fortement l'attention d'une assemblée dis-

---

(a) *In exordiendâ causâ servandum est ut usitata sit verborum consuetudo, ut non apparata oratio esse videatur. Ad Herennium, lib. 1. 7.*

(b) *Aditus ad causam. Brutus.*

traite, & je ne vois pas que l'on viole les regles de l'art en frappant l'Auditeur par un trait soudain qui le sépare de ses propres pensées, pourvu que cette brusque émotion ne trompe point son attente, & que l'Orateur aille toujours en croissant. " Je veux; dit *Montagne*, des Discours qui donnent la premiere charge, dans le plus fort du doute, je cherche des raisons bonnes & fermes d'arrivée ». *Montagne* a raison. Rien n'est plus important & plus difficile que de s'emparer de ses Auditeurs, & d'entrer dans son sujet par un mouvement qui puisse les ébranler. Dans sa Tragédie de la Troade, Sénèque ouvre la premiere scene par un monologue sublime, & trois vers lui suffisent pour attacher promptement tous les cœurs. On voit dans le lointain la Ville de Troye consumée par les flammes, & Hécube chargée de fers, seule sur le Théâtre, prononce en soupirant ces éloquentes paroles. " (a) Regardez Hécube, regardez Troye, vous Potentats qui vous fiez à votre puissance, vous qui

---

(a) *Quicumque regno fudit, & magnâ potens,  
Dominatur Aulâ, nec leves metuit Deos,  
Animumque rebus credulum lætis dedit  
Me videat & te Troja!*.....

» dominez sur une Cour nombreuse, vous  
 » qui ne craignez point l'inconstante fa-  
 » veur des Dieux, & vous qui vous li-  
 » vrez au sommeil si doux de la prof-  
 » périté ! » Qui ne rentre alors en soi-mê-  
 me, & ne réfléchit profondément sur les  
 dangers de sa destinée ? C'est ainsi qu'un  
 grand Orateur doit intéresser le cœur hu-  
 main ; c'est ainsi qu'il est beau d'enrichir  
 le commencement d'un Discours, pourvu  
 que la suite soit encore digne d'être écou-  
 tée, après qu'on a élevé son auditoire à  
 cette hauteur.

XII.  
 De la pro-  
 pagation  
 des idées.

C'est cette propagation continuelle des  
 grandes idées qui s'engendrent les unes  
 les autres, c'est l'art d'avancer sans cesse  
 en composant qui donne du nerf à l'Elo-  
 quence, de la rapidité au Discours, &  
 tout l'intérêt du Dialogue à une suite non  
 interrompue de réflexions qui languiroient  
 sans mouvement & sans vie, si elles étoient  
 isolées. Le progrès qui soutient la mar-  
 che de chaque période est l'image natu-  
 relle des élans qui doivent animer d'un  
 bout à l'autre les compositions oratoires ;  
 d'où il s'ensuit qu'il n'appartient qu'aux  
 pensées vastes & fécondes de rendre un  
 Ecrivain éloquent. Les phrases incisives,  
 les traits accessoires, les comparaisons in-  
 génieuses, les définitions inutiles, la pré-

tention de briller ou de surprendre à chaque mot, enfin le luxe de l'esprit n'enrichit point un Ecrivain, il l'appauvrit dès qu'il l'arrête dans sa course. Que l'Orateur évite donc comme les plus dangereux écueils de son talent, ces saillies séduisantes qui ralentiroient son impétueuse ardeur. Qu'il retranche sans pitié de ses productions cet amas de fleurs qui étouffent l'Eloquence au lieu de l'embellir, & qu'il se précipite avec force plutôt qu'avec grace vers son but principal, sans regretter jamais les sacrifices apparens qu'il fera sur sa route. Si l'Auditeur se retrouve sans cesse à la même place ; s'il apperçoit l'amplification, le retour des mêmes idées, enfin le jeu de la phrase, ce n'est plus un Orateur véhément qu'il admire avec transport, c'est un déclamateur fleuri qu'il écoute sans intérêt.

Il ne l'écoute même pas long-temps ; il fait aussi comme l'Orateur des réflexions oiseuses sur chaque mot, il perd sans cesse de vue le fil du discours, au milieu de ces écarts d'un Rhéteur qui cherche à briller, tandis que son sujet languit ; & fatigué de cette surabondance de paroles, il sent mourir à chaque instant son attention épuisée. Ah ! si vous saviez être éloquent, faux bel esprit, qui le détachez de

vous par vos assoupiffantes antitheses, il n'auroit pas la liberté de se distraire, il partageroit vos émotions, il devineroit tout ce que vous allez dire, il croiroit découvrir lui-même les raisons simples & frappantes que vous lui présenteriez, & composer en quelque sorte votre Discours avec vous ; sa satisfaction seroit à son comble ainsi que votre gloire, & vous éprouveriez que c'est toujours le charme de celui qui écoute, qui assure le triomphe de celui qui parle. « Un habile appréciateur de l'art oratoire, dit Cicéron, n'a pas besoin d'entendre un Orateur pour juger du mérite de son éloquence ; il passe, il voit les Juges qui conversent entre eux, impatiens sur leurs sièges, demandant souvent au milieu d'un plaidoyer, s'il n'est pas temps encore de finir l'audience, & de renvoyer l'assemblée : c'en est assez pour lui, il comprend aussi-tôt que la cause n'est point plaidée par un homme éloquent qui cherche se rendre maître de tous les esprits, comme un joueur de luth des sons qu'il veut tirer des cordes d'un instrument ; mais s'il apperçoit en passant ces mêmes Juges attentifs, ayant la tête haute, le regard fixe, & paroissant frappés d'admiration pour celui qui

parle,

„ parle, comme un oiseau est ravi des  
 „ doux accens de l'harmonie ; s'il voit sur-  
 „ tout les spectateurs poussés de la terreur à  
 „ la commiseration, de la haine à l'a-  
 „ mour, ah ! il n'a plus aucun doute ;  
 „ il décide aussi-tôt qu'il y a dans cette  
 „ assemblée un véritable Orateur, & que  
 „ l'œuvre de l'Eloquence s'opère, ou plutôt  
 „ qu'il est déjà parfait (a).

Le Barreau est une excellente école  
 pour apprendre à donner aux idées cette  
 propagation oratoire, qui est l'un des plus  
 difficiles secrets de l'art. J'ai suivi les au-  
 diences, j'ai entendu quelques Avocats

XXIV  
 De l'Elo-  
 quence du  
 Barreau

---

(a) Itaque intelligens dicendi existimator non  
 assidens & attentè audiens, sed uno adspectu &  
 præteriens de Oratore sapè judicat. Videt osci-  
 tantem Judicem, loquentem cum altero, non num-  
 quàm etiam circumstantem, mittentem ad horam ;  
 quæsitorem ut dimittat rogantem : intelligit Ora-  
 torem in eâ causâ non adesse qui possit animis  
 Judicum admovere orationem tanquàm fidibus  
 manum. Idem si præteriens adspexerit, erectos  
 intuentes Judices, ut avem cantu aliquo, sic  
 illos viderit oratione quasi suspensos teneri ; aut  
 id quod maximè opus est, misericordiâ, odio,  
 motu animi aliquo perturbatos esse vehementiùs :  
 ea si præteriens, ut dixi, adspexerit, si nihil  
 audierit tamen Oratorem versari in illo judicio,  
 & opus oratorium fieri aut perfectum jam esse,  
 profectò intelliget. Brutus, 54. 200.

éloquens, & un grand nombre de ces Rhéteurs diferts que Cicéron appelle, *non des Orateurs, mais des ouvriers exercés à une grande volubilité de langue* (a); j'avoue cependant que j'ai souvent admiré des Avocats, d'ailleurs assez médiocres, qui possédoient dans le plus haut degré le talent précieux de disposer les preuves avec méthode, & d'imprimer une progression soutenue au raisonnement. Ce mérite aussi commun au Barreau qu'il est rare par-tout ailleurs, y est aussi beaucoup moins remarqué, soit parce qu'il est réservé aux gens de l'art d'en sentir tout le prix dans le développement d'un plaidoyer, soit parce que la force des argumens étant plus graduée dans les discussions juridiques, il suffit de se conformer à l'ordre naturel des *moyens* pour les exposer avec avantage.

Il y a encore au Barreau des talens très-distingués; mais on s'y plaint depuis long-temps, & avec raison, d'une triste décadence. L'homme qui a acquis le plus de gloire dans ce siècle en exerçant les fonctions du ministère public, M. le Chan-

---

(a) *Non Oratores, sed operarios linguâ celerè & exercitatâ.* Brutus, 18. 83.

celier d'Aguesseau, est regardé universellement comme un excellent esprit, un Jurisconsulte profond, un Ecrivain élégant & correct; mais il me semble que la voix publique ne lui accorde pas la même supériorité comme Orateur, quoiqu'il ait traité plusieurs sujets dignes de la plus haute Eloquence. Ce grand Magistrat n'avoit point encore toute la vigueur de son génie, quand il s'exerçoit dans le genre oratoire, & il y auroit de l'injustice à juger de ses talens sur un petit nombre de Discours qui furent les premières productions de sa jeunesse.

En général les Avocats ne travaillent point assez leur causes; ils sont plus féconds que véhémens, & plusieurs d'entre eux sacrifient la gloire à la vanité, en prolongeant leurs plaidoyers pour remplir plus souvent les audiences auxquelles le public assiste. Mais il ne suffit pas de se montrer, il faut être admiré quand on veut devenir célèbre. Aussi ne sauroit-on se dissimuler que les Gens de Lettres accoutumés à écrire avec plus de soin, ont une supériorité marquée sur les Avocats toutes les fois qu'ils partagent leurs fonctions. Ce n'est ni le Maître, ni Patru qui occupent le premier rang au Barreau François; cet honneur est réservé à Pelis-

son, qui a mérité une gloire immortelle en composant ses Mémoires pour le Surintendant *Fouquet*, & sur-tout à *Arnaud*, qui a surpassé tous les Avocats dans l'*Apolo-gie des Catholiques d'Angleterre*, accusés d'une conspiration contre le Roi Charles II, en 1678. Lisez cette éloquente discussion ; que des larmes *Arnaud* vous fera répandre sur la mort du vertueux Vicomte de Stafford ! Orateur sans chercher à l'être, il ne paroît pas se proposer de vous émouvoir ; mais par le simple récit des faits, par la seule dialectique, par les dépositions des témoins sur lesquels les Catholiques furent condamnés, il prouve invinciblement leur innocence, il vous attendrit sur le sort des infortunés dont il raconte les malheurs, & il rend exécration pour toujours la mémoire du fameux *Ouats* qui inventa cette absurde calomnie. Jamais on n'a porté plus loin la démonstration morale, & il ne faut point oublier que dans cet Ouvrage *Arnaud* justifie les Jésuites qu'il haïssoit, & défend leur cause avec un zèle aussi noble que touchant.

Il seroit à désirer sans doute, que ce célèbre *Arnaud* eut toujours choisi des sujets aussi propres à manifester ses talens ; à n'étoit encore que dans sa vingt-huit

tième année lorsque *Descartes* le consulta sur ses *Méditations physiques*, & fut étonné de la profondeur de son génie; il étoit né avec un esprit guerrier, & il ne composa guères que des ouvrages polémiques; mais il auroit pû être compté parmi les hommes les plus éloquens de son siècle. On fait qu'il fut un Grammairien très-profond, & qu'il égala *Mallebranche* en Métaphysique. *Boileau* le regardoit comme son Oracle en Poësie; il lui resta constamment attaché malgré ses longs malheurs, & il rendit ensuite hommage au mérite de cet illustre proscrit, jusques dans l'épithaphe de *Bourdaloue*.

Enfin après Arnaud ce fut l'illustre en France  
Que j'admirai le plus, & qui m'aima le mieux.

En vain prétendrait-on excuser la distance qu'on voit entre les Avocats du Barreau François, & les Orateurs du Sénat Romain, par la différence des intérêts qui leur sont confiés. Cicéron a eu quelquefois la gloire d'être le défenseur de la République, je le sais; mais ne soutenoit-il pas souvent des causes moins importantes, & la plus grande partie de ses plaidoyers n'est-elle pas consacrée aux affaires de ses concitoyens? Ce grand homme

XIV.  
De Cicé-  
ron.

n'avoit pas besoin d'un auditoire extraordinaire pour déployer toutes les richesses de son génie, & il étoit plus éloquent lorsqu'il plaidoit devant le peuple Romain, que lorsqu'il parloit en présence de César. Sa Harangue pour *Ligarius* est écrite d'un style enchanteur; mais elle n'est point regardée comme le plus éloquent de ses Ouvrages. Cicéron demande la vie de *Ligarius* à un usurpateur, comme s'il imploroit la clémence d'un Souverain légitime. Les éloges qu'il prodigue à César dans son ingénieuse péroration semblent justifier les reproches qu'il reçut du Stoïcien Brutus, après la mort du Dictateur, dans cette fameuse lettre où Brutus l'accuse de flatter Octave, & qui est comptée avec raison parmi les chef-d'œuvres de l'antiquité. C'est dans les *Verrines*, c'est dans les *Catilinaires*, c'est dans la seconde *Philippique*, c'est dans les pérorations de tous ses plaidoyers, c'est dans ses traites de *l'Orateur*, & des *Orateurs illustres* qu'on trouve l'Eloquence de Cicéron, & tous ces écrits doivent être le manuel des Orateurs chrétiens. La rapidité avec laquelle il composoit ces Discours immortels, malgré la multitude & l'importance des affaires dont il étoit accablé, ne l'empêchoit point de donner à son style une si rare

perfection, qu'il est aussi aisé d'entendre les Harangues que difficile & peut-être même impossible de les bien traduire; son exemple prouve évidemment que nos Avocats ne sauroient justifier la négligence de leur élocution, par les distractions inévitables de leur état. Ce fut dans un intervalle bien court, & pendant les agitations d'une guerre civile que Cicéron publia ses fameux plaidoyers contre Marc - Antoine, qu'il appella ses *Philippiques*, & on ne conçoit point comment il pût conserver assez de liberté d'esprit après la mort de César pour composer dans la soixante-quatrième & la dernière année de sa vie, ces quatorze Discours par lesquels il termina sa carrière oratoire.

Brutus, dont le goût étoit aussi sévère que sa morale, désapprouvoit hautement dans les Ecrits de l'Orateur Romain cette inépuisable fécondité, cette abondance toujours élégante & harmonieuse qui énervent peut-être quelquefois sa vigueur; & il disoit à Cicéron lui-même que son éloquence manquoit de *reins*. La postérité a pensé comme Brutus. Ce ne fut point sans doute par un principe de goût, mais par la crainte de déplaire à Auguste qui avoit sacrifié honteusement son bienfaiteur Cicéron, que Virgile & Horace eu-

rent la lâcheté de ne nommer jamais dans leurs Poësies, cet Orateur aussi célèbre aujourd'hui que Rome elle-même. Virgile sur-tout n'auroit pas dû l'oublier en célébrant les prérogatives du peuple Romain; mais l'assassin de Cicéron étoit sur le Trône, & le Poëte courtisan n'hésita point de sacrifier à Auguste l'un des plus beaux titres de gloire de sa patrie, en accordant aux Orateurs de la Grèce la supériorité de l'Eloquence sur le Consul de Rome : *Orabunt alii melius causas*, &c.

XV.  
De Démof.  
thène.

Malgré la décision de Virgile, les Gens de Lettres n'ont point prononcé unanimement entre Cicéron & Démosthène, & ces deux Orateurs sont à-peu-près au même rang. Cicéron a une prééminence incontestable sur son rival en littérature & en philosophie, mais il ne lui a point arraché le sceptre de l'Eloquence; il le regardoit lui-même comme son maître, il le louoit avec tout l'enthousiasme de la plus vive admiration, il traduisoit ses Ouvrages; & si ces traductions étoient parvenues jusqu'à nous, il est probable que Cicéron se seroit mis lui-même pour jamais au-dessous de Démosthène. C'est la force irrésistible du raisonnement, c'est l'entraînante rapidité des mouvemens ora,

toires qui caractérisent l'éloquence de l'Orateur Athénien ; il n'écrit que pour donner du nerf, de la chaleur & de la véhémence à ses pensées ; il parle non comme un Ecrivain élégant qui veut être admiré, mais comme un homme passionné que la vérité tourmente, comme un Citoyen menacé du plus grand des malheurs, & qui ne peut plus contenir les transports de son indignation contre les ennemis de sa patrie. C'est l'athlète de la raison ; il la défend de toutes les forces de son génie, & la tribune où il parle devient une arène. Il subjugué à la fois ses auditeurs, ses adverfaires, ses Juges ; il ne paroît point chercher à vous attendrir : écoutez-le cependant, & il vous fera pleurer par réflexion. Il accable ses Concitoyens de reproches, mais alors il n'est que l'interprète de leurs propres remords. Réfute-t-il un argument, il ne discute point, il propose une simple question pour toute réponse, & l'objection ne reparoît jamais. Veut-il soulever les Athéniens contre Philippe, ce n'est plus un Orateur qui parle, c'est un Général, c'est un Roi, c'est un Prophete, c'est l'Ange tutélaire de sa patrie ; & quand il menace ses Concitoyens de l'esclavage, on croit entendre retentir dans le lointain de distance en distance le

bruit des chaînes que leur apporte le tyran.

On admire avec raison les *Philippiques* de Démosthène, & sa fameuse Harangue pour la Couronne en faveur de Crésiphon ; mais il me semble que les Gens de Lettres & les Orateurs chrétiens lisent peu ses autres Ouvrages, son *Discours sur la Paix*, sa première & sa seconde *Olinthiaque*, sa Harangue de la *Chersonèse*, & plusieurs autres chef-d'œuvres véritablement dignes de son génie. C'est dans ces Ecrits trop oubliés, & qui semblent inutiles à la réputation de Démosthène, que l'on pourroit trouver des titres suffisans pour justifier sa renommée, si toutes ses autres productions oratoires étoient inconnues. Bornons-nous à en citer ici un seul trait. Les ennemis de Démosthène, (c'étoient, à l'exception d'Eschine, quelques Ecrivains sans talens qui osoient se regarder comme ses rivaux, parce qu'ils faisoient dans Athènes le métier d'Orateur) les ennemis de Démosthène l'accusoient de chercher plutôt dans ses Discours sa gloire personnelle, que l'utilité publique. Ce grand homme outragé long-temps sans se plaindre, daigna enfin confondre leurs clameurs, en présence de tout le peuple Athénien, &

voici ce qu'il leur dit dans sa Harangue  
*de la Cherfonèse.* « Je suis tellement éloi-  
 » gné de regarder tous ces vils Orateurs  
 » comme des Citoyens dignes de leur  
 » patrie, que si quelqu'un me disoit en  
 » ce moment : Et toi, Démosthène, quels  
 » services as-tu rendus à la République ? Ô  
 » Athéniens ! je ne parlerois ni des dé-  
 » penfes que j'ai faites pour mes Conci-  
 » toyens dans l'administration de mes  
 » emplois, ni des captifs que j'ai rache-  
 » rés, ni des dons que j'ai faits à la Ville,  
 » ni de tous les monumens qui atteste-  
 » ront un jour mon zèle pour mon pays ;  
 » mais voici ce que je répondrois : J'ai  
 » toujours eu une conduite opposée aux  
 » maximes de ces Orateurs ; j'aurois pu  
 » fans doute les imiter, & vous flatter  
 » comme eux ; mais je vous ai toujours  
 » sacrifié mon intérêt personnel, mon  
 » ambition, & même le désir de vous  
 » plaire. Je vous ai parlé de maniere à  
 » me mettre au-dessous des autres Ci-  
 » toyens, & à vous élever au-dessus des au-  
 » tres peuples de la Grèce. O Athéniens !  
 » il doit m'être permis de me rendre au-  
 » jourd'hui ce témoignage. Non, je n'ai  
 » pas cru pouvoir devenir le premier par-  
 » mi vous, si je vous rendois vous-mê-  
 » mes les derniers de tous les hommes »

C'est à ses ennemis, c'est à la triste nécessité de les accabler de toute l'autorité de son génie & de sa vertu, que Démosthène doit ce sublime morceau, l'un des plus beaux traits de son éloquence. Il seroit très-facile de multiplier de pareilles citations quand on parle de cet Orateur; mais mon intention n'est point de dispenser les Prédicateurs de le lire; je les invite au contraire à l'apprendre par cœur, & à transporter son énergie, sa vigueur & son pinceau dans l'Eloquence de la Chaire.

XVI.  
De Bossuet.

Au seul nom de Démosthène, mon admiration me rappelle l'homme le plus éloquent de ma Nation, celui de tous ses émules avec lequel il a le plus de ressemblance. Que l'on se représente un de ces Orateurs que Cicéron appelle *véhémens & en quelque sorte tragiques* (a), qui emportés par une éloquence passionnée, s'élevent au-dessus des regles & des modèles, & portent l'art à toute la hauteur de leur propre génie; un Orateur qui monte au haut des cieux, d'où il descend avec ses vastes pensées pour s'asseoir sur les bords d'un tombeau, & abattre l'orgueil des

---

(a) *Grandis & ut isâ dicam, tragicus Orator.*  
Brutus, 203.

Princes & des Rois devant le Dieu qui, après les avoir distingués un moment sur la terre, les confond à jamais dans la poussière commune; un Ecrivain qui se crée une langue aussi nouvelle que ses idées, qui donne à ses expressions un tel caractère d'énergie, qu'on croit l'entendre quand on le lit, & à son style une telle majesté d'élocution, que l'idiome dont il se sert semble se transformer & s'aggrandir sous sa plume; un Apôtre qui instruit l'univers en célébrant les plus illustres de ses contemporains qu'il rend eux-mêmes du fonds de leur cercueil les Prédicateurs de tous les siècles; qui répand la consternation en rendant, pour ainsi dire, présents les malheurs qu'il raconte, & qui en déplorant la mort d'un seul homme, montre à découvert le néant de la nature humaine; enfin un Orateur dont les Discours animés par le génie le plus ardent & le plus original, sont en Eloquence des Ouvrages classiques qu'il faut étudier sans cesse, comme dans les arts on va former son goût à Rome sur les chef-d'œuvres de Raphaël & de Michel-Ange. Voilà le Démosthène françois! voilà Bossuet! On peut appliquer à ses Ecrits oratoires l'éloge que donnoit Quintilien au *Jupiter* de Phidias, lorsqu'il disoit que cette statue avoit ajouté à la Religion des peuples.

Bossuet a été en Europe le véritable créateur de l'Eloquence de la Chaire. Linguendes, qui auroit pu participer à cette gloire, écrivit ses Sermons en latin, & par conséquent ne fut pas plus utile que Cicéron aux Prédicateurs du siècle de Louis XIV. Bossuet posa les bornes de l'art dans le genre de l'Oraison funèbre; & une singularité bien digne d'être observée, c'est qu'à l'âge de cinquante-huit ans il termina ses travaux oratoires par son chef-d'œuvre, l'Eloge du grand Condé. Je ne dirai rien ici de ses Sermons, j'ai témoigné assez dans un autre Ecrit la vive admiration qu'ils m'ont inspirée, & je me plais à la publier encore, parce qu'on aime toujours à renouveler les hommages que l'on doit au génie. Avant lui, *Maillard*, *Ménot*, *Coréus*, *Valladier*, & une foule d'autres Prédicateurs François, dont les noms sont aujourd'hui obscurs ou ridicules, avoient avili l'Eloquence de la Chaire par un style abject, une érudition barbare, une mythologie déplacée, de plates bouffonneries, & même quelquefois par des détails obscènes. Bossuet parut. Accoutumé à se voir repris dans la controverse, il dût peut-être aux observations critiques des Protestans qui le surveilloient de près, ce ton noble, cette

force de raisonnement, cet accord de la Dialectique & de l'Eloquence, qui forment le caractère de tous ses Discours. Voulez-vous connoître la révolution qu'il fit dans la Chaire ? ouvrez les Ecrits de Bourdaloue, dont il fut le précurseur & le modèle. Oui, Bossuet ne me paroît jamais plus grand que lorsque je lis Bourdaloue qui entra vingt ans après lui dans cette nouvelle route, où il fut se montrer original en l'imitant, & où il le surpassa en travail, sans pouvoir jamais l'égalier en génie. Voulez-vous choisir dans des temps plus reculés un autre objet de comparaison ? placez Bossuet entre les Orateurs les plus illustres du seizieme & du dix-septieme siecle. Comparez le Discours qu'il prononça le jour de l'ouverture de la fameuse Assemblée du Clergé de 1682, au Sermon que l'Evêque de Bitonto avoit prêché le troisieme Dimanche de l'Avent 1546, à l'ouverture du Concile de Trente ; vous croirez qu'il y a eu entre l'Evêque de Bitonto & l'Evêque de Meaux l'intervalle de plusieurs siecles ; la différence n'est cependant pas d'un siecle & demi ; mais ces deux époques, si voisines l'une de l'autre, sont séparées par toute la distance qui éloigne la barbarie la plus grossiere du goût le plus épuré.

On trouve dans l'édition du Concile de Trente, faite à Louvain en 1567, tous les Sermons qui furent prononcés dans les différentes sessions en présence de cette assemblée; il y a quelques Oraisons funèbres, & plus de trente autres Discours qui furent prêchés par des Evêques, par des Docteurs de la Faculté de Paris, ou par des Moines; celui de l'Evêque de Bitonto est le seul qui ait conservé quelque réputation, & comme il est évidemment le meilleur de tous, c'est sur cette piece qu'on peut juger de l'Eloquence du seizieme siecle. Ce Sermon renferme quelques beautés oratoires; mais il est écrit sans ordre & sans goût, & il offre quelquefois un mélange indécent de l'Ecriture-Sainte & de la Mythologie. L'Evêque de Bitonto dit, « que  
 » la nature nous a donné deux mains,  
 » deux yeux, & deux pieds, afin que  
 » l'homme soit l'abrégé d'un Concile en  
 » se servant à la fois de tous ses membres,  
 » parce qu'une main en lave une autre,  
 » & que le pied soutient l'autre pied (a).

---

(a) *Quemadmodum & ipsa natura, manus nobis geminas, geminosque oculos, pedes item geminos idem dedisse videtur, ut quasi collecto Concilio homo semper agat, nam & manus manum lavat, pes pedem sustentat.* Oratio Cornelii Ep. Bitont.

On citeroit du même discours vingt traits de ce genre ; il n'en faut qu'un seul pour apprécier le mérite d'un Orateur, quand on le rapproche de Bossuet, & ce n'est point ainsi qu'est écrit l'immortel Sermon de l'Evêque de Meaux sur l'unité de l'Eglise.

Le temps qui dévore tant de réputations usurpées apporte chaque jour un nouvel éclat à la gloire de Bossuet, & j'observe avec joie que ce grand Orateur, dont le mérite a été pendant quelque temps attaqué parmi nous, est plus vivement & plus universellement admiré depuis que l'on a renoncé au goût dépravé de l'éloquence des mots. La véhémence qui le caractérise ainsi que Démosthène me paroît dériver fréquemment des interrogations accumulées qui leur sont si familières à l'un & à l'autre. En effet, de toutes les figures oratoires, la plus terrifiante & la plus rapide, c'est l'interrogation ; mais si on l'emploie dans le développement des principes sur lesquels le Discours est appuyé, elle y répand une obscurité inévitable, & une espèce de déclamation qui dégoûte les bons esprits. C'est après une exposition lumineuse des devoirs du Christianisme que les détails de la Morale animés par ce mouvement impétueux frappent fortement les Audi-

XVII  
De l'interrogation.

teurs, ajoutent le remords à la conviction, & arment, pour ainsi dire, la loi contre la conscience. C'est par des interrogations pressantes & redoublées, que l'Orateur démontre & attaque, accuse & répond, doute & affirme, émeut & instruit. Y a-t-il dans l'Eloquence une voie plus sûre pour troubler le cœur humain que ces questions entassées dont on n'a pas besoin d'attendre la réponse, parce qu'elle est inévitable & uniforme? Peut-on mieux ménager l'orgueil du coupable qu'en lui épargnant la honte d'un reproche direct au moment même où on l'avertit de ses faiblesses ou de ses vices? Eh! comment donneroit-on plus de force à la vérité, plus de poids à la raison, qu'en se bornant au simple droit d'interroger le méchant? par où peut-il échapper à un Orateur qui lui ferme toutes les issues dans lesquelles il cherche à s'éviter lui-même, à un Orateur qui le choisit pour juge, & pour juge unique, & pour juge secret, dans le fonds seulement de son cœur qu'il ne sauroit tromper? qu'opposera-t-il si les questions générales dont il fait lui-même autant d'accusations personnelles se précipitent, se fortifient, & si à ces dépositions accablantes pour le pécheur, succède une grande & noble image qui effraye son

imagination en bouleversant ses pensées, & ressemble à un jugement solennel que l'on se hâte de prononcer au coupable après l'avoir ainsi confondu? Telle est cette sublime, & fameuse apostrophe que Massillon adresse à l'Être suprême dans son Sermon sur le petit nombre des prédestinés : *O Dieu! où sont vos Elus?* Ces paroles si simples répandent la consternation. Chaque Auditeur se place lui-même dans le dénombrement des réprouvés qui a précédé ce trait; il n'ose plus répondre à l'Orateur qui lui a demandé & redemandé s'il étoit du nombre des justes dont les noms seront seuls écrits dans le livre de vie, & rentrant avec effroi dans son propre cœur qui s'explique assez par ses remords, il croit alors entendre l'arrêt irrévocable de sa réprobation.

L'éloquent Racine procède presque toujours par interrogations, dans les situations passionnées, & cette figure qui donne une si brûlante rapidité à son style, anime & échauffe tous ses raisonnemens, qui ne sont jamais ni froids, ni languissans, ni abstraits. Le succès de ce tour oratoire est infaillible en chaire quand il est bien placé; c'est le langage naturel d'un ame profondément émue : & si on veut en voir un exemple, il en est un fameux qui se présente à

mon esprit. Toute le monde connoît ce beau début de Cicéron qui ne pouvant contenir la vive indignation de son zele patriotique s'élançe brusquement sur Catilina, & le terrasse aussi-tôt par la véhémence de ces interrogations. « Jusques à  
 » quand abuseras-tu, Catilina, de notre  
 » patience? combien de temps serons nous  
 » encore l'objet de tes fureurs? jusqu'où  
 » prétends-tu pousser ton audace criminel-  
 » le? ne reconnois-tu pas à la garde qu'on  
 » fait continuellement dans la Ville, à la  
 » crainte du peuple, au visage irrité des  
 » Sénateurs que tes pernicious desseins  
 » sont découverts? crois-tu que j'ignore  
 » ce qui s'est passé la nuit dernière dans  
 » la maison de Lecca? n'y as-tu pas distri-  
 » bué les emplois & partagé toute l'Italie  
 » avec tes complices (a)? ! Voilà l'éloquen-  
 » ce ! voilà la nature ! c'est en parlant ainsi

---

(a) *Quousque tandem abutere, Catilina, patientiâ nostrâ? quamdiu etiam furor iste tuus nos eludet? quem ad finem sese effrenata jactabit audacia? nihil ni te nocturnum præsidium Palatii, nihil Urbis vigiliæ, nihil timor populi, nihil concursus bonorum omnium, nihil horum ora vultusque moverunt? Patere tua consilia non sentis? quid proximâ nocte egeris, ubi fueris, quos convocaveris, quem nostrum ignorare arbitraris? &c.*  
 In Catil. Orat. 1.

son langage que l'Orateur perce de ses traits toute la profondeur du cœur humain.

S'il reste parmi nous quelques traces de cette éloquence antique & vigoureuse, qui n'est autre chose que le premier cri de la nature, c'est dans les missions, c'est dans les campagnes qu'il faut en aller chercher des exemples. Là, des hommes Apostoliques doués d'une imagination forte & hardie ne connoissent point d'autres succès que les conversions, point d'autres applaudissemens que les larmes; souvent dénués de goût, ils descendent à des détails burlesques, j'en conviens; mais ils frappent fortement les sens, mais leurs menaces impriment la terreur, mais le peuple les écoute avec intérêt, mais plusieurs d'entre eux ont des traits sublimes, & un Orateur ne les entend point sans utilité, quand il fait observer les grands effets de son art. L'homme de ce siècle le plus justement célèbre en ce genre, *M. Bridaine*, étoit né avec une éloquence populaire, pleine d'images & de mouvemens, & nul n'a possédé à un plus haut degré que lui le rare talent de s'emparer d'une multitude assemblée; il avoit un si bel organe qu'il rendoit croyables tous les prodiges que l'histoire nous raconte de la déclamation

XVIII.  
De l'élo-  
quence de  
*M. Bridaine*  
nc.

des anciens, & il se faisoit entendre aussi aisément de dix mille personnes en pleine campagne, que s'il eut parlé sous la voute la plus sonore. On remarquoit dans tout ce qu'il disoit des tours naturellement oratoires, des métaphores très-hardies, des pensées brusques, neuves, & frappantes, tous les caracteres d'une riche imagination, quelques traits, quelquefois même des discours entiers préparés avec soin, & écrits avec autant de goût que de chaleur. Je me souviens de lui avoir entendu répéter le début du premier Sermon qu'il prêcha dans l'Eglise de Saint-Sulpice à Paris, en 1751. La plus haute compagnie de la Capitale voulut l'entendre par curiosité. Bridaine aperçut dans l'assemblée plusieurs Evêques, des personnes décorées, une foule innombrable d'Ecclésiastiques; & ce spectacle loin de l'intimider lui inspira l'Exorde qu'on va lire. Voici ce que ma mémoire me rappelle de ce morceau dont j'ai toujours été vivement frappé, & qui ne paroitra peut-être point indigne de Bossuet ou de Démosthène.

“ A la vue d'un auditoire si nouveau  
 ” pour moi, il semble, mes Freres, que  
 ” je ne devrois ouvrir la bouche que pour  
 ” vous demander grace en faveur d'un

” pauvre Missionnaire dépourvu de tous  
” les talens que vous exigez, quand on  
” vient vous parler de votre salut. J’éprou-  
” ve cependant aujourd’hui un sentiment  
” bien différent; & si je suis humilié, gar-  
” dez-vous de croire que je m’abaisse aux  
” misérables inquiétudes de la vanité,  
” comme si j’étois accoutumé à me prê-  
” cher moi-même. A Dieu ne plaise qu’un  
” Ministre du ciel pense jamais avoir be-  
” soin d’excuse auprès de vous, car qui  
” que vous soyez, vous n’êtes tous com-  
” me moi que des pécheurs. C’est devant  
” votre Dieu & le mien que je me sens  
” pressé dans ce moment de frapper ma  
” poitrine. Jusqu’à présent j’ai publié les  
” justices du Très-haut dans des Temples  
” couverts de chaume, j’ai prêché les ri-  
” gueurs de la pénitence à des infortunés  
” qui manquoient de pain, j’ai annoncé  
” aux bons habitans des campagnes les  
” vérités les plus effrayantes de ma Reli-  
” gion. Qu’ai-je fait, malheureux? j’ai con-  
” tristé les pauvres, les meilleurs amis de  
” mon Dieu; j’ai porté l’épouvante &  
” la douleur dans ces ames simples &  
” fidelles que j’aurois dû plaindre & con-  
” soler. C’est ici où mes regards ne tom-  
” bent que sur des Grands, sur des riches,  
” sur des oppresseurs de l’humanité souf-

» frante, ou sur des pécheurs audacieux  
 » & endurcis. Ah ! c'est ici seulement  
 » qu'il falloit faire retentir la parole sainte  
 » dans toute la force de son tonnerre, &  
 » placer avec moi dans cette chaire, d'un  
 » côté la mort qui vous menace, & de  
 » l'autre mon grand Dieu qui vient vous  
 » juger. Je tiens aujourd'hui votre sen-  
 » tence à la main. Tremblez donc devant  
 » moi, hommes superbes & dédaigneux  
 » qui m'écoutez : la nécessité du salut, la  
 » certitude de la mort, l'incertitude de  
 » cette heure si effroyable pour vous, l'im-  
 » pénitence finale, le jugement dernier,  
 » le petit nombre des Elus, l'enfer, &  
 » par-dessus tout, l'éternité ! L'éternité !  
 » Voilà les sujets dont je viens vous en-  
 » tretenir, & que j'aurois dû sans doute  
 » réserver pour vous seuls. Eh ! qu'ai-je  
 » besoin de vos suffrages qui me damne-  
 » roient peut-être sans vous sauver ? Dieu  
 » va vous émouvoir tandis que son indi-  
 » gne Ministre vous parlera ; car j'ai ac-  
 » quis une longue expérience de ses mi-  
 » séricordes ; alors pénétrés d'horreur  
 » pour vos iniquités passées, vous vien-  
 » drez vous jeter entre mes bras en ver-  
 » sant des larmes de componction & de  
 » repentir, & à force de remords vous  
 » me trouverez assez éloquent ».

Qui ne sent à présent combien cette Eloquence est au-dessus des froides & pitoyables prétentions du bel esprit moderne ? En s'excusant, pour ainsi dire, d'avoir prêché sur l'enfer dans des Villages, *Bridaine* prenoit hautement sur son auditoire toute l'autorité qui appartenoit à son ministère, & préparoit les cœurs aux terribles vérités qu'il se proposoit d'annoncer. Ce seul Exorde lui donnoit le droit de tout dire. Plusieurs personnes se souviennent encore de son Sermon sur l'Éternité, & de l'effroi qu'il répandoit dans l'assemblée, lorsque mêlant, selon son usage, des comparaisons bizarres à des transports sublimes, il s'écrioit. « Eh ! sur » quoi vous fondez-vous donc, mes Fre- » res, pour croire votre dernier jour si » éloigné ? Est-ce sur votre jeunesse ? Oui, » répondez-vous : je n'ai encore que vingt » ans, que trente ans. Ah ! ce n'est pas » vous qui avez vingt ou trente ans, c'est » la mort qui a déjà vingt ans, trente ans » d'avance sur vous. Prenez-y garde, l'é- » ternité approche. Savez-vous ce que c'est » que l'éternité ? c'est une pendule dont » le balancier dit sans cesse, Toujours, » jamais, jamais, toujours, toujours ! Pen- » dant ces révolutions, un réprouvé s'é- » crie : Quelle heure est-il ? Et la même

« voix lui répond, l'éternité ! » L'organe tonnant de Bridaine ajoutoit dans ces occasions une nouvelle énergie à son éloquence, & l'auditoire familiarisé avec son langage & ses idées paroissoit alors confonné devant lui. Le silence profond qui régnoit dans l'assemblée, sur-tout quand il prêchoit à l'entrée de la nuit, étoit interrompu de temps en temps, & d'une manière très-sensible, par des soupirs longs & lugubres, qui partoient à la fois de toutes les extrémités du Temple où il parloit. Orateurs, qui ne pensez qu'à votre propre gloire, tombez aux pieds de cet homme Apostolique, & apprenez d'un Missionnaire ce que c'est que la véritable Eloquence ! Le peuple ! le peuple ! voilà le premier & peut-être l'unique juge de vos talens.

XIX.  
Du choix  
des sujets.

Le succès de ce genre d'Eloquence populaire est infaillible, quand on y réunit un organe assez robuste pour en soutenir la véhémence, & un goût assez délicat pour en éviter les excès ; d'où il faut conclure que c'est une grande erreur de rejeter du ministère évangélique ces sujets effrayans qui allument l'imagination du Prédicateur, & portent ensuite le trouble dans toutes les consciences. Outre que la Religion est fondée sur ces vérités tar-

ribles que ses Ministres ne doivent point dissimuler, & que l'on redoute d'autant plus d'entendre qu'elles seroient plus efficaces pour opérer la conversion, je ne connois point de matieres qui ouvrent un plus vaste champ à l'art oratoire, & l'Orateur chrétien qui ne daigne point en enrichir ses compositions, renonce à ses plus grands avantages. Mais lorsqu'on présente ces objets de terreur on ne sauroit trop se dire à soi-même, qu'il vaudroit mieux laisser les pécheurs dans l'indolence que de les précipiter dans le désespoir; que ce n'est plus atteindre le but que de passer toutes les bornes; que l'Evangile est une loi de charité, & non un code de fureur; que les hommes sont naturellement si foibles, que leurs fautes doivent inspirer plus de commisération que de courroux; qu'un Prédicateur n'est point le ministre des vengeances du Ciel, mais le dispensateur de ses miséricordes; qu'au lieu de rebuter les pécheurs, il doit les toucher, les gagner, les ramener par la crainte à l'amour, & tempérer la rigueur de la loi par l'attrait des récompenses. Ah! sans doute il seroit trop dur de ne faire entendre jamais que des menaces à des hommes auxquels on doit sans cesse des espérances & des consolations.

Choisissez des sujets touchans qui embrassent & qui intéressent l'homme & le Chrétien. Méfiez-vous de ces sujets intermédiaires qui circonscrivent l'Orateur dans des bornes trop étroites, & qui ne tiennent à aucun autre précepte de morale, ou qui rentrent dans tous les autres Discours de morale ; de ces sujets frivoles dont la surface paroît brillante, mais qui ne présentent plus, quand on veut les approfondir, que des détails trop fins & trop déliés pour l'Eloquence, des bienséances plutôt que des devoirs, & la matière d'une lettre plutôt que le fonds d'un Sermon ; de ces sujets bizarres qui ne sont pour la multitude comme pour l'Orateur lui-même, qu'une pompeuse déclamation à laquelle le cœur humain ne sauroit prendre aucun intérêt ; de ces sujets philosophiques & abstraits, également étrangers à la Religion & à l'Eloquence, & plus dignes du Portique ou du Lycée que de la Chaire évangélique ; enfin de ces sujets que l'on croit neufs & piquans, & qui ne sont que recherchés & précieux, & où l'on ne met tant d'esprit que parce qu'on manque de talent.

Il reste encore aux Orateurs chrétiens plusieurs beaux sujets à créer ou à rajouter ; mais il ne faut pas les chercher quand

Ils ne viennent point se présenter naturellement à l'esprit par une inspiration involontaire. Étudiez d'abord le caractère dominant de votre génie, & après avoir exercé vos forces sur divers sujets de raisonnement, d'imagination, de sentiment, suivez avec constance le genre auquel vous êtes le plus propre, & auquel la nature elle-même vous destine; mais ne craignez point d'entrer dans les routes battues. Un Orateur fécond découvre toujours de nouveaux trésors dans les mines anciennes. Eh ! pourquoi hésitons-nous de travailler encore sur des sujets qui ont été déjà traités avec succès ? Serait-ce parce que nos grands Maîtres en ont saisi les beautés les plus frappantes, & qu'en épuisant ces champs autrefois si fertiles, ils les ont changés en arides déserts ? Soyons ici de bonne foi. Si nous ne connoissons point ces plans lumineux, ces idées originales que nous admirons dans leurs Ecrits avec tant de justice, les concevrons-nous de nous-mêmes ? La supériorité des modèles doit enflammer notre émulation, au lieu d'abattre notre courage. Si Bossuet, Bourdaloue, Massillon revenoient sur la terre, pensons-nous que leur génie embarrassé par leurs premiers chef-d'œuvres ne sût pas en en-

fanter de nouveaux , & que ces immortels Orateurs ne parvinssent point encore aujourd'hui à égaler leurs productions ? Du génie & de l'ardeur ! & les sujets qui paroissent épuisés recevront aussi-tôt une nouvelle vie , & l'Orateur qui saura encore être original à la suite de ces hommes créateurs , partagera leur gloire dans tous les siècles.

XX.  
Des Pané-  
gyriques.

Eh ! comment pourroit-on croire que l'on réussiroit mieux dans l'Eloquence , si l'on choisissoit des sujets moins connus , tandis qu'on voit si rarement des succès distingués dans le genre des Panégyriques , quoique les Maîtres de l'art n'aient pas encore parcouru cette carrière avec autant d'éclat que les sentiers du dogme & de la morale ? La nouveauté des matières qui restent à traiter dans cette partie aux Orateurs chrétiens , n'inspire certainement pas à leur génie des Discours plus éloquens ; cette observation prouve que ce ne sont pas des sujets neufs , mais des idées neuves qui leur manquent pour exceller dans l'art oratoire. Rien n'est cependant plus propre à enflammer l'imagination que l'auguste ministère de dispenser la louange à ces Héros chrétiens dont les exemples honorent notre culte & accusent nos mœurs. Si c'est un grand & beau

ſpectacle d'avoir rasſemblé les hommes dans un Temple pour les inſtruire de tous les devoirs de la morale, c'eſt auſſi ſans doute une bien magnifique inſtitution d'avoir érigé des Autels à la vertu, & d'avoir décerné des éloges publics aux Saints les plus révéérés que la Religion propoſe à l'imitation de ſes enfans. Mais les hommes dont la vie, quoique d'ailleurs ſans tâches, a été cependant obſcure, ne fourniffent point aſſez d'alimens à l'Eloquence. Il faut s'être rendu célèbre par un génie ſupérieur ou par des actions éclatantes, avoir eu une influence marquée ſur ſon ſiècle, ou du moins ſur ſon pays, avoir fait époque dans l'hiſtoire de la Religion, s'être élevé au-deſſus des vertus communes, s'être ſurvécu à ſoi-même par de grands monumens, & ſe préſenter à la poſtérité avec une renommée impoſante pour ſoutenir l'éclat de ces hommages ſolemnels, & malgré toute la pompe des Déclamateurs, un Saint inconnu n'obtiendra jamais que des Panégyriques inconnus comme lui. Le défaut le plus ordinaire de cette eſpèce de Diſcours, c'eſt de ne point peindre nettement le caractère de l'homme qui eſt loué. On ſe borne en quelque ſorte aux extrêmités, au lieu de pénétrer dans le fonds du ſujet; & la plu-

part des Panégyriques distingués les uns des autres uniquement par le titre, conviennent également à tous les Saints du même état, & n'en caractérisent par conséquent aucun. Aussi n'avons-nous encore en ce genre point de recueil qui puisse être cité pour modèle. Les Panégyriques de *Fléchier*, vantés pendant si long-temps comme des chef-d'œuvres dans les *Rhétoriques* des Colléges, sont étrangement déchus aujourd'hui de leur ancienne gloire; ceux de *Massillon* sont regardés universellement comme les moins estimables de ses productions : on y perd sans cesse de vue le Saint que l'Orateur veut célébrer, pour suivre les longues digressions d'une morale ordinairement étrangère au sujet, & on n'y trouve jamais un seul trait à retenir. La négligence des Prédicateurs a amené le dégoût du public. Ce genre est assez généralement abandonné, & à l'exception d'un très-petit nombre de sujets privilégiés auxquels on ne renoncera jamais, on ne prononce presque plus de Panégyriques dans les Chaires de Paris.

C'est sur-tout en composant ces Eloges sacrés qu'on doit avoir présente à son esprit cette maxime si lumineuse de *Boileau* : *Rien n'est beau que le vrai*. Il est

permis d'embellir les faits par des rapprochemens ou par des contrastes, pourvu qu'on se borne à ces innocens artifices de l'Eloquence; mais il est absurde d'affecter une fausse admiration que tout le monde apprécie & que personne ne partage. Les éloges vagues, les lieux communs, les épithètes accumulées, les sophismes de l'adulation, les exagérations du mauvais goût décèlent l'ignorance ou la mauvaise foi, & écartent aussi-tôt la confiance de l'auditoire. Que l'Orateur se souviene donc toujours qu'il est assis dans la Chaire de vérité; qu'il est environné d'une foule d'Auditeurs instruits; que tout ce qui cesse d'être probable devient révoltant; qu'on ne trompe jamais impunément l'opinion publique, & que des hommages excessifs avilissent celui qui les rend, sans élever jamais celui qui les reçoit. *Lysippe* disoit avec raison qu'il avoit mieux honoré Alexandre en le représentant avec une pique à la main, qu'*Appelle* qui le peignoit toujours lançant la foudre comme Jupiter.

Lorsque le sujet d'un Panégyrique est fécond en événemens, la morale doit naître du récit historique, sans que les faits soient étouffés sous un amas de réflexions qui se présentent d'elles-mêmes à tous les

Auditeurs. Une marche trop didactique seroit funeste au Discours dont elle interromproit la rapidité ; mais pénétrez-vous profondément du caractère & des actions de l'homme que vous célébrez ; environnez-le de ses contemporains , & peignez les mœurs de son siècle ; rassemblez , rapprochez tous les détails qui tendent au même but , pour en former vos masses ; classez, pour ainsi dire, les vertus, les talens, les succès, les obstacles, les malheurs que l'Histoire présente à vos regards, & vous donnerez ensuite à vos récits toute la vigueur du raisonnement & toute la chaleur de l'Eloquence. A Dieu ne plaise qu'on approuve la méthode de ces froids Panégyristes qui confondent la distribution oratoire avec l'ordre chronologique , & sur lesquels tombe cet anathême lancé par le législateur Boileau , contre ces Poètes sans verve , qui , au lieu d'écrire avec enthousiasme ,

Maigres Historiens suivront l'ordre des temps ;  
Ils n'osent un moment perdre un sujet de  
vue.

Pour prendre Gand , il faut que Lille soit  
rendue ,

Et que leur vers exact ainsi que Mézerai ,  
Ait déjà fait tomber les remparts de Cour-  
trai.

Mais il n'en est pas moins certain qu'il ne faut point perdre de vue dans le plan d'un Panégyrique le rapport naturel des faits, afin que le Discours, d'ailleurs conforme aux règles de l'art, paroisse le simple développement du sujet. On est un peu étonné quand on a lu dans *Massillon* toutes les circonstances de la mort ou du martyre d'un Saint, de voir que l'Orateur vous annonce ensuite la seconde partie du même Panégyrique. Cette confusion du plan anéantit l'intérêt du sujet, & l'Auditeur trompé sans cesse par le désordre historique, se retire sans connoître celui dont il vient d'entendre parler avec tant d'emphase. Eh ! qu'est-ce donc qu'un *Eloge* qui ne me montre point l'homme auquel il est consacré, & après lequel je suis encore forcé d'aller consulter son histoire, si je veux me former des idées bien nettes de sa vie ?

De tous les sujets du Panégyrique que l'histoire moderne de la Religion nous fournit, le plus beau, ce me semble, est l'Eloge de *S. Vincent de Paul*, homme d'une sublime vertu & d'une assez médiocre renommée, le meilleur Citoyen que la France ait eu, l'Apôtre de l'humanité, qui après avoir été berger pendant son enfance, a laissé dans sa patrie des établissemens plus utiles aux malheureux que les plus beaux

XXXI.  
De S. Vincent  
de Paul.

monumens de Louis XIV son Souverain. Il fut successivement esclave à Tunis, Précepteur du Cardinal de Retz, Curé de village, Aumônier-général des Galères, Principal de Collège, Chef des Missions, & Adjoint au ministère de la feuille des Bénéfices. Il institua en France les Séminaires, les Lazaristes, les Filles de la Charité qui se dévouent au soulagement des malheureux, & qui ne changent presque jamais d'état quoique leurs vœux ne les lient que pour un an ; il fonda des Hôpitaux pour les Enfants-trouvés, pour les orphelins, pour les fous, pour les forçats, & pour les vieillards. Sa généreuse commisération s'étendit sur tous les genres de malheurs dont l'espèce humaine est accablée, & on trouve des monumens de sa bienfaisance dans toutes les Provinces du Royaume. Quand on lit sa vie, on voit que rien n'honore plus la Religion que l'histoire des établissemens faits en faveur de l'humanité, parce que l'humanité en est redevable aux Ministres des Autels. Tandis que les Souverains, armés les uns contre les autres, ravageoient la terre déjà dévastée par d'autres fléaux, le fils d'un laboureur de Gascogne, saint *Vincent de Paul*, réparoit les calamités publiques, & répandoit plus de vingt millions en Cham-

*de la Chaire.*

pagne, en Picardie, en Lorraine, en Artois, où les habitans mouroient de faim, par villages entiers, & restoient ensuite dans les campagnes sans sépulture jusqu'au moment où *Vincent de Paul* se chargea d'en payer les frais. Il exerça pendant quelque temps un ministère de zèle & de charité sur les Galères. Il vit un jour un malheureux forçat qui avoit été condamné à trois années de captivité pour avoir fait la contrebande, & qui paroissoit inconsolable d'avoir laissé dans la plus extrême misère sa femme & ses enfans. *Vincent de Paul* vivement touché de sa situation offrit de se mettre à sa place, & ce qu'on aura peine sans doute à concevoir, l'échange fut accepté. Cet homme vertueux fut enchaîné dans la chiourme des galériens, & ses pieds resterent enflés pendant le reste de sa vie du poids de ces fers honorables qu'il avoit portés. On sent tout ce qu'un pareil trait peut inspirer à un Orateur, & combien il seroit indigne de son art s'il le racontoit sans faire verser des larmes.

Lorsque ce grand homme vint à Paris, on vendoit les Enfans-trouvés dans la rue *S. Landry*, vingt sols la pièce, & on les donnoit par charité, disoit-on, aux femmes malades qui avoient besoin de ces

innocentes créatures pour leur faire sucer un lait corrompu. Ces enfans que le Gouvernement abandonnoit à la pitié publique, périssoient presque tous, & ceux qui échappoient par hazard à tant de dangers, étoient introduits furtivement dans des familles opulentes pour dépouiller les héritiers légitimes : ce qui fut pendant plus d'un siècle une source intarissable de procès, dont on voit les détails dans les compilations de nos anciens Jurisconsultes. *Vincent de Paul* fournit d'abord des fonds pour nourrir douze de ces enfans ; bientôt sa charité soulagea tous ceux qu'on trouvoit exposés aux portes des Eglises : mais cette nouvelle ferveur qu'inspire toujours un nouvel établissement s'étant refroidie, les secours manquèrent entièrement, & les outrages faits à l'humanité alloient recommencer. *Vincent de Paul* ne se découragea point ; il convoqua une assemblée extraordinaire, il fit placer dans l'Eglise un grand nombre de ces malheureux enfans, & montant aussitôt en chaire, il prononça, les yeux baignés de larmes, ce Discours qui fait autant d'honneur à son éloquence qu'à sa piété, & que je transcris fidèlement de l'histoire de la vie, composée par *M. Abely*, Evêque de Rodez. « Or sus, mes Dames, la

» compassion & la charité vous ont fait  
» adopter ces petites créatures pour vos  
» enfans ; vous avez été leurs meres selon  
» la grace , depuis que leurs meres selon  
» la nature les ont abandonnés : voyez  
» maintenant si vous voulez aussi les aban-  
» donner. Cessez à présent d'être leurs  
» meres pour devenir leurs juges ; leur  
» vie & leur mort sont entre vos mains.  
» Je m'en vais prendre les voix & les suf-  
» frages. Il est temps de prononcer leur  
» arrêt , & de savoir si vous ne voulez  
» plus avoir de miséricorde pour eux. Ils  
» vivront si vous continuez d'en prendre  
» un soin charitable , & ils mourront tous  
» si vous les délaissez ». On ne répondit  
à cette pathétique exhortation que par des  
sanglots ; & le même jour , dans la même  
Eglise , au même instant , l'Hôpital des  
Enfans-trouvés de Paris fut fondé & doté  
de quarante mille livres de rente. Voilà  
l'homme qui ne jouit presque d'aucune  
réputation en Europe ! le voilà cet hom-  
me qui , au jugement de ses ennemis , n'eut  
que du zèle sans talens ! Sa vie fut un tissu  
de bonnes œuvres dont nous jouissons en-  
core. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-  
cinq ans. Il étoit fort assoupi le jour de sa  
mort ; un de ses amis lui ayant demandé la  
cause de ce sommeil continuel , il répon-

dit en fouriant : *C'est le frere qui vient en attendant la sœur.* Jamais on n'a mieux pardonné à la nature la nécessité de mourir. Le malheur de *S. Vincent de Paul*, si c'en est un d'être peu loué, & même peu connu, son malheur fut de n'être point célébré au moment de sa mort en 1661, par cet éloquent Bossuet qui immortalisoit tous ses héros, & qui dans le même temps composoit des Oraisons funèbres sur des sujets beaucoup moins dignes de son génie ; mais la gloire d'un éloge public est due à ses vertus, & l'Orateur qui saura le présenter dignement à l'admiration & à la reconnoissance de ses Concitoyens, aura bien mérité de la patrie.

XXII.  
Des portraits.

C'est communément dans les Panégyriques ou dans les Oraisons funèbres, que les Prédicateurs crayonnent les portraits des contemporains qui ont été les rivaux ou les émules de l'homme, dont on loue les vertus. Ces morceaux sont ordinairement jugés avec d'autant plus de sévérité qu'ils annoncent toujours des prétentions, & l'Auditeur ne les écoute point avec intérêt, si une heureuse précision ne les grave aussi-tôt dans sa mémoire, si chaque coup de pinceau ne forme un grand trait, si l'homme qu'on juge n'est déjà célèbre,

enfin, si l'Orateur ne rassemble une foule d'idées dans un très-petit espace. Lorsque *Massillon* prêcha son Sermon sur l'Assomption de la Sainte Vierge, aux Religieuses de *Chaillot* en présence de la Reine d'Angleterre, il plaça dans ce Discours le portrait du Prince d'*Orange*, pour plaire à l'épouse du Roi *Jacques*, & son génie le servit fort mal dans cette occasion. *Massillon* ne présente qu'une seule pensée pour peindre *Guillaume III*, & après l'avoir exprimée assez clairement dès sa première phrase, il la développe avec son élégance ordinaire, sans approfondir le caractère du *Stathouder*, & sans saisir les résultats de l'histoire. Voici ce portrait si long & si peu connu. « Pour l'usurpateur qui » s'est élevé par des voies injustes, qui a dé- » pouillé l'innocent & chassé l'héritier légi- » time pour se mettre à sa place, & se re- » vêtir de sa dépouille, hélas ! sa gloire sera » ensévelie avec lui dans le tombeau, sa » mort développera la honte de sa vie. C'est » alors que la digue qu'opposoient aux » discours publics ses succès & sa puissance, » étant ôtée, on se vengera sur sa mé- » moire des fausses louanges qu'on avoit » été contraint de donner à sa personne ; » c'est alors que tous les grands motifs » de crainte & d'espérance n'étant plus, » on tirera le voile qui couvroit les cir-

» constances les plus honteuses de sa vie  
» On découvrira le motif secret de ses en-  
» treprises glorieuses que l'adulation avoit  
» exaltées, & on en exposera l'indignité  
» & la bassesse. On regardera de près ces  
» vertus héroïques que l'on ne connois-  
» soit que sur la bonne foi des éloges pu-  
» blics, & on n'y trouvera que les droits  
» les plus sacrés de la nature & de la so-  
» ciété foulés aux pieds. On le dépouil-  
» lera alors de cette gloire barbare & in-  
» juste, dont il avoit joui; on lui rendra  
» l'infamie & la mauvaise foi de ses at-  
» tentats, qu'on avoit bien voulu se ca-  
» cher à soi-même. Loin de l'égalier aux  
» Héros, on l'appellera un fils dénaturé,  
» un de ces hommes, dont parle saint  
» Paul, sans culte, sans affection, & sans  
» principes; sa fausse gloire n'aura duré  
» qu'un instant, & son opprobre ne finira  
» qu'avec les siècles: la dernière postérité  
» ne le connoîtra que par ses crimes, que  
» par la piété filiale foulée aux pieds à la  
» face des Rois & des Nations qui ont  
» eu la lâcheté d'applaudir à son usurpa-  
» tion; enfin par l'attentat qui lui a fait  
» détrôner un Pere & un Roi juste pour  
» se mettre à sa place. Les histoires fidelles  
» dépositaires de la vérité conserveront  
» jusqu'à la fin son nom avec sa honte,

» & le rang où il s'est élevé aux dépens  
 » des loix de l'honneur & de la probité,  
 » en le faisant entrer sur la scene de l'u-  
 » nivers ne servira qu'à immortaliser son  
 » ambition & son ignominie sur la terre.»  
 Cette amplification étoit plus propre à con-  
 soler la Reine d'Angleterre, qu'à faire con-  
 noître le Prince *d'Orange* ; elle peut servir  
 d'exemple pour prouver que *Massillon* s'é-  
 tendoit trop sur la même idée, & abusoit  
 étrangement de sa facilité ; mais laissons cette  
 discussion à laquelle nous reviendrons dans  
 la suite. Voulez-vous voir comment Bossuet  
 a peint le protecteur *Cromwel* ? comparez à  
 cette excessive abondance de l'Evêque de  
 Clermont, l'énergique impétuosité de l'E-  
 vêque de Meaux ; rien ne marque mieux la  
 différence de leur génie. « Un homme s'est  
 » rencontré d'une profondeur d'esprit in-  
 » croyable, hypocrite raffiné autant qu'habi-  
 » le politique, capable de tout entreprendre  
 » & de tout cacher, également actif & infa-  
 » tigable dans la paix & dans la guerre ; qui  
 » ne laissoit rien à la fortune de ce qu'il pou-  
 » voit lui ôter par conseil ou par pré-  
 » voyance ; mais au reste, si vigilant &  
 » si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué  
 » les occasions qu'elle lui a présentées ;  
 » enfin un de ces esprits remuans & au-  
 » dacieux qui semblent être nés pour chan-

Or. fun de  
 la Reine  
 d'Anglet.

» ger le monde. » Massillon effleure les choses, & épuise les mots; Bossuet fait précisément le contraire, & il n'est pas possible de prononcer un jugement plus digne de fixer l'opinion de la postérité.

Ce dernier morceau est si connu que je ne l'aurois point cité, si ce rapprochement ne formoit un contraste singulier entre Bossuet & Massillon. Si je n'avois voulu qu'indiquer un beau modèle en ce genre, j'aurois préféré à ce portrait de *Cromwel*, celui du Cardinal de *Retz*, par le même Ecrivain dans l'Oraison funèbre de *le Tellier*; je ne crois pas que l'on trouve rien de plus parfait, soit parmi les anciens, soit parmi les modernes. « Mais puis-je oublier » celui que je vois par-tout dans le récit de » nos malheurs? Ce homme si fidele aux » particuliers, si redoutable à l'Etat, d'un » caractère si haut qu'on ne pouvoit ni » l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni » le haïr à demi: ferme génie que nous » avons vû en ébranlant l'univers s'attirer » une dignité, qu'à la fin il voulut quitter comme trop chèrement achetée; » tant il connut son erreur & le vuide » des grandeurs humaines! Mais pendant » qu'il vouloit acquérir ce qu'il devoit un » jour mépriser, il remua tout par de ses » crets & puissants ressorts, & après que

» tous les partis furent abattus, il sembla  
 » encore se soutenir seul, & seul encore  
 » menacer le favori victorieux de ses trif-  
 » tes & intrépides regards. » Ce dernier  
 trait eut été envié de Tacite, qui n'auroit  
 pû représenter avec plus de force la haine  
 implacable, que le Cardinal de *Retz*  
 manifesta toujours, même après son éva-  
 sion, contre *Mazarin* assis sur les mar-  
 ches du trône. C'est ainsi que quelques  
 lignes suffissent à Bossuet, pour dévelop-  
 per un grand caractère, avec la sagacité  
 d'un Moraliste, la véhémence d'un Ora-  
 teur, & l'exactitude d'un Historien.

Ce fameux Cardinal de *Retz* excelloit  
 lui-même dans l'art de peindre les grands  
 hommes. Tous les portraits qui forment  
 cette galerie si estimée du premier & du  
 meilleur volume de ses *Mémoires*, sont  
 autant de chef-d'œuvres, à l'exception  
 toutefois de celui d'Anne d'Autriche, que  
 l'Ecrivain trace en homme de parti, aveu-  
 glé par la haine, & alors selon l'usage  
 privé par sa passion de toutes les forces de  
 son esprit.

Puisque la discussion des différentes re-  
 gles auxquelles l'art de l'Eloquence assu-  
 jettit les Orateurs chrétiens, m'a conduit  
 à tous ces détails épisodiques, je ne dois  
 pas m'élever vers de plus grands objets,

XXIII.  
 Des coméd  
 plimicus.

sans m'arrêter encore quelques instans à une autre partie du ministère, qui a beaucoup d'analogie avec les Panegyriques, & sur-tout avec les portraits; je veux parler des complimens par lesquels nous sommes quelquefois obligés dans nos Chaires de commencer ou de finir nos Discours. L'usage établi ne permet plus aux Ministres de l'Evangile d'annoncer la Parole sainte en présence des Maîtres du monde, sans brûler à leurs pieds quelques grains d'encens. Les Rois sont donc bien à plaindre d'être poursuivis par l'adulation jusque dans ces mêmes Temples où ils viennent s'instruire de leurs devoirs, & s'humilier de leurs fautes! mais les Orateurs chrétiens qui devoient parler alors comme la conscience du coupable, sont bien à plaindre aussi de se ranger eux-mêmes dans la foule des flatteurs. Ce qui doit les consoler sans doute, c'est la certitude que des éloges commandés à celui qui les fait ne sauroient éblouir les Grands auxquels on les adresse. Que l'on ne passe cependant jamais les bornes d'une juste louange; car la Religion ne la permet qu'autant que la vérité peut ne la point désavouer. Ah! que l'on reconnoisse toujours un Apôtre ennemi du mensonge jusques dans ces complimens

où l'on se croit si souvent dispensé d'être sincère, & n'avilissons point un ministre divin par des éloges exagérés qui ne fauroient tromper jamais, ni le Grand qui les méprise, ni l'Orateur qui les prononce, ni l'Auditeur qui les entend, ni le Dieu qui les juge. L'adulation déplaît toujours. *Louer les Princes des vertus* Pensée 320. *qu'ils n'ont pas*, dit le Duc de la Rochefoucauld, *c'est leur dire impunément des injures*; c'est du moins oublier le respect qui leur est dû. Eusébe nous raconte dans *la vie de Constantin*, que cet Lib. 4. cap. 4. Empereur imposa silence à un Prédicateur qui eut la bassesse d'imiter dans un Sermon la fiction de Virgile, sur l'apothéose d'Auguste, en annonçant à Constantin qu'après sa mort il seroit associé au Fils de Dieu pour gouverner l'univers.

J'aime dans Bossuet cette franchise noble & brusque avec laquelle il se retient toujours de peur de flatter. On sent dans ses complimens je ne fais quelle sévérité apostolique, & une répugnance marquée pour l'adulation. Un homme ordinaire qui auroit été chargé de prêcher la profession de Madame de la Vallière en présence de la Reine Marie-Thérèse, n'auroit pas manqué de saisir cette occasion pour exalter les vertus de l'épouse de

Louis XIV. « Il est juste, lui dit Bos-  
 » suet, il est juste, Madame, que faisant  
 » par votre état une partie si considérable  
 » des grandeurs du monde, vous assistiez  
 » quelquefois aux cérémonies où l'on ap-  
 » prend à les mépriser » ; l'Orateur se  
 renferme ensuite dans son sujet, & ne  
 pense plus à cette Princesse. Son aversion  
 pour la flatterie est encore plus frappante  
 dans l'Oraison funèbre du grand Condé.  
 M. le Duc de Bourbon conduisoit le deuil  
 à cette lugubre cérémonie qui fut faite  
 dans l'Eglise de Paris, & Bossuet paroît for-  
 cé malgré lui de se souvenir du mérite du  
 fils en déplorant la mort du pere ; ce com-  
 pliment est amené avec un art inimita-  
 ble. « Comme le Prince donnoit des or-  
 » dres particuliers, & de la plus haute  
 » importance, puisqu'il y alloit de sa con-  
 » science & de son salut éternel, averti  
 » qu'il falloit écrire & ordonner dans les  
 » formes..... Quand je devois, MON-  
 » SEIGNEUR, renouveler vos douleurs,  
 » & rouvrir toutes les plaies de votre cœur,  
 » je ne tairai pas ces paroles qu'il répéta si  
 » souvent : qu'il vous connoissoit, qu'il  
 » n'y avoit sans formalité qu'à vous dire  
 » ses intentions, & que vous iriez encore  
 » au-delà. MONSEIGNEUR, qu'un pere  
 » vous ait aimé, je ne m'en étonne pas,

„ c'est un sentiment que la nature inspire ;  
 „ mais qu'un pere si éclairé vous ait té-  
 „ moigné cette confiance jusqu'au dernier  
 „ soupir, qu'il se soit reposé sur vous de  
 „ choses si importantes , & qu'il soit mort  
 „ tranquillement sur cette assurance, c'est  
 „ le plus beau témoignage que votre  
 „ vertu pût remporter, & malgré tout vo-  
 „ tre mérite , **VOTRE ALTESSE** n'aura  
 „ de moi aujourd'hui que cette louange „.

*Fenelon* n'a jamais affoibli en Chaire  
 les saintes maximes qu'il a déposées dans  
 le *Télémaque* contre les flatteurs. Nous  
 n'avons de lui qu'un seul compliment de  
 ce genre ; on le trouve à la fin du Dis-  
 cours qu'il prononça lorsqu'il fit la céré-  
 monie du sacre de l'Electeur de Cologne.  
 Ce morceau est également digne de *Fe-  
 nelon* , & par la modération marquée  
 avec laquelle il loue, & par le tour ora-  
 toire dont il se sert pour justifier la réserve  
 de l'Eloge. « Vous venez d'entendre ,  
 „ mes Freres , tout ce que j'ai dit à ce  
 „ Prince. Eh ! que n'ai je pas osé lui dire ?  
 „ & que ne devois-je pas oser lui dire ,  
 „ puisqu'il n'a craint que d'ignorer la vé-  
 „ rité ? La plus forte louange l'honoreroit  
 „ infiniment moins que la liberté épisco-  
 „ pale avec laquelle il veut que je lui  
 „ parle „.

Il est difficile d'employer dans les complimens un style direct, sans paroître ou exagéré ou monotone, & sans embarrasser beaucoup le personnage qu'on veut louer. Il vaut mieux se renfermer dans une paraphrase de l'Ecriture sainte, ou dans une priere à Dieu, ou dans une apostrophe adressée à l'auditoire ; mais quelque tournure qu'on choisisse, il faut lier le compliment qu'on prononce au sujet qu'on traite, éviter les lieux communs qui ne caractérisent personne, mêler l'instruction à la louange, ou plutôt la faire sortir de la louange elle-même, se borner à un petit nombre d'idées vives & frappantes, & tâcher de finir par un trait heureux & aisé à retenir.

*Bourdaloue* n'a jamais excellé dans cette partie, & tous ses complimens sont communs ; il prêcha son Sermon sur la Conception de la sainte Vierge à Versailles, deux jours après le mariage du Duc de Bourgogne, fils du grand Dauphin, qu'on appelloit simplement à la Cour, *Monseigneur*, avec Adélaïde de Savoie, & dans sa péroraison il rapporta un passage de l'Ecriture sainte dont l'application frappa vivement l'auditoire ; les uns trouverent cette allusion très-heureuse, les autres jugèrent qu'à force d'être exacte,

elle dégénéroit en jeu de mots. Après un éloge très-instructif, *Bourdaloue* parle en ces termes de la jeune Princesse. « Voi-  
 » là, plus que son rang, ce qui me la  
 » rend vénérable, & ce qui me fait dire  
 » comme le serviteur d'Abraham, *Elie-*  
 » zer, lorsque voyant pour la première  
 » fois l'épouse du fils de son Maître, il  
 » s'écria dans un transport d'admiration  
 » & d'actions de grâces : Oui, la voici  
 » celle que Dieu a choisie pour être l'é-  
 » pouse du Fils de mon Seigneur. *Ipsa*  
 » est mulier quam præparavit Dominus  
 » Filio Domini mei. Genes. 24.

On n'a jamais fait dans aucun compli-  
 ment un usage plus heureux de l'Écriture  
 sainte que *Massillon* dans l'Exorde si jus-  
 tement célèbre de son Sermon de la Touf-  
 saint. Ce compliment est digne de la  
 réputation dont il jouit ; mais j'observe  
 que le commencement de ce morceau  
 est visiblement imité & presque copié de  
*Flecher* qui avoit employé le même tour,  
 en prêchant le jour de la Toussaint à  
 la Cour de Louis XIV, plusieurs années  
 avant *Massillon*. *Flecher* n'étoit cepen-  
 dant point l'inventeur de ce compliment ;  
 mais il est permis aux Prédicateurs d'être  
 les plagiaires des Peres de l'Eglise, &  
 ce fut dans cette source que *Flecher*

puisa cette belle idée dont il ne tira aucun parti. C'est S. Augustin qui a paraphrasé le premier les Béatitudes de l'Evangile, en les appliquant aux Empereurs, dans le vingt-quatrième Chapitre du Livre cinquième de la *Cité de Dieu*. *Fléchier* ne prit que la fleur de ce beau commentaire ; *Massillon* le traduisit tout entier, & se l'appropriâ. Il est si aisé de confronter ces trois morceaux d'Eloquence, que je ne les transcrirai point ici, de peur de fatiguer le Lecteur par un vain étalage d'érudition.

XXIV.  
Du style  
direct & du  
dialogue.

Si l'on excepte les portraits & les compliments, où l'Orateur peut, sans déroger, s'abaisser quelquefois aux brillantes recherches du bel esprit, une mâle vigueur, dont la force fait la beauté, doit animer tous les membres de ses Discours. Toutes les fois qu'on parle à des hommes assemblés, il faut les intéresser, & il n'y a que le langage des passions qui frappe la multitude. J'ai souvent observé que dans les lectures de société qu'on fait à la campagne, on choisit plutôt des Ouvrages éloquens que des Livres d'instruction. La vérité satisfait l'esprit d'un Lecteur isolé ; mais dès qu'on est réuni, on veut être ému, & des Ecrits d'ailleurs excellens cessent de plaire quand ils subissent la redoutable

épreuve d'être lus à haute voix. Ne croyez donc pas faire un Livre lorsque vous composez un Sermon ; gardez-vous d'employer jamais les formules languissantes d'un Ecrivain qui parle de sa plume ou de son papier , tandis que je devois écouter son Discours comme une inspiration du moment. Voulez-vous que votre éloquence soit animée ? évitez l'ennui du monologue par la vivacité du style direct ; conversez sans cesse avec vos Auditeurs , & au lieu de vous égarer dans des contemplations abstraites comme si vous méditiez dans la solitude , parlez à cette assemblée nombreuse qui se réunit autour de vous pour vous entendre. Vous trouverez un bien beau modèle de ce style direct dans l'Instruction familière de *Massillon* , sur la cérémonie de l'Absoute , exhortation admirable qui ne ressemble à aucun autre de ses Discours , & où chaque phrase en action est un trait que l'Orateur lance sur son auditoire.

Ce n'est pas assez de parler à ses Auditeurs , il faut encore les faire parler eux-mêmes , & ajouter aux charmes variés du style direct , l'intérêt toujours croissant du dialogue. Les anciens discutoient en dialogues les questions les plus

philosophiques ; ces hommes qui savoient si bien imiter la nature , ne composoient point des Livres inanimés pour développer les idées qu'ils avoient recueillies dans leurs méditations ; ils se rapprochoient de la forme du drame ; ils mettoient en scène quelques amis dont ils rapportoient les conférences ; ils discutoient ainsi les sentimens opposés avec autant de profondeur que d'urbanité ; ils choisissoient chaque Lecteur pour juge , & cette méthode répand sur les Ecrits de l'antiquité tous les charmes que l'on goûte en entendant converser un petit nombre de convives éclairés qui se communiquent leurs pensées dans la douce liberté d'un banquet. Si Platon & Cicéron sont parvenus à échauffer , par le dialogue , des sujets métaphysiques , combien ne doit-il pas donner plus de mouvement & de vie à l'Eloquence ? Le dialogue dans le Discours supplée aux interlocuteurs , rompt la monotonie , fortifie le raisonnement , & inspire la confiance , pourvu que l'Orateur n'affoiblisse jamais les difficultés qu'il doit se proposer ; car si l'Auditeur peut renforcer l'objection , il ne veut plus écouter la réponse. Rien n'est d'ailleurs plus propre à ranimer l'attention que ces sul-

penfions adroitement ménagées pour faire flotter l'auditoire dans une efpece d'incertitude qui dérive d'abord d'un mouvement de fuprife quand l'Orateur fe fait à lui-même des objections, & qui fe change enfuite en curiosité quand il les réfute. J'admire fouvent dans *Maſſillon* ces dialogues preſſans qui tiennent les Auditeurs en haleine au moment où ils pourroient fe détacher du Diſcours; en voici un exemple que me fournit fon Sermon *ſur le mélange des bons & des méchans.*

« Les juſtes ôtent à l'iniquité toutes les  
 « excuſes. Direz-vous que vous n'avez  
 « fait que ſuivre les exemples établis?  
 « mais les juſtes qui ſont parmi vous s'y  
 « ſont-ils conformés? Vous excuſerez-  
 « vous ſur les ſuites inſéparables d'une  
 « naiſſance illuſtre? vous en connoiſſez,  
 « qui, avec un nom encore plus diſtin-  
 « gué que le vôtre, en ſanctifient l'éclat.  
 « Quoi? la vivacité de l'âge? la délica-  
 « teſſe du ſexe? on vous en montre tous  
 « les jours, qui dans une jeuneſſe florif-  
 « ſante, & avec tous les talens propres  
 « au monde, n'ont des penſées que pour  
 « le ciel. Quoi? la diſſipation des em-  
 « plois? vous en voyez chargés des mê-  
 « mes ſoins que vous, & qui cependant  
 « ſont du ſalut la principale affaire. Votre

„ goût pour le plaisir ? le plaisir est le  
 „ premier penchant de tous les hommes,  
 „ & il est des justes en qui il est encore  
 „ plus violent, & qui sont nés avec des  
 „ dispositions moins favorables à la vertu  
 „ que vous. Vos afflictions ? il y a des  
 „ gens de bien malheureux. Votre prof-  
 „ périté ? il s'en trouve qui se sanctifient  
 „ dans l'abondance. Votre santé ? on vous  
 „ en montre qui dans un corps infirme,  
 „ portent une ame remplie d'une force  
 „ divine. Tournez-vous de tous les côtés :  
 „ autant de justes, autant de témoins qui  
 „ déposent contre vous „.

xxv.  
 De la cha-  
 leur du sty-  
 le.

Plus le dialogue sera fréquent dans un  
 Discours, moins les apostrophes y seront  
 nécessaires ; & moins on prodiguera cette  
 figure, plus elle aura d'effet. C'est dans  
 les apostrophes que l'Orateur doit déployer  
 toute sa véhémence, s'il craint le danger  
 & la confusion de s'échauffer seul. Le  
 sentiment réussit mieux que le raisonne-  
 ment dans ces instans d'effervescence  
 où l'ame doit s'élaner avec assez d'impé-  
 tuosité pour entraîner l'auditoire, tantôt  
 par la force des preuves, tantôt par la  
 rapidité des mouvemens. Les apostrophes  
 multipliées décèlent un déclamateur qui  
 ne fait point écrire, qui est troublé plutôt  
 qu'ému, & qui supplée aux transports de

l'Eloquence par des convulsions affectées. Il est nécessaire sans doute que l'Orateur anime ses compositions par cette chaleur de l'ame qui annonce la sensibilité, & qui la reveille ; & s'il est dépourvû dans ses Ecrits de ces idées ardentes qui viennent du cœur, son langage le plus emphatique ne sera jamais qu'un languissant jargon. *Qui dit froid Ecrivain, dit détestable Auteur.* La maxime de Boileau ne sera point contestée ; mais si on entendoit par le mot de *chaleur*, les fermentations d'un cerveau exalté, le paradoxe uni au mauvais goût, les apostrophes continuelles, les exclamations inutiles, les hyperboles obscures, enfin un style gonflé de métaphores outrées : ah ! préserve-toi de ces écarts, jeune Orateur, qui as reçu de la nature l'inestimable présent du génie ; crois que le véritable enthousiasme n'est autre chose que la raison échauffée par l'accent des passions, & que l'Eloquence n'est point un délire. Veux-tu savoir ce qui est froid ? c'est tout ce qui est exagéré, tout ce qui est vuide de sens, tout ce qui prétend à l'esprit, tout ce qui est écrit sans intérêt, & sur-tout rien n'est plus froid qu'une fausse chaleur.

C'est à des caractères bien différens que l'on reconnoît le véritable talent de l'E-

loquence. L'Orateur qui le possède fait, sans se montrer jamais commun, être toujours simple ; il évite tout ce qui est ampoulé, ou vague, ou affecté, ou obscur, & il fait à-la-fois toucher l'ame & charmer l'oreille. Maître de ses expressions comme de ses pensées, il s'éleve, il s'attendrit, il se passionne, quand son sujet demande de la noblesse, de la sensibilité ou de la chaleur. Pour écarter de ses Discours le ton de la déclamation, il médite long-temps avant d'écrire : car ce n'est jamais à la suite de la méditation qu'on se livre au luxe des mots. Les sacrifices qu'il fait au goût n'énervent point sa force ; ils donnent un nouveau plaisir à l'Auditeur, qui fait admirer un tour d'esprit naturel & vrai dans un style sage & sévère. Ce mérite si rare & si digne d'être universellement goûté, perd cependant tout son prix aux yeux de ces hommes que la fausse énergie éblouit, & qui ne sentent plus la nature. On sait que *Sénèque* trouvoit l'éloquence de *Cicéron* trop simple, & que son disciple *Néron* fit dorer les statues de *Lysippe*.

XXVI.  
Des Epithè-  
ses.

Le style manque de plénitude & de force, lorsque les mots sont environnés d'épithètes oiseuses. On a observé que dans l'analyse philosophique des langues, le substantif n'est rien parce qu'il est abstrait, &

que l'adjectif est tout parce qu'il est sensible ; mais il n'en est point ainsi dans l'Eloquence , où souvent l'épithète n'étant point appelée par le mot qu'elle suit , surcharge la période sans fortifier la pensée. Toute épithète inutile doit être proscrite , & l'élocution de l'Orateur devient lâche & traînante quand chaque expression ne concourt point à la clarté du sens, ou du moins au charme de l'harmonie. Il est des Discours qui paroissent vuides d'idées, quoiqu'ils soient d'ailleurs profondément pensés , parce qu'on pourroit en retrancher impunément la moitié des mots.

Effacez vous-mêmes , Orateurs chrétiens , ces fastidieux pléonasmes ; jugez sévèrement vos productions , & bannissez avec ces expressions insignifiantes toutes ces négligences de style qui ravalent la sublimité des idées. On n'exige pas que tout soit également frappant dans un Sermon ; mais on demande que tout soit également bien écrit , & que l'Eloquence dédommage par la beauté de l'élocution , du mérite des pensées quand elles sont communes , comme la sculpture supplée par les richesses de la draperie à l'élégance des formes. Il faut des repos pour l'admiration , il en faut sur-tout pour la chaleur ; de sorte que si l'on dit qu'il y a plusieurs

XXVII.  
De la nécessité de travailler son style.

morceaux très-éloquens dans un Sermon écrit avec soin, & raisonné avec force, on l'aura suffisamment loué, puisqu'il n'en existe encore aucun qui soit parfait sous tous les rapports. Aspirez-vous au mérite d'un style pur & élégant? multipliez les copies de vos Discours, & ne cessez de transcrire votre ouvrage jusqu'à ce que vous soyez parvenus à vous satisfaire vous-mêmes. Un Orateur doit adopter la devise de César, qui *croyoit n'avoir rien fait tant qu'il lui restoit quelque chose à faire*. Plus on écrit, mieux on écrit, & ce n'est qu'en surmontant l'ennui de ces transcriptions répétées, que l'on peut déployer dans son style toute la perfection de son goût; aussi très-peu de Gens de Lettres font usage de toutes leurs forces, & la plupart d'entre eux accoutumés à se contenter trop tôt, meurent sans avoir jamais connu l'étendue de leur propre talent. Les idées accessoires, les beautés de détail, le sentiment exquis d'un morceau achevé qu'Horace a si bien défini & si bien senti, quand il l'a appelé, *qui me mihi reddat amicum*; enfin les tournures élégantes & variées qui font le charme du style, ne se présentent point à l'esprit de l'Ecrivain dans le premier jet d'un ouvra-

ge, & sont ordinairement le prix d'une longue correction. Tant qu'il est possible de changer, il est possible de mieux faire; & c'est le caractère du beau dans tous les Arts, de frapper si vivement le spectateur qui l'admire, qu'il ne puisse plus rien imaginer au-delà de ce qu'il voit.

Pour peu qu'on ait l'habitude d'écrire, on distingue aisément ces morceaux qui n'ont point été assez médités ou assez travaillés, & qui sont sortis de la plume de l'Ecrivain avant d'avoir acquis dans son cerveau la maturité qui leur manque. Cette composition précoce ou négligée se reconnoît aussitôt, non pas, comme on le croit communément, à l'aimable abandon d'une diction trop libre & trop irrégulière dans sa marche, mais à l'embarras de la phrase dont tous les mouvemens sont roides & contraints. Plus l'Ecrivain se hâte, plus ensuite le style se traîne; & quand on dit qu'un Ecrit sent le travail, c'est une preuve évidente qu'il n'est point assez travaillé. On n'apperoit plus la dent de la lime, lorsque l'acier a été bien poli.

Qu'on ne m'accuse point d'exhorter ici les Orateurs à dessécher leurs compositions pour épurer leur style. Je fais qu'on affoiblit tout ce qu'on veut perfectionner avec trop de soin, & que l'impétuosité de l'E-

XXVIII.  
Des mots  
heureux.

loquence dédaigne ces recherches minutieuses qui éteindroient son ardeur ; mais je fais aussi qu'on peut écrire de verve, & corriger ensuite lentement sans refroidir la chaleur primitive, & qu'il est un juste milieu à garder entre l'abus de l'application qui entasse les fautes de goût, & l'excès du travail qui amortit les élans du génie. *Boileau* a dit avant moi, & mieux que moi :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ;

Polissez-le sans cesse, & le repolissez ;

Ajoutez quelquefois, & souvent effacez.

Un Orateur laborieux qui veut mettre la dernière main à ses productions, est toujours récompensé de son travail. Si la correction ne lui suggère point les masses d'un Discours, elle l'avertit du moins de ces expressions indignes de la Chaire, lesquelles échappent quelquefois dans l'ardeur de la composition, & c'est un avantage bien précieux sans doute dans un genre où l'on prétend avec assez de vérité, qu'un mauvais mot fait souvent plus de tort qu'un mauvais raisonnement ; elle lui inspire des expressions heureuses qui rendent ses idées plus saillantes, & ses sentimens plus passionnés. De même,

dit Cicéron, que les habits inventés d'abord par le besoin, sont devenus ensuite des ornemens pour le corps humain, les mots créés par la nécessité donnent aussi de la grace au Discours. Le mérite des expressions placées est si frappant dans l'art oratoire, que l'Eloquence d'un trait dépend quelquefois d'un seul mot. En voici un exemple digne d'être admiré; je le tire du beau Discours que prononça le Cardinal de *Rohan*, Grand-Aumônier de France, en présentant le corps de Louis XIV à l'Abbaye de saint Denys. « Le Prince que nous pleurons laissé, il est vrai, DES NOMS fameux sur la terre, & la postérité la plus reculée admirera comme nous Louis le Grand, le Juste, le Triomphateur, le Pacifique, l'Ami des Lettres, & le Protecteur des Rois ». Si M. le Cardinal de *Rohan* eût dit que ce Monarque laissoit sur la terre *un nom* fameux, sa phrase eût été fort commune; mais la même expression mise au pluriel, en parlant d'un seul homme, & l'énumération des divers titres de gloire de Louis XIV qui justifie aussi-tôt cette attribution hardie, me paroît un trait sublime. *Massillon* connoissoit aussi ce secret de l'art, & souvent dans ses Ecrits un mot qui sembloit énoncer un paradoxe, ex-

primoit un nouveau sens & une idée très-profonde & très-vraie ; telle est cette apostrophe admirable qu'on lit dans son Sermon *sur le mélange des bons & des méchans*. « Grands de la terre ! l'innocent plaisir de la sincérité, sans lequel il n'est plus rien de doux dans le commerce des hommes, vous est refusé, & vous n'avez plus d'amis, parce qu'il est trop utile de l'être ».

XXIX.  
Des métaphores.

*J'aime*, dit Montagne, *que les mots aillent où va la pensée* ; mais pour représenter une idée dans toute son énergie, souvent l'expression vulgaire ne suffit pas, & alors la métaphore devient le mot propre dans le style oratoire. Ce sont les rapports communs à deux objets qui forment la métaphore, lorsqu'ils sont faciles à saisir, & qu'ils ne présentent aucune dissimilitude frappante. L'Eloquence ne sauroit exister sans ce langage de l'imagination. *L'oraison*, dit Cicéron, *doit frapper également l'esprit & les sens de tous les hommes* (a). Or les sens ne sont émus que par la vivacité des images. La nature elle-même, qui est le premier modèle de l'art,

---

(a) *Oratio hominum sensibus & mentibus accommodata*. De Oratore, 12. 55.

inspire les figures les plus expressives aux sauvages, aux enfans, & aux hommes de la lie du peuple quand ils sont dominés par une forte passion. *Dumarsais* a judicieusement observé qu'on employoit plus de tropes à la Halle que dans les Académies. Il est vrai que ces métaphores populaires sont souvent très-inexactes, & qu'un Ecrivain doit les rendre avec justesse lorsqu'il veut les admettre dans le style élevé. On a cité avec raison comme un exemple bien mémorable de l'abus qu'on peut faire de l'élocution figurée, cet absurde galimatias de *Balthazar Gratian*. « Les pensées partent des vastes côtes » de la mémoire, s'embarquent sur la mer » de l'imagination, arrivent au port de » l'esprit, pour être enregistrées à la douane de l'entendement. » Il faut sans doute de l'imagination dans l'expression, mais il y faut avant tout, de la vérité & du jugement. L'image est fausse quand il y a contradiction dans les termes, comme dans cette phrase : *Je remonterai à la base du Carthésianisme* ; elle est incohérente lorsqu'elle peint d'un côté une substance physique, & de l'autre un objet moral, & telle est cette parenthèse : *Je dis donc* ( & je reste toujours assis sur mes principes ; ) elle est puérile & recherchée dès

qu'elle forme une périphrase précieuse & inusitée, comme quand on a appelé les cadrans, *les greffiers du soleil*; mais elle devient pittoresque & vraie quand elle est énoncée avec autant de simplicité que de force; & c'est ainsi que Bossuet peint les besoins du luxe lorsqu'il dit que *tous les Arts suent* pour le satisfaire.

Quand Bossuet se sert d'une métaphore qui paroît hazardée, il s'excuse quelquefois, & aussi-tôt il renchérit sur cette première image qu'il ne trouve ni assez grande ni assez hardie. « Vous parlerai-je, dit-il, dans l'Oraison funèbre de *Marie Thérèse*, « vous parlerai-je de la mort de ses  
 » enfans ? représentons-nous ce jeune  
 » Prince que *les graces elles-mêmes sem-*  
 » *bloient avoir formé de leurs mains*. Par-  
 » donnez-moi ces expressions; il me sem-  
 » ble que je vois encore *tomber cette*  
 » *fleur*. Alors triste messager d'un évé-  
 » nement si funeste, je fus aussi le témoin,  
 » en voyant le Roi & la Reine, d'un côté,  
 » de la douleur la plus pénétrante, &  
 » de l'autre, des plaintes les plus lamen-  
 » tables, & sous des formes différentes  
 » je vis une affliction sans mesure ».

Une idée qui seroit commune sans la hardiesse d'imagination qui donne quelquefois des sens aux êtres inanimés, de-

vient intéressante sous le pinceau d'un Orateur ou d'un Poëte. Lorsque *Racine* a montré toute l'audace du style poétique dans ces vers qui paroissent si simples au premier coup-d'œil,

Non, vous n'espérez plus de me revoir encor,  
Sacrés murs, que n'a pû conserver mon  
Hector!

il pouvoit dire sans briser la mesure : *Non je n'espère plus, &c.* mais qui ne sent combien cette exclamation eût été moins attendrissante dans la bouche d'Andromaque ? L'Eloquence, je le fais, a des droits moins étendus que la Poësie ; celle-ci est dispensée, selon la judicieuse observation de Boileau, de toutes les formules d'excuse auxquelles la prose est assujettie : *Pardonnez cette expression. Pour ainsi dire. Si j'ose parler ainsi, &c.* ; cependant on trouve souvent dans les grands Orateurs des métaphores qu'on oseroit à peine hasarder en vers ; ces figures sont tellement fondues dans le style, qu'on ne les remarque presque point à la lecture. Massillon eut sans doute étonné Racine lorsqu'il dit dans son Sermon sur le mélange des bons & des méchans : « Le juste peut avec confiance condamner dans les autres ce qu'il s'interdit à lui ;

» même : ses instructions ne rougissent  
 » pas de sa conduite. » *Racine* eût admiré  
 cette autre métaphore qu'on trouve dans  
 le même Discours : « Les courtisans de  
 » *Sédécias* accusoient les larmes & les  
 » tristes prédictions de *Jérémie* sur la ruine  
 » de *Jérusalem*, d'un secret désir de plaire  
 » au Roi de *Babylone* qui assiégeoit cette  
 » ville infortunée ».

XXX.  
 Des expres-  
 sions tech-  
 niques.

Ne confondons jamais avec cet élo-  
 quant langage de l'imagination, ces mots  
 techniques qui ne sauroient appartenir  
 qu'à la nomenclature des Sciences. Mal-  
 heur à un Orateur quand il faut être  
 savant pour l'entendre ! Ce n'est point  
 pour étonner par l'étalage de son érudition  
 qu'il parle à une multitude assém-  
 blée ; c'est pour l'émouvoir, c'est pour  
 l'attendrir, & il s'écarte de son but s'il  
 préfère ces expressions abstraites & intel-  
 lectuelles que le vulgaire ne comprend  
 point, à ces expressions sensibles & brûlan-  
 tes qui produisent une impression générale.  
 Un Orateur chrétien est encore plus rede-  
 vable à ses Auditeurs de cette simplicité d'é-  
 locution sans laquelle il n'y aura jamais de  
 véritable Eloquence. Tous les hommes  
 sont obligés de pratiquer les loix de la  
 Religion ; il est donc juste qu'ils puissent  
 tous entendre le Ministre qui les an-

nonce ; mais répétons-le encore une fois , les devoirs du zele font en ceci , comme dans toutes les autres parties de la prédication , inféparables des regles de l'art. Désirez-vous d'être éloquens ? foyez simples ; je ne dis pas assez , foyez familiers dans vos Discours ; vous ne trouverez pas un seul mot scientifique dans les grands maîtres du siècle de Louis XIV. Rejetez donc à leur exemple toutes ces expressions bizarres qui cacheroient vos pensées au lieu de les énoncer , & n'élevez point de nuages entre la vérité & votre auditoire. Quintilien éclaircit ce précepte de goût par une comparaison très-ingénieuse, quand il dit que *les Orateurs doivent regarder les mots d'une langue comme des pièces de monnoie , dont il ne faut pas se charger lorsque le peuple ne les reçoit point.*

Instit. lib.

3.

Cette popularité d'élocution ne dispense cependant point un Orateur chrétien de n'employer jamais que des expressions nobles. Rien n'est plus opposé à la dignité du Ministère que les mots bas , les allusions indécentes , ou les images obscènes. Cicéron descend à des peintures dégoûtantes dans ses accusations contre *Verrès* , & dans les détails de l'intempérance de *Marc-Antoine*. *Massillon* , dont le langage est ordinairement très-réservé,

XXXI.

De la noblesse du style.

n'a point assez respecté les bienféances de la Chaire, dans son Panégyrique de sainte *Agnès*. *Le style le moins noble a pourtant sa noblesse*, dit *Boileau*, & à plus forte raison, le style oratoire, le plus noble, & par-là même, le plus difficile de tous. Le moyen en effet de se soutenir sans effort à la hauteur de l'Eloquence dans une langue qui abonde en expressions & en tournures ignobles, & dont le caractère est tellement asservi au talent de l'Ecrivain, qu'on ne peut ni l'écrire comme on la parle, sans trivialité, ni la parler comme on l'écrit, sans pédanterie! néanmoins cette même langue obéit très-heureusement au génie, & fait également s'abaisser & s'élever quand on s'approprie toutes ses richesses. *Racine* n'est-il point parvenu à peindre en très-beaux vers, dans le Prologue d'*Esther* l'humilité de *Louis XIV* qui baisoit la terre toutes les fois qu'il sortoit de l'Eglise, après avoir assisté à l'Office divin?

Tu le vois tous les jours devant toi prof-  
terné,

Humilier ce front de splendeur couronné,

Et confondant l'orgueil par d'illustres exem-  
ples,

Baiser avec respect le pavé de tes Temples.

L'Eloquence partage avec la Poësie l'heureux privilège de revêtir d'expressions nobles des images, qui sans cet artifice ne sauroient appartenir au genre oratoire. Bossuet excelle dans ce talent admirable d'allier les récits les plus populaires à la majesté de ses Discours. Le songe de la *Palatine* eût embarrassé sans doute tout autre Orateur, & il faut avouer que l'histoire d'un poussin enlevé par un chien sous les ailes de sa mere, n'étoit pas aisée à ennoblir dans une Oraison funèbre, où l'idée seule d'un songe ne sembloit guères pouvoir être admise. Bossuet lutte contre la difficulté, & d'abord il imprime un respect religieux à son auditoire. « Ecou-  
 » tez, s'écrie-t-il, & prenez garde sur-  
 » tout de n'écouter pas avec mépris l'or-  
 » dre des avertissemens divins, & la con-  
 » duite de la grace. Dieu qui fait enten-  
 » dre ses vérités sous telles figures qu'il  
 » lui plaît, continue à instruire la Prin-  
 » cesse comme autrefois Joseph & Salo-  
 » mon, & durant l'assoupissement que  
 » l'accablement lui causa, il lui mit dans  
 » l'esprit cette parabole si semblable à  
 » celle de l'Evangile; elle voit paroître  
 » ce que Jesus-Christ n'a pas dédaigné de  
 » nous donner comme une image de sa  
 » tendresse, une poule devenue mere,

» empressée autour de ses petits qu'elle  
 » conduisoit. » Voyez avec quel art Bos-  
 fuet rapproche toutes ces allégories d'une  
 imagination brillante, *le songe de Joseph,*  
*celui de Salomon, la parabole de l'Évan-*  
*gile,* & par ces ornemens accessoires vous  
 prépare à entendre sans surprise le récit  
 d'un rêve où il n'est question que d'une  
 poule dont il étoit presque ridicule  
 de parler. Rien ne prouve mieux que  
 cet exemple, qu'un habile Ecrivain par-  
 viendra toujours à adapter au style de  
 l'Eloquence tout ce qu'on pourroit ra-  
 conter dans la familiarité de la conversa-  
 tion.

Dans cette même Oraison funèbre, Bos-  
 fuet n'hésite point de répéter des locutions  
 vulgaires, qu'un Orateur médiocre eût re-  
 jettées de cet éloge sur lequel néanmoins  
 elles répandent le plus touchant intérêt ;  
 il dédaigne toutes les périphrases qui al-  
 téreroient la simplicité naïve du trait qu'il  
 veut faire admirer ; mais il déploie l'au-  
 torité la plus imposante de son ministère,  
 & on voit bien que ce n'est pas faute de  
 goût qu'il descend à ce langage familier.  
 « On ne peut retenir ses larmes, dit-il,  
 » quand on voit cette Princesse épancher  
 » son cœur sur de vieilles femmes qu'elle  
 » nourrissoit. *Otons vêtements,* disoit-  
 » elle,

„ elle, cette bonne femme de l'étable où  
 „ elle est, & mettons-la dans un de ces  
 „ petits lits. Je me plais à répéter ces  
 „ paroles, malgré les oreilles délicates ;  
 „ elles effacent les discours les plus magni-  
 „ fiques, & je voudrois ne plus parler  
 „ que ce langage. Malheur à moi si dans  
 „ cette Chaire j'aime mieux me chercher  
 „ moi-même que votre salut, & si je ne  
 „ préfère à mes inventions, quand elles  
 „ pourroient vous plaire, les expériences  
 „ de cette Princesse qui peuvent vous  
 „ convertir. Je n'ai regret qu'à ce que je  
 „ laisse „

On a droit de tout dire quand on fait se  
 relever par un langage si majestueux. Il ne  
 reste donc plus aucune excuse à ces Orateurs  
 dont le style est abject & rampant dans  
 des détails beaucoup moins communs. On  
 échoue contre cet écueil quand on s'ar-  
 rête aux désordres de chaque condition,  
 au lieu d'attaquer les vices communs à  
 tous les hommes. Dès qu'un Prédica-  
 teur cesse de généraliser la morale, il ne  
 peut plus parler à ses Auditeurs une lan-  
 gue qui les intéresse tous, & une par-  
 tie de l'Assemblée se réjouit de se voir  
 épargnée, tandis que l'autre est accablée  
 des reproches les plus amers. Tout est  
 noble dans la peinture des diverses pas-

sions qui agitent le cœur humain, & tout est bas dans l'histoire des excès particuliers aux différens états qui partagent la société.

XXXII.  
Des transi-  
tions.

Moins vous multiplierez ces détails extérieurs qui n'ont entre eux aucune relation, plus votre Discours sera un, plus les parties en seront liées & les idées suivies. Cet art des transitions est aussi difficile à être soumis à des regles qu'à être réduit en pratique. On cite avec raison comme un chef-d'œuvre en ce genre l'*Histoire des Variations*, où le grand Bossuet rassemble toutes les branches de son sujet par le seul lien de la Logique, & rapproche ainsi sans confusion les questions les plus abstraites & les plus disparates. Les transitions qui ne sont fondées que sur le mécanisme du style, & qui ne consistent que dans une liaison fictive entre le dernier mot du paragraphe qui finit, & le premier mot du paragraphe qui commence, ne sont point, à proprement parler, des transitions naturelles, mais des rapprochemens forcés. Les véritables transitions oratoires sont celles qui suivent le cours du raisonnement ou du sentiment, sans contrainte & presque sans art, & dont l'Auditeur ne s'aperçoit point; celles qui unissent les masses, au lieu de suspendre seulement quelques phra-

les les unes aux autres ; celles qui enchaînent tout le Discours , & n'obligent point le Prédicateur de faire un nouvel Exorde à chaque sous-division que lui présente son plan ; celles que le développement des idées place , pour ainsi dire , à l'insu de l'Orateur avec ordre & méthode ; celles qui s'appellent & se correspondent par une analogie inévitable , & non par une rencontre imprévue ; celles enfin que la méditation engendre en inspirant de grandes pensées , & non celles que la plume fournit en recherchant des rapports combinés. Des idées nettes & précises se prêtent mutuellement à des transitions faciles & heureuses. *Les pierres bien taillées* , dit Cicéron , *s'unissent d'elles-mêmes & sans le secours du ciment.*

Si l'élocution sautillante , si les phrases courtes , enfin si les petites idées ne peuvent jamais se lier étroitement , hâtons-nous de les rejeter d'un Discours oratoire. Un style coupé & sententieux ne fera jamais de puissantes impressions sur la multitude. L'Eloquence demande un genre de diction étendu , grand , sublime , pour développer les mouvemens de l'ame , & pour donner à la pensée toute son impulsion. Quiconque recommence à penser de ligne en ligne , est toujours froid , lent , mono-

XXXIII.  
Du style  
nombreux.

tone & superficiel. Le sublime n'est autre chose que ce que le génie découvre au-delà des idées ordinaires. Creusez donc vos pensées ; ne vous arrêtez point à ramasser des grains brillans de sable sur ce terrain qui couvre une mine d'or ; élancez-vous par-delà les conceptions vulgaires , & vous trouverez le vrai sublime entre ce qui seroit commun & ce qui seroit exagéré. Libre dans votre marche , ne vous renfermez point dans les limites étroites de ces phrases incisives qui tombent à chaque instant avec l'idée qui expire , & déployez dans leur vaste étendue ces formes nombreuses & imposantes qui donnent à l'Eloquence sa force , son élévation , sa véhémence , & sa grandeur. « Les traits foudroyans de Démofthène, disoit Cicéron, frapperoient beaucoup moins s'ils n'étoient lancés avec toute la force & l'impétuosité du nombre » (a).

Le même Cicéron fixe l'étendue de la période oratoire à quatre vers de six pieds que l'on peut prononcer d'une seule ha-

---

(a) *Demosthenis non tam vibrarent fulmina illa nisi numeris contorta ferrentur. Orator.*  
231.

leine (a). Mais avons-nous de véritables périodes dans notre langue, nous qui ne pouvons presque jamais employer l'inversion; nous qui sommes obligés de présenter un sens, sinon complet, du moins très-clair, à quelque mot de la phrase que le lecteur s'arrête; nous qui sommes assujettis à des constructions uniformes & languissantes où le *nominatif* touche le *verbe* qui précède le *régime*, & qui sommes sans cesse embarrassés par la répétition ou par l'équivoque des *pronoms*? La théorie de nos *participes* est encore si obscure, nos *conjonctions* sont tellement insuffisantes, nos *cas*, en supposant que nous en ayons, si peu significatifs, qu'il faut sans cesse en écrivant rappeler le *nominatif* ou le *pronom* qui le représente, & sacrifier le nombre à la clarté. Les anciens comparoient la période à une fronde qui pousse la pierre après plusieurs circuits; & notre période n'est jamais qu'une phrase inanimée, semblable à la traduction servile d'un interprète exact qui exprime littéralement & sans art des

---

(a) *E quatuor igitur quasi hexametrorum instar versuum, quod sit, constat serè plena comprehensio. Orator. 120.*

idées conçues dans un idiome étranger.

XXXIV.  
De l'har-  
monie du  
style.

Cependant sans ce nombre périodique le style est sourd & sans harmonie ; & un Orateur chrétien ne doit point dédaigner de plaire à ses Auditeurs par une mélodie qui les rende plus attentifs à ses instructions, & qui par-là fasse concourir les agrémens de l'art au succès de son ministère. Nos grands maîtres ont souvent déployé dans les Chaires chrétiennes le beau talent de peindre par les sons, & de former des images d'harmonie imitative que la Poësie égaleroit à peine. Bossuet vouloit dire dans l'Oraison funèbre de *le Tellier*, que ce Magistrat avoit rendu le dernier soupir en récitant ce verset du Pseaume : *Misericordias Domini in æternum cantabo*, &c. & voici comment l'Orateur rendit, pour ainsi dire, présente à tout son auditoire cette circonstance de la mort du Chancelier. « Ravi de pouvoir pousser ses re-  
« connoissances jusqu'au dernier soupir,  
« il commença l'hymne des divines mi-  
« séricordes. *Je chanterai*, dit-il, *éternel-*  
« *lement les miséricordes du Seigneur* ;  
« il expire en disant ces mots, & conti-  
« nue avec les Anges le sacré Cantique ». Voici une autre image non moins sublime du même Orateur pour représenter la re-

traite profonde dans laquelle s'enfvelit Madame de la Valliere, au Couvent des Carmélites. « Dégue par la liberté dont elle a fait un mauvais usage, l'ame songe à la contraindre de toute part. Des grilles affreuses, une retraite profonde, une clôture impénétrable, une obéissance entiere, toutes les actions réglées, tous les pas comptés, cent yeux qui nous observent; encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empêcher de s'égarer; elle se met de tous côtés sous le joug, elle se met des bornes de tous les côtés; & ainsi resserrée de toute part, elle ne peut plus respirer que du côté du Ciel ». Cette dernière image ainsi préparée épouvante l'imagination, & on croit voir Madame de la Valliere descendue comme dans un abyme d'où elle ne peut plus contempler que Dieu.

C'est le génie seul qui forme ces grands tableaux, & l'art de les produire est au-dessus des regles; mais il n'en est pas moins vrai que les préceptes du goût sont souvent utiles à l'Orateur en lui développant les grands secrets de l'harmonie. Ne terminez jamais vos phrases par des monosyllabes, à moins qu'ils ne soient assez sonores pour frap-

per l'oreille & soutenir la chute de la période. Gardez - vous de multiplier les mots dont les terminaisons uniformes introduisent des consonances, ou plutôt des rimes que la prose doit rejeter. Vous trouverez dans le matériel de chaque langue une espece d'harmonie mécanique dont on ne sauroit trop faire usage. Ainsi dans la langue françoise les *e* muets sont une source très-abondante de mélodie ; & plus ils sont en grand nombre dans les déclinences des mots dont la période est composée, plus l'oreille est satisfaite, & plus le style est harmonieux. Me sera-t-il permis d'ajouter à cette observation familière à tout homme qui écrit, une autre réflexion que j'ai souvent faite dans mes lectures ? Il me semble que le style devient plus harmonieux lorsque les repos de chaque phrase sont alternativement variés par des terminaisons masculines & féminines. Tous nos grands Orateurs ont observé cette loi peut-être sans y penser, & avertis seulement par l'oreille. L'art d'écrire tient souvent à de si petites précautions, que rien n'est minutieux en ce genre. *Massillon* sur-tout s'est conformé si fidèlement dans tous ses Discours à la méthode dont je parle, qu'il me paroît presque impossible qu'il ne l'ait point re-

cherchée à dessein. Je n'en citerai ici qu'un exemple pris au hazard : c'est le tableau du Juste mourant, dans son Sermon sur la mort du pécheur. « Il me semble que  
» le juste est alors comme un autre Moïse  
» mourant sur la montagne sainte, où le  
» Seigneur lui avoit marqué son tombeau.  
» Avant d'expirer, il tourne la tête du  
» haut de ce lieu sacré, & jettant les yeux  
» sur cette étendue de Royaumes, qu'il  
» vient de parcourir & qu'il laisse der-  
» rière lui, y retrouve les périls innom-  
» brables auxquels il est échappé; les com-  
» bats de tant de Nations vaincues; les  
» fatigues du désert; les embûches de  
» Madian; les murmures & les calom-  
» nies de ses freres; les rochers brisés;  
» les difficultés des chemins surmontés;  
» les dangers de l'Egypte évités; les eaux  
» de la mer rouge franchies; & touchant  
» enfin au terme heureux de tant de tra-  
» vaux, & saluant enfin de loin cette pa-  
» trie promise à ses peres, il chante un  
» cantique d'actions de graces, & regarde  
» la montagne sainte où il va expirer;  
» comme la récompense de ses travaux,  
» & le terme heureux de sa course ». Il  
est bien difficile de croire que *Massillon*  
écrive ainsi par hazard, & quiconque lira  
les Discours de cet Orateur avec atten-

tion, trouvera beaucoup d'art ou du moins beaucoup de bonheur dans le choix de ces terminaisons si constamment & si régulièrement variées.

xxxv.  
De la variété dans le style.

Si la variété est nécessaire jusques dans les terminaisons des mots, elle est bien plus indispensable encore dans le tour des idées. Des tournures monotones supposent toujours des pensées lâches. Etes-vous embarrassé pour varier vos périodes? quittez la plume, revenez à la méditation, & chaque trait aura bientôt son caractère & sa physionomie; les répétitions des mêmes formules au commencement de chaque nouvel à *linea*, réussissent toujours dans le style de la Chaire; mais c'est précisément dans le développement de ces morceaux de détail qu'il importe de changer les expressions, les figures & les couleurs de phrase en phrase, si l'on veut préserver ses Auditeurs de l'ennui qui accompagne l'uniformité (a). Les Sermons de M. l'Abbé Poulle, que nous avons entendus avec tant de plaisir, méritent d'être cités d'avance comme des modèles admirables de l'art oratoire. Ce qui distingue principa-

---

(a) *Variare Orationem magnopere oportebit, nam omnibus in rebus similitudo sarietas est mater.* Cicero. de invent. lib. 1. 76.

lement le style de ce célèbre Écrivain, c'est cette inépuisable fécondité d'une imagination brillante qui varie sans cesse ses tableaux, ses mouvemens, son langage, & qui montrant à chaque instant le génie de l'Orateur sous des formes diverses, n'altère cependant jamais la simplicité qui est inséparable du vrai talent.

Gardons-nous toutefois de sacrifier la clarté à la variété, & ne devenons point obscurs & inintelligibles à force de chercher des équivalens, des synonymes, & des périphrases pour éviter la répétition des expressions ou des tournures. On ne parle que pour être entendu. Les Grecs, dont la langue peignoit à l'esprit & souvent aux yeux le sens, &, pour ainsi dire, les fonctions de chaque mot, appelloient la voix, *lumière*. *Denys d'Halicarnasse* comparoit *Démosthène* à un brasier allumé au milieu des places publiques d'Athènes pour éclairer & échauffer un peuple également aveugle & froid sur les véritables intérêts. Telle doit être en effet la clarté de l'Eloquence, qu'elle frappe indistinctement tous les esprits; il faut que l'Orateur se demande sans cesse, non quand il crée, mais quand il revoit ses productions: *qu'ai-je voulu dire? l'ai-je dit?* Plus l'expression est simple, plus elle

XXXVI.  
De la clarté.

est claire, & cette simplicité double toujours sa force. C'est le goût qui indique la propriété du mot, & c'est la propriété de l'expression qui en fait la clarté; mais il faut être profondément instruit pour donner de la clarté aux idées. L'Ecrivain qui est obligé d'apprendre à mesure qu'il compose, est ordinairement obscur; celui au contraire qui a laissé long-temps mûrir ses connoissances est assez maître de son sujet pour écarter de son style l'équivoque, l'amphibologie, & la déclamation. L'obscurité vient de l'ignorance quand la phrase est vuide de sens, de la prétention quand l'expression est recherchée, de la négligence quand il y a de l'embaras dans la pensée, & du mauvais goût quand le mot est encore plus abstrait que l'idée. Le style de l'Eloquence sacrée doit être net & en quelque sorte transparent, & la rapidité du débit, qui ne laisse jamais le loisir de l'examen, exige dans un Sermon toute la clarté du langage le plus familier.

XXXVII.  
Des traits  
frappans.

La clarté ne nuit jamais ni à la profondeur, ni à l'énergie; & plus un trait est frappant, plus l'expression doit être lumineuse. On aime à trouver dans un Sermon quelques-unes de ces idées grandes & neuves dont on est ravi, comme si

l'on venoit de les créer soi-même : car la vérité entre si naturellement dans l'esprit, dit Fontenelle, que quand on l'apprend pour la première fois, il semble qu'on ne fasse que s'en souvenir (a). Tel est le sentiment que l'on éprouve en lisant ce morceau sublime de Bossuet. « Dieu se moque que dans les Livres saints des idoles » qui portent le titre de Dieux. *Où sont* Deuteron. 32 37.  
 « vos Dieux, dit-il aux peuples, ces » Dieux dans lesquels vous avez mis votre confiance ? qu'ils viennent à votre secours, & qu'ils vous protègent dans vos besoins. Remarquez, mes Freres, que ce grand Dieu, ce Dieu véritable, & seul digne par sa bonté de la majesté de ce titre, a dessein de nous faire entendre que c'est une indignité insupportable de porter le nom de Dieu sans soutenir un si grand nom par de grands bienfaits. Cette noble idée de puissance est bien éloignée de celle que se forment dans leurs esprits les Puissans du monde ; ils s'imaginent que leur grandeur éclate plus par des ruines que par des bienfaits : de-là les guerres, de-là les carnages, de-là les entreprises hau-

---

(a) *Pluralité des Mondes. Seconde Soirée.*

» taines de ces ravageurs de Provinces que  
 » nous appellons conquérans (a) ». Telle  
 est encore l'admiration qu'a inspirée à  
 toute la France ce beau trait de l'Oraison  
 funèbre de Louis XV, par M. de Beau-  
 vais, Evêque de Senez, qui jouit d'une  
 réputation aussi éclatante que bien méri-  
 tée dans le genre de l'Eloquence chré-  
 tienne. « Le peuple n'a pas sans doute le  
 » droit de murmurer ; mais sans doute  
 » aussi il a le droit de se taire, & son  
 » silence est la leçon des Rois ».

XXXVII.  
 Des lieux  
 communs.

De pareils traits vivifient un Sermon,  
 & laissent dans l'esprit de l'Auditeur une  
 impression ineffaçable. Plus on les multi-  
 plie dans un Discours, plus on s'élève  
 au-dessus de ces Ecrivains diserts dont les  
 productions dénuées de génie, ne sont  
 qu'un amas de lieux communs. Par lieux  
 communs j'entends ici les détails vagues  
 qui appartiennent indifféremment à tous  
 les sujets ; car chaque sujet a ses lieux  
 communs, qui en deviennent les idées  
 propres dans la bouche d'un Orateur éner-  
 gique & original. Entrez dans une Eglise  
 au milieu d'un Sermon ; si dans une  
 minute vous ne distinguez point l'objet

---

(a) Fragment d'un Sermon sur les moyens de  
 sanctifier la grandeur, pour le IV. Dimanche du  
 Carême.

du Discours ; si vous êtes obligé d'attendre la fin d'une division pour pénétrer le dessein du Prédicateur , prononcez hardiment qu'il s'égaré dans un labyrinthe de lieux communs , qu'il n'a point composé par inspiration , & qu'il s'est tourmenté pour suppléer par l'abondance des mots à la stérilité des idées. Aussi que trouverez-vous dans son intarissable loquacité ? des réminiscences fastidieuses ou des conceptions bizarres , des plagiats ou des imitations , une incurable facilité à débiter des phrases en laissant toujours l'esprit vuide , de tristes preuves d'une indigente médiocrité dont on ne peut rien attendre , & des Discours dont on connoissoit tous les détails avant de les avoir entendus ; de là ces énumérations fréquentes , qui ne font qu'une redondance de paroles quelquefois aussi éblouissantes au débit qu'insipides à la lecture. Cette figure puérile a été longtemps applaudie par un grand nombre d'Auditeurs qui regardoient comme le plus sublime effort de l'esprit humain le mécanique talent de rassembler dans une période des substantifs accumulés , des épithètes entassées , des oppositions rapides , des antithèses saillantes , des métaphores communes ou forcées , l'écho des répétitions , l'affluence des synonymes , la sy-

métric des rapports, le reflet des contrastes . . . . mais on a enfin compris que ce ramage fatigant n'étoit point la véritable Eloquence, & on s'en est dégoûté. Méfiez-vous de ces longues énumérations qui coûtent tant d'efforts à votre mémoire, & que vous oubliez aussi tôt : car au moment où l'Orateur étudie un Sermon, il en est lui-même le premier juge, & l'expérience lui apprend tous les jours que les morceaux qu'il a le plus de peine à apprendre, ne méritent presque jamais d'être appris.

XXXIX.  
Des préparations oratoires.

Des raisonnemens suivis se gravent plus aisément dans la mémoire que ces amas de mots vuides d'idées, sur-tout lorsque les développemens de l'Eloquence sont amenés par le tissu des preuves. Cet art si difficile & si nécessaire des préparations oratoires, décide toujours de l'effet d'un Sermon. Un trait soudain n'est qu'une faillie brusque ; s'il est bien préparé, il devient un mouvement sublime. Qu'il me soit permis de rendre ici ma pensée plus sensible par une comparaison. Vous vous promenez seul à la campagne un jour d'été ; vous vous abandonnez tour-à-tour aux sentimens divers que vous inspire l'aspect des champs & le silence de la nature ; & tandis que votre esprit est plongé

dans ces douces rêveries, vous entendez tout-à-coup le tonnerre qui éclate dans le lointain. Ce bruit vous étonne d'abord ; cependant le ciel est serein, l'air est calme, tout est tranquille autour de vous, & cette première impression de terreur s'efface aussi-tôt de votre esprit ; mais que l'horizon se rétrécisse & se ferme par des nuages sombres, que le soleil disparoisse, que l'ouragan roule des tourbillons de poussière, que l'éclair brille, que l'atmosphère s'enflamme, & qu'ensuite la foudre gronde sur votre tête, vous serez consterné, & votre ame préparée par des émotions graduées, sentira plus vivement alors les secousses de ces longs ébranlemens. Il en est de même dans l'Eloquence ; il faut, par une foule d'idées accessoires, disposer de loin les esprits à partager tous les transports de compassion ou d'effroi, de joie ou de tristesse, d'amour ou d'indignation dont vous êtes vous-même agité. Le coup part trop tôt, si le trait ne trouve les cœurs amollis pour s'y enfoncer sans obstacles. Bossuet veut-il vous donner une haute idée du courage avec lequel la Reine d'Angleterre luttait contre tous ses malheurs ? ses récits vous étonneroient s'ils étoient amenés sans art ; mais ils vous transportent quand ils sont pré-

cédés par cette image sublime. « Comme  
 « une colonne dont la masse solide pa-  
 « roît le plus ferme appui d'un temple  
 « ruineux, lorsque ce grand édifice qu'elle  
 « soutenoit fond sur elle sans l'abattre ;  
 « ainsi la Reine se montre le ferme sou-  
 « tien de l'Etat, lorsqu'après en avoir porté  
 « long-temps le faix, elle n'est pas même  
 « courbée sous sa chute. » Votre esprit  
 frappé de ce spectacle que l'Orateur a su  
 vous présenter, voit alors la Reine d'An-  
 gleterre constamment élevée au-dessus de  
 ses adversités, & votre imagination se re-  
 trace sans cesse à elle-même cette colonne  
 qui reste debout au milieu des débris dont  
 elle est environnée.

XL.  
 Des précau-  
 tions ora-  
 toires.

Outre ces préparations qui donnent du  
 relief aux grandes idées, il est aussi des  
 précautions oratoires qu'il ne faut pas né-  
 gliger. Précautions de modestie pour se  
 concilier la bienveillance ou la confiance  
 de son auditoire. Précautions de condes-  
 cendance pour excuser des idées qui pa-  
 roîtroient trop hardies, si elles heurtoient  
 brusquement les préjugés qu'on veut com-  
 battre. Précautions de discrétion : affectez  
 de ne point oser accuser vos Auditeurs  
 de certains excès dont ils ne sont que  
 trop coupables, & que les remords de  
 leur conscience aillent encore plus loin que

les reproches de votre zèle. *Développez-vous des vérités amères*, dit Cicéron, *il faut que vous paroissiez y avoir été contraint* (a). Précautions de convenance ; jetez un voile sur les détails que vous devez indiquer sans les approfondir. Bossuet ne veut pas dire en termes formels dans son Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre, que Charles I est mort sur un échaffaud ; mais pour rappeler cet événement, il fait une application de génie : il se contente de mettre dans la bouche de la Reine ces paroles du Prophète Jérémie, qui seul, dit-il, est capable d'égaliser les lamentations aux calamités : *Voyez, Seigneur, voyez mon affliction. Mon ennemi s'est fortifié, & mes enfans sont perdus. Le cruel a porté sa main sur ce qui m'étoit le plus cher. La royauté a été profanée, & les Princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi ; je pleurerai amèrement : n'entreprenez pas de me consoler.* Précautions de goût ; écrivez selon votre talent, & quelquefois contre votre talent. Est-ce l'onction qui vous caractérise ? craignez d'être languissant & monotone. Est-ce l'énergie qui vous plaît ? préservez-vous de l'obscurité & de l'enflure. Voyez l'excès vers lequel penche votre esprit,

Jerem. 1.  
16.

(a) *Si quid persequare acrius ut invitus & coactus facere videare.* De Oratore 37. 51.

& travaillez à l'éviter. Précautions dans les chûtes des phrases, & sur-tout des *à linea* : l'Auditeur vous juge toutes les fois que la fin de votre période lui laisse un instant de repos, & son attention se relâche si vous négligez de terminer vos masses par des idées lumineuses ou par des images frappantes. Enfin précautions de courage ; il est des sujets qui présentent des écueils où l'on vous attend avec autant d'impatience que de sévérité. Jetez-vous d'abord au milieu du danger pour mieux déployer les forces de votre génie, & attaquez en vous défendant. Ce péril auquel on s'expose, donne à l'Eloquence une chaleur d'enthousiasme qui l'élève au-dessus de ses mouvemens ordinaires. Il en est alors de l'Orateur (qu'on me pardonne cette comparaison), comme de ce soldat qui disoit en passant sous la citadelle de Namur le lendemain de l'assaut : « J'ai  
 » escaladé hier ce rocher au milieu du  
 » feu, & aujourd'hui je ne pourrois plus y  
 » monter ». *Vraiment je le crois bien*, lui répondit un de ses camarades, *ni moi non plus ; on ne nous tire plus des coups de fusil.*

On voit que dans ces occasions périlleuses, la grande précaution d'un Orateur consiste à n'en perdre aucune, & à suppléer à l'adresse par la force ; mais c'est

une excellente méthode de choisir un tour fin & ingénieux pour faire entendre ce qu'on ne peut pas dire. L'hypothèse est très-propre à donner ce ressort à l'Eloquence. Cicéron emploie souvent cette figure dans ses Plaidoyers, & principalement dans ses *Verrines* où il imagine à chaque instant des suppositions plus frappantes que les faits, pour rendre les exactions de *Verrès* odieuses au peuple Romain. Bossuet que je cite sans cesse, parce que je ne connois point de meilleur modèle, a fait un usage admirable de l'hypothèse dans son Oraison funèbre de *le Tellier*, & on ne sauroit lire ce morceau sans émotion.

« Dormez votre sommeil, riches de  
 » la terre, & demeurez dans votre pouf-  
 » siere. Ah! si quelques générations, que  
 » dis-je? si quelques années après votre  
 » mort vous reveniez hommes oubliés au  
 » milieu du monde, vous vous hâteriez  
 » de rentrer dans vos tombeaux pour ne  
 » point voir votre nom terni, votre mé-  
 » moire abolie, & votre prévoyance trom-  
 » pée dans vos amis & dans vos créatu-  
 » res, & plus encore dans vos héritiers &  
 » dans vos enfans. Est-ce donc là le fruit  
 » du travail dont vous vous êtes consu-  
 » més sous le soleil »?

Comptons encore parmi les précautions

oratoires l'attention de ne parler jamais de soi dans les Chaires chrétiennes. *Fléchier* qui en composant l'Oraison funèbre de *Turenne*, s'est placé au premier rang des Orateurs, quoiqu'il n'y développe point le grand caractère de son Héros dans sa vie privée, & que ce discours soit d'ailleurs fort au-dessous des chef-d'œuvres de *Bossuet*, *Fléchier* nous fournit dans une lettre qui est imprimée à la tête de ses *Oraisons funèbres* un singulier exemple d'égoïsme & de vanité; il fait lui-même son portrait dans cette lettre, & l'on croiroit qu'il envoie à son ami les matériaux d'un Panégyrique, ou plutôt c'est un éloge tout fait, dans lequel il forme des antithèses brillantes du récit & du contraste de ses divers mérites. Voici comment *Fléchier* se peint dans ce morceau « Il a, dit-il, un caractère d'esprit » capable de tout ce qu'il entreprend; pour » son style la nature y approche de l'art, » & l'art y ressemble à la nature. On ne » peut rien ajouter à ce qu'il écrit sans y » mettre du superflu, & l'on n'en peut rien » retrancher sans ôter quelque chose de » nécessaire. Il fait jeter quelques grains » d'encens odoriférant qui récréé & n'é- » tourdit pas; aussi n'en reçoit-il pas qui » ne soit aussi fin que celui qu'il donne. » On voit dans ses yeux je ne sais quoi

» qui répond de son esprit; enfin il vaut  
 » droit mieux s'il pouvoit s'accoutumer  
 » au travail, & si sa mémoire un peu in-  
 » grate, sans être cependant infidelle, le  
 » servoit aussi-bien que son esprit; mais il  
 » n'y a rien de parfait au monde, & cha-  
 » cun a ses endroits foibles. » Il seroit à  
 désirer pour la gloire de *Fléchier* que la  
 postérité eût ratifié ce jugement qu'il por-  
 toit de lui-même.

Il n'est point à craindre sans doute que  
 jamais un Orateur chrétien se permette en  
 Chaire un égoïsme si déplacé. Il est tou-  
 jours dangereux de parler de soi à une  
 grande assemblée; on évite même ce ri-  
 dicule dans les sociétés un peu nombreu-  
 ses, & il me semble que c'étoit le bon  
 goût autant que l'humilité chrétienne qui  
 avoit banni le *moi* des écrits de *Port-  
 Royal*. L'Abbé de *Fleury* dit, que l'His-  
 torien lui-même doit se cacher dans sa nar-  
 ration; « en sorte que le Lecteur n'ait  
 » point le loisir de penser si les faits sont  
 » bien ou mal écrits, s'ils sont écrits, s'il  
 » a un livre entre les mains, s'il y a un  
 » Auteur au monde. C'est ainsi qu'*Ho-  
 mère* écrivoit. « Or s'il n'est pas per-  
 mis à un Historien de chercher à être re-  
 marqué dans ses récits, un Prédicateur  
 doit être bien plus attentif sans doute à

se faire oublier de son auditoire ; mais il est des occasions où un Orateur devient lui-même le sujet d'un raisonnement qui intéresse la multitude, & alors il peut parler de lui, sans être personnel. Où pourrois-je trouver un plus bel exemple pour éclaircir ce précepte que ce morceau de *Fontenelle*, dans son *Traité du Bonheur*, ouvrage écrit avec une précision lumineuse & profonde, & où les idées occupent beaucoup plus d'espace pour le Lecteur que pour l'Auteur ? « D'abord il faut examiner, pour ainsi dire, les titres de ce » qui prétend ordonner de notre bonheur. » Pourquoi cette dignité que je poursuis » m'est-elle si nécessaire ? c'est qu'il faut » être élevé au-dessus des autres. Eh ! pour- » quoi le faut-il ? c'est pour recevoir leurs » respects & leurs hommages ; & que » me feront ces hommages & ces respects ? » ils me flatteront très-sensiblement ; & » comment me flatteront-ils puisque je ne » les devrai qu'à ma dignité, & non pas à » moi-même ? » En s'appliquant ainsi à lui-même une maxime générale, l'Orateur chrétien raisonne au nom de son auditoire ; tout autre égoïsme lui est interdit. Bossuet me touche quand il parle de ses *cheveux blancs*. Bourdaloue me pénètre d'un saint respect lorsqu'il fait l'apologie de son

Sermon

Sermon sur l'impureté dans son homélie de la Magdeleine ; mais c'est le privilège de ces grands Maîtres de se jeter dans de pareilles digressions, & encore ne se les permettent-ils jamais sans nécessité, & sans une vigueur de génie qui fait tout excuser.

Ce qui me plaît, ce que j'admire principalement dans *Bourdaloue*, c'est qu'il se fait oublier lui-même ; c'est que dans un genre trop souvent livré à la déclamation, il n'exagère jamais les devoirs du christianisme, ne change point en préceptes les simples conseils, & que sa morale peut toujours être réduite en pratique ; c'est la fécondité inépuisable de ses plans qui ne se ressemblent jamais, & l'heureux talent de disposer ses raisonnemens avec cet ordre dont parle Quintilien, lorsqu'il compare le mérite d'un Orateur qui compose un Discours à l'habileté d'un Général qui commande une armée (a) ; c'est cette logique exacte & pressante qui exclut les sophismes, les contradictions, les paradoxes ; c'est l'art avec lequel il fonde nos devoirs sur nos intérêts, & ce secret précieux que je ne vois guères que dans ses Sermons de convertir les détails des mœurs en

XLIII.  
De Bourdaloue.

(a) *Est velut Imperatoria virtus.* Inst. 2.

preuves de son sujet ; c'est cette abondance de génie qui ne laisse rien à imaginer au-delà de chacun de ses Discours, quoiqu'il en ait composé au moins deux, souvent trois, quelquefois même quatre sur la même matière, & qu'on ne sache après les avoir lus auquel de ces Sermons donner la préférence ; c'est la simplicité d'un style nerveux & touchant, naturel & noble, la connoissance la plus profonde de la Religion, l'usage admirable qu'il fait de l'Ecriture & des Peres : enfin je ne pense jamais à ce grand homme sans me dire à moi-même : Voilà donc jusqu'où le génie peut s'élever quand il est soutenu par le travail ! Quoi de plus beau & de plus inimitable dans l'Eloquence chrétienne, que les premières parties des Sermons de *Bourdaloue*, sur la *Conception*, sur la *Passion*, & sur la *Résurrection* !

XLIV.  
De Massillon.

Son rival *Massillon* a rarement des traits sublimes ; mais s'il est au-dessous de sa propre renommée comme Orateur, il est sans doute au premier rang comme Ecrivain, & nul n'a porté le mérite du style à un plus haut degré de perfection : il s'est occupé de cette partie de l'Eloquence jusqu'à la fin de ses jours. On trouva dans son porte-feuille après sa mort douze éditions de ses Sermons qu'il retouchoit sans

cesse depuis sa promotion à l'Episcopat, & qui, par conséquent n'ont jamais été prononcés en chaire tels que nous les lisons aujourd'hui. *Massillon* avoit conservé dans sa vieillesse toute la pureté de son goût; mais il avoit perdu la vivacité de son imagination, & il travailloit beaucoup plus alors le style que le fonds de ses Discours; aussi ne voulut-il jamais revenir à son *petit Carême* qu'il avoit écrit d'abord avec plus de soin, & je ne crois point attacher la gloire de l'immortel *Massillon*, je pense au contraire lui rendre ici un nouvel hommage en osant avancer que ce *petit Carême*, cité long-temps comme son chef-d'œuvre, me paroît l'une de ses plus foibles productions oratoires. Tous les plans de *Massillon* se ressemblent, & outre cette monotonie dont on est frappé quand on lit ses Sermons de suite, il s'y borne ordinairement à combattre les prétextes, & n'entre peut-être pas assez avant dans le fonds de ses sujets. *Massillon* étoit né avec de très-grands talens pour l'Eloquence; mais il n'étoit pas assez laborieux dans sa jeunesse: il abusoit de sa facilité, & on peut dire de lui ce que l'Orateur Romain disoit de *Pison*: qu'il a perdu pour sa gloire tout ce qu'il a refusé au tra-

Mémoires,  
tom. 1.

vail (a) Oui, c'est en l'admirant, c'est en le relisant tous les jours avec délices que j'ose lui appliquer le reproche que fait le Cardinal de *Retz* au grand *Condé*, lorsqu'il l'accuse de n'avoir pas rempli tout son mérite. Eh! combien en effet *Massillon* seroit-il au-dessus de lui-même si tous ses Sermons étoient aussi éloquens & aussi parfaits que ses *Conférences Ecclésiastiques*, ses discours sur le pardon des ennemis, sur la mort du pécheur, sur la confession, sur la divinité de *Jesus-Christ*, sur le mélange des bons & des méchans, son homélie de l'enfant prodigue, &c. &c. &c. Voilà les véritables chef-d'œuvres de *Massillon*! c'est-là qu'on voit tout son génie, & qu'on regrette qu'il n'ait pas donné plus de temps à la composition de ses autres Ouvrages. Souvent cet excellent Ecrivain trompé par sa fécondité ne nourrit point assez d'idées son style enchanteur, & il perdrait beaucoup sans doute s'il étoit jugé sur cette maxime de *Fenelon* :  
 Un bon Discours est celui où l'on ne peut rien retrancher sans couper dans le vif.  
 Quelquefois ses raisonnemens sont dénués

Lettre sur  
l'Eloquenc.

---

(a) *Quantum detraxit ex studio tantum amisit à gloriâ. Brutus, 236.*

de la justesse, de la force, peut-être même de la gravité qu'il étoit si digne de leur donner. Croiroit-on que dans son Sermon sur *la certitude d'un avenir*, qui est rempli d'ailleurs de beautés mâles & énergiques, *Massillon* réfute sérieusement, & plus d'une fois, l'objection frivole qu'on ne sauroit croire à une autre vie parce que personne n'en est revenu. L'Orateur françois par excellence, *Bossuet* a daigné parler aussi de cette prétention des pécheurs qui désireroient des apparitions miraculeuses, non pour s'assurer de l'immortalité de l'ame, mais pour déterminer leur conversion; une phrase lui suffit en finissant l'Oraison funèbre de *Madame Henriette*, le plus touchant de tous ses Discours, pour confondre cette demande insensée par un trait sublime. Plût à Dieu que *Massillon* eut souvent imité cette hardiesse de pinceau! « Attendons-nous  
 « que Dieu ressuscite les morts pour nous  
 « instruire? il n'est point nécessaire que  
 « les morts reviennent, ni que quelqu'un  
 « sorte du tombeau; ce qui entre aujourd'hui  
 « d'hui dans le tombeau doit suffire pour  
 « nous convertir. »

On trouve quelquefois de ces traits *Bossuétiques*, dans les Sermons du Pasteur *Saurin*, que nous devons nommer à la

XLV.  
De Saurin.

tête des Prédicateurs de la seconde classe. La premiere partie de ses Discours est ordinairement un Commentaire de son texte. Il me semble que toutes ces discussions critiques sur l'histoire, sur la grammaire, ou sur la chronologie, sont infiniment opposées à l'Eloquence; d'ailleurs l'érudition apparente de *Saurin* qui en impose à tant de Lecteurs ne mériteroit aucune estime, quand même tout cet appareil scientifique ne seroit point déplacé, parce qu'il n'est pas fort difficile de copier des Commentateurs ou de traduire des Dissertations. Ne vous arrêtez par conséquent à aucune des premieres parties de *Saurin* quand vous lisez ses Discours. On lui a reproché avec assez de fondement cette maniere d'écrire que l'on appelloit au commencement du siècle *le style réfugié*. Il se sert d'une traduction de la Bible qui fut faite immédiatement après la séparation des Eglises Protestantes, & ce vieux langage qui contraste avec son élocution moderne donne à son style un air sauvage & barbare; j'en citerois des exemples si ses Sermons étoient moins répandus. Mais *Saurin* écrit avec chaleur & véhémence, il ne cherche point à montrer de l'esprit, il ne perd point de vue son auditoire, il pousse avec force ses raisonnemens, il fait s'arrêter, il est ému, & il

enflamme; il a le mérite de l'Orateur que la nature donne, & il eut acquis le goût qui lui manque s'il eut joint à l'étude des modèles le séjour de Paris. Nul Orateur chrétien, après Bossuet, (auquel il ne faut rien comparer quand on parle de l'Eloquence de la chaire) n'a travaillé avec autant de soin & de succès les Përoraisons de ses Discours. *Saurin* y ramène toujours l'idée de la mort; cet objet les rend aussi lugubres que touchantes; elles sont ordinairement en répétitions, & ce retour des mêmes formules est très-propre à appliquer les résultats d'un Sermon aux différentes classes des Auditeurs. C'est par cette figure qu'il récapitule ses preuves, & ensuite il montre le tombeau ouvert, comme si l'assemblée qui l'écoute prête à y descendre ne devoit plus entendre désormais aucune autre instruction, ou plutôt comme s'il prêchoit lui-même pour la dernière fois.

Les Sermons de *Saurin* sur la sagesse de *Salomon*, & sur le Discours de *saint Paul* à *Felix* & à *Drusille* me paroissent les chef-d'œuvres de cet Orateur. On pense assez communément qu'il ne s'est jamais permis des déclamations contre l'Eglise Romaine; mais je n'imagine pas que le fanatisme puisse éclater avec plus d'empor-

rement que dans ses Sermons, sur *la consécration du Temple de Woorburg*, sur *les malheurs de l'Eglise*, sur *les profondeurs divines*, sur *le jeûne célébré avant la campagne de 1706*. *Saurin* se transforme, il s'éleve au niveau de Démofthène quand il parle de l'émigration des Protestans, sur-tout quand il tonne contre Louis XIV ; il n'est jamais plus éloquent & plus sublime qu'en exhalant sa fureur contre ce Monarque dont le nom revient sans cesse dans ses Discours, & principalement dans les Sermons que je viens de citer. On connoît cette Apostrophe. « Et toi Prince redoutable que j'honorai jadis comme mon Roi, & que je respecte encore comme le fléau du Seigneur, &c ». *Saurin* finit ce morceau en disant qu'il fait grace à Louis XIV ; mais il ne cherche point à inspirer cette insultante modération au peuple de Hollande. C'est peut-être dans la chaire de *Saurin* que se sont forgées les armes d'Hochstet, de Malplaquet & de Ramillies, & que sont éclos les germes de cet implacable ressentiment qui présida aux conférences de Gertruidenberg.

Jamais Orateur n'a imaginé rien de plus hardi que le Dialogue de *Saurin* entre Dieu & son Auditoire, dans son

Sermon sur le jeûne de 1706. « Mon  
 » peuple, dit le Très-haut, mon peuple  
 » que t'ai-je fait? Ah! Seigneur, que  
 » de choses tu nous a faites! Chemins de  
 » Sion couverts de deuil, &c. &c. &c.  
 » répondez, & déposez ici contre l'E-  
 » ternel. » La longue énumération des  
 malheurs des Protestans qui précède ces  
 dernières paroles, leur donne une éner-  
 gie qui fait frissonner jusqu'au moment où  
 Saurin s'arrête pour justifier la Providen-  
 ce. Dans son Sermon sur le mépris de la  
 vie, il se jette dans une digression qui pa-  
 roît d'abord un écart bizarre, mais qui  
 amène aussi-tôt un mouvement sublime.  
 « Un Auteur a publié un livre dont le  
 » titre est bien singulier. Ce titre est Rome  
 » Souterraine, titre plein d'instruction &  
 » de vérité, qui enseigne à cette Rome  
 » qui frappe les sens, qu'il y a une autre  
 » Rome de morts, une autre Rome en-  
 » sévelie, image naturelle de ce que Rome  
 » vivante doit être un jour. Mes freres, je  
 » vous présente aujourd'hui un pareil ob-  
 » jet; je vous présente votre République,  
 » non pas telle que vous la voyez, com-  
 » posée de Souverains, de Généraux, de  
 » Chefs de famille: ce n'est-là que la sur-  
 » face de votre République. Mais je vou-  
 » drois tracer à vos regards l'intérieur de

» de cette République, la République sou-  
 » terrene; car il y a une autre Républi-  
 » que sous vos pieds. Descendons-y, par-  
 » courons ces tombeaux qui sont dans le  
 » sein de la terre. Levons la pierre. Qu'y  
 » voyons-nous? Quels habitans, mon  
 » Dieu! quels Citoyens! quelle Républi-  
 » que! »

Le même Orateur qui a écrit ce mor-  
 ceau plein de verve & d'enthousiasme,  
 laissoit quelquefois refroidir son génie,  
 & alors il adoptoit les formules que l'on  
 emploie pour résoudre les problèmes de  
 géométrie. On trouve même dans un de  
 ses Discours un assez long calcul d'arith-  
 métique; c'est, je crois le seul exemple  
 de ce genre que nous fournisse l'Eloquence  
 de la Chaire. Voici ce qu'on lit dans son  
 Sermon sur le compte des jours. « Je sup-  
 » pose que la dévotion de ce jour a attiré  
 » dix-huit cens personnes à cet exercice;  
 » je réduis ces dix-huit cens personnes à  
 » six classes :

» La premiere des personnes entre 10 &  
 » 20 ans, composée de cinq cents trente,  
 » cy . . . . . 530  
 » La seconde de celles entre 20 & 30  
 » ans, composée de quatre cents qua-  
 » rante, cy . . . . . 440  
 » La troisieme de celles de 30 à 40

» ans, composée de trois cents quaran-	
» te-cinq, cy . . . . .	345
» La quatrieme de celles de 40 à	
» 50 ans, composée de deux cents cin-	
» quante-cinq, cy . . . . .	255
» La cinquieme de celles de 50 à 60	
» ans, composée de cent soixante, cy	160
» & la sixieme de celles qui sont en-	
» tre 70 ans, & au-dessus, composée de	
» soixante-dix, cy . . . . .	70

1800.

» selon la supputation de ceux qui se sont  
 » appliqués à ces sortes de recherches,  
 » chacune de ces classes doit fournir à la  
 » mort, chaque année un tribut de dix  
 » personnes; & sur ce principe il doit  
 » mourir cette année soixante de mes Au-  
 » diteurs: sur ce même principe dans dix  
 » ans il ne restera plus de ces dix-huit  
 » cents personnes, que . . . . . 1270  
 » dans vingt ans, que . . . . . 830  
 » dans trente ans, que . . . . . 480  
 » dans quarante ans, que . . . . . 230  
 » dans cinquante ans, que . . . . . 70  
 » Ainsi, vous le voyez, mes freres, la  
 » société est dans une inconstance conti-  
 » nuelle. »

Oui, sans doute, je concevrai cette échelle  
 de mortalité en vérifiant à loisir les com-

binaisons de *Saurin*, dans un livre où je peux les suivre des yeux ; mais comment saisir ces déductions arithmétiques, dans une Chaire où la rapidité du débit ne permet aucune opération abstraite ? Ce singulier calcul ne devoit donc pas trouver place dans un Sermon destiné uniquement à être prêché dans un temple. D'ailleurs la force que ce raisonnement paroît avoir au premier coup-d'œil n'est point assez pressante pour intimider les pécheurs endurcis. *Saurin* avoue que cinquante ans après le jour où il parle, il restera encore sur la terre soixante-dix de ses Auditeurs ; or, pour peu que l'on connoisse le cœur humain, on sent qu'il n'y avoit peut-être pas une seule de ces dix-huit cens personnes, qui ne se flattât d'être de ce petit nombre, & qui ne vît par conséquent la mort encore trop éloignée pour hâter sa conversion.

XLVI.  
De l'Elo-  
quence an-  
gloise.

Autant *Saurin* est au-dessous de nos grands Maîtres, autant il est au-dessus des Prédicateurs anglois. *M. Hume* avoue formellement que l'Angleterre a fait moins de progrès dans le genre de l'Eloquence que dans les autres parties de la Littérature (a). En effet, quoique cette nation

---

(a) *Traité sur l'Eloquence*, chap. VII.

ait produit quelques Ecrivains éloquens, à la tête desquels il faut compter l'immortel *Richardson*, elle n'a pas encore un seul Orateur qui puisse honorer sa patrie en Europe. On trouve quelquefois chez les habitans de cette Isle célèbre des mouvemens oratoires ; mais ils ne connoissent point l'art proprement dit de l'Eloquence, & il paroît même qu'ils n'en font pas beaucoup de cas. Un discours étudié ne seroit point écouté au Parlement, où l'on ne veut entendre que des discussions motivées sans l'artifice d'un style préparé, vous appercevrez beaucoup plus de vestiges de l'éloquence Romaine, dans les diettes de Pologne que dans les délibérations de *Westminster*. Des idées sublimes échappent à tout homme passionné ; mais c'est l'ordre progressif, c'est une élocution soutenue, c'est un goût sain, c'est une diction noble & variée ; enfin, c'est la perfection du langage, unie à la sublimité des pensées qui caractérise l'Eloquence, & plusieurs critiques ont déjà observé que le *paysan du Danube* ne devoit point être compté parmi les Orateurs, quoique son Discours soit un modèle de chaleur & de véhémence. Rien n'est plus admirable dans ce genre qu'on peut appeller l'éloquence du trait, que la réponse de *Marius fugitif* lorsqu'un Liéteur vint lui ordonner de la part

du Préteur Romain de sortir de l'Afrique. Ce grand homme indigné de se voir méconnu dans le malheur par un Magistrat qui abusoit de son autorité, dit à l'esclave qui lui intima cet ordre inhumain : *Rapporte à ton Maître que tu as vu Caius Marius banni de son pays, & assis sur les ruines de Carthage*; « comme, dit l'Abbé de Vertot, comme si par la comparaison de ses disgraces personnelles avec la chute du puissant Empire des Carthaginois, *Marius* eut voulu instruire le Préteur Romain de l'instabilité des plus grandes fortunes. »

Révol.  
Rom. liv.  
10.

Les Anglois peuvent se prévaloir de quelques traits de ce genre, quoique fort au dessous de la réponse de *Marius*. Lorsque le Parlement de la Grande-Bretagne voulut donner la sanction légale à un Bill qui interdisoit aux accusés en matiere criminelle la faculté de se défendre par le ministère d'un Avocat, Milord *Bolingbrooke* qui s'opposoit à ce règlement, entreprit de le combattre; mais intimidé par l'assemblée devant laquelle il parloit, il ne pouvoit articuler une syllabe, & la parole expiroit à chaque instant sur ses levres, lorsque faisant un effort sur lui-même, il s'écria : *Vous voulez, Messieurs, que les accusés comparoissent devant vous*

pour se défendre. Si votre présence m'en impose au point de me fermer la bouche, jugez de l'impression qu'elle produiroit sur des malheureux qui verroient en vous des Juges prêts à les envoyer à l'échafaud. Cette seule réflexion plus éloquente sans doute que toutes les raisons qu'auroit pu alléguer Milord *Bolingbrooke* fit rejeter le nouveau projet. M. *Charles Fox* qui est regardé aujourd'hui comme l'homme le plus éloquent de la Grande-Bretagne, prononçoit au Parlement l'éloge du feu Général de *Montgomery* ; un Partisan de la Cour l'interrompit en ces termes : *Comment osez-vous louer un rébelle devant les représentans de la nation ? Je ne m'arrêterai point*, répondit aussitôt M. *Fox*, à repousser l'outrage fait à la mémoire d'un grand homme. Vous savez tous ce que signifie le mot de rébelle dans la bouche de mes adversaires ; si vous aviez quelques doutes sur le véritable sens de cette expression, je vous conjurerois de vous souvenir que c'est à ces prétendues rébellions que nous devons notre constitution actuelle, & l'avantage d'être assemblés à *Westminster* pour délibérer sur les intérêts de notre patrie. Voilà des morceaux qui ne dépareroient point les écrits de *Démocrène*. Mais une

idée sublime ne forme pas un discours, un beau trait isolé ne constitue point l'art de l'Eloquence. Or jusqu'à présent, c'est-là que se borne le mérite des Orateurs Anglois. Insulaires fameux ! *Ce n'est point le génie, c'est le génie oratoire qui vous manque* (a), pouvons-nous vous dire comme autrefois Cicéron à quelques-uns de ses contemporains. L'esprit humain doit une immortelle reconnoissance à vos sublimes découvertes sur la lumière, sur la gravitation, sur l'électricité, sur l'aberration des étoiles ; mais que votre orgueil ne s'offense point si nous contestons la prééminence à vos Orateurs. L'éloquence, la compagne ordinaire de la liberté, est inconnue dans vos contrées. Gardez-vous d'affecter un faux & barbare mépris pour les dons que vous a refusés la nature. Tournez vos regards vers les modèles de l'antiquité, & à l'exemple de la Grece & de Rome, ajoutez à la gloire des belles actions qui sont si communes dans vos climats, le mérite non moins honorable peut-être de savoir les célébrer.

Je veux me borner dans cette discussion. Je ne parlerai point des Discours de *Boyle*, qui ne sont que des dissertations

---

(a) *Illis non ingenium, sed oratorium ingenium defuit.* Brutus, 110.

bien raisonnées. Je ne m'arrêterai pas aux Sermons de *Clarke* ; ils sont écrits avec une métaphysique si abstraite , qu'on a de la peine à comprendre dans la méditation du cabinet les Prônes de ce fameux Curé de *S. James*. On exalte beaucoup l'éloquence de *Tillotson* , Archevêque de *Cantorbery* ; j'ai lû ses Sermons avec la plus sincère impartialité, & voici ce que je pense des ouvrages de ce Prélat, qui est regardé universellement comme le premier Orateur de l'Angleterre.

*Tillotson* est un excellent Ecrivain. Son principal mérite est dans le style ; il doit par conséquent perdre beaucoup dans une traduction où l'expression mere dispaçoit, & sur-tout avec un traducteur tel que *Barbeirac*, qui n'eut jamais ni élévation, ni couleur, ni chaleur, ni élégance ; mais en avouant tous les défauts de cette version françoise, le fonds des Sermons de l'Archevêque de *Cantorbery* reste toujours à une distance infinie des Discours de *Massillon* & de *Bourdaloue*. *Tillotson* est plus Théologien que Moraliste ; il n'a guères traité que des sujets de controverse ; il n'emploie que les formules languissantes du syllogisme ou de la dissertation ; il ne connoît qu'une méthode seche & monotone. Je ne trouve point de mouvemens

XLVII.  
De Tillot-  
son.

oratoires dans ses Discours, point de grandes idées, point de traits sublimes : ordinairement il fait une division de chaque paragraphe, & il y a trente ou quarante sous-divisions dans chacun de ses Sermons. Ses détails sont arides, subtils, & souvent ils manquent de noblesse. Enfin *Tillotson* est tellement étranger à l'art de l'Eloquence, qu'il ne fait presque jamais ni Exorde, ni Pêroraison. Est-ce donc là l'Orateur que l'on ose opposer à nos Prédicateurs françois ?

Mais ne nous bornons point à des critiques vagues, & hâtons-nous de les motiver. Dans son Sermon sur les préjugés contre la Religion, *Tillotson* se fait une objection, tirée de l'opposition que l'homme trouve entre ses devoirs & ses penchans ; & cette objection il la copie de la Tragédie de *Mustapha*, de *Fulke Lord-Brooke* dont il cite en Chaire une tirade de vers. Une pareille citation est-elle digne de la majesté d'un Temple ? “ Les passions, ajoute-t-il, sont une espèce de  
 “ glû qui nous attache aux choses basses  
 “ & terrestres... A peine peut-on passer  
 “ dans les rues, j'en parle par expérience,  
 “ sans que les oreilles soient frappées  
 “ de juremens & d'imprécations horribles  
 “ qui suffiroient pour perdre une nation ,

Tom. 4. p.  
35.

Tom. 1. p.  
168.

Tom. 1. p.  
173.

» quand elle ne seroit coupable que de ce  
 » crime ; & ce ne sont pas seulement les  
 » laquais qui vomissent de tels discours  
 » blasphématoires, ils sortent aussi de la  
 » bouche des Maîtres. » Ailleurs pour  
 prouver qu'il faut croire les mystères de la  
 Religion, quoique l'on ne puisse jamais  
 les comprendre avec évidence, Tillotson  
 s'exprime ainsi. « On mange, on boit tous Tom. I. p.  
102.  
 » les jours bien que personne, à mon avis  
 » ne puisse démontrer que son boulan-  
 » ger, son brasseur & son cuisinier n'ont  
 » pas mis du poison dans le pain, dans  
 » la bière, ou dans la viande. » C'étoit  
 ainsi que *Tillotson* exerçoit le ministère  
 de la parole, dans le siècle des *Dryden*,  
 des *Addison*, des *Waller*, des *Milton*,  
 & en présence de ce même Charles II,  
 qui avoit entendu dans son enfance les plus  
 illustres Orateurs françois. O Louis XIV !  
 qu'aurois-tu donc pensé si les Ministres  
 des autels t'avoient parlé ce langage au  
 milieu de ta Cour ? quelle eut été ta sur-  
 prise si ton oreille accoutumée aux accens  
 majestueux de *Bossuet*, au ton noble &  
 véhément de *Bourdaloue*, à l'insinuante  
 mélodie de *Massillon* eut été frappée de  
 cette élocution grossière & barbare ? Avec  
 quelle amertume n'aurois-tu pas rougi de  
 ta nation ? Mais tu fus communiquer à tous

les arts l'élévation de ton caractère ; sous  
tes heureux auspices tous les genres mar-  
chérent ensemble vers la perfection. Tu fis  
naître des Orateurs dignes de parler au nom  
de l'Eternel, & jamais l'Eloquence de ton  
siècle ne fera surpassée !

*Tillotson* n'écrit pas avec plus de modé-  
ration que de noblesse ; à chaque page  
de ses Discours on apperçoit le fanatisme  
d'un Protestant qui veut plaire à la po-  
pulace. A la fin de son Sermon *sur l'A-*  
*mour du prochain*, il fait une espèce de  
récapitulation pour appliquer la morale de  
son sujet à l'Eglise Romaine. Qui ne croi-  
roit qu'une matiere si touchante va lui  
inspirer des sentimens tendres & même  
généreux ? Voici pourtant ce qu'il con-  
clud après avoir prouvé longuement la  
nécessité d'aimer tous les hommes. « Tou-  
tes les fois que nous parlons de la cha-  
rité, & de l'obligation de s'aimer les  
uns les autres, nous ne saurions nous  
empêcher de penser à l'Eglise Romaine ;  
mais elle doit se présenter à notre esprit  
particulièrement aujourd'hui, qu'elle vient  
de nous découvrir tout fraîchement, &  
d'une maniere authentique, les senti-  
mens où elle est à notre égard, par le  
complot charitable qu'elle tramait con-  
tre nous (*prétendue conspiration de*

» 1678,) complot qui est tel qu'il doit  
 » faire bourdonner les oreilles de tous ceux  
 » qui l'entendront raconter, décrier éter-  
 » nellement le Papisme, & le faire regar-  
 » der avec horreur & exécration jusqu'à  
 » la fin du monde. » Quel style! quels  
 sentimens? quelle bonne foi! quelle lo-  
 gique!

Eh! qu'on ne croie pas qu'adoptant  
 ici la méthode trop familiere aux criti-  
 ques, je cherche dans les Sermons de  
 l'Archevêque de *Cantorbery*, quelques mor-  
 ceaux négligés pour le juger uniquement  
 d'après ses fautes. J'ai lû la collection en-  
 tiere de ses Discours; j'en ai extrait un  
 cayer de citations du même genre; il  
 ne m'en couteroit plus que la peine de les  
 transcrire si je ne craignois de fatiguer le  
 Lecteur, & si les exemples que j'ai rap-  
 portés ne suffisoient pour fixer son opi-  
 nion. J'aurois trop d'avantages si je dis-  
 cutois le mérite des Sermons de *Barrow*,  
 autre Orateur que les Anglois estiment,  
 ou du moins qu'ils vantent, quoiqu'il soit,  
 de leur propre aveu, fort au-dessous de  
*Tillotson*. Je ne connois point les Sermons  
 d'*Young*, où l'on doit trouver sans doute  
 cette poésie lugubre, ces sentimens pro-  
 fonds, & même ces idées bizarres, que  
 le mélancolique Pasteur de *Welwin* re-

XLVIII.  
 De quel-  
 ques autres  
 Ora:eurs  
 anglois, ou  
 italiens.

cueilloit dans ses méditations nocturnes ; mais Young ne me paroît point avoir une imagination assez flexible & assez variée pour l'Eloquence de la Chaire. Les Prédicateurs de Charles II qui vinrent entendre *Bourdaloue* à Paris, ne l'ont guère imité, & aujourd'hui même que ses Sermons sont répandus dans toute l'Europe, la révolution qu'ils devoient opérer dans l'Eloquence chrétienne n'est pas faite encore chez les Anglois. L'Evêque de *Worcester* prêcha en 1752 un Sermon sur *l'Inoculation de la petite Vérole*, lequel a été souvent imprimé à Londres, & qui ensuite a été traduit en France. On prétend que ce Discours détermina la charité publique à doter l'Hôpital de l'Inoculation ; si l'Evêque de *Worcester* a partagé en effet cette espèce de gloire avec saint *Vincent de Paul*, il faut avouer que l'Eloquence ne sauroit obtenir un plus beau triomphe. Ce Sermon est une dissertation intéressante & neuve par son objet ; mais le Prélat qui l'a prononcé ne fera jamais mis au rang des Orateurs. Dépourvu d'imagination & de sensibilité, il s'égare dans des calculs abstraits sur la population, dans des détails ignobles sur la fièvre secondaire ; & après avoir épuisé toutes ces combinaisons plus

dignes sans doute d'une Ecole de Médecine que d'une Assemblée chrétienne, il cite les témoignages & l'autorité des sieurs *Ranby, Nawkins, & Middleton*, Chirurgiens de Londres, dont il parle avec autant de vénération que des Peres de l'Eglise.

Plus on lit les Orateurs étrangers, plus on sent la prééminence des Prédicateurs françois. Les Espagnols & les Allemands sont encore aux élémens de l'Eloquence chrétienne. Le Pere *Seignery* a été exalté pendant quelque temps comme le *Bourdaloie* de l'Italie; on l'a traduit: ses plus zélés partisans l'ont abandonné. Le moyen en effet d'admirer des traits burlesques & des contes populaires, qu'à peine on toléreroit dans les Instructions des campagnes!

Cependant malgré la supériorité des modèles que le siècle de Louis XIV avoit fournis, & même malgré les talens distingués de plusieurs Ecrivains qui se consacrerent au ministère évangélique, l'Eloquence sembla descendre au tombeau avec *Massillon*. La plupart des Prédicateurs qui lui succéderent, voulurent s'ouvrir une nouvelle route, où ils eurent d'abord des succès brillans qu'ils ont ensuite cruellement expiés. Ils inventerent

XLIX.  
De la révolution que  
M. Thomas  
a opérée  
dans le genre  
oratoire.

un jargon précieux & efféminé , & à force de travail , ils se rendirent inintelligibles. Eh ! pourquoi vouloient-ils profcrire la simplicité ? Ignoroient-ils donc que l'un des secrets du style oratoire consiste à employer les tours vifs , naturels , & variés de la conversation , pourvu que l'on y ajoute un choix de mots qui soient toujours nobles , sans être jamais recherchés (a) ? Ce n'est pas néanmoins qu'on

---

(a) Les Rhéteurs dont je parle écrivoient avec la plus lâche prolixité , & ne connoissoient pas plus la précision des pensées que celle des mots. On voit dans leurs Discours des expressions pompeuses & des idées communes , & cette affectation du bel-esprit qui est incompatible avec l'Eloquence. « Comme on ne trouve » d'ordinaire que peu de fruits , dit *Pope* , sur » un arbre abondamment couvert de feuilles , » de même on trouve rarement beaucoup de » sens dans beaucoup de mots. La fausse élo- » quence , semblable au prisme de verre , ré- » pand ses couleurs fastueuses sur toutes sortes » d'objets ; on n'apperçoit plus la face de la » nature , tout paroît également vif , tout réluit » sans distinction. La véritable Eloquence , au » contraire , est comme le soleil qui répand un » jour fidele & lumineux sur les objets qu'il » éclaire ; il les embellit & les dore , pour ainsi » dire , mais il ne les altère point. L'expres- » sion est l'habillement de la pensée ; elle n'est » décente qu'autant qu'elle est bien assortie. »  
 puisse

puisse reprocher à ces corrupteurs de l'Éloquence chrétienne d'avoir manqué d'esprit, à moins qu'on ne pense que c'est n'en avoir point assez que d'en trop montrer la prétention. Ils écrivoient sans chaleur & sans verve; ils confondoient le don d'émouvoir avec l'art d'éblouir; & après avoir perverti le goût du public, ils étoient parvenus à faire admirer leurs fautes. L'Éloquence devenue étrangère aux travaux des Gens de Lettres, étoit encore cultivée par un petit nombre de véritables Orateurs, que l'opinion de la multitude plaçoit fort au-dessous de tous ces déclamateurs à la mode; mais il y a dans l'histoire des Arts des époques frappantes où un Écrivain supérieur rappelle l'attention publique vers les genres abandonnés, & entraîne la génération qui le suit dans la carrière où il a excellé lui-même. Telle a été parmi nous la gloire de M. *Thomas*; il a concouru à l'heureuse révolution qui a ranimé le goût de l'art oratoire dans la partie des Éloges, où il a déployé autant d'éloquence que *Fonte-*

---

» Une pensée basse exprimée en termes pompeux, ressemble à un paysan revêtu de la Pourpre royale », *Essai sur la Critique*. Seconde Partie.

nelle avoit montré de sagacité ; il a inspiré le plus vif enthousiasme pour les grands hommes ; il a élevé les ames par la noblesse de ses sentimens ; il a donné à ses discours un objet utile ; il a singulièrement perfectionné ses Ecrits lorsqu'il les a rassemblés & enrichis de son *Essai sur les Eloges*, & les Ouvrages du panégyriste de *Marc-Aurèle* doivent nous être à jamais précieux par l'union si touchante & si rare du savoir, du génie, & de la vertu.

L.  
De l'emploi de l'écriture Sac.

Le genre que M. *Thomas* a cultivé tient beaucoup du genre de la Chaire, par l'élévation des idées & le ton moral qui leur sont communs. Voulons-nous que l'exemple de cet Ecrivain devienne utile à la prédication ? souvenons-nous qu'on avoit oublié le langage de la Religion en corrompant l'Eloquence, & que pour rendre à notre ministère son ancien lustre, il faut que nous redevenions à la fois des Orateurs & des Orateurs chrétiens. C'est en lisant sans cesse l'Ecriture-sainte qu'on apprend à parler cette langue spirituelle qui répand tour-à-tour dans un Sermon, des images touchantes, majestueuses, ou terribles. Ne regardons jamais comme une triste contrainte l'heureuse nécessité de fondre le texte sacré

dans nos compositions. La Bible est pour le style des Prédicateurs ce qu'est la Mythologie pour l'élocution des Poètes. On trouve dans les Livres saints des pensées si sublimes, des expressions si énergiques, des peintures si éloquantes, des allégories si heureuses, des sentences si profondes, des élans si pathétiques, des sentimens si tendres, qu'il faudroit se les approprier par goût, si on étoit assez à plaindre pour ne les point rechercher par zèle & par piété. Un Orateur chrétien peut & doit même s'emparer de toutes les richesses qu'il découvre dans ces Livres divins; c'est-là que le plagiat lui est permis, & plus il y puise de trésors, plus ses Auditeurs lui savent gré de ses larcins. Les citations des Auteurs inspirés deviennent pour un Orateur chrétien des autorités qui rendent son ministère plus auguste, & des témoignages qu'il va chercher dans le Ciel ou dans l'Enfer pour instruire la terre. Malheur! malheur à lui s'il rougit de l'Evangile au moment même où il l'annonce, & s'il a l'indécence & criminelle condescendance de n'oser nommer **JESUS-CHRIST** dans cette Chaire où il vient occuper sa place!

Il reste encore assez de beautés neuves & inconnues dans l'Écriture-sainte pour

exciter l'émulation d'un Prédicateur. Quelque pensée qu'il veuille exprimer, il en trouvera toujours au moins le germe dans les Livres révélés, s'il a assez d'ardeur pour les lire tous les jours, & assez de sagacité pour les bien comprendre. En cherchant un trait dont il a besoin, il en découvre d'autres qu'il réserve pour les sujets auxquels ils conviennent. Mais il ne doit employer que des citations frappantes, parce qu'il n'est pas nécessaire de faire parler le Saint-Esprit pour dire des choses communes. Il peut tirer de la Bible des comparaisons historiques, les seules qui conviennent au style de la Chaire où elles réussissent toujours, & ces analogies viennent se présenter d'elles-mêmes à un Orateur familier avec les Livres saints. *Massillon* excelle dans cette partie. Vous trouverez dans tous ses Discours, tantôt des similitudes très-courtes qui éclaircissent sa pensée, tantôt des comparaisons plus étendues qui forment des cadres admirables dans lesquels il renferme la peinture des mœurs. Tel est ce tour oratoire qu'il emploie dans son Sermon sur *la Parole de Dieu*, lorsqu'il attaque l'abus si commun de n'assister aux Instructions chrétiennes que pour déprimer

les talens du Prédicateur. *Massillon* applique en détail à ses Auditeurs le reproche que *Joseph* adressoit par feinte à ses freres : « Ce n'est pas pour chercher du  
 » froment que vous êtes en Egypte ;  
 » vous êtes venus ici comme des espions  
 » pour remarquer les endroits foibles de  
 » cette contrée ». *Exploratores estis, ut* Gen. 41.  
*videatis infirmiora terræ venistis.* Le même Orateur se sert encore de cette figure dans son Sermon sur *la Rechûte*, quand il peint l'état du pécheur qui après s'être relevé, retombe pour toujours dans ses habitudes criminelles ; *Massillon* le compare à l'idole de *Dagon* qui ayant été renversée devant l'Arche, fut aussitôt remise sur l'autel par les Prêtres des Philistins ; « Mais l'idole étant tombée une  
 » seconde fois, on fit d'inutiles efforts pour  
 » redresser cette statue mutilée, qui resta  
 » étendue sur la terre, & immobile pour  
 » toujours ». *Porrò Dagon solus truncus* I. Reg. 5.  
*remanferat in loco suo.* L'application du  
 sort de *Dagon* à la destinée des pécheurs fournit à *Massillon* des développemens admirables, qu'il n'eût jamais imaginés sans cette allusion.

M. l'Abbé de *Boismont*, dont les succès ont été si éclatans dans la carrière de l'Eloquence chrétienne, & sur-tout dans

le genre de l'Oraison funèbre, a employé avec beaucoup de génie un passage de l'écriture Sainte dans son éloge de Louis XV. Il rappelle d'abord tous les malheurs de la France, depuis le commencement de ce siècle jusqu'au ministère si sage & si heureux du Cardinal de *Fleury*, & pour peindre les changemens qui se firent à cette époque dans l'administration, dont toutes les branches avoient été flétries par des longs abus, il s'éleve au ton de Bossuet. « Louis » dit au Cardinal de *Fleury*, comme au- » trefois le Seigneur Dieu au Prophete

Ezech. 37.

» Ezéchiel : *Insuffla super interfectos istos* » *ut reviviscant*. Soufflez sur ces morts » afin qu'ils revivent. Tout-à-coup un » esprit de vie coule dans ces offemens » arides & desséchés ; un mouvement » doux, mais puissant, se communique » à tous les membres de ce grand corps » épuisé ; toutes les parties se rapprochent

Ibid.

» & se balancent. *Et accesserunt ossa ad* » *ossa unumquodque ad juncturam suam* ». On admire plusieurs traits aussi sublimes, & des tableaux de la plus grande éloquence dans cette Oraison funèbre, digne de l'Orateur qui avoit justement obtenu les applaudissemens de toute l'Europe, en célébrant la *REINE* & le *DAUPHIN*.

LI.  
Des Peres  
de l'Eglise.

Orateurs chrétiens ! vous êtes les Mi-

nistres de la parole de Dieu, vous devez donc tirer des Livres saints la substance de vos Discours, & parler le langage du Prédicateur invisible que vous représentez. S'il est vrai que vos levres soient les dépositaires de la science, comment serez-vous instructifs si vous n'êtes vous-mêmes instruits? Vous ne prêcherez qu'une morale purement humaine, vous ne donnerez jamais à votre style l'énergie du mot propre en traitant les mystères, si à l'étude des Livres saints vous ne joignez la lecture de la tradition. *Fenelon* a caractérisé avec autant de précision que de goût les Peres de l'Eglise Grecque & Latine dans ses *Dialogues sur l'Éloquence*, & l'opinion de l'Archevêque de Cambrai doit faire loi. On compte parmi les Peres plusieurs Ecrivains très-savans dans l'antiquité profane, tels que saint *Clément d'Alexandrie*, *Origène*, *Eusebe de Césarée*, *St. Jérôme* & *St. Augustin*. Je fais que dans leurs écrits la pureté du style ne répond pas toujours à l'étendue de l'érudition, surtout si on les compare à *Cicéron* ou à *Démosthène*; mais selon la judicieuse observation de l'Abbé de *Fleury*, quand on veut apprécier le mérite des Peres de l'Eglise, il ne faut pas oublier le temps & le pays où ils ont vécu, il faut les confronter avec

II. Discours.

leurs contemporains les plus célèbres, *saint Ambroise avec Symmaque, saint Basile avec Libanius*, & alors on voit combien ils ont été supérieurs à leur siècle. Ce n'est pas cependant qu'un Prédicateur soit obligé de lire toute la tradition : la vie y suffiroit à peine ; mais en se fixant à deux ou trois Peres de l'Eglise, les plus analogues à son génie, en se bornant même à leurs écrits oratoires, il y trouvera des idées assez frappantes pour en faire l'ornement & l'appui de ses Sermons. Saint Jean Chrysostome mérite principalement de fixer le choix d'un Orateur chrétien ; sa diction est pure & brillante, son éloquence est tendre & persuasive, & il abonde tellement en tableaux sublimes ou en idées ingénieuses, qu'on trouve à chaque page dans ses Sermons des traits à citer. Le Pape Clément XI, qui prêchoit tous les ans à Rome pendant son Pontificat le jour de Pâques, le jour de Noël, & à la Fête de saint Pierre, faisoit faire un usage merveilleux des écrits de S. Chrysostome, & ses homélies sont des tissus admirables des pensées les plus lumineuses & des sentimens les plus pathétiques des Peres de l'Eglise.

Bossuet qu'on peut compter lui-même parmi les Peres, & que nous citons au-

jourd'hui comme eux dans nos Sermons, atteste assez par son exemple combien il est avantageux à un Orateur chrétien d'étudier la tradition. Il tire des écrits des Peres, les maximes les plus profondes, les raisonnemens les plus convaincans, quelquefois même des comparaisons sublimes qui enrichissent l'Eloquence de ses discours. Eh! qui ne seroit jaloux d'avoir su emprunter comme lui de S. Augustin cette image admirable pour représenter les agitations de la vie humaine? (a)

» Les Mondains ne croient pas s'exercer  
 » s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils  
 » ne font du bruit. Celui-là qui se plaint  
 » qu'il travaille trop, s'il étoit délivré de  
 » cet embarras, ne pourroit souffrir son  
 » repos : maintenant les journées lui sem-  
 » blent trop courtes, & alors son loisir lui  
 » seroit à charge ; il aime sa servitude, &  
 » ce qui lui pèse lui plaît, & ce mouve-  
 » ment continuel qui l'engage en mille  
 » contraintes, ne laisse pas de le satisfaire  
 » par l'image d'une liberté errante. Com-  
 » me un arbre, dit S. Augustin, que le  
 » vent semble caresser en se jouant avec

---

(a) Second Sermon pour le Jeudi de la se-  
 conde Semaine de Carême, sur l'impénitence  
 finale.

» ses feuilles, & avec ses branches, bien  
 » que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant,  
 » & le jette tantôt d'un côté, tantôt d'un  
 » autre, avec une grande inconstance ;  
 » vous diriez toutefois que l'arbre s'é-  
 » gaie par la liberté de ses mouvemens :  
 » ainsi, dit ce grand Evêque, encore que  
 » les hommes du monde n'ayent pas de  
 » liberté véritable, étant presque toujours  
 » contraints de céder aux divers emplois  
 » qui les poussent comme un vent ; toute-  
 » fois ils s'imaginent jouir d'un certain air  
 » de liberté & de paix, en promenant  
 » deçà & delà leurs desirs vagues & in-  
 » certains. » *Tanquam olivæ pendentis*  
*in arbore, ducentibus ventis, quasi qua-*  
*dam libertate auræ persfruuntur, vago*  
*quodam desiderio suo.*

S. Aug. in  
 Psal. 136.  
 l. 4. pag.  
 1918.

LII.  
 Des cita-  
 tions profa-  
 nes.

Il est quelquefois permis de citer en  
 Chaire les Ecrivains profanes de l'antiquité,  
 pourvu que ces citations ne soient ni lon-  
 gues, ni fréquentes, ni accompagnées de  
 détails historiques étrangers à la Religion.  
 Nos anciens Prédicateurs se flattoient d'être  
 fort éloquens lorsqu'ils avoient rassemblé  
 dans une compilation barbare qu'ils ap-  
 pelloient un Discours chrétien des lam-  
 beaux de Poésie, d'Eloquence, ou d'Hi-  
 stoire. L'Auteur des *Maximes de la Chaire*  
 compare ingénieusement ces Sermons mê-

langés des principes de la Religion & des axiomes du Paganisme, au Temple de Jérusalem bâti du marbre & des cédres du Roi Hircan. Mais il n'en est pas moins certain que l'Eloquence chrétienne n'exclut point les témoignages des infidèles, quand l'Orateur expose les devoirs de la morale ou les détails des mœurs. Saint Basile a composé un traité pour prouver l'utilité de lire les livres Païens. Bossuet, dont l'érudition égaloit l'Eloquence, tiroit de temps en temps de ces Ecrivains des pensées sublimes qu'il citoit en chaire, & Bourdaloue a paraphrasé cette maxime d'Horace dans son Sermon sur l'Amour des richesses.

Rem

*Si possis rectè, si non, quocumque modo rem.*

N'abusons cependant point de ces exemples. On ne nous blâmera jamais de n'avoir pas fondé nos preuves sur une autorité profane, & nous blesserions également la piété & le goût si nous rapportions des idées prises des Païens, quand nous pouvons les trouver aussi bien & peut-être mieux exprimées dans l'Ecriture ou dans la Tradition.

Je ne lirai donc point les Moralistes, les Poètes, & les Orateurs de l'antiquité pour multiplier ces citations profanes,

LIII.  
Des lectu-  
res du Prê-  
dicateur.

mais plutôt pour connoître le cœur humain, & former mon goût sur les modèles de l'Eloquence. Cette étude est plus utile que la lecture des Sermons. Vous proposez-vous d'exceller dans l'Eloquence chrétienne ? Méditez d'abord les Sermonaires ; mais quand vous les connoîtrez, refermez ces livres ; ils affoupiroient votre imagination, & par-là ils retréciroient vos idées, quoiqu'ils soient remplis de traits sublimes. Aspirez à une composition originale ; cherchez des alimens qui nourrissent votre esprit sans vous abaisser au rang des plagiaires. Il n'est plus temps de lire les Sermons d'autrui, quand on veut en composer soi-même. Préférez donc à tous ces discours consacrés par l'admiration publique, des ouvrages non moins précieux à l'Eloquence, & beaucoup plus fructueux pour le Prédicateur : les *Lettres de Fenelon* où ce profond Moraliste devine tous les caractères particuliers par la connoissance qu'il a du cœur humain : les productions de l'Abbé de *Fleury*, qui intéresse par sa candeur, étonne par l'universalité de ses connoissances, attache toujours en parlant de la Religion, parce qu'on sent qu'il l'aime, & déploie sans faste un courage de raison qui n'est en lui que le besoin d'être sincère : quelques

livres excellens de *Port-Royal* où l'on reconnoît l'accent de la Religion, & la Poësie des Livres sacrés : *la guide des pécheurs*, où *Grenade* effraye l'imagination des méchans, & les tient, pour ainsi dire, suspendus entre le remords & la justice divine : *l'Imitation de Jesus-Christ*, chef-d'œuvre de simplicité & de naïveté, & le plus beau livre, dit *Fontenelle*, « qui soit parti de la main d'un » homme, puisque l'Évangile n'en vient » pas » : enfin les écrits de *S. François de Sales*, qui respirent la piété la plus tendre, & où l'on trouveroit encore plus d'onction s'il y avoit un peu moins d'esprit.

Vie de Corneille.

C'est à cette onction persuasive, c'est au langage du cœur que l'on reconnoît un Ecrivain qui lit habituellement ces divers ouvrages de piété, & cet heureux talent d'émouvoir est sans doute le principal objet de l'Eloquence chrétienne. Tous les hommes n'ont pas assez d'esprit pour saisir une idée ingénieuse ; mais ils ont tous une ame pour être affectés d'un sentiment profond, & jamais les Auditeurs ne sont plus universellement attentifs que lorsque le Prédicateur devient pathétique. Gardez-vous pourtant de cette sensibilité superficielle qui se communique

LIV.  
De l'onction.

aux accens de la voix sans pénétrer jusqu'au fonds de l'ame, & qui va expirer dans l'oreille de l'Auditeur, lorsqu'elle ne s'exhale point de la chaleur intérieure de la composition. *Ce n'est point une commiseration feinte, ce ne sont point des imitations de douleur que je demande*, dit Cicéron, *c'est une douleur réelle, ce sont des sanglors qui partent d'un cœur brisé* (a). Je veux qu'après un morceau de terreur qui m'a consterné, l'Orateur se rapproche de moi par le sentiment, qu'il ranime mes espérances presque éteintes, & qu'après m'avoir menacé d'un Dieu vengeur, il me montre un Dieu qui pardonne.

LV.  
De l'office  
de l'Orateur.  
Section.

Il est une éloquence douce & coulante, qui loin d'exciter de violentes secousses, s'insinue sans effort dans l'ame, & y réveille les plus tendres affections; c'est une suite de sentimens naturels & touchans qui s'épanchent avec abondance, & au moment où on les éprouve on oublie l'Orateur qui les inspire, on croit s'entretenir avec soi-même. L'impression qu'on reçoit ressemble alors au recueillement : chaque mot ajoute à l'émotion, & produit je ne fais quel attendrissement

(a) *Non simulacra neque incitamenta doloris, sed luctus verus, atque lamenta vera & spirantia.* Orat. lib. 2.

qui dilate & fait palpiter tous les cœurs. Telle est l'éloquence de *Fenelon*. La première partie de son Discours pour le *fa-  
rre de l'Electeur de Cologne* est écrite avec l'énergie & l'élévation de *Bossuet*, la seconde suppose une sensibilité qui n'appartient qu'à *Fenelon*; je n'en citerai qu'un exemple. « O Pasteurs ! loin de vous tout  
» cœur rétréci. Elargissez, élargissez vos  
» entrailles. Vous ne savez rien si vous ne  
» savez que commander, que reprendre,  
» que corriger, que montrer la lettre de  
» la Loi. Soyez peres ; ce n'est pas assez :  
» soyez meres ; souffrez de nouveau les  
» douleurs de l'enfantement à chaque ef-  
» fort qu'il faudra faire pour achever de  
» former *Jesus-Christ* dans un cœur ».

Ce seroit prendre des idées bien fau-  
ses de l'Eloquence chrétienne, que d'ex-  
iger d'un Prédicateur des Discours en-  
tiers écrits dans ce genre pathétique. Il est  
dangereux de donner trop d'étendue aux  
morceaux touchans. *La commiseration  
doit être de peu de durée*, dit *Cicéron* ;  
*car rien ne sèche plus promptement que  
les larmes* (a). L'intérêt se refroidit lors-  
que l'Auditeur reste trop long-temps dans

LVI.  
De différens  
Orateurs  
qui ont ex-  
cellé dans  
le genre  
pathétique.

(a) *Commiserationem brevem esse oportet, ni-  
hil enim lacrymâ citius arefcit. Ad Herennium,*  
lib. 2. 31.

la même situation, & qu'on ne laisse ni aucun intervalle à la sensibilité, ni aucun repos à l'Eloquence. Le travail peut rendre le style exact, imposant, harmonieux; mais l'effort ne produit jamais une véritable onction; & plus il en coûte à l'Orateur pour être animé & pathétique, plus son Discours est languissant & froid. D'ailleurs toutes les matieres sont-elles susceptibles de sentimens tendres? Nos grands Maîtres n'ont pas osé quelquefois suivre cette route, même en traitant les sujets qui sembloient prêter le plus à la sensibilité. *Bourdaloue* a composé quatre Sermons différens sur la mort de JESUS-CHRIST, & cependant il n'a pas fait une seule *Passion* dont le caractère propre soit d'être touchante. Son génie envisageoit toujours sous un autre rapport l'histoire des souffrances du Fils de Dieu; aussi annonçoit-il à ses Auditeurs qu'il ne s'étoit pas proposé de faire couler leurs larmes. *On vous a cent fois attendris*, disoit-il dans son Exorde, & moi je veux vous instruire. Néanmoins *Bourdaloue* attendrissoit; mais il savoit placer de distance en distance ces morceaux de sentiment qui n'auroient plus frappé l'auditoire s'il les eût accumulés. Les modèles d'Eloquence pathétique les plus célèbres sont la Harangue

de l'Evêque *Flavien* à l'Empereur *Théodose*, en faveur des habitans de *Thessalonique* ; la Requête du vertueux Prélat *Barthélemi Las Casas* à *Philippe II*, contre les meurtriers des Mexicains ; & l'Exhortation de *Cheminais* pour les prisonniers. Ce dernier Discours est écrit avec autant d'onction que de simplicité ; mais les idées & les mouvemens oratoires n'y font jamais poussés jusqu'au sublime. C'est le ton du sujet, ce n'en est pas le fonds. Le style de *Cheminais* plein de douceur & de mollesse, suppose le plus heureux talent, & ses Sermons respirent une certaine langueur attrayante & affectueuse qui doit nous faire regretter à jamais que cet Ecrivain, affoibli d'ailleurs par des infirmités habituelles, n'ait pas assez vécu pour remplir sa carrière oratoire.

Si l'onction est nécessaire à un Discours chrétien, c'est sans doute dans la Pêroraison. C'est-là que l'Orateur doit mettre en œuvre tous les ressorts de la sensibilité, & frapper les plus grands coups de l'Eloquence. Tous les sujets de morale aboutissent à des conclusions pathétiques. L'attention de l'auditoire qui se ranime toujours à la fin du Sermon, invite le Ministre de la parole à couronner l'instruction par des images touchantes & des

LVII.  
De la Pêroraison.

peintures énergiques , qui remuent vivement les consciences , & laissent dans tous les esprits une impression ineffaçable. Quelques Rhéteurs ont établi comme une règle de l'art oratoire , qu'il falloit rappeler dans cette partie du Discours les principaux raisonnemens , & en présenter l'analyse. J'ose m'élever contre cette méthode , qui n'a jamais été suivie ni par Démosthène , ni par Cicéron. Si cette récapitulation des preuves devoit terminer un Discours , ne seroit-ce pas sur-tout au Barreau qu'on l'auroit employée ? En vain m'opposeroit-on ici l'exemple de Cicéron dans sa belle Harangue *des supplices* contre *Verrès*. L'Orateur invoque successivement dans sa Périphrase tous les Dieux & toutes les Déeses dont ce brigand avoit pillé les temples , & rend ainsi plus frappant le tableau de ses profanations ; mais ces apostrophes sublimes sont-elles donc une analyse de son plaidoyer ? Cicéron a prouvé d'abord que *Verrès* n'avoit aucun talent militaire , & qu'il étoit également incapable de commander une flotte ou une armée ; il a rappelé ensuite les excès de ses débauches , de son avarice , & de ses cruautés envers les Citoyens Romains qu'il faisoit crucifier sur le côtes de la Sicile ,

le visage tourné du côté de Rome. Or Cicéron oublie tous ces divers attentats à la fin de son Discours, & ne reproche plus à l'accusé que ses sacrilèges. Il n'est donc pas vrai que l'Orateur Romain présente à ses Juges un précis de sa Harangue dans cette Péroration.

Nos plus illustres Orateurs ne résument jamais, en finissant un Sermon, le plan & les argumens du sujet. *Massillon* retrace rapidement quelques-unes de ses idées dans la Péroration de son Discours sur la certitude d'un avenir, je l'avoue; mais il ne s'appesantit point sur les contradictions qu'il reproche aux impies, & il se livre aussi-tôt à des mouvemens affectueux. D'ailleurs un exemple particulier ne suffiroit point pour établir une règle générale. Eh ! devrions-nous donc imiter *Massillon* & *Bourdaloue*, quand même ils se seroient assujettis à une marche si didactique & si monotone ? Qui ne sent combien de pareils corollaires attiédroient le Prédicateur & l'assemblée ? La conclusion oratoire ne se borne pas à de simples conséquences spéculatives. Vous n'avez encore rien fait quand vous avez prouvé la vérité de vos principes ; c'est de ce point qu'il faut partir pour triompher des passions, afin qu'il ne reste plus au pécheur

aucune excuse, & que la conviction l'amène au repentir. Or pour produire de tels effets, laissez-là vos preuves & vos divisions, & croyez qu'on affoiblit tout ce que l'on répète. Paraphrasez quelques versets d'un Pseaume relatif à votre sujet, & dans les regrets ou dans les foiblesses de David, montrez-moi les remords & les misères secretes de tous les hommes; exhortez, instruisez, confondez par des répétitions variées & touchantes les divers états qui composent la société, & déployez toutes les forces de votre génie pour prouver que le bonheur ne réside pas dans le plaisir, mais dans la vertu. Que vous dirai-je enfin? oubliez les méthodes, oubliez l'art lui-même; élevez-vous vers Dieu par une prière attendrissante; devenez l'intercesseur de votre auditoire, & que cette multitude qui résistoit à vos menaces, soit contrainte de céder aux effusions de votre charité.

LVIII.  
De la méthode  
MORTE.

En vain auriez-vous reçu de la nature cet heureux don de persuader & d'émouvoir; en vain auriez-vous perfectionné votre talent par l'étude des règles, vous parviendriez à écrire avec éloquence, mais vous ne parleriez jamais en homme éloquent, si vous étiez interrompu dans le débit de vos Discours par les infidélités

de votre mémoire. Cicéron appelle cette faculté *le trésor de l'ame* (a), & il la compte toujours parmi les qualités essentielles à un Orateur. On récite mal ce qu'on ne fait pas imperturbablement ; on ajoute au ton d'apprêt qui n'est déjà que trop sensible dans les Chaires chrétiennes, une contrainte qui fatigue l'assemblée.

Quel déplaisir de voir l'Orateur entrepris  
Relire dans la voûte un Sermon mal appris !

Lorsque les Auditeurs éprouvent ce *déplaisir*, ils craignent de s'exposer encore au même embarras, & n'écoutent plus qu'avec inquiétude ; d'où il s'ensuit qu'un défaut de mémoire qui ne fait nul tort au mérite de l'Orateur, nuit infiniment à l'effet du Discours. Ne regardez donc jamais comme perdu le temps que vous sacrifiez à cette étude mécanique ; ce n'est point ce temps que vous perdez, c'est le travail de la composition qui devient inutile, si vous n'apprenez avec soin un Sermon qui vous a coûté tant de veilles. *Bourdaloue* & *Massillon*, nés l'un & l'autre avec une mémoire ingrate, étoient obligés d'avoir recours à leur manuscrit presque toutes les fois qu'ils exerçoient le ministère sacré : mais

---

(a) *Memoria thesaurus est mentis.* De Ora. 27.

ils sentoient alors avec une espèce d'humiliation combien ils diminuoient le plaisir qu'on avoit à les entendre. L'Evêque de Clermont en conçut un tel dégoût pour la Chaire, qu'il ne voulut plus y monter pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie; & on fait qu'étant un jour pressé d'indiquer celui de ses Sermons dont il étoit le plus content, il répondit avec un sens profond: *C'est celui que je fais le mieux.*

C'est l'usage de réciter par cœur qui a introduit dans la carrière de l'Eloquence sacrée cette foule de Prédicateurs qui par paresse ou par défaut de talent, débitent les Sermons d'autrui. Pour eux, tous les travaux du ministère se bornent à l'effort pénible & dégoûtant de graver dans leur mémoire des Discours qu'ils n'ont point eu la peine ou le plaisir de composer. La mémoire égale tous les Orateurs chrétiens aux yeux du peuple, & sert de supplément au génie; mais ce léger inconvénient est utile à l'enseignement de la Religion, sans être nuisible aux progrès de l'Art; & il est à présumer que lorsqu'on prêche les Sermons des autres, on n'en feroit pas de meilleurs soi-même. Si jamais les Ministres de l'Evangile vouloient se contenter

de lire en Chaire les Instructions chrétiennes, ils auroient moins d'Auditeurs, & leurs Discours moins de succès, parce que la mémoire ressemble à une inspiration soudaine, au lieu que la lecture n'est qu'une froide communication.

Lorsqu'un Sermon est composé, & même lorsqu'il est appris, il reste encore beaucoup à faire à l'Orateur, & le succès de la composition dépend de la manière de dire. Ce dernier objet seroit la matière d'un autre Ouvrage. Les anciens regardoient l'action comme une partie très-considérable de l'art oratoire, & ils avoient porté ce talent à un degré de perfection dont nous n'avons aucune idée. Mais si l'on veut se borner à éviter les défauts les plus ordinaires dans la déclamation, voici les principales précautions que l'on doit prendre : augurer favorablement du succès de son ouvrage au moment où on va le prononcer, pour parler sans dégoût & sans inquiétude : se pénétrer profondément de son sujet, & se reporter à l'instant de la composition : distribuer dans toutes les parties du Discours la chaleur dont on est animé : parler avec autorité pour captiver l'attention de l'auditoire : éviter la déclamation d'un acteur, & craindre d'in-

LIX.  
De l'action  
oratoire.

roduire dans la prédication la pantomime théâtrale qui n'y réussira jamais : prendre le milieu de sa voix pour que le ton puisse monter sans être discordant, & descendre sans devenir sourd : être bien convaincu qu'il n'y a plus d'effet quand on veut tout faire valoir, que les cris repoussent l'attention au lieu de l'assujettir, & que plus on baisse la voix dans les mouvemens pathétiques, mieux on est écouté : s'interdire la multiplicité des gestes, & ne jamais se permettre sur-tout celui du mot dans le mouvement général de la période : se préserver de toute agitation corporelle, & ne jamais frapper la Chaire ni des pieds, ni des mains : varier ses inflexions à chaque figure, & ses intonations à chaque paragraphe : imiter les accens simples & passionnés de la nature dans l'action comme dans la composition elle-même : enfin mêler à la rapidité du débit des silences toujours frappans quand ils sont rares & bien placés. Tels sont les innocens artifices qu'un Orateur chrétien peut faire servir au succès de son ministère.

L'action de *Bourdaloue* étoit fort imposante, quoiqu'il eût toujours les yeux fermés quand il prêchoit. *Massillon* parloit aussi avec beaucoup d'autorité, & ne faisoit presque

presque point de geïtes. M. l'Abbé *Poullé* & M. l'Abbé *Renaud*, ancien *Oratorien*, ont réuni à leurs autres talens celui de l'action au plus haut degré, & aucun *Prédicateur* de ce siècle n'a pû les égaler en ce genre.

C'est une excellente méthode de retoucher un Sermon dès qu'on l'a prêché une fois. La Chaire en fait ressortir les beautés & les défauts; & pourvu que l'on sache observer l'impression du Discours sur l'auditoire, il est aisé à l'Orateur de remarquer les morceaux foibles ou prolixes qui redemandent un nouveau travail. Qu'il se juge donc lui-même en descendant de Chaire, moins sur le témoignage d'autrui, que sur ses propres observations.

Ces corrections multipliées coûtent, je le fais, un travail très-pénible aux *Prédicateurs* de la morale chrétienne; cependant ce qu'il y a de triste & d'effrayant dans notre ministère, ce n'est ni l'étude qu'exige la composition, ni l'affujettissement qu'impose la mémoire; c'est le découragement qui augmente à mesure que l'on vieillit dans ses fonctions; c'est l'ennui de répéter toujours des Sermons qu'on ne dit plus sans répugnance; c'est la certitude de découvrir sans cesse des défauts dans ses propres Discours, &

LX.  
Des motifs  
d'émulation qui  
doivent  
animer les  
Orateurs  
chrétiens.

de se trouver ainsi, je ne dis pas seulement fort en-deçà de la perfection, mais encore au-dessous de son propre talent; c'est sur-tout l'indifférence de notre siècle pour la Religion: d'où il résulte qu'on assiste à une Instruction chrétienne comme à un spectacle profane; qu'on veut réduire notre zèle à sacrifier & les vérités les plus importantes, & l'Eloquence la plus impétueuse à je ne fais quels sujets frivoles, ou à quelques fleurs de Rhétorique; & qu'enfin il semble que nous devons nous dégrader également & comme Apôtres & comme Orateurs, pour plaire à la multitude. Ces dégoûts sont amers sans doute: il faut cependant les surmonter, quand même nous ne réussissons qu'à ramener un seul méchant à la vertu, qu'à préserver un seul malheureux du désespoir, enfin qu'à épargner un seul crime à la terre. Hélas! que faut-il donc de plus pour vivifier notre ardeur? quelle ame honnête & sensible dédaignera une si douce récompense? Nous aurons rempli notre vocation en nous rendant utiles aux hommes: nous serons dédommagés par leur bonheur de tous nos sacrifices: l'agréable souvenir des travaux de notre jeunesse viendra récréer la solitude & consoler l'inaction de nos vieux

ans ; & quand la mort appesantira sa main sur nos paupieres , nous pourrons dire à ce grand Dieu dont nous aurons publié les Loix : « O mon Pere ! tu » m'avois donné tes enfans à instruire ; » je te les rends meilleurs. Souviens-toi » de tous les biens que tu as répandus » sur ton peuple par le canal de ton » Ministre. Les larmes que j'ai sechées , » les larmes que je fis couler en ton nom » t'intercèdent pour moi. J'ai été l'in- » trument de ta clémence : rends-moi dé- » formais l'objet de tes miséricordes ».

Tout autre motif disparoît sans doute auprès de ces grands objets. S'il étoit permis , quand on entre dans cette carrière , de compter pour quelque chose les encouragemens humains , je dirois , sans craindre d'être démenti , que pour ranimer le goût de l'Eloquence évangélique , on emploie parmi nous les mêmes moyens qui exciterent une si heureuse émulation dans les beaux jours du siècle de Louis XIV. Jamais les Orateurs chrétiens n'ont trouvé dans le dépositaire des graces ecclésiastiques , ni une attention plus soutenue à les suivre dans leurs travaux , ni une volonté plus marquée de récompenser leurs talens ; & déjà le *Ministère* actuel est l'époque d'une sorte de

renaissance dans l'art de la Prédication.

Après avoir ainsi exposé les idées que je me suis formées sur l'Eloquence, je ne crains point que l'on m'accuse d'avoir sacrifié les règles du goût aux intérêts de ma vanité. La plupart des méthodes particulières sont des apologies indirectes que l'on fait de ses productions ; & le désespoir d'égaler les modèles anciens, suggère souvent des systèmes bizarres. Mais si mes Ecrits oratoires sont au-dessous de ma théorie, je peux bien me rendre au moins ce témoignage dans le fonds de mon cœur, qu'en puisant les principes de l'Eloquence dans la nature, ou dans les chef-d'œuvres de nos plus grands Maîtres, je n'ai été animé que par une forte passion pour la vérité, & par un désir très-vif de contribuer aux progrès de l'art.

**F I N.**

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE,

PRONONCÉ DANS LA CHAPELLE DU LOUVRE

*Le 25 Août 1772.*

EN PRÉSENCE

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE LOUISE

ROI DE FRANCE

PAR M. DE LA HARPE

Le 22 Juin 1763.

EN PRÉSENCE

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE



# PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS.

*Super solium sedebit ut confirmet & corroboret  
illud in iudicio & iustitiâ, amodo & usque  
in sempiternum.*

Il sera assis sur le Trône, & il possédera son Royaume pour le fortifier & l'affermir dans l'équité & dans la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais.

*Isai. 9.*

**Q**UOIQUE tous les Princes semblent recevoir les mêmes hommages sur la terre, l'histoire met un immense intervalle entre les adulations que l'intérêt prodigue à la puissance, & le tribut de gloire que la reconnoissance décerne à la vertu. Lorsque la grandeur n'est fondée que sur de vains titres, elle ne brille qu'un instant, & les Rois qui n'ont été que Rois pendant leur vie ne sont rien après leur mort. Mais lorsqu'un Souverain est

vraiment digne du Trône, lorsqu'il ne regne que pour la gloire de la religion & le bonheur de ses sujets, son nom consacré par l'amour devient plus cher & plus grand de génération en génération ; & les bénédictions qu'il recueille d'âge en âge, forment une espèce de culte universel qui lui assure la tendresse de tous les peuples & l'admiration de tous les siècles, *Super solium, &c.*

Quel Prince a mieux joui des avantages de la vraie grandeur que celui dont l'Eglise célèbre en ce jour la mémoire ? Nous pouvons compter les années qui se sont écoulées depuis sa mort, par les hommages solennels que la Religion & la Patrie lui ont rendus. Assez courageux pour entreprendre de créer son siècle, SAINT LOUIS étendit par sa Législation l'influence de son regne sur tous les siècles. Ce Monarque religieux dont chaque action rappelle un devoir de la Royauté, réduisit la politique à l'équité la plus sévère ; il abaissa devant la Loi l'autorité de ses Vassaux & la sienne propre ; il eut une droiture généreuse & inflexible, un génie vaste & hardi, un caractère ferme & inva-

riable. Il fut grand sur le Trône par la Justice, qui est la bienfaisance des Rois, il se signala dans les armées par sa valeur, dans la victoire par sa modération, dans les fers par l'empire qu'il y conserva sur des barbares dont il étoit l'esclave. Après avoir assuré le bonheur de ses contemporains par ses vertus, SAINT LOUIS prépara le bonheur de sa postérité par ses loix; chaque siècle a reçu de lui de nouveaux bienfaits, & il a acquis des droits sur la reconnoissance de l'Europe entière.

Sans descendre dans les détails des actions particulieres de SAINT LOUIS, je m'attacherai sur-tout aux grandes idées de ce Prince dans son Gouvernement; je le peindrai au milieu des préjugés & des abus qu'il eût à combattre : & en racontant les merveilles de son regne, j'exposerai tout ce que peut la Religion dans le cœur d'un Monarque pour la félicité de son peuple. Je me souviendrai que SAINT LOUIS s'est sanctifié en Roi; que l'Évangile lui imposoit comme la plus indispensable de ses obligations, son exactitude à remplir les devoirs de la Royauté; que toutes les vertus de ce Prince furent consacrées par les motifs sur-

naturels de la foi; & en terminant l'éloge d'un Souverain dont la gloire appartient au Christianisme, je m'écrierai avec confiance : Voilà les Rois que forme la Religion!

C'est le propre du génie dans tous les genres d'amener des révolutions : je m'arrête à ces changemens heureux que la France doit à SAINT LOUIS; & voici mon dessein. Je montrerai SAINT LOUIS créateur de son siècle, SAINT LOUIS bienfaiteur de tous les siècles qui l'ont suivi : *Super solium sedebit ut confirmet & corroboret illud in judicio & justitiâ, AMODO & usque in sempiternum.*

A MM.  
de l'Académie,

MESSIEURS, les ouvrages éloquens des Orateurs qui m'ont précédé dans cette Chaire, & la présence des premiers Ecrivains de l'Europe me pénètrent du plus juste effroi; mais la supériorité de vos talens ranime mon courage abattu par le sentiment de ma foiblesse. Je fais que la médiocrité seule est sévère, & que le génie est indulgent comme la vertu. Implorons, &c.

## PREMIERE PARTIE.

QU'EST-CE qu'un Roi? C'est l'oint

du Seigneur, le bouclier du foible, le fléau du méchant, l'arbitre de l'opinion, la règle vivante des mœurs. C'est un homme dont les devoirs sont aussi étendus que sa puissance, qui répond à Dieu d'un peuple entier, & participe par ses vertus à tous les honneurs dus au génie; un homme qui se sanctifie par son propre bonheur, lorsqu'il rend ses sujets heureux; un homme dont les actions sont des exemples, les paroles des bienfaits, les regards même des récompenses; un homme qui n'est élevé au-dessus des autres que pour découvrir les malheureux de plus loin; c'est enfin une victime honorable de la félicité publique, à qui la Providence a donné pour famille une Nation, pour témoin l'Univers, tous les siècles pour juges.

C'est d'après cet effrayant Tableau des devoirs de la Royauté que j'appelle avec confiance SAINT LOUIS un grand Roi. Qu'étoit la France avant son règne? Un corps sans unité, sans harmonie, dont tous les membres tendoient mutuellement à se dissoudre; un Etat régi moins en Royaume qu'en Fief, sur lequel le Prince n'exerçoit qu'une autorité de Jurisdiction. Les Feu-

dataires toujours divisés entr'eux pou-  
voient encore faire la guerre au Roi,  
fondés sur le droit public des Ger-  
mains leurs ancêtres, & sur le fameux  
traité de Mersen conclu sous Charles  
le Chauve. Le peuple étoit une armée,  
les Magistrat des gladiateurs, les Tri-  
bunaux des arènes, les (a) Guerriers  
des brigands qui ne favoient que dé-  
vaster. Si nous jugeons des mœurs par  
les loix, je vois que Saint Louis dé-  
fend de piller les biens, de massacrer  
les troupeaux, d'incendier les maisons,  
de brûler les récoltes, & que par ces  
étranges précautions son Code accuse

ix. Or-  
donn.

---

(a) On ne peut lire sans indignation l'hi-  
stoire des guerres du treizieme siècle. « Tous  
» les matins dès l'aurore, on disoit la Messe  
» où chacun assistoit très-dévotement. On pre-  
» noit ensuite un léger repas, & après avoir  
» posté de tous côtés divers escadrons pour  
» tenir en respect les habitans de la Ville qu'on  
» assiégeoit, on détachoit trois sortes de gens  
» destinés chacuns pour leurs fonctions, & mu-  
» nis des instrumens nécessaires; les uns avec  
» la pioche démolissoient & renversoient les  
» maisons, les autres avec le hoyau déracinoient  
» les vignes; d'autres enfin avec la faux rui-  
» noient le travail & l'espérance des Labou-  
» reurs: la nuit seule interrompoit cet exer-  
» cice qui recommençoit le lendemain avec le

son siècle. Guerrière dans sa Religion, la France avoit institué des Ordres Religieux Militaires, & depuis deux siècles les guerres même étoient sacrées; guerrière jusques dans ses plaisirs elle aimoit à conserver sous ses yeux, dans les jeux féroces des Tournois, une image toujours présente des batailles. Tout étoit frontière, forteresse, tour, fossé, rempart, champ clos, sous ce Gouvernement Anarchique & barbare, dont l'Histoire nous raconte une multitude d'exploits sans nous présenter un véritable Héros; où l'homme étoit devenu une propriété de l'homme, & qui offroit le spectacle des deux plus terribles fléaux qui puissent attaquer la Monarchie, un Roi sans pouvoir, & un peuple sans liberté.

A ces contradictions générales que la France opposoit à un Législateur, la Providence ajouta d'autres obstacles particuliers à SAINT LOUIS. Recommandé par son pere à ce brave

---

» même ordre, ou plutôt avec la même bar-  
 » barie. Près de trois mois se passerent à don-  
 » ner cet étrange spectacle aux habitans de Tou-  
 » louse ». *Guill. de Pod. Cap. 36.*

Montmorency (a) qui porta si glorieusement l'Épée de Connétable sous trois regnes, il se vit presqu'en naissant orphelin & Roi. Blanche de Castille, Reine ambitieuse par tendresse pour son fils, & qui fût gouverner par la souplesse de son caractère autant que par l'ascendant de ses charmes, Blanche de Castille (b) éleva le jeune Louis

---

(a) Matthieu II de Montmorency, auquel Louis VIII recommanda SAINT LOUIS en mourant, se signala dans sa jeunesse à Bouvines par la prise de seize Bannieres, & au lieu de quatre alerions qu'il avoit à ses armes, Philippe-Auguste voulut qu'il en mit seize.

(b) Blanche s'étant déclarée Régente, les Seigneurs ne voulurent pas assister au Sacre de SAINT LOUIS, & la cérémonie se fit sans éclat. Les mécontents demandoient, selon l'ancien usage, l'élargissement des prisonniers d'Etat, la réparation des dommages qu'ils avoient soufferts sous les derniers regnes, & la restitution des biens usurpés par le Gouvernement sur les gentilshommes & même sur les Anglois; ils étoient intéressés à se déclarer contre le Roi, qui dans le système du Gouvernement féodal étoit l'ennemi commun de tous les Feudataires, c'est-à-dire, de tout le Royaume. L'habile Régente fût les appaiser par ses menaces ou par ses largesses; elle donna trois mille marcs d'argent au fameux du Bourg, Ministre de Henri III, Roi d'Angleterre, à condition qu'il empêcheroit le

dans les principes de la Religion, & dans les mœurs de la Chevalerie, loin des flatteurs & dans la crainte de celui, qui selon la sublime expression du Prophète, *fait de tous les Rois de la terre un faisceau & le jette dans l'abyssme.* (a) Le Roi d'Angleterre devenu maître de nos plus belles Provinces enveloppant le Domaine de la Couronne par ses possessions, & se hâtant pour s'emparer du Trône de conquérir l'Isle de France, qui restoit presque seule à nos Rois; nos grands Barons, ses vassaux, s'unissant à lui, pressant avec instance l'élection d'un nou-

---

Monarque Anglois de se joindre aux mécontents pour ravager la France. Cette Princesse s'acquît une très-grande réputation, qu'elle conserve encore à juste titre; de même que les Empereurs de Rome qui succéderent à Auguste ajoutoient à leur nom celui de ce Prince, par respect pour sa mémoire, toutes les Veuves de nos Rois vouloient être appelées *Reines Blanches*. Cette illustre Régente mourut de chagrin d'avoir fait pendre deux malheureux Croisés, qui publièrent les premiers que SAINT LOUIS avoit été fait prisonnier à la Massoure.

(a) *Et super reges terræ qui sunt super terram, & congregabuntur in congregatione unius fascis in lacum.* Is. Cap. 24. v. 21 & 22.

veau Monarque, & offrant le Sceptre à ce fameux Enguerrand de Coucy, d'autant plus redoutable, qu'issu du sang des Rois il étoit dévoré dès longtemps de la soif de régner. Un enfant Roi, une Régente en France, chose inouïe jusqu'alors chez des peuples guerriers qui avoient exclu ce sexe du Trône, un Etranger principal Ministre (\*); l'Etat bouleversé par une multitude de factions, & les Princes du Sang à la tête des rebelles : voilà les prémices du regne de SAINT LOUIS.

(\*) Le Cardinal  
dinal Ro-  
main.

J'apperçois parmi les Chefs des séditions (a) le Comte de Boulogne, oncle du Roi, factieux sans objet, irréconciliable sans haine, & qui doit paroître grand si l'on prend les agitations d'un caractère inquiet pour les mouvemens d'une ame forte; le Comte de Champagne, Thibault, Poëte Chevalier, qui punissant LOUIS des vertus de Blanche lui suscitoit tous les jours de nouveaux ennemis; le Comte de

---

(a) Ils avoient fait le serment au Siège d'Avignon sous Louis VIII, de désobéir au jeune Souverain, & ils s'étoient ligués par une confédération publique, contre tous hommes venus & à venir.

Toulouse, ce fameux Raimond qui après avoir essuyé les calamités de la persécution, en exerça lui-même les fureurs, & souilla ses malheurs par ses cruautés; enfin le Duc de Bretagne, Pierre de Dreux, toujours battu, jamais soumis, accoutumé à déclarer la guerre à ses voisins comme s'il avoit proposé un duel à son rival, & qui satisfait de combattre, ne savoit ni commander, ni obéir, ni vivre en paix, ni vaincre.

Louis dans sa douzième année en butte à tous ces grands Vassaux & à la multitude de Bannerets qu'ils entraînoient dans leur révolte, tente vainement la voie de négociations pour les asservir, & il est forcé de dompter par ses armes des ennemis trop féroces pour céder à ses vertus; mais Dieu dit alors à ce jeune Monarque ce qu'il annonçoit autrefois à Israël par l'organe d'Isaïe : *Ne crains rien, je combattrai avec toi, ma droite sera ton appui, tu réduiras les collines & les montagnes en poudre, tu chercheras ces hommes qui s'élevoient contre toi & tu ne les trouveras point, & tes ennemis seront devant toi comme s'il n'avoient jamais été* (a).

---

(a) *Et tu Israël serve meus, .. ne timeas quia*

Plein de confiance dans la protection du Ciel, & dans la justice de sa cause, Louis va s'affranchir par des victoires ou s'ensevelir avec honneur sous les débris du Trône. Au milieu d'un rigoureux hiver, il emporte d'assaut les plus fortes places, il s'empare de Bellesme. Plus grand à Taillebourg que Philippe-Auguste à Bouvine, il triomphe des forces réunies du Roi d'Angleterre, du Comte de la Marche, des rebelles de Poitou; mais sa véritable gloire ne commence qu'après leur défaite: il pardonne à ses ennemis, si toutefois l'on peut donner un nom si modéré à des traîtres qui combattoient Louis avec le poison (a) & les assassins. Après s'être signalé par de nouveaux prodiges de valeur sur les bords

---

*ego tecum sum... Et suscepit te dextera justi mei... Triturabis montes & comminues; & colles quasi pulverem ponas... Quæres eos & non invenies, viros rebelles tuos: erunt quasi non sint & veluti consumptio homines bellantes adversum te. Isa. Cap. 41. v. 8. 10. 11. 12. 15.*

(a) La Comtesse de la Marche prépara de ses propres mains un poison dont elle avoit le secret, & chargea plusieurs scélérats de le répandre sur les viandes dans les cuisines du Roi; on les arrêta & ils furent pendus.

de la Charente, il rentre dans sa Capitale à l'âge de quinze ans, également célèbre par ses exploits & par sa clémence. La rébellion est étouffée, le Trône est affermi, la France respire, & l'humanité qui déjà voit un Héros, attend un Roi.

Si je louois un de ces Princes guerriers si communs parmi les Souverains, je m'arrêteroie à ces triomphes militaires, à ces grandes obsèques des Nations, décorées du nom de combats; mais qu'est-ce qu'une bataille gagnée dans la vie d'un Roi? Un jour de succès & de deuil, où un immense tombeau est couvert de trophées. C'est aux Rois Législateurs à policer les Nations lorsqu'elles ont été plongées dans la barbarie par des victoires.

Rapprochez à présent dans vos esprits, MESSIEURS, ce double tableau du Gouvernement François, & de la crise violente qui agitoit l'Etat au moment où SAINT LOUIS montoit sur le Trône. Voilà le point d'où il part, seul & sans autre ressource que son génie, pour faire une révolution dans son siècle. Comment s'élevera-t-il au-dessus des préjugés de sa Nation? Il faut éclairer le peuple, le civiliser, le

foumettre : former des Généraux, ou  
 plutôt établir une discipline militaire ;  
 instituer des Magistrats, c'est peu, créer  
 des Loix, des Tribunaux ; disons plus,  
 transformer en sujets & même en sol-  
 dats cette multitude innombrable de  
 brigands indomptés. Si SAINT LOUIS  
 voyoit languir sa Nation dans les té-  
 nèbres de la barbarie, & le jour de la  
 raison luire hors de ses Etats sur des  
 peuples plus fortunés, il iroit cher-  
 cher les découvertes utiles & appren-  
 dre à être Roi ; mais la nuit est géné-  
 rale, les temps prédits par le Prophète  
 sont arrivés. *Tous les Souverains se sont  
 endormis dans leur gloire* (a). Eh quelle  
 gloire ! non-seulement les principes du  
 Gouvernement sont ignorés ; non seu-  
 lement il n'existe entre les peuples au-  
 cune communication de lumieres ; mais  
 les esprits abrutis & comme déçus de  
 la faculté de penser semblent réduits  
 à l'instinct, & il n'y a pas même en-  
 core une seule langue formée dans l'Eu-  
 rope entière.

Le sentiment profond de l'amour de  
 l'humanité embrase LOUIS ; il ne lais-

---

(a) *Omnes Reges gentium, universi dormierunt  
 in gloria.* Isa. Cap. 14. v. 18.

fera point succomber son courage à la vue des difficultés qui l'environnent. Par-tout où il jette un regard il découvre des abus; le désordre est universel, & le sanctuaire même est profané par l'ignorance & la dissolution. Louis force d'abord le Clergé de se réformer par la discipline sévère des anciens Canons; mais tandis que tout lui demande ou une création absolue ou de prompts changemens, la foi seule n'a pas besoin d'être épurée. C'est en effet l'un des plus beaux privilèges de la Religion Chrétienne de n'avoir point connu ces progrès lents, ces variations fréquentes qu'ont subi tous les ouvrages humains, & d'avoir atteint sans effort dès son berceau la perfection qu'elle offre encore aujourd'hui à l'admiration de l'univers. Au milieu de cette disette générale de principes & de secours, les leçons de la politique auroient égaré Louis; la Religion alluma devant lui son flambeau, & il trouva dans les Livres saints les premiers germes des grandes vérités qui fondent les devoirs des Rois. Eh! où les Souverains pourroient-ils puiser des connoissances véritablement utiles si ce n'est dans ces Livres sacrés, que les loix des Hé-

breux ordonnoient aux Rois d'écrire de leur propre main pour les méditer ensuite tous les jours de leur vie (a). Je me borne à un seul exemple, MESSIEURS : lorsque Dieu choisit Jacob pour être le Chef de son peuple, il lui ôta son nom, & lui donna d'avance le nom de la Nation sur laquelle ses descendans devoient régner, pour lui apprendre qu'il ne devoit plus exister pour lui-même, mais se sacrifier au bonheur des Israélites dont il devenoit le Souverain. Autrefois tu t'appellois Jacob, désormais tu ne porteras plus que le nom d'Israël : *Utrà non vocaberis Jacob, sed Israël erit nomen tuum.*

Gen. cap.  
35. v. 10.

Fidèle à cette alliance solennelle qu'il a contractée avec sa Patrie en montant sur le trône, Louis fait que les peuples ne se sont donnés un Roi que pour avoir un pere; il se dévoue aux pénibles fonctions de la Souveraineté. Ses victoires lui ont acquis un nouvel ascendant sur cette noblesse

---

(a) *Postquam sederit in solio regni sui describet sibi Deuteronomium legis hujus in volumine, accipiens exemplar à Sacerdotibus leviticæ tribus, & habebit secum, legeque illud omnibus diebus vitæ suæ. Deuter. Cap. 17. v. 18 & 19.*

guerriere qui ne fait plus refuser sa confiance à un Héros, & le flambeau des discordes civiles s'éteint pour ne se plus rallumer. A peine notre saint Monarque jouit-il de ce calme heureux qu'il commence à policer par l'exemple de ses vertus une Nation qui ne savoit admirer dans ses Rois que la gloire des exploits militaires, & qui n'exigeoit plus rien de Louis, depuis qu'il avoit gagné des batailles. O François! que votre admiration se réveille: voici un nouveau genre d'héroïsme, l'héroïsme de la Justice! Le Comte de Dammartin n'a pour titre de son Fief qu'un diplôme dont le sceau a été effacé par le temps; le Conseil du Monarque l'invite vainement à une confiscation juridique: Louis est juste, les droits de la propriété sont respectés. Séduit par son ambition, un Pontife ose offrir l'investiture de l'Empire au Duc d'Anjou (a); mais Louis rejettera ce

---

(a) Ce Duc d'Anjou dépouilla du Royaume de Naples le jeune Conradin, fils de Mainfroy & héritier de la maison de Souabe; après avoir fait prisonnier ce jeune Prince à la bataille de Bénévent où Mainfroy fut tué, le Duc consulta le Pape Clément IV sur le sort de Conradin; pour toute réponse le Souverain Pontife lui envoya une Médaille d'or, où

présent comme un outrage, & il répondra qu'il est assez glorieux pour ce Prince d'être le frere d'un Roi de France. Qu'un sujet obscur voie ses biens envahis par un autre frere du Monarque, & qu'il cherche vainement parmi ses concitoyens un homme assez courageux pour défendre ses droits; Louis va faire rougir sa Nation de l'avoir méconnu, par une crainte injurieuse à sa gloire; il prononce lui-même la condamnation du premier Prince du Sang qui succombe sous le crédit d'un Laboureur.

Quand je dis que SAINT LOUIS fut juste, je ne parle point, MESSIEURS, de cette justice lente & cruelle qui consume par ses délais l'infortuné qui l'invoque; de cette justice indolente qui craint d'approfondir ses devoirs, & s'enveloppe de l'ignorance pour se

l'on voyoit d'un côté ces mots, *la mort de Conradin est la vie de Charles*; & de l'autre, *la vie de Conradin est la mort de Charles*. Muni de cette décision, le barbare Duc d'Anjou fit faire le procès de Conradin, & ses vils complices qu'il donna pour Juges à ce Prince le condamnerent à avoir la tête tranchée. En montant à l'échaffaud, Conradin jetta son gand dans la place, & dit qu'il cédoit son droit à celui qui le ramasseroit.

garantir

garantir du remords ; de cette justice inexorable qui compte toujours avec les malheureux, consulte la loi qui ne parle qu'au Citoyen, & n'écoute jamais le sentiment, le véritable Législateur de l'homme vertueux. Animé par l'esprit du Christianisme, SAINT LOUIS fut juste avec courage. Ce Prince religieux ne veut point participer aux usurpations de ses ancêtres ; il examine ses droits au tribunal de sa conscience avec autant de sévérité que ses propres actions. Persuadé que toute la politique d'un Roi de France doit être dans son cœur ; que les Souverains doivent porter comme les autres hommes, & plus que les autres hommes, le joug salutaire de l'Évangile, il fut Chrétien en Roi, & il apprit à son siècle qu'on ne pouvoit pas choisir auprès de lui un arbitre plus impartial que lui-même. Lorsque le Roi d'Angleterre a voulu soutenir ses prétentions par ses armées, LOUIS a opposé la force à la force ; mais après l'avoir défait, il pèse ses droits dans la balance de la Justice, & il cède cinq Provinces à ce même Monarque Anglois, qui n'avoit pu lui enlever uue seule de ses places. Ne nous arrêtons pas, MES,

SIEURS, au spectacle si intéressant pour la vertu, d'un Roi victorieux qui restitue volontairement des Etats conquis ; mais confondons pour toujours ces politiques insensés qui osent faire un crime à Louis d'avoir été juste. *Je conquerrai la paix*, disoit énergiquement ce grand homme, *je conquerrai la paix* (a) ; & cinquante années de paix entre la France & l'Angleterre furent en effet le prix de ce sacrifice inattendu.

Le moment du Législateur approche. C'est désormais par ses loix que SAINT LOUIS veut régénérer sa Nation ; il conçoit que , privés du secours de la Législation, les peuples sont nécessairement malheureux sous des Rois sans génie ; au lieu qu'avec la ressource d'un Code, les Empires ne demandent plus au Ciel que des Maîtres vigilans. Déjà il parcourt ses Provinces où l'Histoire le suit encore à la trace de ses bienfaits (b), comme les Juifs marquoient

---

(a) « Je pense, fait-il qu'en ce faisant je ferai moult bonne œuvre : car en premier lieu je conquerrai paix, & en après je le ferai mon homme de foi ». Joinville.

(b) SAINT LOUIS fit un très-grand nombre de fondations qui subsistent encore à Paris, la

autrefois le passage des Patriarches dans la Palestine, par les Autels qu'ils y avoient élevés. Il voit de près les abus du pouvoir, les malheurs de l'innocence, &, le dirai-je? les crimes des loix. Ce nouvel Esdras qu'on avoit vu à Royaumont courbé sous le poids des pierres qu'il portoit pour ériger un Temple au Seigneur, visite les cabanes, *juge les pauvres dans l'équité (a), dissipe le mal d'un coup-d'œil (b), & son souffle extermine les méchans (c)*, semblable à l'Être suprême qui étant la sainteté par essence, dit le Prophète, se sanctifie encore, du moins à nos yeux, par la Justice, *Deus Sanctus* Isa. Cap. 5. v. 16.

---

Sainte Chapelle, les quatre Ordres mendiants, l'Eglise de Ste. Croix, les Chartreux, les Blancs-Manteaux, les Filles-Dieu, l'Hôpital des Quinze-Vingts, l'Hôtel-Dieu; dans le Diocèse de Beauvais, l'Abbaye de Royaumont; à Rouen, l'Abbaye de Saint Matthieu; les Hôtels-Dieu de Compiègne, de Pontoise, de Vernon, &c. &c.

(a) *Judicabit in justitiâ pauperes.* Isa. Cap. 11. v. 4.

(b) *Rex qui sedet in folio judicii dissipat omne malum intuitu suo.* Proverb. C. 20. v. 8.

(c) *Et spiritu labiorum ejus interficiet impium.* Isa. Cap. 11. v. 4.

*sanctificabitur in Justitiâ.* Supérieur à toutes les passions, accessible & humain, sans pompe, sans gardes sous le chêne de Vincennes (a), où il vient juger les différens de ses sujets, il réunit à ses côtés sur cet humble gazon, de Nesles, Sargines, Pierre de Fontaine, le Comte de Soissons, Brienne, & Joinville. Pleins de confiance & d'admiration les Laboureurs accourus des extrémités de la France aux pieds du Trône, n'y voyent plus qu'un Tribunal, où sans délais, sans intermédiaires, leur Roi les interroge, les

---

(a) « SAINT LOUIS, dit Pasquier, *recherches de la France*, Liv. 2. page 43. » rendoit loyalement la justice sous un gros chêne à Vincennes, & dans le jardin de Paris, qui est à bien dire, un acte digne de Roi, & s'ymbo- lisant grandement avec celui de l'Empereur Auguste, ou de l'Empereur Adrien, lesquels non-seulement rendoient droit aux parties, séans en leur Tribunal, mais aussi le plus de temps pendant leur repas, quelquefois couchés dedans leurs litieres, telles fois couchés en leur lit, tant ils avoient peur que justice ne fût administrée à leurs sujets ». Je m'étois d'abord proposé de faire un extrait des morceaux les plus picquans de Joinville, Historien d'autant plus parfait qu'il n'a jamais le ton d'un Auteur; mais je me suis apperçu que j'aurois été obligé de copier tout son ouvrage.

écoute, & les renvoie dans les campagnes également attendris de la bonté du Monarque, & satisfaits de l'intégrité du Juge !

Mais Louis n'est encore qu'un Magistrat, & c'est trop peu sans doute pour un Souverain. Ces fonctions honorables de la Magistrature, qui dans un siècle éclairé énerveroient peut-être le génie d'un Législateur en l'accoutumant à se borner aux détails, ou à s'exagérer les obstacles, étoient alors le prélude nécessaire du grand art de réduire la Justice en principes, & de donner des Loix à un peuple barbare. Eh ! à quelle hauteur ne doit pas s'élever SAINT LOUIS pour exercer un si auguste ministère ? Croire qu'il est dangereux de vouloir tout ce qu'on peut, & restreindre son autorité pour l'affermir ; faire respecter les Loix comme le bouclier commun du Souverain & du sujet ; ne commander aux hommes à l'exemple de l'Être suprême que ce qui tend à leur propre bonheur ; se préserver des erreurs d'une ignorance présomptueuse, des écarts d'un amour aveugle du bien & de cette prévention qui persécute la vérité, par l'amour même de la vérité ; connoître

l'influence réciproque des idées & de la morale ; miner sourdement les opinions dangereuses ; appuyer la majesté des Loix sur la sévérité des mœurs, & faire d'un Code le Manuel du Citoyen, où tous les jugemens soient prononcés d'avance par le Texte même de la loi. Tels sont les devoirs de ces hommes extraordinaires destinés par la Providence à fixer la Législation des Empires ; & tels sont les caractères divers sous lesquels l'Histoire nous présente SAINT LOUIS Législateur de la France.

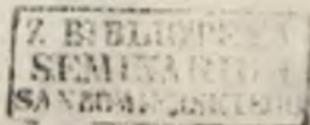
Quand je donne à SAINT LOUIS le titre auguste de Législateur, je prends ce mot, MESSIEURS, dans son acception la plus rigoureuse. Le Code (a)

(a) On peut regarder les établissemens de SAINT LOUIS comme un ancien Code du Droit François. M. Ducange donna la première édition de ces établissemens, à la suite de son Histoire de Joinville en 1658, & Lauriere a très-bien démontré leur authenticité dans sa Préface des Ordonnances, *tome premier*. Les Lecteurs ordinaires étudient l'Histoire dans les Historiens ; ils ne savent que des faits, c'est-à-dire, l'Histoire des caprices du sort ; mais quand on veut apprécier nos Rois, il faut consulter le Recueil de nos Ordonnances ; c'est-là qu'on apprend à connoître leurs vues, leur génie, le bien qu'ils ont fait à la Nation ; c'est-là qu'on voit réduit

de ce Prince est son ouvrage, & ses Loix portent d'autant mieux l'empreinte de son ame, qu'il n'eut pour les créer ni les ressources d'un Conseil, ni les lumieres d'un Ministre. Il s'approprie d'abord le Droit Ecrit des Romains en le modifiant par ses Ordonnances, & son exemple est bientôt imité dans toute l'Europe; il ramasse les débris des Loix épars dans les Coutumes, & il évite, en réformant les abus, cette précipitation brusque qui change le mal sans le détruire. Louis jette un coup-d'œil sur notre législation: qu'y apperçoit-il? tous les excès de la licence consacrés par la sanction des Loix. Nos peres avoient choisi pour Juges la force, le hazard, & même les élémens; ces preux Chevaliers ne croyoient pas que le Ciel pût permettre la mort d'un homme juste dans un

à un petit nombre de pages tel Prince dont l'Histoire remplit ailleurs plusieurs volumes. Jetez un coup-d'œil sur cette Collection, & vous verrez que le premier tome vous conduit jusqu'à Charles le Bel: ce petit espace a suffi pour renfermer toute la Législation de la France pendant neuf siècles de Monarchie. Ah! quelle Législation! les loix de SAINT LOUIS occupent la plus grande partie de ce volume.

I iv



champ clos; comme si le spectacle de la société ne leur eût pas montré tous les jours le crime heureux & l'innocence opprimée; comme s'ils avoient pu ignorer que Dieu trouvant la vie du méchant trop courte, dédaigne de le punir sur la terre, & attend pour rétablir l'ordre, l'inévitable éternité.

On citoit en duel les enfans, les vieillards, les malades, les témoins, les Juges; & on osoit appeller ces horribles combats, *les Jugemens de Dieu.*

Isa. cap.  
8. v. 20.

A la Loi, s'écrie Louis avec le Prophète, à la Loi & au témoignage, *ad legem magis & ad testimonium*, & le glaive de la Justice brille bientôt à la place du fer des meurtriers. Le duel aboli, Louis attaque d'autres Brigands qui ravageoient ses Etats par des concussions. L'usure avoit rendu plus féconds que la terre même de stériles métaux condamnés par le Créateur à ne pouvoir jamais se reproduire; Louis prémunit l'indigence contre cet appas trompeur, que l'on peut comparer à ces sources perfides, vers lesquelles le voyageur altéré se précipite quand il est consumé par les ardeurs du Soleil, & qui n'étanchent sa soif qu'en lui donnant la mort.

Eh quoi! dans une Monarchie qui compte déjà une longue suite de Rois, les Loix n'ont encore ni Sanctuaires ni Ministres? Louis conçoit que la Législation sans Tribunaux n'est pas plus puissante que la Vérité sans défenseurs; les Temples de la Justice s'élèvent, & la Magistrature, Sacerdoce Civil institué par Louis, y prononce des oracles révévés. Les Capitulaires & les Ordonnances, qu'on abandonnoit auparavant dans les archives du Souverain, seront désormais conservées dans ces nouvelles Cours; Louis veut que sa Nation devienne dépositaire de ses propres Loix; que les coupables accoutumés à se défendre par des récriminations ne bravent plus leurs accusateurs par des calomnies. O Peuples! il est, il est enfin des Tribunaux! Louis y établi un Dénonciateur public \*, qui poursuit le crime au nom du Prince, surveille les Citoyens, les Magistrats, les Jugemens, & est à la fois l'homme du Peuple, du Souverain, & de la Loi.

\* Les Procureurs généraux.

*C'est la Justice de Dieu*, dit Louis à cette Magistrature naissante, comme autrefois le saint Roi Josaphat aux Juges d'Israël, *c'est la Justice de Dieu*,

& non pas la mienne que vous allez exercer dans les Villes de Juda; craignez le Seigneur, ne soyez séduits ni par les dignités, ni par les présens qui corrompirent Joël, Abia & Bersabée (a). C'en est fait, le lien sacré du serment enchaîne au devoir ces Prêtres de la Loi; il ne leur est permis ni d'acquérir des domaines dans leur ressort, ni de recevoir des présens, qui selon la sublime expression du Sage arrachent (b) l'ame de celui qui les accepte (c). Non, ils ne dépouilleront plus les Citoyens par des Sentences clandestines; Louis leur a défendu d'exiger des amendes qui n'auroient pas été publiquement prononcées. Egalemeut éloigné de tout excès dans sa Jurisprudence criminelle, notre saint Législateur ne

---

(a) *Josaphat constituit Judices terræ in cunctis civitatibus Juda munitis per singula loca, & præcipiens judicibus, Videte, ait, quid faciatis: non enim hominis exercetis judicium sed Domini, & quodcumque judicaveritis in vos redundabit. Sit timor Domini vobiscum. Non est apud Dominum iniquitas, nec personarum acceptio, nec cupido munerum.* 2. Paralip. Cap. 19. v. 5. 6 & 7.

(b) Sacy traduit, ravissent.

(c) *Qui dat munera, animam aufert accipientium.* Prov. Cap. 22. v. 10.

connut ni cette sévérité barbare qui outrage l'humanité pour punir le crime, ni cette pitié plus barbare encore, qui perd un Etat pour sauver un coupable; mais dans l'égalité des preuves le Code de SAINT LOUIS prononce la grace de l'accusé, & nous y trouvons cette maxime sublime, dont on n'a jamais recherché l'Auteur, parce qu'elle semble appartenir au sentiment éclairé par la raison : *qu'il vaut mieux par-* VII. Or-  
*donner à un coupable que de s'exposer* don.  
*à punir un innocent.*

Parlerai-je du Commerce, qui doit sa naissance, ses loix, ses progrès, sa conservation, aux Réglemens de SAINT LOUIS? Les Prévôts fermiers avoient vendu la liberté qui en est l'ame; Louis se hâta de la lui rendre, & notre Législation moderne n'a rien pu ajouter à ses statuts pour le Corps des Marchands. Voyez ce Monarque, supérieur à son siècle, décréditer le luxe par son exemple, & confirmer ses loix somptuaires par la simplicité de ses vêtemens; défendre l'aliénation des biens nobles pour prévenir la cupidité des Traitans, qui s'emparent toujours du crédit du Prince, & le lui vendent ensuite chèrement à lui-mê-

me; soumettre la liberté de l'exportation des grains à un conseil de Laboureurs, qu'il assemble dans chaque Province; rendre les chemins sûrs & commodes; envoyer des Commissaires pour assurer la navigation des rivières; créer une marine & équiper un flotte capable de transporter en Afrique soixante mille hommes; animer l'industrie; établir dans chaque Ville une Police exacte; publier de sages réglemens sur les monnoies; faire de l'Agriculture la base du Commerce; diminuer sans cesse les impôts, & cependant doubler chaque année ses revenus, c'est-à-dire ceux de l'Etat. Déjà sa réputation concourt avec ses talens & ses vertus pour policer son siècle. Les Nations voisines, lassés de discuter leurs droits par la voie des armes, source intarissable de nouvelles guerres, implorent les décisions de ce Roi Magistrat, & il prononce entre les d'Avesnes & les Dampierres, entre les Comtes de Châlons & de Bourgogne, entre le Roi de Navarre & le Duc de Bretagne, entre les Comtes de Bar & de Luxembourg, entre Henri III & les Barons d'Angleterre, entre Grégoire & Frédéric. Quand Louis monta

sur le Trône, il ne gouvernoit pas paisiblement un seule Province, & voilà qu'il regne à présent sur l'Europe entière.

Il est une autre gloire que SAINT LOUIS partage avec tous les grands Rois : il protégea les Lettres; il fit plus, MESSIEURS, il eut le mérite de les aimer & de les cultiver; & si l'esprit humain eut suivi les progrès de son génie, le regne de LOUIS seroit aujourd'hui l'époque de la renaissance des Lettres; mais du moins il prépara cette heureuse révolution; il comprit que l'ignorance étoit l'ennemie la plus formidable du Christianisme; il fut le restaurateur de l'Université de Paris, il eut pour amis & pour convives les plus éclairés de ses contemporains, Robert Sorbon, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure; il les honora parce qu'il savoit que la considération est le seul prix digne des talens : en effet elle vient du cœur, & elle flatte d'autant plus de la part des Souverains, que l'estime n'est pas un don, mais un hommage. Cette Capitale présente encore à l'admiration de l'Europe, des monumens des Arts \*, qui ont illustré le regne de SAINT LOUIS. Les Manuf-

\* La Sainte Chapelle.

crits les plus précieux de Rome & d'Athènes furent recueillis par ses soins dans sa bibliothèque de la Sainte-Chapelle. Souvent le Souverain se réfugioit dans cet asyle, je ne dirai pas, pour se consoler de la Royauté, puisqu'il jouissoit du spectacle d'un peuple heureux, mais pour honorer le goût des Lettres, qui dans ces temps reculés avoit encore besoin d'être ennobli par l'exemple d'un Roi; il y expliquoit lui-même les difficultés qu'on lui proposoit, & il devenoit l'oracle des Savans après avoir été l'arbitre des Souverains.

Ainsi, MESSIEURS, lorsque la Providence veut renouveler la face des Empires, elle n'a pas besoin d'agir sur chaque individu : elle fait naître sur le Trône un Monarque doué des heureux dons de la vertu & du génie; le Prince donne une impulsion générale, & entraîne sa Nation. Vous avez admiré SAINT LOUIS créateur de son siècle; je vais le rapprocher de nous, & exposer tous les droits que son règne lui donne sur la reconnoissance de sa postérité.

## SECONDE PARTIE.

POUR mieux découvrir l'influence du Gouvernement de SAINT LOUIS sur les siècles qui l'ont suivi, effacez son règne de nos annales : quelle confusion ! quel désordre ! quelle barbarie ! Parcourez notre Histoire depuis Clovis ; en suivant les désastres dont elle est semée, vous errez de précipices en précipices, vous rencontrez des Monarques assoupis dans la mollesse qui sont Rois sans régner, dominés par des Maires hautains qui regnent sans être Rois, & en prennent enfin le titre, las de l'abandonner à ces fantômes de Souverains. Le génie de Charlemagne attire votre admiration pendant quelques instans ; mais la postérité de ce grand homme laisse écrouler l'édifice de sa Législation, & vous retombez avec ses successeurs dans le même chaos d'où son règne vous avoit tiré. Tandis que les premiers Rois de la troisième race sommeillent dans l'indolence, ou bouleversent tout, & s'égarant dans le labyrinthe de leurs propres erreurs, vous traversez plusieurs siècles de barbarie ; vous apercevez un crépuscule foible

encore sous Philippe-Auguste : enfin SAINT LOUIS regne. Sans le Gouvernement de ce Prince la nuit se prolongeoit jusqu'à Charles V ; mais déjà le jour luit, & le spectacle d'un grand Roi sur le Trône soulage vos regards fatigués par l'aspect de tant de déserts arides.

Depuis que les Rois ont pour guides des Sages qui ont réduit en principes l'art de régner, ce ne sont plus les Souverains qui créent leur siècle, leur siècle les forme eux-mêmes ; mais avant la naissance de ces génies extraordinaires qui ont imprimé dans chaque Etat un mouvement universel & durable aux ressorts politiques, les Princes qui avec des vertus éminentes ont manqué de lumières, ne sont distingués des mauvais Rois dans l'Histoire, que par des vœux impuissans ou des larmes stériles. Ils auroient pu entreprendre de grandes choses si la Providence leur eut donné des modèles, & cependant ils sont descendus dans la tombe sans laisser aucun vestige de leur passage sur la terre. Quel présent inestimable Dieu accorde à un Empire la première fois qu'il lui donne un grand homme pour Souverain ! Ce

Monarque est d'autant mieux alors l'image de l'Être suprême, que de rien il a tout fait; & que ses ouvrages concertés avec sagesse, se soutiennent ensuite, & se perpétuent d'eux-mêmes.

L'histoire de SAINT LOUIS nous présente cette heureuse révolution dans notre Patrie. Tel de ses descendans est célèbre dans nos fastes, qui seroit mort obscur sur le Trône même s'il eût régné avant lui; & tel de ses prédécesseurs reste ignoré, qui seroit placé parmi les bienfaiteurs de la Nation, s'il eut porté le Sceptre après SAINT LOUIS. Eh! remarquez d'abord une preuve bien simple & bien éloquente de la sagesse de son Gouvernement; la population augmentée sous son regne de plusieurs millions de François (a) malgré la continuité des guerres, comme autrefois la tribu des Israélites sous les successeurs de David (b), répara d'avance les brèches que lui firent les

---

(a) *Finalemēt, dit Joinville, le Royaume se multiplia tellement par la bonne droiture qu'on y voyoit régner, que le Domaine, censive, rente & revenu du Roi croissoient tous les ans de moitié.*

(b) *Juda & Israël innumerabiles sicut arena maris in multitudine.* 3. Reg. c. iv. v. 20.

regnes suivans. L'espèce humaine qui se dessèche & dépérit sous les tyrans, s'accroît toujours sous l'Empire des bons Rois; & pour prononcer sur la gloire des Souverains, il suffiroit peut-être de faire le dénombrement de leur peuple au moment de leur mort.

Pour fruit de ses vertus & de ses loix SAINT LOUIS laisse à ses successeurs outre les richesses d'une population florissante, les avantages d'une paix durable. Le contraste si extraordinaire que nous présente l'histoire de Philippe le Hardi, son fils, du regne le plus paisible sous le plus belliqueux des Rois, ne nous rappelle-t-il pas un bienfait de Louis! Le peuple opprimé dans les siècles précédens par une multitude de loix disparates reconnoît après sa mort dans le Souverain, le Maître commun de la Nation, le Gouvernement devient un; & après ces longs orages qui couvroient l'horison de l'Empire François, les Vassaux ne sont plus que des sujets soumis, & les voisins de la France des alliés fideles. Les délits privilégiés attribués aux Baillis Royaux, & surtout les appels des Justices Seigneuriales aux Tribunaux du Roi, suffisent à Louis pour dépouiller insensiblement

les grands Barons du droit de législation qu'ils avoient usurpé : puisque le véritable, & même le seul Législateur d'un Etat est celui qui prononce en dernier ressort. Ses Ordonnances sur les Fiefs, sur les appanages & sur les Monnoies préparent en silence aux siècles à venir la révolution que consumeront bientôt les ennoblissemens, les affranchissemens, & les communes (a), je veux dire l'abolition de la féodalité.

Avec quelle sagesse Louis éloigne au moins de sa postérité ce Gouvernement insensé disons mieux, ce fléau dont il ne peut garantir ses contemporains ! L'un des vices les plus frappans de la Législation féodale, c'étoit l'impossibilité d'empêcher l'agrandissement des Vassaux qui en abusoient ensuite pour faire une guerre plus redoutable au Souverain ; Louis attaque cet abus dans sa source,

---

(a) Elles furent établies par Louis le Gros, & contribuèrent beaucoup à l'extinction du Gouvernement féodal sous les regnes qui précéderent & suivirent SAINT LOUIS. Les premières lettres d'ennoblissement furent accordées par Philippe le Hardi à Raoul l'Orfevre, & l'affranchissement général des Serfs fut l'ouvrage de LOUIS X.

avec tous les ménagemens que la prudence doit à l'opinion, & la puissance aux coutumes; il n'eut fait que de vains efforts pour arracher de ses Etats ce chêne antique & révééré, il l'abattit en creusant autour du tronc pour couper ses racines. Les autres Rois guerriers attaquoient les Feudataires, Louis Législateur attaque la féodalité elle-même; il fait dépendre du consentement du Souverain la validité des mariages: devenus maîtres des alliances, ses successeurs empêcheront l'union de deux familles, dont une seule auroit suffi pour balancer l'autorité Royale; & le temps seul va démolir cet édifice ébranlé par Louis dans ses fondemens. C'est ainsi MESSIEURS, que le génie crée des Loix. La prévoyance qui détrompe l'homme des illusions du présent en lui découvrant les profondeurs de l'avenir, est l'une des plus grandes qualités d'un Souverain; aussi voyons-nous dans l'Histoire Sainte que lorsque Saül eût été choisi par Samuel pour être Roi, Dieu le fit en même temps & Monarque, & Prophète (a).

---

(a) Samuel dit à Saül : *Infiliet in te spiritus domini, & Prophetabis cum eis, & mutaberis in virum alium.* Reg. 1. Cap. 10. v. 6.

C'est le privilège d'un petit nombre de sages, d'appercevoir dans le lointain, l'éclat & les heureuses influences du génie, malgré les nuages dont la prévention & l'envie l'enveloppent au moment de sa naissance; ils ressemblent à ces voyageurs, placés sur des hauteurs au moment du lever du soleil & qui voient luire au loin ses rayons sur le sommet des montagnes occidentales, avant que l'astre étincelle du côté de l'Orient. L'expérience de tous les temps & de tous les lieux atteste que les contemporains des grands hommes, non-seulement ne profitent jamais de leurs travaux, mais leur refusent sur-tout la gloire qui leur appartient, & léguent cette dette à la postérité, toujours chargée de réparer ces éclatantes injustices; d'ailleurs ne fait-on pas qu'il faut l'intervalle de plusieurs générations pour développer les semences du génie, & mûrir la reconnoissance des peuples? SAINT LOUIS fut trop grand pour ne pas subir cette destinée. Plus on avance dans les âges suivans, plus on remarque ses bienfaits. Ses Barons résisterent d'abord à tous ses réglemens; eh! des innovations salutaires pouvoient-elles

ne pas révolter cette foule de tyrans subalternes dont elles gênoient l'indépendance, ou plutôt ces hommes personnels qui détestoient tous les changemens utiles dont ils n'étoient pas les auteurs? Tel est, ô mon Dieu! le cœur humain depuis sa chute: le péché l'a tellement dégradé, que l'amour du bien n'auroit presque plus de prise sur lui sans sa vanité. SAINT LOUIS Roi d'une vaste Monarchie, mais referré par les usurpations des Feudataires, ne gouvernoit en effet qu'un petit Etat; ses Loix limitées d'abord à ses domaines se sont étendues dans toute la France, lorsque nos frontières ont été reculées, ou par des successions, ou par des traités, ou par des alliances, ou par des conquêtes; & renfermé sous son regne dans une enceinte trop étroite, ce foible ruisseau est devenu un fleuve majestueux à une grande distance de sa source.

Ce n'est en effet que depuis sa mort, & loin de son siècle que SAINT LOUIS, qui n'étoit pendant sa vie qu'un sage sur le Trône, est devenu le véritable Législateur de la France; je ne dis pas assez, son Code même a multiplié nos conquêtes, & de même qu'autrefois

les Amorrhéens, les Hévéens & les Jébuséens, frappés de la réputation de Salomon, se reconnurent volontairement tributaires de ce Prince (a), la sagesse des Loix de notre saint Monarque a incorporé au Royaume, des Provinces entières, qui après avoir gémi trop longtemps sous le joug de l'oppression ou dans les horreurs de l'anarchie, sont venues d'elles-mêmes dans les siècles suivans, se soumettre au gouvernement François, & supplier à genoux nos Souverains de se déclarer leurs maîtres : ne demandant pour prix de leur obéissance, disoient les Députés de la Guyenne, de l'Aunis, & de la Saintonge que *les bonnes coutumes de Saint Louis* (b). Chaque serf luttant en silence dans l'intérieur de la France contre les exactions féodales, il s'est fait un effort général vers la Monarchie, qu'on a regardée comme le refuge du bonheur,

---

(a) *Universum populum qui remanserat de Amorrhæis, & Hethæis, & Pherezæis, & Hevæis, & Jebusæis, qui non sunt de filiis Israël... fecit Salomon tributarios usque in diem hunc. 3. Reg. Cap. 9. v. 20. & 21.*

(b) Voyez le Laboureur, le Gendre, Velly, Choisy, &c.

& même de la liberté. Peu à peu l'exercice du droit de Suzeraineté, plus précieux encore aux sujets qu'au Souverain depuis le regne de SAINT LOUIS, a rendu la couronne de nos Rois, le plus beau Diadème de l'Univers, parce que le Prince & l'Etat ont toujours eu un intérêt commun : soit qu'il ait fallu proscrire la servitude pour anéantir l'autorité des Grands, soit qu'il ait fallu punir la félonie pour venger les droits du peuple.

Ce n'est donc pas, MESSIEURS, dans l'histoire de ses guerres, c'est dans le Code de SAINT LOUIS que la France doit chercher les véritables causes de sa propre grandeur ; c'est-là sur-tout qu'elle doit découvrir les principes de cet heureux changement que nous observons dans les mœurs nationales dès le treizième siècle. Par ses loix contre le blasphème, & sur-tout par ses exemples de piété, SAINT LOUIS consacra le respect dû à la Religion. Le Christianisme, qui a eu la gloire de réclamer avant la raison même, en faveur des serfs, la liberté qui est la vie civile de l'homme, comme la vertu est sa vie morale : le Christianisme qui en déclarant par la bouche de ses Pontifes dans le Concile

Concile de Latran (a), ne vouloir point d'esclaves dans son sein, a enfin aboli l'esclavage en Europe : le Christianisme étoit nécessaire à Louis pour policer un Peuple en faveur duquel on auroit pû répéter cette énergique priere de David : Seigneur, faites naître un législateur parmi ces barbares, afin que les Nations les mettent au rang des hommes: *Constituè, Domine, Legislatorem super eos; ut sciant gentes quoniam homines sunt.* Non, il n'appartenoit qu'au Christianisme d'opérer une si étonnante révolution. L'amour-propre peut déterminer aux plus généreux sacrifices; cependant le plus sublime effort de la vertu n'est pas d'être vertueux avec danger, mais sans témoins: c'est le devoir du Chrétien, c'est aussi son privilège. SAINT LOUIS avoit besoin d'accréditer cette morale pour adoucir & former les mœurs dans un gouvernement dénué de principes, & il servoit utilement ses successeurs en cimentant l'o-

Psal. 9. v.

21.

(a) En 1077, le Pape Alexandre III déclara, dans le troisième Concile de Latran, que les Chrétiens devoient être exempts de servitude. Voyez le recueil des Conciles des Peres Labbe & Cossard. Tom. 10. page 457. *Ne Christiani mancipia fiant*, &c.

béissance des sujets, par les liens de la Religion. En effet la Religion chrétienne jette ses racines dans le cœur humain; & après avoir affermi les Trônes par l'amour, elle les appuie encore sur les consciences; elle détruit ce penchant funeste vers l'intérêt personnel, qui n'auroit dû naître que parmi des Sauvages, & qui nous est cependant venu des vices de la société; elle est la base des vertus sociales, civiles, & domestiques: il en est plusieurs qu'elle seule commande, & il n'en est aucune qu'elle ne perfectionne. Eh! quoi de plus utile aux peuples & aux Rois que le Christianisme? Quoi de plus propre à unir les hommes, à les faire vivre dans la paix & dans l'abondance, que la charité? Eh! MESSIEURS, c'est tout l'art de la politique de ramener les peuples par ses loix, vers les préceptes de l'Évangile.

Avec ces bienfaits de Louis, le peuple François reçut les lumières dont il avoit besoin, pour en découvrir l'importance; aussi lorsque nos peres étoient malheureux sous les regnes suivans, lorsqu'ils reprochoient publiquement à Philippe-le-Bel l'altération des monnoies, que demandoient-ils? les

*établissemens de SAINT LOUIS.* Lorsqu'ils murmuroient contre LOUIS X, vendant à l'enchère les Offices de Judicature, que demandoient ils? *les établissemens de SAINT LOUIS.* Lorsqu'ils accufoient CHARLES IV d'avoir accablé l'Etat par des dettes immenses, que demandoient-ils? *les établissemens de SAINT LOUIS.* Lorsqu'ils se plaignoient sous Philippe de Valois, des nouvelles impositions dont ils étoient surchargés, que demandoient-ils? *les établissemens de SAINT LOUIS, les établissemens de SAINT LOUIS.* Ils ne connoissoient point d'autre ressource pour se soustraire aux vexations, & ils répétoient en versant des larmes, ces paroles simples & touchantes : *Ce n'étoit pas ainsi que le SAINT Roi nous gouvernoit ; que ses Loix soient suivies !* Le sentiment du malheur ne leur arrachoit que ce seul vœu, honorable sans doute pour la Nation qui le formoit, plus honorable encore pour le Souverain qui l'avoit fait naître. La reconnoissance de la patrie imagina un hommage que SAINT LOUIS n'a partagé avec aucun autre Législateur ; la France imitant le peuple de Dieu qui célébroit avec tant de solemnité l'anniver-

faire du jour, auquel le Seigneur lui avoit donné des loix sur le Mont Sinaï (a) : la France avoit institué une fête civile en l'honneur de ce Prince; & un jour étoit consacré tous les ans dans chaque Ville, pour lire en public les *établissmens* de ce grand homme (b). O jour de triomphe & d'algrefe! où le peuple, le véritable Panegyriste des bons Rois, s'assembloit en foule pour bénir la mémoire de Louis; où les peres conduisoient leurs enfans, & se félicitoient d'être peres & François; où les laboureurs levant enfin leur tête trop long-temps courbée sous le joug des tyrans, n'avoient besoin que de répéter ce nom chéri pour faire

---

(a) La Fête des Tabernacles avoit été instituée en mémoire des trois plus grandes graces que les Israélites eussent reçues de Dieu : la sortie d'Egypte, la publication de la Loi, & l'établissement dans la terre promise.

(b) Telle fut, dit l'Abbé Velly, son application au bonheur de son Etat, que sous les regnes de plusieurs de ses successeurs, la Noblesse & les Peuples quelquefois mécontents du Gouvernement, ne demandoient autre chose sinon qu'on en réformât les abus sur les établissemens de SAINT LOUIS, qu'on lisoit une fois l'année en public, à Noyon, à Beauvais, à Amiens, &c. par reconnoissance.

pâler leurs oppresseurs, & interrompoient tantôt par les transports de l'amour, tantôt par les acclamations de la reconnoissance, le plus bel éloge funébre qu'on ait jamais prononcé en l'honneur d'un Souverain. Voilà, MESSIEURS, voilà les traits que les Historiens ont eu le malheur de raconter sans intérêt, & que l'éloquence a dédaignés pour nous fatiguer du récit des batailles!

Oublierons-nous parmi tant de bienfaits de Louis, les leçons que sa vie donne aux Rois? Sincèrement soumis à la puissance légitime des Souverains Pontifes, il mit pour toujours la France à l'abri des entreprises Ultramontaines, en élevant entre le Trône & le Saint-Siége le rempart sacré de nos libertés. Sa Pragmatique Sanction qui conserva pendant si long-temps à l'Eglise Gallicane le droit des élections, apprit à Philippe-le-Bel, à Louis XII, & à ce bon Henri, dont la mémoire est si douce aux cœurs François, l'art de concilier le respect dû au Chef de l'Eglise avec la résistance qu'ils pouvoient opposer à un Souverain temporel, lorsque la foi n'étoit plus l'objet immuable de ses décrets. Son ame s'élevoit

dans toutes les occasions où les prérogatives de sa couronne étoient menacées; il déployoit alors une fierté & un courage qu'on pourroit croire incompatibles avec la douceur de son caractère, & la profonde humilité de son cœur, si l'on ne savoit pas que la vertu toujours modeste lorsqu'on oublie ses sacrifices, devient intrépide quand on lui conteste ses droits.

Qui croiroit que parmi toutes les vertus de ce grand Prince, celle que son siècle lui pardonna le moins, ce fut cette piété éminente, qui est toujours dans le cœur des Rois la sauve-garde la plus sûre des peuples? Les clameurs furent portées à un tel degré d'audace, que S. Louis daigna faire lui-même son apologie. *On blâme, disoit-il, Joinville. mon assiduité à la priere; mes affaires n'en souffrent pas. On ne se plaindroit point si je me livrois à la dissipation.* La piété de Louis ne le déroba jamais à ses devoirs; elle ne fut en lui, qu'une vertu de plus, d'autant plus précieuse à ses sujets, qu'elle ajoutoit le ressort puissant de la Religion à tous les autres mobiles qui le portoient au bien public. Pieux sur le trône, il fût concilier l'humilité d'un pénitent avec la

magnificence d'un Roi, les macérations d'un solitaire avec la pompe d'un Héros, le zèle pour la gloire de Dieu avec cette sensibilité qui chérit tous les hommes comme ses images.

SAINT LOUIS fut sensible; mais n'entendez point par ce mot, MESSIEURS, la sensibilité momentanée de ces hommes dont les paupières s'humectent de larmes à la vue de l'infortune, tandis que leur cœur toujours sec est inaccessible à la pitié. La sensibilité de SAINT LOUIS fut simple & profonde: il fut aimé de son peuple parce qu'il l'aima; & lorsque le tombeau sembla s'ouvrir devant lui au milieu de sa course, on vit le péril du Prince devenir le péril de la nation, & un combat de tendresse entre un peuple consterné qui ne pouvoit plus pleurer, & un Souverain adoré qui se survivoit à lui-même pour être témoin des longs regrets qu'il devoit laisser après lui. Long-temps après la mort du Comte d'Artois, SAINT LOUIS ne conçoit pas qu'un autre de ses frères puisse se permettre des amusemens innocens. *Hélas!* s'écrie-t-il, en jettant dans la mer les instrumens du jeu qu'il lui arrache des mains, *il n'y a encore* Joinville.  
*que huit mois que notre frere est des-*

*cendu dans la tombe, & vous êtes assez malheureux pour en être déjà consolé!* Observez ce transport de tendresse fraternelle dans son principe; il ne perd rien de son énergie lorsqu'il s'étend & se transforme en amour de l'humanité.

SAINTE LOUIS monte un vaisseau que les Pilotes jugent incapable de résister à la longueur du voyage & aux assauts de la tempête; les généreux Chevaliers François s'assemblent autour de leur Roi, le conjurent de passer dans un autre navire, & se disputent déjà une place dans le sien. Les prières, les larmes, & encore moins le péril ne peuvent déterminer LOUIS; ce Monarque sensible est accoutumé à respecter la dignité d'homme dans tous ses semblables, & ses voyages d'outremer ont fortifié ce sentiment précieux au milieu de ces vastes abymes, où les hommes s'aperçoivent qu'en dépit de l'opinion, Dieu les a faits tous égaux.

Joinville. *Ma place, dit LOUIS, est celle du danger; je ne veux pas conserver mes jours aux dépens de ceux de mes sujets. Il n'en est aucun dont la vie ne me soit aussi précieuse que la mienne propre.*

Où m'emporte, MESSIEURS, mon admiration pour SAINTE LOUIS? Je célèbre

des vertus qu'il a pratiquées dans une terre étrangère, & je crois entendre autour de moi les murmures que l'on ne cesse de répéter depuis le treizième siècle. Puisqu'enfin mon sujet m'oblige de parler de ces guerres que l'on attend dans l'Eloge de SAINT LOUIS comme le double écueil du Héros & de l'Orateur, j'avoucrâi d'abord que la Religion s'étant établie sans autres armes que la charité, veut régner sur les hommes par l'ascendant de la persuasion, & non par l'effroi des meurtres; *que le temps est venu, où selon* l'oracle de l'Evangile, *Dieu ne sera plus adoré ni à Samarie ni à Jérusalem, mais sur toute la terre en esprit & en vérité;* mais je dirai aussi, que si l'on examinait avec la même rigueur les motifs de toutes les guerres, on en trouveroit peu dans l'histoire de plus justes que les Croisades; que la malignité du siècle ne les condamne aujourd'hui que parce qu'un Saint les a continuées, puisque tous les autres Souverains croisés échappent à la censure, & sont absous ou laissés dans l'oubli; qu'on reproche plutôt à notre Monarque sa défaite que son émigration, & qu'il ne lui a manqué

Joan. c. 4.  
v. 23.

que des succès pour obtenir des éloges. Mais s'il faut une apologie plus particuliere pour justifier SAINT LOUIS d'avoir adopté la seule entreprise pour laquelle l'Europe se soit jamais réunie, interrogeons les faits, & prononçons.

Le pèlerinage du Roi Robert à Rome fut le premier germe des guerres saintes. Les Chevaliers François persuadés que l'univers touchoit au terme de sa durée, regardoient le voyage de Jérusalem comme une espèce de sacrement qui effaçoit tous les crimes; & l'on conçoit combien ces pénitences militaires avoient d'attraits pour une noblesse belliqueuse qui ne connoissoit que la gloire des batailles. Depuis deux cens ans des flots de croisés s'étoient précipités vers l'Asie, lorsque SAINT LOUIS prit la Croix; & les Européens n'alloient plus dans la Palestine en conquérans, mais en défenseurs, pour racheter des compatriotes, des amis, des freres. Or, MESSIEURS, dans un siècle où un berger enthousiaste (a), au sein même de la Capitale, devenoit chef de cinquante mille brigands; dans un siècle où l'on voyoit de nom-

---

(a) Cet imposteur s'appelloit Jacon, gims

breuses armées d'enfans (a) mettre l'Europe en feu ; dans un siècle où tout ce que la Religion éplorée avoit pu obtenir par ses Conciles en faveur de l'humanité, c'étoit *la trêve du Seigneur*, c'est-à-dire, deux jours d'interruption dans chaque semaine pour les assassinats, SAINT LOUIS forcé d'opter entre une guerre étrangère & des massacres domestiques, dût préférer une expédition militaire à ces épouvantables séditions (b). Mais puisque SAINT LOUIS ne pouvoit éloigner ces calamités qu'en prenant les armes, n'étoit-il pas plus sage de combattre des peuples avec lesquels il n'étoit lié par aucun traité, qui retenoient ses sujets dans les fers, & dont il ne pouvoit ni craindre le ressentiment, ni tolérer les outrages ? Ah ! si SAINT LOUIS sortoit tout-à-coup du tombeau pour se

---

(a) Plus de 50 mille enfans se croisèrent & s'embarquèrent à Marseille ; les uns firent naufrage, les autres furent vendus en Egypte par leur propres conducteurs, & il n'en revint pas un seul en France.

(b) Si Charles IX plus docile aux conseils de l'Amiral de Châtillon, eut déclaré la guerre à l'Espagne, il auroit épargné bien des malheurs à la France.

justifier lui-même au milieu de cette  
assemblée : « Eh quoi, diroit-il, eh  
» quoi, François, vous chez qui j'au-  
» rois dû trouver des défenseurs, c'est  
» vous qui vous élevez contre moi ?  
» Je demande justice à ma nation con-  
» tre l'histoire qui m'a méconnu. Trans-  
» portez-vous dans le siècle où je vi-  
» vois ; vos peres avoient blâmé Phi-  
» lippe I & d'autres Rois mes ancê-  
» tres de n'avoir pas pris la Croix, &  
» ils me reprochoient déjà la même  
» indolence. Vous êtes Chrétiens. Eh  
» bien ! la Cité sainte étoit la proie des  
» infideles, le tombeau de Jésus-Christ  
» étoit profané tous les jours par le  
» sang de ses disciples qu'on y répan-  
» doit à grands flots. Vous êtes Fran-  
» çois. Eh bien ! il n'y avoit pas un  
» François qui n'eût des parens cap-  
» tifs chez les Sarrasins, & qui ne fut  
» disposé à les venger sans moi ; ce-  
» pendant ces Chrétiens gémissant dans  
» les fers étoient mes sujets ; ils m'invo-  
» quoient comme le seul libérateur qu'ils  
» pussent attendre, moi qui avois ceint  
» l'épée de Chevalier, & m'étois lié  
» par un serment à la défense de mes fre-  
» res. Pouvois-je refuser mon bras à ces  
» infortunés, auxquels on n'offroit que

» l'alternative de l'apostasie ou du mar-  
 » tyre? Eh! que penseriez-vous donc  
 » de moi, si j'avois été assez déloyal,  
 » assez peu digne du trône pour les aban-  
 » donner? Il fut Roi de France, diriez-  
 » vous aujourd'hui, & il laissa périr  
 » soixante mille François dans les ca-  
 » chots de la Syrie; mon nom n'est point  
 » flétri de cette tache; vos censures ne  
 » me touchent plus ». Voilà des motifs  
 que SAINT LOUIS pourroit alléguer avec  
 confiance, MESSIEURS, pour excuser son  
 émigration, & moi j'ajouterai : Il attira  
 ses grands Vassaux dans la Syrie, & il  
 abolit le gouvernement féodal; il  
 chassa de l'Europe les Musulmans qui  
 ravagoient l'Italie depuis deux siècles;  
 il créa une marine puissante pour soute-  
 nir ces guerres saintes auxquelles la  
 France doit l'origine de son commerce  
 & de sa navigation. Eh! où en seriez-  
 vous sans les Croisades? Avez-vous donc  
 oublié que vos mœurs n'ont perdu cette  
 rouille de barbarie qu'elles avoient con-  
 tractée dans les marais de la Germanie  
 d'où vous sortez, qu'à la vue des vil-  
 les policées & des peuples civilisés de  
 la Grèce? Vous n'eussiez point acquis  
 dans vos propres foyers cette urbanité<sup>(a)</sup>

(a) Voyez cette raison, & plusieurs autres

que votre esprit imitateur saisit dans la patrie des arts. Quels progrès avoit fait la raison parmi vous depuis la fondation de la Monarchie? En vous arrachant à vos climats pour vous conduire à la source des lumières, SAINT LOUIS alluma en vous la soif des sciences; & après avoir amené de son pays des esclaves & des barbares, il lui rendit des sujets & des hommes. Ah! plaignons ce grand Roi d'avoir acheté aux dépens de sa gloire, le bonheur d'une ingrate postérité.

Dieu qui avoit choisi SAINT LOUIS pour terminer ces guerres, & qui dût refuser des victoires à ces armées pour punir leurs crimes, Dieu fit du moins éclater les plus rares talens & les plus héroïques vertus dans SAINT LOUIS Général, Captif & Martyr. A la vue des côtes d'Egypte, à la vue de ces régions qu'il veut conquérir à Jesus-Christ, sa foi redouble son courage; il s'élançe l'épée à la main au milieu des flots; il n'a besoin que de se mon-

---

relatives à l'utilité des Croisades, philosophiquement discutées dans l'*Introduction à l'histoire de Charles-Quint*, l'un des morceaux les mieux écrits que nous ayons dans notre langue.

trer pour disperser une multitude de Sarrasins qui couvroient le rivage, il s'empare de Damiette; les autres conquérans éternisent leurs triomphes par des ravages, Louis ne signale ses conquêtes que par des bienfaits. Comptez toutes ces Cités que vous voyez si florissantes, Acre, Césarée, Joppé, Philippe, Sidon, toutes ces Villes fortifiées, reconstruites, policées, enrichies : ce sont les places que SAINT LOUIS a emportées d'assaut, & les honorables monumens de ses victoires. Déjà l'armée chrétienne a passé le Tanis : tout change, tout se bouleverse; l'Egypte entière alloit être conquise, & l'imprudente valeur du Comte d'Artois donne des fers à Louis dans ces mêmes plaines de la Massoure (a), d'où

---

(a) SAINT LOUIS fut fait prisonnier à la bataille de la Massoure, auprès de la petite Ville de Cassel. Au moment où les Sarrasins s'emparèrent de lui, il étoit si tranquille, qu'il demanda son bréviaire à son Aumônier pour dire ses Nones. *Ludovicus Rex in manus Sarracenum incidit, & cum videret horam diei nonam inclinare ad vesperam, petiit à quodam capellano suo Breviarium, ut Laudes Domino decantaret.* Nangis, page 356. Duchesne, Tome 5. Tout le monde sait que le Roi Jean fut égale-

il devoit étendre sa domination sur tous les bords du Nil. Il n'a fallu qu'un jour, il n'a fallu qu'une heure pour faire d'un Roi de France un esclave. Louis esclave! mais ses sujets ne voyent-ils pas qu'il est encore leur Roi, puisqu'il offre de leur sacrifier sa liberté & sa vie? Mais les Sarrasins ne voyent-ils pas qu'il est encore Roi, lui qui ne veut point donner d'autre caution que sa parole, point d'autre rançon pour sa personne qu'une ville fortifiée, lui qui entend un Sarrasin lui dire, le poignard levé sur sa tête, *Arme-moi Chevalier, ou tu meurs*, & qui lui répond dans les fers, *Fais-toi Chrétien si tu veux recevoir cette consécration militaire, ou frappe & connois un Chevalier.*

Joinville

Les chaînes de Louis sont enfin rompues, il rentre dans son Camp. Un Sarrasin attaqué d'une maladie contagieuse en communique le venin à l'armée Françoisise, à cette foule de croisés déjà accablés du poids de la guer-

---

ment fait prisonnier à Poitiers, & François I à Pavie. Lorsque Philippe le Hardi revint en France après la mort de SAINT LOUIS, il ne rapporta que des cercueils; il avoit perdu dans ses voyages d'Outremer son frere, sa femme, son oncle & son beau frere.

re, & exténués par les lentes atteintes de la famine; & la complication de ces désastres déploie pour la première fois sur une seule Nation l'image épouvantable de trois fléaux réunis. En butte à des perfides qui ont mis à prix la tête de tous ses soldats, & la sienne propre, sans autre boisson que des eaux empoisonnées qui consomment les entrailles, comment répondra Louis au brave Almoadan qui lui fait demander jour pour donner le combat? *Assigner un jour*, lui dit-il, *ce seroit excepter tous les autres : demain, aujourd'hui, à présent même.* Il livre, il gagne la bataille, & de ses mains triomphantes il secourt les blessés & rend à ses soldats les derniers devoirs de la sépulture; mais cette victoire a mis le comble à ses revers; il a vu tomber à ses côtés sa plus brave noblesse, & ses propres enfans. Tout ce qui l'environne lui rappelle des pertes, tout ce qui lui appartient lui demande des larmes, tout ce qui l'approche lui annonce des malheurs. L'un lui apprend la défaite de ses troupes, l'autre la prise de ses places : celui-ci les ravages de la contagion dans son Camp, celui-là le désespoir de ses soldats tourmentés par

Joinville.

la faim, un autre le danger de la Reine expirante dans les douleurs de l'enfantement; leve-t-il le rideau qui lui cache la France? Il voit descendre sa mere au tombeau, & son Royaume menacé d'une invasion; Fils, Epoux, Frere, Pere, Ami, Guerrier, Roi malheureux, il revient dans ses Etats pour y rétablir l'ordre, mais le souvenir de ses malheurs ne peut ébranler son courage, & il se hâte d'accomplir les desseins de la Providence qui l'appellent à Tunis. De nouveaux revers l'attendoient au terme de sa carrière. Accourez, François, venez recevoir les derniers soupirs de votre Roi, ce sont des vœux qu'il forme encore pour votre félicité. Représentez-vous ce grand homme, lorsqu'il assemble autour de son lit sa famille éplorée, & que d'une voix éteinte, la bonté du Monarque surmontant la tendresse du pere, il recommande le peuple François à ses enfans, au moment où il leur fait ses derniers adieux. *Mon fils*, dit-il au Prince qui doit lui succéder, *mon fils*, aime la vérité, sois toujours pour elle contre toi; rends tes sujets heureux, tes jours seront purs & sereins; plus tes Villes seront florissantes, plus tes

*ennemis craindront de l'attaquer.* Il demande son fils toutes les fois qu'on l'avertit d'un nouveau désastre, il le serre entre ses bras, il le bénit, il meurt. O mon Dieu! tous les cœurs émus vous interrogent par leurs soupirs; vous êtes la suprême justice : eh! ne rompez-vous donc jamais cette alliance antique & effroyable du malheur avec la vertu? Qu'ai-je dit? Dans l'ordre de vos décrets le malheur même change de nature, il devient une grace, & je ne dois que vous bénir des infortunes que je déplore.

Grand Roi! aujourd'hui le protecteur d'une Nation dont vous fûtes le pere (a),

---

(a) Je ne peux pas me refuser au plaisir de transcrire l'éloge admirable de SAINT LOUIS, que l'immortel Fenelon nous a laissé dans une de ses lettres au Duc de Bourgogne «  
 » SAINT LOUIS, imitez votre pere. . . SAINT  
 » LOUIS s'est sanctifié en grand Roi. Il étoit  
 » intrépide à la guerre, décisif dans les con-  
 » seils, supérieur aux autres hommes par la  
 » noblesse de ses sentimens, sans hauteur, sans  
 » présomption, sans dureté; il suivoit en tout  
 » les véritables intérêts de la Nation, dont il  
 » étoit autant le pere que le Roi; il voyoit  
 » tout de ses propres yeux dans les affaires  
 » principales; il étoit appliqué, prévoyant,  
 » modéré, droit & ferme dans les négociations,  
 » ensorte que les étrangers ne se fioient pas

votre peuple prosterné aux pieds de  
 vos autels, vous invoque ici par ma  
 bouche. Jetez un regard propice sur  
 ce Royaume qui vous fut si cher, &  
 affermissez parmi nous la foi de nos  
 ancêtres; afin que la France voie tou-  
 jours l'heureux accord des talens avec  
 la piété, de l'autorité avec la bienfai-  
 sance, des vertus nationales avec les  
 vertus chrétiennes. Nous ne vous adres-  
 sons plus qu'un seul vœu qui les ren-  
 ferme tous : perpétuez votre postérité

---

» moins à lui que ses propres sujets. Jamais  
 » Prince ne fut plus sage pour policer les peu-  
 » ples, & pour les rendre tout ensemble bons  
 » & heureux. Il aimoit avec tendresse & con-  
 » fiance tous ceux qu'il devoit aimer; mais il  
 » étoit ferme pour corriger ceux qu'il aimoit  
 » le plus, quand ils avoient tort. Il étoit no-  
 » ble & magnifique, selon les mœurs de son  
 » temps, mais sans faste & sans luxe. Sa dé-  
 » pense, qui étoit grande, se faisoit avec tant  
 » d'ordre, qu'elle ne l'empêchoit pas de déga-  
 » ger tout son domaine. Long-temps après sa  
 » mort, on se souvenoit encore avec attendrif-  
 » sement de son regne, comme de celui qui de-  
 » voit servir de modèle aux autres; on ne par-  
 » loit que des poids, des mesures, des mon-  
 » noies, des coutumes, des loix, de la police,  
 » & du regne du bon Roi SAINT LOUIS: on  
 » croyoit ne pouvoir mieux faire, que de rame-  
 » ner tout à cette regle. Soyez l'héritier de ses  
 » vertus avant que de l'être de sa Couronne »

sur le Trône des François; prolongez par votre intercession au-delà des bornes ordinaires de la vie, les jours du Monarque bien aimé qui nous gouverne, & préparez le bonheur de nos neveux en attirant les plus abondantes bénédictions du Ciel sur les précieux rejettons de votre race chérie, l'amour & l'espérance de la Nation. Ajoutez ces bienfaits au bienfait inestimable de votre regne; rétablissez parmi nous la candeur, la simplicité, la franchise, la loyauté, les mœurs, & la religion, qui ont honoré le nom François pendant tant de siècles; afin qu'après avoir joui de votre protection sur la Terre, nous puissions partager votre gloire dans le Ciel. Ainsi soit-il.





PANÉGYRIQUE

DE

SAINT AUGUSTIN,

EVÊQUE D'HYPHONE,

ET DOCTEUR DE L'EGLISE,

PRONONCÉ

DANS L'EGLISE DES GRANDS AUGUSTINS,

*Le 28 Août 1775,*

En présence de l'Assemblée générale  
du Clergé de France.

PANÉGYRIQUE

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE AUGUSTIN,

EVÊQUE D'HYPONE,

ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE,

PAR

M. L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE,

DE LA SOCIÉTÉ

DES SAVANS DE L'ACADÉMIE ROYALE  
DES ÉPIQUES DE FRANCE.

PANÉGYRIQUE



# PANÉGYRIQUE DE SAINT AUGUSTIN.

*Erit vobis in portentum : juxta omnia quæ fecit  
facietis, & scietis quia ego Dominus Deus.*

Il fera pour vous un prodige : vous imitez  
ce qu'il a fait, & vous saurez que je suis le  
Seigneur votre Dieu.

*Paroles du Prophète Ezéchiel, Chap. 24. v. 24.*

MESSEIGNEURS,

**L**E grand nom de l'Evêque d'Hyppo-  
ne se reproduit dans tous nos Discours ;  
il retentit chaque jour dans nos Tem-  
ples, & il semble que nous ne puis-  
sions plus monter dans ces Chaires  
chrétiennes sans nous appuyer sur les  
écrits de SAINT AUGUSTIN ; mais les  
Evêques de France lui décernent au-  
jourd'hui un nouvel hommage. Ils vien-  
nent rendre de solennelles actions de  
graces à l'Être suprême pour l'inesti-  
mable présent dont il a enrichi son  
Eglise en lui donnant un si invincible

L

défenseur : & au moment où j'ouvre la bouche pour exalter ce bienfait du Ciel, un autre objet se présente à ma pensée. Pontifes d'Israël, la renommée de l'Evêque d'Hyppone vous annonce éloquemment la gloire à laquelle vous pouvez prétendre ; imitez-le , dit le Très-haut, je ferai descendre mes plus abondantes bénédictions sur votre Apôtolat, & vous saurez que je suis le Seigneur votre Dieu : *Erit vobis in portentum, &c.*

Pour célébrer en présence de l'Eglise Gallicane ce grand homme, qui en consacrant son génie à la défense du Christianisme se montra toujours supérieur à son siècle, & qui honorerait aujourd'hui le nôtre, que dois-je dire ? que puis-je taire ? Si j'avois à louer un bon Roi devant une assemblée de Rois, je ne discuterois point sans doute les principes de la politique, je peindrois la vertu sur le trône, & je ne croirois m'être acquitté de mon ministère qu'après avoir enflammé l'émulation de cet auditoire de Souverains. Chargé de prononcer aujourd'hui l'éloge d'un Evêque devant des Evêques, je suis autorisé sans doute, MESSIEIGNEURS, par vos talens & par

vos vertus, à vous proposer pour modèle le Pontife d'Hyppone. Je n'entrerai donc point dans les profondeurs dogmatiques. A l'exemple de Prosper je célébrerai les victoires d'AUGUSTIN, mais je n'analyserai point ses controverses. Je marquerai le concours de son érudition avec son éloquence, de son zèle avec sa douceur, de son humilité avec ses triomphes; & tandis que je raconterai des faits vous les appliquerez vous-mêmes au but moral de ce Discours. Ne pouvant instruire mes maîtres dans la doctrine du salut, je tâcherai d'émouvoir les cœurs sensibles; & forcé de me borner dans un si vaste sujet en rapprochant les lieux, les hommes, les places, les siècles, je choisirai dans l'histoire de l'Evêque d'Hyppone les traits les plus appropriés à cette auguste assemblée; car vous étiez présens à mon esprit, MESSIEGNEURS, quand je composois l'éloge d'AUGUSTIN, & je me suis transporté d'avance dans cette Chaire toutes les fois que j'ai médité sur sa gloire.

C'est dont ici que je dois interroger les Annales de l'Eglise. Placé entre le corps des premiers Pasteurs & l'Autel du Dieu vivant, je vais établir,

sur les faits que me présentera l'Histoire d'AUGUSTIN, les services que la Religion peut attendre d'un grand Evêque, & la gloire qu'un grand Evêque peut attendre de la Religion. Il n'appartient qu'à l'Evêque d'Hyppone de recevoir un pareil hommage; & c'est sans doute une merveille unique dans les fastes de la Religion, de trouver dans la vie d'un seul Pontife, tous les traits qui doivent former ces deux tableaux. *Erit vobis in portentum: juxtâ omnia quæ fecit facietis, & scietis quia ego Dominus Deus.*

MESSEIGNEURS, la hauteur de mon sujet, & la foiblesse de mes talens, sollicitent aujourd'hui votre indulgence; mais la gloire de l'Evêque d'Hyppone n'a pas besoin des prestiges de l'art. Votre présence le louera mieux que mes paroles; & vos exemples persuaderont tous les prodiges que je vais raconter. Avant de m'élever à ces grands objets, le secours du Ciel m'est nécessaire; je l'implore par l'intercession de Marie. *Ave, Maria,*

## PREMIERE PARTIE.

MESSEIGNEURS,

**R**Eprésentons - nous, à la naissance d'AUGUSTIN, l'Europe inondée de barbares; le trône des Césars transporté ou plutôt enseveli dans l'Orient; des usurpateurs sans génie se disputant un diadème avili, & toujours flottant sur le front d'un fantôme sans autorité; Rome déchue, je ne dis pas seulement de son antique liberté, mais encore de cette brillante servitude dont elle osa s'enorgueillir, lorsque ses premiers Empereurs daignoient encore caresser sa fierté en lui présentant le frein, & les descendans des arbitres du monde ne connoissant déjà plus d'autres révolutions que les changemens d'opresseurs; les Gaules ravagées par des séditions intestines, qui ravirent à cette malheureuse contrée ses mœurs, ses loix, ses habitans, & jusqu'à son nom; le Christianisme agité par les longues secousses que lui imprimèrent & ses désastres & ses victoires, s'appuyant alors sur le sceptre de Constantin; toutes les Religions

de l'Univers ébranlées à la fois à l'approche de l'Évangile, & chaque enthousiaste voulant former de leurs débris de nouveaux cultes : espèce d'anarchie religieuse, où toutes les opinions engendrèrent des Sectes, & où les Hérétiques forcèrent l'Église, encore dégoûtante du sang de ses Martyrs, de regretter la hâche de ses anciens tyrans.

Enfans des hommes! celui à qui il appartient d'opérer des prodiges, étend sa main du haut des cieux, pour renouveler la face du Christianisme; mais comment exécutera-t-il un si grand dessein? Il faut qu'il suscite un nouvel Apôtre, doué d'un génie vaste, qui approfondisse toutes les sciences, d'une éloquence véhémence, qui entraîne tous les esprits, d'une sensibilité pénétrante, qui s'ouvre tous les cœurs. Il faut qu'il lui donne assez d'humilité pour consacrer à la Religion les plus riches présens de la nature, assez de vertus pour conformer ses mœurs à sa croyance, ou plutôt, le dirai-je? il faut, pour lui assurer la confiance de l'Univers, qu'il le conduise d'abord lentement à la vérité & à la sainteté, à travers les préju-

gés & les passions. AUGUSTIN! c'est donc toi que Dieu doit accorder à son Eglise.

Providence de l'Éternel, que vos voies sont incompréhensibles! Je vois naître dans les murs de Tagaste, vers le milieu du quatrième siècle, un homme livré à toutes les tentations de l'indigence, à tous les écueils du talent, à tous les dangers de l'ambition, à tous les excès de la débauche; un homme célèbre tour-à-tour à Madaure & à Carthage, où il multiplie ses connoissances & déprave ses mœurs; un homme, qui après avoir été chassé avec ignominie de la table de Monique, sa mere, signale son génie par des écarts, déplore l'immortalité de son ame, & rougit de quelques restes de vertu échappés du naufrage de son innocence. Mais bientôt honteux de s'être abaissé à tous les dogmes rampans de Manès & de l'astrologie, il croit se relever; & de peur d'être égaré par de nouveaux imposteurs, il court se précipiter à Rome, dans le chaos du Scepticisme. *Il se tournera à droite, dit Isaïe, & il sera tourmenté par la faim; il se tournera à gauche, & il ne sera point rassasié; il verra Manassès contre Ephraïm, Ephraïm contre Ma-*

*nassès, & Manassès & Ephraïm conjurés ensemble contre Juda (a). Grand Dieu! qu'attendez-vous, pour faire éclater votre puissance? O Dieu! s'écrie le Roi Prophète, & mon Dieu! les collines se sont élevées à votre voix, & les campagnes sont descendues dans les vallons. O Dieu! tous vos enfans sont dans l'attente de vos largesses. Ouvrez-vous votre main? ils sont comblés de trésors. Refusez-vous l'esprit de vie? ils tombent en défaillance, & rentrent dans la poussière (b).*

Hélas! qui l'oseroit penser, que de ces écoles du mensonge, va sortir le plus ardent, le plus infatigable défenseur de l'Evangile? *Mes pensées, poursuit l'Eternel, ne sont pas vos pensées (c).*

(a) *Et declinabit ad dexteram & esuriet; & comedet ad sinistram, & non saturabitur. Manasse Ephraim, & Ephraim Manassem, simul ipsi contra Judam. Isai. 9. 20.*

(b) *Ascendunt montes & descendunt campi in locum quem fundasti eis... omnia à te expectant ut des illis escam in tempore. Aperiente te manuum tuam omnia implebuntur bonitate; auferes spiritum eorum, & deficient, & in pulverem suum revertentur. Psal. 103. v. 8. 27. 28. 29.*

(c) *Non enim cogitationes meæ cogitationes vestrae. Isai. 55. 8.*

Je transforme à mon gré les instrumens du vice, en vases d'élection. Il dit : les ténèbres se dissipent, le voile tombe, les yeux s'ouvrent, les Pauls & les AUGUSTINS sont changés en Apôtres.

Déjà poussé par l'ambition qui le domine, le jeune Rhéteur AUGUSTIN vole à Milan, & vient donner des leçons d'éloquence à la Cour de Valentinien. *Pose les mains*, puis-je lui dire ici, avec le Prophète Isaïe, *pose les mains comme un aveugle le long des murs de ton lycée, & marche dans les ténèbres au milieu des clartés du midi* (a). A ton approche, Ambroise, l'intrepide Ambroise, effrayé de ta renommée, ordonne des prières publiques, pour conjurer le Ciel de préserver son peuple de la séduction de ton génie. Ton orgueil ne voit qu'un hommage dans cette précaution ; & pour en mieux sentir le prix, tu t'empresses d'assister aux instructions de l'Evêque de Milan, & de comparer son talent à sa célébrité. Je vois en effet AUGUSTIN parmi les Auditeurs de ce

---

(a) *Palpavimus sicut Cæci parietem, & quasi absque oculis atrectavimus, imegimus meridie quasi in tenebris.* Isai. 59. 10.

grand Apôtre des Rois, & aussi-tôt il est profondément frappé de l'auguste assemblage du génie, de la vérité & de la vertu. Mais plus il admire l'éloquence d'Ambroise, plus il se met en garde contre la persuasion. Un rayon de lumière l'épouvante ; il fuit, & ce Pyrrhonien, qui doutoit de tout, conçoit sur ce doute universel de nouveaux doutes, remords précieux de l'esprit, heureux tourmens de la grace, qui enfante la vérité. Seul au milieu de ses incertitudes, il interroge toutes les sectes, & il n'en reçoit plus que des réponses de mort : il résiste, il cède ; il s'éloigne, il revient ; il lutte, il succombe ; il brave, il gémit, il tremble. Insensiblement tous ses principes tombent, tous ses appuis échappent de ses mains. Alors Monique prie, Ambroise tonne : le coup de la grace part du haut de la chaire de Milan, ou plutôt du haut du trône de l'Éternel : AUGUSTIN est renversé, AUGUSTIN est relevé, & la foi le prosterne aux genoux de son vainqueur, qui répand sur son front l'eau sainte du baptême.

Avec quelle ardeur AUGUSTIN, régénéré à son septième lustre, fait in-

continent de la cause du Christianisme sa propre cause, & marche d'un pas rapide & ferme contre les ennemis de la Religion! A peine est-il *revêtu des armes de lumiere*, qu'il se transporte au siège même de l'erreur, & court attaquer les Sceptiques, jusques dans les murs de Rome. Comment du milieu de cette arène manifestera-t-il à tout l'Univers, les fondemens inébranlables de sa nouvelle croyance? Il compose, dans l'intervalle d'une seule année, ses *Soliloques*, ses *Traité de l'immortalité de l'ame*, des *mœurs des Chrétiens*, du *libre arbitre*, de la *véritable Religion*, & cette savante *Apolo- gie de la Genèse*, où il descend de toute la hauteur de son génie, pour mettre la familiarité de son élocution de niveau avec l'intelligence de tous les peuples.

Mais Rome est un théâtre trop brillant pour un Néophyte, qui veut éviter tout éclat dans sa conversion, de peur, dit-il, qu'on ne l'accuse de chercher à paroître grand jusques dans sa pénitence. C'en est fait : l'humble solitude de Tagaste l'emporte dans son cœur sur les attraits de Rome & de la gloire; & comme si la Providence

Ephes. 6.

Confess.  
lib 9. Cap.  
9.

vouloit marquer désormais tous les pas d'AUGUSTIN par des monumens, il croit se cacher dans la retraite, il ne fait qu'illustrer son asyle; & en y entrant, il devient à son insû l'infirmité des Monastères en Afrique. Eh! que ne puis-je, MESSEIGNEURS, arrêter vos regards sur ce Séminaire d'Evêques, sur cette colonie de Saints! Vous verriez AUGUSTIN rehaussant l'état Religieux par le ressort de la considération publique, se dépouillant de tout en faveur des pauvres, refusant les successions des peres qui déshéritent leurs enfans, défendant de consacrer les vierges avant leur vingt-cinquième année (a), prescrivait à ses Moines

---

(a) Cette loi est du troisième Concile de Carthage, tenu en 397, & tous les Historiens Ecclésiastiques l'attribuent unanimement à SAINT AUGUSTIN, qui fut l'ame de cette assemblée, & le rédacteur des Actes. Il ne faut point confondre cette consécration solennelle des Vierges avec l'émission des vœux telle qu'on la fait aujourd'hui. Le Pere Thomassin a très-bien distingué ces deux sortes de professions, dont l'une est solennelle & l'autre sans solennité, *discip. Eccl. l. 1. p. 3. Ch. 42, 52, 53, 54.* La discipline actuelle de l'Eglise fixe encore parmi nous à vingt-cinq ans l'âge requis pour la con-

le travail des mains, sacrifiant leurs biens à la rançon des esclaves, qui viennent en foule entourer, & presser, & bénir l'auteur de leur liberté, au moment où il immole lui-même la sienne sous le joug du Seigneur; mais il faut avancer. Grand Dieu! qui avez promis *de glorifier les humbles, & de les planter pour les faire fleurir*, laissez-vous plus long-temps dans la solitude l'homme le plus digne d'honorer votre Eglise? Trois années d'obscurité pour AUGUSTIN! d'obscurité? Intimidé par l'éclat de sa réputation, il n'ose déjà plus passer dans les Villes Episcopales, pendant la vacance des sièges; il croit du moins pouvoir aller avec la multitude entendre assidument Valère, Evêque d'Hyppone, lorsqu'un jour, ce Pontife l'apercevant parmi ses auditeurs, s'interrompt brusquement au milieu de son discours, & demande à son peuple qu'on lui désigne un Prêtre pour partager ses fonctions. Tous les regards se portent à la fois sur AUGUSTIN: on le

Eccl. 10.  
18.

---

fécration solennelle des Vierges. Voyez le Pontifical Romain, Chapitre, *de consecratione Virginum.*

faïsit avec violence; on l'entraîne fondant en larmes aux pieds de Valère; & les acclamations publiques sollicitent pour lui l'imposition des mains.

O modeste AUGUSTIN, te voilà donc revêtu, malgré ton humilité, du Sacerdoce de Jesus-Christ! mais ton éloquence est perdue pour le peuple d'Hyppone. Les loix de l'Eglise d'Occident ont réservé le ministère de l'instruction aux seuls Evêques, & si cette barriere ne tombe devant toi, la plus éclatante lumiere va se consumer sous le boisseau. Valère réclame contre les loix: AUGUSTIN en est excepté. Trop grand pour s'abaisser aux précautions de l'envie, ce généreux vieillard n'écoute que son zèle, rend hommage au talent qui doit l'effacer, & immolant sa renommée à la gloire de la Religion, il conduit lui-même son disciple par la main dans la chaire d'Hyppone. AUGUSTIN n'y a pas encore ouvert la bouche: sa seule présence devient l'époque d'une nouvelle discipline dans l'Eglise d'Occident; & à sa suite tous les Prêtres exercent, sous les yeux & par l'autorité des Evêques, cette fonction de l'Apostolat. C'est donc à toi, AUGUS-

TIN , que je dois l'honneur d'être assis dans cette chaire , & de prononcer ton éloge devant cette auguste Assemblée.

Bientôt l'Eglise d'Afrique s'assemble dans les murs d'Hyppone. D'une voix unanime les Pontifes demandent que leurs séances s'ouvrent par un discours d'AUGUSTIN ; & tandis qu'auparavant un Prêtre ne pouvoit parler devant un Evêque , le Prêtre AUGUSTIN prêche en présence d'un Concile , cette célèbre *explication du Symbole* , l'un des plus parfaits modèles de l'enseignement Pastoral. Il est en effet , MESSEIGNEURS , un genre d'instruction spécialement prescrit aux premiers Pasteurs. Appelés à plusieurs autres fonctions , ces hommes apostoliques ne peuvent parler à Israël , qu'avec toute la simplicité de la loi : le sentiment doit couler sans interruption de leurs lèvres paternelles ; le zèle est leur premier talent ; tout est peuple , tout est famille devant eux , & c'est surtout à ces interpretes du ciel , que le ministère saint défend de se dégrader par les recherches d'une éloquence humaine. Les discours d'AUGUSTIN portoient ce caractère de l'A-

postolat, & désignoient ainsi sa vocation. O moment à jamais précieux à l'Eglise, où Valère, transporté comme son troupeau à la voix d'AUGUSTIN, se lève, inspiré du ciel sans doute, & par l'oubli le plus heureux des loix du Concile de Nicée, qui défendent de donner en même-temps deux Evêques à la même Eglise, vole entre les bras d'AUGUSTIN, l'installe sur son siège, & devient aussi grand que lui en le choisissant pour son collègue & pour son successeur!

C'est ici que la carrière de l'Episcopat d'AUGUSTIN commence : c'est ici que ce grand homme va découvrir aux Pasteurs du Dieu vivant les divers services que la Religion attend de leur ministère. Vous avez déjà remarqué sans doute qu'il fut, selon l'usage de son siècle, du nombre de ces Pontifes élevés au faite du Sanctuaire par leur propre mérite, de ces Pontifes qu'un aveugle préjugé croit dégrader dans nos temps malheureux, & qu'il honore en effet, en les appelant des hommes de fortune, tandis qu'ils sont les seuls au contraire pour qui la fortune n'ait rien fait. AUGUSTIN n'a donc point d'aïeux :

sa gloire ne peut être fondée que sur ses travaux. Je n'entreprendrai point le récit détaillé des divers prodiges de son zèle, de sa vigilance, de sa fermeté, de sa douceur, de sa sagesse, de sa charité; je montrerai peut-être le développement de toutes ces vertus d'AUGUSTIN, dans l'exercice des deux principaux devoirs que la Religion impose aux premiers Pasteurs; elle les charge d'instruire ses enfans, & de combattre ses ennemis, & leur propose aujourd'hui AUGUSTIN pour modèle, soit comme Orateur, soit comme controversiste. *Et maintenant Pontifes du Seigneur, comprenez; instruisez-vous Apôtres de la terre.*

Le nouveau Pontife d'Hyppone vient-il distribuer le pain de la parole à son troupeau? il contemple autour de lui une multitude docile à tous les mouvemens de son éloquence; il voit ses auditeurs plongés dans le recueillement d'une attention profonde, ou agités par cette émotion involontaire qui décèle l'admiration & la communie. L'enthousiasme éclate bientôt par des applaudissemens redoublés; AUGUSTIN est interrompu; mais il s'é-

lève alors au-dessus de tous ces vains hommages : Ce ne sont pas des applaudissemens, s'écrie-t-il, ce sont des larmes que je vous demande : *Non plausus, sed lacrymæ.*

Cette onction d'AUGUSTIN émane de la sensibilité de son cœur, autant que de la vivacité de son génie. Le sentiment surabonde dans ses écrits ; le trait frappe : l'ame est saisie & ne peut plus remarquer l'expression. *Je ne veux pas être sauvé sans vous*, disoit-il à son peuple. *Puissé je, ajoutoit-il, n'avoir qu'une moindre gloire dans le Ciel, & la partager avec mes chers enfans !* Quand la mort lui ravit Monique sa mere, *Je sentis déchirer*, dit-il, *cette vie composée de la sienne & de la mienne ; & après des traits si pathétiques, il se plaint encore de ce que sa langue ne sauroit suffire à son cœur. Nul n'aima jamais plus ardemment l'Etre suprême : Parle-t-il de ses perfections ? ses paroles tiennent de l'extase, & il semble voir Dieu quand il le nomme ; cependant il douta si ses amis ne lui étoient pas plus chers que Dieu lui-même. Evode, Nébridé, Romanien, & vous sur-tout, Alype, son cher & tendre Alype, voilà les touchantes perplexités que lui couta sa*

tendresse pour vous ! Mais poursuivons notre course : ajoutons à cette sensibilité, qui forme un Orateur, la charité, qui anime les instructions d'un Apôtre, ou plutôt, ne disons ici rien de nous-mêmes. Viens, AUGUSTIN, viens, parois, parle à ma place dans ce Temple, viens revivre une seconde fois, par les triomphes de ton éloquence.

Tandis qu'il instruit son peuple des devoirs de la Morale Chrétienne, il voit entrer dans son Eglise les chefs des Manichéens ; il quitte aussitôt son sujet, & attaque les principes de cette secte. Firme & Fortunat viennent l'attendre aux pieds de la chaire pour abjurer l'erreur entre ses mains. Voilà le triomphe de son éloquence !

Plus étonnante merveille ! Son Sermon sur le Jugement dernier, lu seulement par saint Fulgence, détermine la conversion de ce célèbre Disciple de l'Evêque d'Hyppone, qui a eu la gloire d'être appelé l'*Augustin* de son siècle. Voilà le triomphe de son éloquence !

Nouveau prodige ! Tous les excès de l'intempérance souillent le Temple

d'Hyppone. AUGUSTIN paroît ; des cris de fureur le menacent de mort. Il arrive à sa chaire , à travers les imprécations publiques : les profanateurs restent interdits , & son impétueuse véhémence abolit pour toujours les Agapes dans le lieu saint. Voilà le triomphe de son éloquence !

Surcroit de zèle & d'intrépidité ! Les habitans de Césarée se séparent chaque année en deux classes, freres contre freres, peres contre enfans, époux contre épouses, & se lapident réciproquement , pour s'exercer aux combats. Au moment du carnage , AUGUSTIN parle : on l'écoute à peine. Il parle encore : on l'admire. Il parle encore : on est troublé. Il parle encore : les larmes coulent. Il parle : la nature & la grace parlent avec lui, les armes tombent des mains ; ces barbares courent s'embrasser & se prosternent à ses pieds. Voilà le triomphe & le plus beau triomphe de son éloquence ! Quel spectacle , ô mon Dieu !

« Après de pareils triomphes, m'écrie-  
 » ra - je avec Bossuet, que le style  
 » de SAINT AUGUSTIN ait ses défauts,  
 » comme le soleil a ses tâches, je ne  
 » daignerai ni les avouer, ni les con-

« tester, ni les excuser, ni les dé-  
« fendre (a) ».

Non, ce ne seront jamais les partisans d'un goût froid & dédaigneux que nous choisirons pour arbitres de l'éloquence Evangélique. Un Apôtre a d'autre Juges : ce sont les pauvres, qui savent apprécier les talens d'AUGUSTIN, lorsqu'ils viennent l'attendre en foule sur les chemins publics, pour le contraindre de prêcher en leur faveur, & de triompher, par l'onction de ses discours, de la dureté des riches. Toujours fidèle dans ses instructions à un plan particulier dont il ne s'écarte jamais, il ramène ses exhortations les plus familières à deux grands objets, qui embrassent toute la Morale Chrétienne, à l'amour de la vérité & au bonheur du ciel. Détrompez en effet l'homme de ses erreurs, découvrez-lui ses véritables intérêts, & vous le verrez se jeter lui-même au devant de votre zèle.

Apôtres de la France ! voilà ce qu'attendent de vous les peuples soumis à votre autorité. Souvenez-vous de ce jour, où le front courbé sous l'Evangile,

---

(a) Défense de la Tradition & des saints Peres, seconde Partie.

vous fûtes préposés par l'Esprit-Saint, au gouvernement de nos Tribus. Pasteurs de l'Eglise ! on vous appelle des Princes ; mais vos trônes sont des chaires. C'est donc pour instruire les fidèles avec plus d'éclat, que vous êtes élevés au-dessus de la multitude. Ah ! ne ne vous offensez point de mon zèle pour votre gloire. Remplissez vous-mêmes, & honorez par votre exemple ce laborieux ministère que vous nous confiez, & dont il vous est si facile d'exercer les fonctions : Ministres inférieurs de la Religion, quand nous montons à votre place dans ces chaires Chrétiennes, les enfans du siècle nous jugent avec sévérité : ils nous regardent peut-être comme des Orateurs profanes, qui aspirent à la fortune ou à la gloire, & qui méritent d'autant moins d'indulgence qu'ils s'exposent volontairement à la censure. Mais qu'un Evêque vienne à paroître sur ce trône de la vérité, le respect qu'il imprime donne plus d'autorité à ses instructions : la parole de Dieu semble acquérir une nouvelle majesté, en passant par son organe ; & sa seule présence est plus persuasive que tous nos discours.

Tout prêche à la fois dans AUGUSTIN. Le cortége auguste de ses vertus donne un nouvel ascendant à son éloquence, & la sainteté de sa vie rehausse la sublimité de ses instructions. C'est dans les mœurs des Evêques, (on peut l'avouer sans crainte devant le premier Clergé de l'Europe), que l'incrédulité a toujours cherché des armes, la foiblesse des doutes, le relâchement un prétexte, la licence une autorité; & si jamais leurs exemples démentoient leur doctrine, ô Eglise! sainte Eglise de Jesus-Christ! quelle feroit donc ta douleur? Les premiers Pasteurs ne sont pas toujours assés pour défendre le dépôt de la F*oi*; mais répandus dans les Provinces, il sont la Loi vivante du peuple, ils ne seroient échapper à la renommée, & dans tous les instans ils influent sur la destinée de la Religion. Puisse la Nation recueillir tous les fruits, de leur zèle & de leur vigilance! Ah! MESSEIGNEURS, si la conduite du Souverain étoit en opposition avec vos enseignemens, vous gémeriez, comme autrefois Moïse, de ne pouvoir tracer des lignes assez profondes autour des tentes d'Israël, pour arrêter la

contagion ; mais l'innocence , la candeur & la piété font assises sur le trône de Clovis ; le Prince est à votre tête ; le rétablissement des mœurs a été le premier objet de sa sollicitude. Secondés de tout l'ascendant de ses vertus vous réprimerez les désordres publics , & vous montrerez à la France tout ce que peut sur l'esprit national , cette heureuse confédération du Monarque avec les Pontifes. Hélas ! les scandales des Rois sont si puissans pour le vice ! Leurs exemples ne seroient-ils donc inutiles que pour la vertu ?

Les fidèles instruits & édifiés, AUGUSTIN vole à la défense de l'Eglise, qui, selon le témoignage de ce *Docteur*, *poursuit son pèlerinage entre les persécutions de la terre, & les consolations du ciel.* A peine associé au Sacrosanct Concile il avoit été l'ame du premier Synode de Carthage ; élevé à l'Episcopat, il devient chaque année l'Orateur de ces Conciles d'Afrique, à jamais célèbres dans les fastes de l'Eglise, dont ils ont fixé le Droit public. Epris d'une ardeur ineffable pour la Religion, travaillant nuit & jour, comme saint Paul, & chargé, comme cet Apôtre, de la sollicitude de toutes les Eglises,

De civit.  
Dei. lib.  
18. cap. 51.

ce Pontife universel, pardonnez-moi cette expression, prend sur lui seul le travail de tous les Evêques. Réfutation des Hérésies, interprétation des Livres saints, institution des Loix Canoniques, réforme des Monastères, Lettres aux Empereurs, correspondances suivies à Rome avec les Souverains Pontifes, à Nolle avec saint Paulin, en Palestine avec saint Jérôme, à Milan avec saint Ambroise & Simplicien, en Espagne avec Orose, dans les Gaules avec saint Prosper, Lazare d'Arles, Hilaire de Narbonne, à Constantinople avec Maxime, Longinien, Dioscore, tous les gens de Lettres du Bas - Empire, qui, en lui adressant leurs écrits, l'appellent, de concert, *le représentant de la postérité* (a) : tels sont les délassemens de son apostolat : tels sont les services qu'un seul Evêque peut rendre à la Religion. Confondus par son éloquence, les ennemis de l'Eglise l'estiment assez pour n'oser le calomnier quand ils ne peuvent lui répondre, assez pour refuser des conférences publiques

---

(a) *Longinian. in Epist. Apud Basil. ad August. 20 & 43 Veter. edit.*

avec lui. Mais rien n'arrête l'Evêque d'Hyppone ; & en considérant cette multitude de victoires , qu'il remporte pour la Religion , il me semble que je vois s'opérer une seconde fois ce prodige si énergiquement retracé par l'Esprit-Saint , quand il peint les triomphes du plus rapide des conquérans en contraste avec le silence de l'Univers. *Siluit terra in conspectu ejus.*

2. Machab.  
1. 3.

Que votre Eglise sera puissante , ô mon Dieu , lorsque vous lui donnerez un seul Pontife , tel qu'Augustin ! Les sectes n'ont jamais été ni plus nombreuses ni plus formidables que dans le quatrième siècle. Du haut des tours de la Basilique de Carthage , Augustin appelle & défie tous ces Hérésiarques. Les Manichéens se présentent les premiers au combat ; bientôt réduits , par Augustin , à l'absurdité ou au silence , ils n'ont plus que l'alternative d'une fuite honteuse ou d'une défaite inévitable , & leur soudaine évasion atteste hautement la victoire d'Augustin. *Siluit terra , &c.*

Pour échapper à la vigilance & au génie de l'Evêque d'Hyppone , Lépo-

rius met d'abord l'espace des mers entre le théâtre de ses erreurs & le Diocèse d'AUGUSTIN, & il enseigne le Nestorianisme dans les Gaules déjà infestées par le Semi-Pélagianisme. Condamné par Procule de Marseille, il vient défendre lui-même sa cause à Hyppone, & s'y former des partisans ; mais l'Ange du Seigneur veille sur le seuil de cette Eglise. L'homme de la Religion descend dans l'arène : j'entends retentir aussitôt au milieu de l'Afrique, la rétractation de Léporius, & la réponse d'AUGUSTIN aux Moines d'Adrumet apaise en un instant les troubles fomentés par ce Sectaire dans l'Eglise Gallicane. *Siluit terra, &c.*

Mais, quoi ! Je ne vois pas encore Pélage ? Parois, superbe ennemi de la grace ; toi, qui trompes le genre humain, en exagérant les forces de la nature, toi, qui présentant toujours des idées à deux faces dans tes écrits, répands plus ouvertement la contagion de tes erreurs, par le canal de tes Disciples ; parois donc enveloppé d'hypocrisie & d'équivoques. Jérôme, les Evêques, les Souverains Pontifes, les Conciles, l'Orient & l'Occident te

citent devant AUGUSTIN. Seul alors , je veux dire , sans être assisté dans cette conférence par aucun de ses Collègues , quoique tous les Evêques du monde chrétien fussent les partisans de sa doctrine , seul alors , l'Evêque d'Hyppone me représente toute l'Eglise ; seul il subjugué l'artificieuse éloquence de Pélage ; seul il dicte son Arrêt à tous les Pontifes de l'Univers , & tous les Pontifes de l'Univers ratifient cette Sentence avec joie. Que dis-je ? Cet adroit imposteur , frappé d'anathême , surprend encore pendant quelques instans le Pape Zo-zime , qui l'admet à sa Communion. AUGUSTIN , toujours inébranlable dans sa foi , ne sacrifiera point la vérité à ses intérêts ; & pour protester plus solennellement contre le Pélagianisme , il déclare qu'il a résolu d'abdiquer l'Evêché d'Hyppone si l'absolution de ce sectaire vient outrager l'Episcopat. Mais tout-à-coup Innocent , élevé sur le siège de Rome , lance la foudre sur Pélage , du haut de cette même Chaire où ce subtil Hérésiarque espéroit de s'ouvrir un asyle. *Siluit terra , &c.*

Certes je ne saurois suivre AUGUSTIN dans cette multituda de conférences, où

il oppose, aux difficultés les plus compliquées, des réponses lumineuses, que l'on cite encore aujourd'hui, que l'on citera dans tous les siècles comme des axiomes de raison. Tous les sceaux du Livre mystérieux sont levés pour lui : il est le seul Pere de l'Eglise qui nous donne dans ses écrits un corps entier de Religion. Ce ne sont plus en effet quelques dogmes isolés, que l'on conteste, c'est le Christianisme lui-même, qu'on accuse hautement de la décadence de Rome & de l'Empire. Le Peuple regrette ses anciennes Idoles, verse des larmes sur les débris de l'Autel de la Victoire environné d'esclaves. *Les accusations de toute la terre*, disoit éloquemment Tertullien, dès le second siècle, *imputent à l'Evangile tous les désordres de l'Univers, & les Chrétiens deviennent responsables & de la sécheresse des saisons & des débordemens du Tibre. Qui défend alors la cause de JESUS-CHRIST, contre le genre-humain ? C'est AUGUSTIN, en cheveux blancs, qui consacre douze années à cette sublime Apologie. Ouvrez l'oreille, enfans des hommes ! il revient des conseils éternels ; il a pris l'accent de la révélation : écoutez-le ; il généralise toutes*

De resur-  
rect. carn.  
n. 8. p.  
181.

ses idées , rappelle toutes ses connoissances , déploie toutes ses forces ; il remonte aux principes des gouvernemens , à l'origine des sciences , à la source des opinions , à la formation des Sociétés , aux élémens de la Morale , à la cause des événemens , à l'influence des Religions ; & sa vaste compréhension embrassant toute la nature , suit le plan du Créateur lui-même : voilà *la Cité de Dieu* ! Pontifes du Seigneur ! si l'Evêque d'un hameau presque ignoré dans l'Afrique , a pu soutenir seul le Christianisme , que ses ennemis croyoient alors sur le penchant de sa ruine , que ne doit donc pas attendre l'Eglise de tant de Pasteurs réunis autour de cet Autel ? Essuyez ses larmes de vos mains triomphantes ; ne désespérez pas du salut d'Israël dans nos jours malheureux ; hâtez - vous de combler les précipices que l'incrédulité ouvre sans cesse sous nos pas ; relevez sur ces vastes abymes une nouvelle *Cité de Dieu*. Sauvez la Religion , sauvez votre siècle , sauvez enfin la postérité !

AUGUSTIN a défendu l'Eglise au dehors par ses talens , il va la rendre florissante au dedans par sa sagesse.

Eh ! qui a jamais mieux connu que ce grand homme le véritable esprit du gouvernement ecclésiastique ? S'il m'étoit permis de développer devant vous, MESSEIGNEURS, dans le plan même de sa conduite, les principes, ou plutôt les vertus qu'exige votre vocation, pour gouverner les Diocèses, je dirois que cette Magistrature sacrée consiste dans l'art de multiplier ses ressources, en s'associant des hommes supérieurs ; de diriger ses travaux vers la félicité publique qui n'est jamais étrangère au saint ministère ; de déployer tout l'ascendant de l'autorité Episcopale pour protéger les malheureux contre l'indigence, les vexations & les abus, & de se rendre les bienfaiteurs du peuple, autant que ses guides ; d'éviter & cette aveugle confiance, qui dégénère en crédulité, & ce zèle amer, qui n'ouvre jamais une porte au repentir ; d'élever les hommes au dessus d'eux-mêmes, en leur témoignant de l'estime ; de montrer aux coupables plus de douleur que de courroux ; d'allier la dignité avec la simplicité des mœurs, la bonté avec la justice la douceur avec la fermeté ; d'ajouter à ces qualités éminentes, qui attirent la considération, ces vertus

plus faciles, qui gagnent tous les cœurs; d'affervir enfin son administration à la Loi, & la Loi elle-même à la charité. Je copie ici l'histoire d'AUGUSTIN, & le seul récit de ses actions forme le Code de l'Episcopat.

Où prennent leur source ces principes & ces vertus de l'Evêque d'Hyp-pone? Dans son amour pour l'Eglise de JESUS-CHRIST. C'est par amour pour l'Eglise, qu'il réfute la collusion supposée par saint Jérôme, entre les Apôtres saint Pierre & saint Paul: ce vénérable solitaire de la Palestine, l'interprète à jamais célèbre des livres révélés, qui s'étoit placé entre Dieu & l'homme, comme un nouvel organe du Ciel, tombe dans une erreur de spéculation. AUGUSTIN veut l'éclairer: Jérôme se croit offensé; mais AUGUSTIN épargne à la Religion le scandale, qu'entraînent toujours les divisions parmi ses Ministres; du haut de son trône un Evêque n'hésite point d'adoucir, par les plus éclatans hommages, un Ecrivain qui se trompe, & qui lui est inférieur dans la Hiérarchie. *Je n'étudie pas, lui écrit-il, pour devenir savant, mais pour devenir meilleur.* C'est par amour pour l'Eglise, qu'après trente années d'E-

Epist. ad  
Miron. 3.

pifcopat, au lieu d'accabler de fon autorité l'un de fes jeunes collègues, dont il combat les fentimens, il lui déclare dans un Concile qu'il eft prêt à recevoir fes leçons : *Ego ſenex à juvene paratus ſum doceri*. C'eſt par amour pour l'Eglife, qu'au déclin de l'âge, il ſe rend compte dans ſes *rétractations*, de toutes les penſées de ſa vie, explique ou corrige ſes anciens écrits, & prémunit ainſi la Religion contre ſa propre célébrité. C'eſt par amour pour l'Eglife, qu'il perpétue ſa pénitence, comme David; du faite de la fainteté où il eſt parvenu, il contemple les égaremens de ſa jeunefſe, les pleure encore de ſes yeux preſque éteints, révèle à tous les ſiècles les plus intimes ſecrets de ſa conſcience, & ſes *Confefſions* deviennent le plus magnifique de tous les Hymnes, en l'honneur de la miſéricorde de Dieu. C'eſt par amour pour l'Eglife..... AUGUSTIN, re-  
 poſe-toi ! tu viens de montrer à la terre les ſervices que la Religion peut attendre d'un grand Evêque : reſoſe-toi ; il eſt temps que ta renommée enflamme tes ſucceſſeurs, & leur découvre la gloire qu'un grand Evêque peut attendre

Epift. ad  
 Valer. 150.

de la Religion. *Erit vobis in porten-  
zum : juxtà omnia quæ fecit facietis ,  
& scietis quia ego Dominus Deus.*  
C'est le sujet de ma seconde Partie.



## SECONDE PARTIE.

**L**E plus beau Panégyrique sans doute que l'on ait jamais composé en l'honneur de SAINT AUGUSTIN, c'est l'Histoire ecclésiastique. La gloire de ce grand homme n'est point renfermée en effet dans les bornes de sa vie; elle est liée à toutes les victoires de la foi dans les âges suivans, & elle semble briller aujourd'hui d'un nouvel éclat au milieu de ce temple pour animer le zèle de nos Pontifes en montrant dans un seul Evêque toute la magnificence de l'Eglise envers ses premiers Pasteurs. Si je le considère pendant le cours de son épiscopat, je le vois dominer sur son siècle; le peuple chrétien, les Evêques, les Empereurs, les hérétiques eux-mêmes se réunissent pour lui offrir de justes tributs d'admiration ou de confiance, & rendent, pour ainsi dire, visible la reconnoissance que lui doit le genre-humain. Si j'interroge les générations qui se sont écoulées depuis sa mort, je les entends proclamer AUGUSTIN de siècle en siècle, comme l'oracle du Christia-

nisme. Du fond de son tombeau : disons mieux , du haut de ses autels il continue en quelque sorte son Apostolat, distribue aux défenseurs de la Cité sainte des boucliers impénétrables , & sa renommée s'accroît de tous les triomphes de la Religion. Mais AUGUSTIN est si grand, que déjà ce tableau ressemble à un éloge vague ou exagéré , & cependant il indique à peine les faits. Grand Dieu ! ô vous que le Roi Prophète chantoit autrefois comme un Dieu *admirable dans vos Saints !* élevez ici les accens de ma voix : inspirez-moi dans ce moment des pensées dignes des merveilles que je vais célébrer ; & pour retracer en présence de vos Pontifes une image de la gloire que la Religion assure aux grands Evêques , qu'il soit donné à mes paroles d'exposer à cette auguste Assemblée les divers hommages que SAINT AUGUSTIN a reçus & de ses contemporains & de sa postérité ! *Et scietis quia ego Dominus Deus.*

Et d'abord , MESSEIGNEURS , c'est au peuple , quoiqu'il ne soit point votre unique juge, c'est au peuple dont la voix fut toujours appelée l'organe de Dieu même, c'est au peuple qu'il appartient de juger les hommes publics, & sur-tout

les premiers Pasteurs, & le véritable théâtre de la gloire d'un Evêque c'est le Diocèse qu'il a promis à Dieu de gouverner. Or quel Pontife obtint jamais dans l'exercice journalier de son ministère des hommages plus touchans & plus universels que SAINT AUGUSTIN? Ne pensez pas que renfermé dans la retraite il se rende inaccessible aux malheureux par amour pour l'étude, & qu'il sacrifie les devoirs du Pasteur à la renommée de l'Ecrivain. Seul Magistrat de la contrée qu'il habite, non par le droit de sa dignité, mais par la confiance qu'inspirent ses vertus, il consacre deux heures chaque jour pour terminer les différends de son troupeau à la porte de son Eglise; & sa réputation donne une telle autorité à ses jugemens, que la cupidité n'ose jamais ni en contester la sagesse, ni en éluder la rigueur. Cet empire qu'il exerce sur l'opinion publique s'étend jusqu'aux régions les plus éloignées. On accourt des extrémités des Provinces à ce nouveau tribunal, & AUGUSTIN devenu arbitre de toute l'Afrique voit ses décisions respectées dans des climats lointains & barbares, où la puissance impériale eut été méconnue. Ces mêmes

peuples qui rendent des hommages si éclatans à son intégrité, viennent lui dénoncer les Evêques Donatistes, solliciter leur déposition, & à sa voix Antoine de Fussale convaincu d'erreur est forcé d'abdiquer son siège. La mort leur a-t-elle enlevé leurs Pontifes? c'est l'Evêque d'Hyppone qu'ils supplient de consoler les Eglises dans leur viduité; c'est à l'Evêque d'Hyppone qu'ils déferent le droit d'élection; c'est dans le monastère de l'Evêque d'Hyppone qu'ils cherchent des Pasteurs, & déjà il n'y a presque plus d'autres Evêques en Afrique que les disciples de SAINT AUGUSTIN. Illustres chefs de la tribu Lévitique! tels sont les honneurs que la multitude fait décerner à ses Apôtres. Eh! que deviennent les faveurs les plus signalées des Rois quand on les compare à de si magnifiques hommages? Les Princes ne donnent que des trésors, les peuples seuls ont le droit de dispenser la gloire.

Satisfait des bénédictions qu'il recueilloit dans les campagnes, AUGUSTIN ne parut jamais à la Cour des Empereurs; il pouvoit dire à ces Maîtres du monde comme autrefois Abraham à un Roi de l'Orient : Je ne recevrai de vous

aucun don de peur que vous ne vous prévaliez de m'avoir enrichi : *Non accipiam ex omnibus quæ tua sunt, ne dicas : Ego ditavi Abram.* Mais en échange de ces bienfaits qui ne lui survivoient pas aujourd'hui, l'Evêque d'Hyppone obtint des Empereurs une considération qui se perpétuera dans tous les siècles. Honorius accordant à son mérite des distinctions qu'il ne devoit point à son siège, lui attribua pendant son regne toutes les prérogatives réservées aux Primats. Lorsque Théodose convoqua le Concile général d'Éphèse, il adressa une invitation particulière à SAINT AUGUSTIN comme au plus illustre défenseur de la foi. O Rois de la terre ! les honneurs que vous répandez sur les grands hommes ne sont jamais perdus pour vos Etats ! aussi l'estime que les Souverains de Constantinople avoient témoignée à SAINT AUGUSTIN lui donna-t-elle souvent une influence marquée sur la félicité de l'Empire. Voulez-vous connoître ses titres de gloire sous ce nouveau rapport ? ouvrez l'histoire : elle en fournit un exemple bien mémorable.

Le Comte Boniface jetté dans la rébellion par la perfidie des Courti-

Epist. ad  
Bonif. 205.

fans, défait trois Généraux de l'Empereur, & toute l'Afrique fuit, ou se prosterne à son approche; mais un homme plus redoutable qu'une armée se présente alors devant lui. C'est AUGUSTIN qui vient prêcher sous la tente du vainqueur la soumission due aux Puissances de la terre; c'est ce Pontife citoyen qui lui écrit une Lettre éloquente où il établit cette sainte maxime : *Si l'ambition, l'orgueil, le ressentiment ne rendent jamais les guerres légitimes pour les Princes même, il n'est sans doute aucun motif qui puisse justifier un sujet d'avoir pris les armes contre son Souverain.* Le respect qu'imprime l'Evêque d'Hypone arrête le carnage. Par la médiation de cet ange de paix, Boniface rentre dans le devoir, & l'Empereur pardonne. France! contemple tes anciennes cicatrices, & garde-toi de les rouvrir (a). Souviens-toi que l'origine de ta gloire remonte à l'époque de ton inviolable obéissance à tes Rois; que la puissance de tes Monarques est inséparable de ta prospérité; que c'est par les transports de l'amour, & non

(a) Il y eut des émeutes à Paris, & dans les Provinces voisines, au commencement de Mai 1775.

par l'audace des factions, que tu dois t'assurer la bienfaisance de tes maîtres; enfin que sous un jeune Prince qui désire & mérite d'être chéri, ce seroit le plus grand de tous les malheurs pour le peuple de s'en faire redouter.

Ces hommages extraordinaires des peuples, des Généraux, des Empereurs, sont aux yeux de la postérité des monumens honorables sans doute pour la mémoire de l'Evêque d'Hyppone; cependant il faut l'avouer, ce genre de succès est moins difficile, moins rare, & par conséquent moins glorieux dans l'ordre Episcopal que l'estime universelle des premiers Pasteurs. Oui, MESSIGNEURS, vous n'êtes jamais mieux appréciés que par vos égaux. Votre renommée dépend des jugemens que portent de vous les Princes de l'Eglise avec lesquels vous partagez l'Apostolat; elle dépend de la confiance mutuelle que vous obtenez les uns des autres par vos lumieres ou par vos vertus; elle dépend de la considération dont vous jouissez dans le sanctuaire en votre qualité d'Evêques, à laquelle le monde lui-même vous ramène toujours quand il veut prononcer sur votre mérite. Tôt ou tard les erreurs de la prévention s'évanouif-

sent, les idoles de la faveur tombent; chaque Pontife est mis à sa place par ses propres Collègues, & l'opinion de son corps détermine toujours l'opinion publique.

Paroissez maintenant, vénérables Evêques du cinquième siècle, vous qui ne fîtes jamais éprouver à SAINT AUGUSTIN ni les injustices de l'envie que devoit exciter la supériorité de ses talens, ni l'amertume des reproches dont le menaçoit le scandale de ses anciens désordres, ni cet éloignement des grandes affaires de l'Eglise, auquel sembloit l'exposer l'obscurité de son Siège! paroissez, partagez aujourd'hui la reconnoissance de la Religion & la gloire de l'Evêque d'Hyppone. Que vois-je? les premiers pas de SAINT AUGUSTIN dans la carrière de l'Apôtolat sont marqués par des triomphes. Le Primat de Numidie, Mégale, qui s'étoit opposé d'abord à sa consécration, se rétracte au milieu d'un Concile, & lui impose lui-même les mains. Dès que l'Evêque d'Hyppone prend la défense de la grace contre Pélagé, Jérôme pose les armes; & après la défaite de cet Hérésiarque, Jérôme n'appelle plus AUGUSTIN que le *restau-*

*rateur de la foi.* Ambroise , son pere Epist. 53.  
 Ambroise le consulte comme son maître. Les Papes & les Conciles le chargent d'expliquer la doctrine du Christianisme. Les actes de ses conférences sont lus chaque année dans tous les Temples de l'Afrique. Ses lettres sont reçues à Rome comme des Codes de discipline , ou des formulaires de croyance. La Religion ne semble occupée dans tout l'univers que de la gloire d'AUGUSTIN , & elle lui rend pendant sa vie par les mains de ses premiers Pasteurs toutes les couronnes qu'elle tient de ses victoires.

Ici , MESSEIGNEURS , mon admiration épuisée par tant de merveilles , se ranime à la vue des nouveaux hommages que vos Prédécesseurs décernent à l'Evêque d'Hyppone. Les sacrifices de l'intérêt personnel ne leur coûtent plus rien , dès que c'est lui qui les y invite , & que son exemple leur en impose la loi. Déjà tous les pavillons d'Israël s'ébranlent : déjà la fameuse conférence de Carthage s'ouvre sous les auspices du Tribun Marcellin ; & voici le manifeste de cette guerre sacrée qui doit décider du sort de la foi dans toute l'Afrique. A la tête de trois

cents Evêques Catholiques AUGUSTIN paroît au milieu du sanctuaire , & aussi-tôt élevant la voix : « Si vous » prouvez , dit-il à trois cents Evêques » Donatistes , que l'Eglise réside dans » votre Communion , nous descen- » drons de nos Siéges pour vous obéir , » & nous reconnoîtrons en vous les » Pasteurs légitimes de nos Eglises ; » mais si vous êtes convaincus d'avoir » levé l'étendard du schisme , venez , » nous partagerons avec vous les hon- » neurs de l'Épiscopat : venez , en ren- » trant dans le sein de l'Eglise vous » ne perdrez que vos erreurs : venez , » c'est pour nous que nous sommes » Chrétiens , c'est pour ce peuple que » nous sommes Pontifes » ! Aucun Evê- que n'a été prévenu d'un défi si généreux ; aucun Evêque n'ose réclamer contre AUGUSTIN. Le zèle de l'Evêque d'Hyppone élève toutes les ames à la hauteur de la sienne ; & tandis que les Donatistes délibèrent sur cette offre imprévue , AUGUSTIN se prosterne aux pieds de l'autel avec ses trois cents Pontifes , & tous ensemble ils lèvent des mains suppliantes vers le Ciel , pour le conjurer de donner la paix à l'Eglise , en les dépouillant eux-mêmes d'une partie de leurs di-

gnités. Pontifes du Dieu vivant ! la Religion vous paroît - elle assez magnifique envers AUGUSTIN, quand elle lui donne un si glorieux ascendant sur les Evêques de son siècle, & qu'elle le montre à ses successeurs environné de tous ces trophées ?

Que dis-je ? les Donatistes & les autres hérétiques du cinquième siècle, qui ne connoissoient point d'adversaire plus redoutable que SAINT AUGUSTIN, entraînés par ces acclamations universelles devinrent quelquefois ses plus ardens panégyristes ; mais l'éclat de ces hommages étrangers qu'il vient d'obtenir disparoît auprès de la vertu qui les lui attire. L'Evêque d'Hyppone va donc s'élever par les prodiges immortels de sa charité, au-dessus de tous les honneurs qu'on lui a rendus ; il gagne tous les cœurs après avoir enlevé tous les suffrages, & se montre plus grand peut-être en méritant l'amour des Hétérodoxes, qu'en ravissant leur admiration. Dans ce moment, MESSIEIGNEURS, AUGUSTIN est seul chargé de sa gloire, & pour le louer il me suffit d'être son organe. Comment s'honorera-t-il lui-même en combattant les hérétiques ? Animé du véritable esprit de l'Evangile, il concilie le zèle le plus actif avec la

plus touchante modération. Il fait que les victoires de la Religion sont douces, que ses triomphes sont des bienfaits, & il déploie toute la puissance de la vérité, c'est-à-dire, toute la force de la persuasion pour conduire son troupeau, selon la doctrine du Prince des Apôtres, dans l'ordre de Dieu, librement & jamais par contrainte. Ne craignez pas qu'outragé par les Chêfs des hérétiques il dégrade sa cause par des invectives. Que Pétilien lui reproche avec fureur ses premiers égaremens. *Admirez, lui répond-il, admirez la miséricorde du Seigneur qui m'a tiré d'un si profond abyme : je ne défends point ma personne, mais ma foi.* Qu'on cherche à lui ravir la confiance des Evêques au milieu d'un Concile; en l'accablant de libelles où l'on exagère les désordres de sa jeunesse; il monte aussi-tôt dans la Chaire de Carthage, & il y publie hautement que cette ville a été le théâtre de ses plus honteux excès. Parle-t-il des Manichéens? *Il lui en a coûté beaucoup, dit-il, pour s'en séparer. Ah! que ceux-là vous persécutent, leur écrit-il, qui n'ont jamais partagé votre obstination : pour moi je ne fais que vous plaindre. A*

1. Petr.  
5. 2.

Tillemont,  
tom. 13,  
pag. 381.

Epist. 107.

l'entendre, Fauste est éloquent, Pétilien profond, Pélage charitable. Hélas ! il faut défendre la vérité pour être impunément si généreux ; car les partisans de l'erreur perdroient trop à être justes.

Eh ! que seroit-ce donc pour un Apôtre de la charité, que seroit-ce pour AUGUSTIN de n'être que juste envers les hérétiques ? La Religion dont il est le vengeur l'appelle à une plus haute gloire. Les Donatistes avoient déferé la cause de la foi à l'autorité impériale, & par de lâches adulations, ils avoient mendié, ils avoient obtenu la bienveillance de Julien, le plus adroit & le plus implacable ennemi de l'Évangile. Mais ce bras de chair tombe en poussière : les Donatistes restent sans appui ; je me trompe : l'Évêque d'Hyppone sollicite la remise d'une contribution à laquelle ils sont condamnés par les Officiers de Theodose. La lettre qu'il vient d'écrire en leur faveur à Constantinople est l'exorde d'un discours qu'il leur adresse aussitôt pour réfuter leurs principes ; il leur offre une conférence, & ces sectaires épouvantés de son génie pensent colorer leur refus en affectant de craindre une persécution. AUGUSTIN deman-

de alors des sûretés à l'Empereur pour les Evêques Donatistes, & il écarte tout soupçon de violence, en déclarant qu'il n'entrera en lice avec ses adversaires qu'après avoir vu sortir des murs de Carthage tous les soldats d'Honorius. A ce trait, MESSEIGNEURS, vous vous rappelez un fait semblable & plus récent qui honore l'Eglise Gallicane ; & dans la douceur de l'Evêque d'Hyppone vous reconnoissez sans doute cet immortel Archevêque de Cambrai, ce vertueux Fenelon, qui ne voulut commencer ses Missions en Saintonge, qu'après avoir fait éloigner de cette province les légions de Louis le Grand.

Oh ! combien cette généreuse modération de l'Evêque d'Hyppone le rend cher à mon cœur, quand je la compare aux emportemens de ses adversaires ! L'imagination Africaine alluma dans le quatrième siècle une espèce de fanatisme dont on ne trouve heureusement aucun autre exemple dans les annales de l'univers. Les Donatistes, connus sous le nom de Circoncellions (a), parcouroient les cités &

(a) On les appelloit de ce nom, parce qu'ils rodoient sans cesse autour des villages & des maisons écartées pour y entrer furtivement.

les campagnes, le fer & la flamme à la main. Cette secte ou plutôt cette armée de Circoncellions renonçoit à l'agriculture & à ses foyers, & se vouoit au brigandage, pour ne plus vivre que de ses crimes. Les Prêtres Circoncellions massacroient les Disciples d'AUGUSTIN sur les chemins publics; du haut des chaires ils promettoient le Ciel au premier meurtrier qui l'égorgeroit lui-même. Les assassinats & le suicide formoient tout le code de ces barbares. Des femmes enceintes se précipitoient du haut des rochers; les hommes se perçoient d'un poignard, se jettoient dans les flammes, pour remporter, disoient-ils, la palme du martyre; & si le genre humain n'avoit eu qu'une tête, le vœu abominable de Caligula se fût accompli. Saints autels! vous m'êtes témoins que ma langue n'est dans ce moment que l'écho de l'histoire. Eh! de quel front un Ministre de l'Évangile oseroit-il abuser des artifices de l'éloquence pour exagérer les forfaits d'une secte qu'il lui seroit sans doute impossible de calomnier?

Cependant qui le croiroit? Un homme vient se jeter entre les Circoncel-

lions & l'Empereur, au moment où ce Prince tire le glaive pour en purger l'Afrique; & cet homme extraordinaire quel est-il? O siècles! soyez frappés d'admiration, & vous, injustes ennemis du Christianisme, apprenez à respecter la charité qui anime ses défenseurs! C'est AUGUSTIN, le seul AUGUSTIN. Que ne puis-je interrompre mon discours pour lire les Lettres de ce grand homme à Apringius, au Proconsul Donat, au Tribun Marcellin!

Epist. ad  
Donat.  
100.

« Quand vous jugez ces forcenés, leur  
» écrit-il, nous vous conjurons d'ou-  
» blier que vous avez le droit de les  
» punir de mort. Nous voulons vain-  
» cre le mal par le bien. . . . Remet-  
» tez l'épée dans le fourreau. Livrez  
» ces coupables à notre zèle, & bien-  
» tôt éclairés par nos leçons, ils vien-  
» dront sujets dociles & soumis se-  
» prosterner aux pieds du trône. . . .

Epist. ad  
Comit.  
Marcell. 3.

« Si vous les exterminiez, nous n'osé-  
» rons plus nous plaindre de leurs at-  
» tentats; car nous sommes détermi-  
» nés à perdre tous la vie plutôt que  
» d'en exposer un seul à la rigueur de  
» vos jugemens. Non non, les maux  
» des Chrétiens ne doivent point être

» vengés par des meurtres..... Epist. ad  
 » Rois de la terre! triomphez de vos 27.  
 » ennemis par l'effusion de leur sang;  
 » pour moi je n'oserois plus lire à mon  
 » peuple les Actes de nos Martyrs,  
 » si l'histoire conignoit à la suite de leur  
 » mort de si sanglantes catastrophes ».

Telle fut pendant plus de trente années d'Episcopat l'inaltérable douceur de l'Evêque d'Hyppone. Ce charitable Pasteur se flattoit alors de pouvoir ramener les Circoncellions par la honte; il se contentoit d'exposer la liste de leurs crimes dans les places publiques, & cet excès de modération le venge hautement du reproche que n'a pas rougi de lui faire un fameux sceptique du dernier siècle, lorsqu'il a osé appeller SAINT AUGUSTIN *le patriarche des persécuteurs*. J'avoue néanmoins qu'AUGUSTIN ne persévéra point jusqu'à la mort dans ses premiers sentimens; je fais que vaincu dans sa vieillesse par la raison, par l'expérience, par les conseils de ses collègues, il justifia dans deux écrits différens \* la rigueur des loix impériales portées contre les Donatistes, & qu'il cessa de protéger ces sectaires quand il s'apperçut qu'ils abusoient de ses propres maxi-

Baile,

\* Epist. ad  
 Vinc. 93.  
 Epist. ad  
 Com. Bonif. 185.

mes pour persister dans l'erreur. Mais  
je n'ai pas crû devoir lui dérober la gloire  
qu'il mérita d'abord par les longues  
épreuves de sa charité ; je n'ai pas cru  
que sa rétractation elle-même pût en  
ternir l'éclat. Eh ! qui osera donc bla-  
mer la sévérité, disons mieux, la jus-  
tice de SAINT AUGUSTIN ? qui pourra  
prendre la défense des Circoncillions ?  
Quoi ! l'Hérésie doit-elle donc être ja-  
mais la sauve-garde des malfaiteurs ? à  
quel titre, à quel tribunal les ennemis  
du genre-humain prétendent-ils avoir le  
droit de commettre les plus grands  
crimes avec impunité, dès qu'ils seront  
aussi les ennemis particuliers de l'E-  
glise ? O immortel AUGUSTIN ! ta belle  
âme épuisa toutes les ressources de la  
pitié, de la clémence, de la bonté en-  
vers les Hérétiques. Plût à Dieu qu'ils  
ne t'eussent pas contraint eux-mê-  
mes de les livrer au glaive des  
Loix ! mais ne crains pas que la  
postérité condamne jamais ta sages-  
se ou ton cœur ; viens avec confian-  
ce recevoir de tous les siècles qui t'ont  
suivi les hommages d'admiration, de  
reconnoissance, ou d'amour que l'uni-  
vers entier va déposer sur ta tombe.  
- La Religion ouvre ici devant vous ses

annales, MESSEIGNEURS, & le récit de  
ses victoires devient un cantique d'ac-  
tions de graces en l'honneur d'AUGUSTIN. Quoi de plus glorieux en  
effet pour l'Evêque d'Hyppone que  
cette multitude d'hérésies dont il a  
trionphé, & qui n'ont pu trouver des  
partisans après sa mort ! Apôtres des  
nations, arrosez la terre de vos sueurs,  
& ne demandez jamais au Ciel de plus  
magnifiques récompenses. C'est du haut  
de cette Chaire, c'est en présence de  
l'Eglise Gallicane, c'est dans ce jour  
consacré à la mémoire de SAINT AUGUSTIN que ma voix vous appelle, vous  
opiniâtres Donatistes, vous perfides Manichéens, vous féroces Circoncellions,  
vous insensés Priscillianistes, vous superstitieux Célicoles, vous superbes  
Pélagiens, vous aveugles Marcionites,  
vous blasphémateurs Ariens, & vous,  
vous Novatiens, Tertullianistes, Nestoriens, Apollinaristes, Sémi-Pélagiens,  
& vous ..... mais je ne peux pas vous  
nommer tous, & à la gloire de votre  
vainqueur AUGUSTIN, on ignore jusqu'à  
vos propres noms. Revenez sur la terre :  
où êtes-vous ? Ah ! malheureux sans pos-  
térité, vous n'avez pu survivre à l'Evê-  
que d'Hyppone. Arbres stériles & mau-

aits, vous voilà donc desséchés jusques dans vos dernières racines ! Sortez aujourd'hui de vos tombeaux ; dites à la face de cet Autel qu' AUGUSTIN foudroya vos erreurs, & que pour suivis & terrassés par son génie vous vintes vous-mêmes vous briser sur cette pierre inébranlable, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.

Si vous rentrez, MESSEIGNEURS, dans les murs de Sion, après avoir visité hors de son enceinte tant de brèches qu' AUGUSTIN a réparées, quel nouveau spectacle s'offre à vos regards ! des légions nombreuses marchent sous ses drapeaux ; une école célèbre à laquelle il a donné son nom veille à la défense de sa doctrine ; le Pape saint Célestin se place à la tête de ses disciples ; & fait l'apologie de tous ses ouvrages ; les Souverains Pontifes lui déferent de concert le titre auguste de *Docteur de la grace* ; ses écrits régulent les décisions des premiers Pasteurs ; les Conciles de Constantinople & de Latran consacrent les expressions de SAINT AUGUSTIN pour énoncer les dogmes de l'Eglise ; après de longues discussions, ils citent l'Evêque d'Hyppone, & ils ajoutent : L'Eglise reconnoît sa doctrine.

Mais rapprochons-nous de nos contrées, & rappellons une époque aussi glorieuse au Clergé de France qu'à l'Evêque d'Hyppone. Lorsque dans la plus mémorable de toutes les Assemblées de l'Eglise Gallicane, l'immortel Bossuet posoit dans cette Chaire les limites de la puissance des clefs & de la puissance du glaive; lorsque semblable à Néhémie, d'une main il relevoit sur les fondemens des Canons l'antique édifice de nos libertés, tandis que de l'autre il repoussoit les ennemis du saint Siège; lorsqu'il disoit aux Evêques: Voilà les droits de votre Apôtolat! lorsqu'il disoit aux Souverains Pontifes: Voilà les bornes de votre Primauté! lorsqu'il disoit aux Rois de la terre: Voilà les prérogatives de vos Couronnes; en discutant de si grands intérêts, MESSEIGNEURS, votre illustre représentant marchoit sur les traces du Pontife Africain, & creusoit dans cette mine féconde des Conciles de Carthage dont AUGUSTIN fut l'oracle & le rédacteur. Alors le Pasteur de Meaux & le Pasteur d'Hyppone se donnant la main se plaçoient ici entre les Evêques & les Souverains Pontifes, entre les Souverains Pontifes & les Rois,

1681.

1. Esdr. 4.

17.

entre les Rois & les Peuples, & leur dictoient ensemble les plus solides traités de paix. Bossuet s'honoroit d'être à la fois le disciple, l'interprète & le Panégyriste du Pontife dont il étoit l'émule; & d'une voix éloquente & victorieuse, il faisoit retentir ces voutes sacrées du grand nom d'AUGUSTIN (a).

Que j'aime à me représenter l'Evê-

(a) Voici les quatre fameuses propositions que l'Assemblée générale du Clergé de France adopta sur le rapport de M. Bossuet, le 19 Mars 1682.

I. Les Rois ne sont soumis à aucune puissance Ecclésiastique par l'ordre de Dieu dans les choses qui concernent le temporel : ils ne peuvent être déposés directement ni indirectement par l'autorité des clefs de l'Eglise, & leurs sujets ne peuvent jamais être dispensés du serment de fidélité.

II. Les Conciles généraux sont supérieurs aux Papes, même lorsqu'il n'y a aucun schisme dans l'Eglise, & il faut s'en tenir à cet égard aux Sessions IV & V du saint Concile œcuménique de Constance.

III. Les libertés de l'Eglise Gallicane doivent être conservées dans tout le Royaume, & les anciens usages de cette Eglise doivent être inébranlables.

IV. Les décrets & les jugemens du saint Siège ne sont point irréformables jusqu'à ce qu'ils aient été acceptés par l'Eglise.

que de Meaux portant les écrits de SAINT AUGUSTIN dans tous ses Voyages; se pénétrant profondément de son esprit pour conférer avec les Hérétiques, réfuter les nouvelles erreurs, saisir l'ensemble de la Religion, catéchiser les Peuples & instruire les Rois; étudiant le langage Episcopal dans les productions de ce *Maître si maître*, comme il l'appelloit lui-même; lui décernant le plus glorieux de tous les hommages lorsqu'il le choisissoit pour modèle dans ses compositions; traçant le plan de son *Histoire universelle* sur le sublime plan de la *Cité de Dieu*; se retournant comme AUGUSTIN vers les siècles passés, pour montrer à travers les révolutions des Empires le bras du Très-haut qui ramène toujours les événemens à la propagation de son Eglise; & renouvelant enfin à la Cour de Louis les mêmes prodiges qu'opéroit AUGUSTIN sous le regne de Théodose!

Déf. de la  
Trad. 2. P.

La reconnoissance de la Religion envers l'Evêque d'Hyppone l'associe donc après sa mort, je ne dis pas seulement à la gloire, des plus illustres défenseurs de l'Eglise, mais encore aux divers triomphes de la foi. Je n'oublie point le respect & les éloges que je dois aux Ori-

gènes, aux Tertulliens, aux Lactances, aux Irénées, aux Basiles, aux Athanases, aux Hilaires, aux Jérômes, aux Ambroises. Je n'ignore pas qu'il y a eu dans tous les temps une succession non interrompue dans l'enseignement du Christianisme. Je considère tous ces Peres de l'Eglise comme des Orateurs, des Moralistes, de Théologiens suscités d'en-haut pour défendre quelques-uns de nos dogmes; mais quand je cherche les Ecrivains, qui depuis JESUS-CHRIST & les Evangélistes, ont eu le plus d'influence sur la Religion, & qui ont traité l'universalité de sa doctrine, je me représente alors la tradition comme une chaine immense qui remonte jusqu'à la révélation. A cette époque l'Apôtre saint Paul tient le premier anneau entre ses mains, & à sa suite j'apperçois de distance en distance ses plus fidèles, ses plus célèbres disciples, SAINT AUGUSTIN, saint Thomas, & Bossuet: mais AUGUSTIN reparoît sans cesse dans les siècles qui l'ont suivi. Quand de noires vapeurs se sont élevées autour de nos Autels, & ont obscurci l'éclat de l'Eglise Gallicane, je vous atteste ici, MESSEIGNEURS: qui a dissipé ces ténèbres? N'est-ce pas AU-

AUGUSTIN dont Hilaire d'Arles a invoqué le témoignage dès le cinquième siècle pour défendre les libertés de l'Eglise de France? n'est-ce pas AUGUSTIN qui a terrassé par les mains de nos Pontifes les Albigeois, les Sacramentaires, les Prédestinatiens, le Socinianisme, & tous les Hérétiques des derniers siècles? N'est-ce pas AUGUSTIN que vos Prédécesseurs ont choisi pour guide, pour modèle & pour appui dans tous les Conciles? Eh! qui leur a fourni leurs principes & leurs méthodes pour conférer avec les Calvinistes au colloque de Poissy? AUGUSTIN. Qui a inspiré le célèbre Marca lorsqu'il composoit son sublime *accord du Sacerdoce & de l'Empire*? AUGUSTIN. Qui a dirigé les décisions de toutes vos *Assemblées* en matière de doctrine? AUGUSTIN; & aujourd'hui même que vous célébrez sa fête avec tant de pompe, vous l'élevez par ce seul hommage au-dessus de tous les éloges qu'il reçoit de ses Panégyristes. Mais le présent & le passé ont encore des bornes trop étroites pour la gloire de ce grand homme: anticipons sur l'avenir; chaque siècle a vu, chaque siècle verra naître encore des Hérésies. Quand la paix

Zachar. 2.  
1. du Sanctuaire en sera troublée jusqu'à la consommation des jours, quel *mur de feu* environnera le camp d'Israël? O mon Dieu! vous avez donné AUGUSTIN à votre Eglise; elle a vaincu d'avance; elle connoît le prix du trésor qu'elle possède dans les ouvrages de ce grand Evêque: *c'est la tour de David, d'où pendent mille boucliers, & où est renfermée toute l'armure des forts d'Israël (a)*. O jour de triomphe & de gloire, où l'Eglise assemblée à Trente plaça sur nos autels, d'un côté les Livres révélés, fondemens immuables de notre foi, de l'autre les écrits amoncellés de SAINT AUGUSTIN qui s'élevèrent alors comme une colonne sur laquelle portoit tout l'édifice de la Religion! L'Evêque d'Hyppone parut revivre en ce moment une seconde fois, tenant sous sa main en présence du Concile tous les Hérétiques enchaînés, & digne également de l'admiration de la terre, & des regards du Ciel.

Tel seroit sans doute aujourd'hui le spectacle que SAINT AUGUSTIN présenteroit à l'Eglise Gallicane, si mon esprit

---

(a) *Sicut turris David, mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium. Cantic. 4. 4.*

accablé par tant de merveilles pouvoit développer toute la magnificence d'un si vaste sujet. Non je ne saurois rappeler dans un seul discours les honneurs extraordinaires què l'Evêque d'Hyppone a obtenu de siècle en siècle ; mais qu'il me soit encore permis, MESSEIGNEURS, de compter parmi les tributs de vénération que lui décerne sa postérité, l'hommage touchant qu'il va recevoir de vous-mêmes, si vous accordez quelques larmes au récit de ses derniers momens. Souffrez donc que je vous rapproche d'AUGUSTIN en terminant son Eloge, & que je vous inspire un intérêt plus tendre sans doute, & non moins glorieux pour lui, en déplorant ses malheurs, qui vont devenir de nouveaux triomphes.

Je vois l'Afrique inondée de Vandales persécuteurs & conquérans. Devant Alaric, Attila, Genséric, les cités, les hommes, les plantes même dispa-roissent de la surface de la terre. Enveloppé de ces désastres AUGUSTIN ne voit plus autour de lui que trois villes entières, Cyrthe, Carthage, Hyppone, Hyppone déjà prête à succomber après un siège de quatorze mois. Les Pontifes lui demandent du fond des

cavernes où ils sont cachés, s'il leur est permis de quitter leurs troupeaux à l'approche des barbares ; il répond à la vue du camp ennemi que dans les persécutions personnelles la fuite est autorisée par le conseil de JESUS-CHRIST & par l'exemple de saint Cyprien ; mais que dans les calamités générales elle n'est plus qu'une lâche désertion. Les maux qu'il voit dans l'avenir aggravent encore sa douleur présente ; il découvre la prochaine extinction de la foi dans toute l'Afrique ; il apperçoit le mouvement de ce flambeau céleste qui s'envole au delà des mers & le Christianisme prêt à réparer ses pertes en montant avec Clovis sur le trône de nos Rois. C'est peut-être aux larmes & aux prières d'AUGUSTIN, ô mon Dieu ! que vous avez accordé la conversion des Francs, & votre providence a voulu sans doute consoler la Religion en faisant concourir ce grand événement avec l'apostase de l'Afrique ; mais l'Evêque d'Hyppone ne pût qu'entrevoir vers la fin de sa carrière l'aurore de cette Eglise Gallicane sur laquelle il avoit fait luire si souvent les rayons de la vérité. Vivement touché des malheurs du Christianisme, il est averti par les pleurs

de son peuple que le terme de ses jours approche ; & il descendroit au tombeau avec joie , s'il n'envioit à saint Cyrille la gloire de terrasser Nestorius dans les murs d'Ephèse. Ah ! du moins la cupidité ne viendra point briguer ses largesses à son agonie ; il ne lui reste plus rien à donner , & sa charité l'a réduit à l'heureuse impuissance de nommer un héritier. Est - ce en effet à sa dernière heure qu'AUGUSTIN doit s'acquitter envers les malheureux ? Hélas ! la magnificence de ses dons tardifs eût été la satire de sa vie passée , & sa mort une fête pour les infortunés. Il ne légua à l'Eglise que ses écrits & ses exemples ; il se relève encore entre les bras de la mort , il choisit le vertueux Héraclé pour son successeur , & de ses défaillantes mains il entreprend sur les bords de sa tombe le dénombrement & la réfutation de toutes les hérésies. Mais il n'achevera pas ce monument de ses propres victoires ; & tandis qu'il médite depuis plusieurs jours les Pseaumes de la Pénitence gravés autour de son lit , quarante ans de travaux Apostoliques ouvrent devant lui les tabernacles éternels.

Saint Pontife ! du haut de ce trône de gloire où vous ont élevé vos

vertus, tournez aujourd'hui vos regards vers l'Eglise de France; son ancienne vénération pour votre mémoire est un titre pour mériter votre intercession; elle s'honore d'avoir érigé dès le sixième siècle par les mains de Rurice, Evêque de Limoges, le premier Temple consacré sous vos auspices. Nous espérons que cette noble portion de l'Eglise universelle qui fut toujours si recommandable par son attachement à votre culte & à votre doctrine, ne défaillera jamais dans la foi; mais le jugement du Ciel sur l'Afrique nous épouvante, & six cents Sièges déserts dans cette seule partie du monde autrefois si célèbre parmi les nations Chrétiennes, six cents Sièges déserts nous annoncent tous les malheurs que nous aurions à craindre, si l'incrédulité, déjà fière de nos disgraces, parvenoit enfin à ravir aux besoins des peuples la ressource unique de la Religion dans les Rois. Puisse l'influence du nouvel astre levé sur nos climats ranimer dans tous les cœurs l'amour de cette Religion tutélaire! L'onction sacrée vient de couler sur le front du Fils aîné de l'Eglise, & tous les vœux de son cœur sont devenus des

sermens. Son trône déjà invariablement assuré au droit de sa naissance a paru en quelque sorte électif, lorsqu'il y est monté solennellement au bruit des acclamations les plus attendrissantes. Ah ! qu'il juge par les hommages que lui ont attirés ses seules promesses aux pieds de nos autels, des bénédictions que nous réservons à l'accroissement de ses bienfaits ; qu'il justifie les hautes espérances que nous avons conçues de son règne, car il ne sauroit les surpasser ; que l'oracle du Prophète s'accomplisse dans cette longue & brillante carrière qui s'ouvre devant notre jeune Monarque, & que *le glaive des combats se change pour toujours en soc de charrue* (a). Qu'à l'exemple de ses plus illustres Prédécesseurs, il reconnoisse dans nos Pontifes les défenseurs nés de son autorité, les dignes successeurs des Evêques de France qui s'écrioient sous la domination de Henri I, que c'étoit aux premiers Pasteurs à commander l'obéissance que l'on doit aux Rois : *Episcoporum est*

---

(a) *Et concident gladios suos in vomeres.* Mich.  
4. 3.

*semper Regum obedientiam præcipere (a).*  
 Animés du même esprit, à la première  
 lueur d'une étincelle de discorde, tous  
 nos Pontifes viennent de s'avancer à  
 la fois sur le seuil de nos Temples,  
 & d'une voix unanime ils ont dit ana-  
 thème à la rébellion. Réunis aujour-  
 d'hui dans le sanctuaire, ils bénissent  
 par ma bouche le Dieu de Charle-  
 magne & de saint Louis du bienfait  
 si ardemment désiré qu'il vient d'ac-  
 corder à la France en lui donnant (b)  
 un nouveau rejetton de cette tige  
 chérie qui fleurit sur le trône depuis  
 près de huit cents ans, & qui sans doute  
 prêtera toujours un ferme appui à la  
 Religion pour assurer au peuple de ce  
 vaste Empire le bonheur du temps, &  
 de l'éternité.

Ainsi soit-il.

---

(a) Voyez la Collection des Procès-verbaux  
 du Clergé de France, Tom. 5. Assemblée de  
 1682, page 381.

(b) M. le Duc d'Angoulême, né le 6 Août  
 1775.



RÉFLEXIONS

SUR

LES SERMONS NOUVEAUX

DE M. BOSSUET.

RÉFLEXIONS

DE

LES SÉMONS NOUVEAUX

DE M. BOSSUET



# RÉFLEXIONS

## SUR LES SERMONS NOUVEAUX

de M. BOSSUET.

*Cujus æmulari exoptat negligentiam  
Potius quam istorum obscuram diligentiam.*

*Terent. prolog. Andr.*

**T**OUTE l'Europe chrétienne attendoit avec impatience les Sermons de M. BOSSUET. On savoit que ce grand Homme avoit prêché avec un succès extraordinaire, à la Cour de Louis XIV, les Carêmes de 1662, de 1666, de 1681, & les Avents de 1661, de 1665, & de 1669, sans avoir jamais répété le même Discours devant ce Prince, qui après avoir entendu le jeune Orateur, écrivit à son pere pour le féliciter de l'honneur que ce fils déjà illustre feroit un jour à la France & à son siècle. Mais le plaisir d'admirer tant de chef-d'œuvres avoit été réservé aux contemporains de Louis-le-Grand; & BOSSUET, Prédicateur,

manquoit presque entièrement à la Religion & à la Littérature, puisqu'il ne nous restoit de lui que deux Discours de morale & ses Oraisons funèbres.

L'Evêque de Meaux parut oublier ses Sermons pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, & quoiqu'il dût à la chaire une grande partie de sa célébrité, il ne prêcha plus que par occasion; il ne daigna pas même mettre ses Sermons au net, & il avoit coutume de dire qu'il ne les avoit point écrits. Est-ce écrire en effet, que de jeter rapidement ses idées sur des feuilles volantes qu'on remplit ensuite de ratures, de renvois, de corrections & d'interlignes? C'est dans cet état informe que les Sermons de M. de Meaux, dont M. *Bossuet*, Evêque de Troyes, & M. le Président de *Chazot*, furent successivement dépositaires, sont enfin parvenus aux Rédacteurs de la nouvelle édition.

A la mort de M. de *Chazot*, on a trouvé ces feuilles éparées sous un monceau de papiers de toute espèce, sans que personne s'y attendît, & vraisemblablement sans que le dernier héritier de la famille de *BOSSUET* ait jamais sù qu'il possédoit un trésor si pré-

cieux, ou du moins sans qu'il ait eu le courage de débrouiller ce chaos. Il falloit sans doute beaucoup de patience, pour faire sortir de ces décombes des Discours pleins, suivis, & qui avoient besoin, pour ainsi dire, d'être créés une seconde fois. Les originaux seront déposés à la Bibliothèque du Roi; mais je ne présume point qu'on y ait recours pour s'assurer de leur authenticité. Il n'est point d'Ecrivain supérieur dont on ne connoisse le style dans une page: souvent une seule phrase suffit pour déceler BOSSUET.

C'est une opinion assez généralement reçue que BOSSUET, effrayé de la grande réputation de *Bourdaloue*, n'osa pas lutter contre ce célèbre Jésuite, & qu'il aima mieux être le premier dans la Controverse que le second dans la Chaire. Je ne prononce pas encore entre ces deux immortels Orateurs; mais j'examine un fait, & je vois que lorsque l'Evêque de Meaux prêcha son dernier Carême à la Cour en 1681, *Bourdaloue* y avoit déjà rempli quatre Carêmes, & notamment celui de l'année précédente. BOSSUET & *Bourdaloue* ont par conséquent été rivaux, ils ont été comparés, ils ont été jugés, ils

ont parcouru ensemble la même carrière. Ce n'est donc pas dans la prétendue vanité de BOSSUET qu'il faut chercher les motifs de sa retraite : soit que ce genre n'eût plus d'attraits pour lui, soit que des travaux qu'il jugeoit plus importans appellassent ailleurs son génie, soit enfin qu'il ne lui parût plus convenable de prêcher habituellement à Paris depuis son élévation à l'Épiscopat, il renonça pour toujours aux grandes stations de la Chaire à l'âge de cinquante-deux ans.

Ces Sermons doivent être regardés comme la véritable *rhétorique* des Prédicateurs. En effet, le jeune Orateur qui saura se pénétrer du génie de BOSSUET, sentir, penser, s'élever avec lui, n'aura pas besoin de se dessécher sur les préceptes des Rhéteurs, pour se former à l'éloquence. Il n'y auroit pas plus de mérite que de difficulté à relever les incorrections & les répétitions de ce grand Homme (a) ; ce seroit dire d'un habile Général, qu'il sait gagner des batailles,

---

(a) Si de grandes beautés peuvent racheter de légères négligences, c'est sans doute en faveur de BOSSUET que l'on doit se conformer à  
mais

mais qu'il ne connoît pas l'art de l'écriture. Le goût qui apperçoit les beautés est plus rare & plus utile que le misérable métier de borner ses découvertes à indiquer des fautes de grammaire. Celui qui auroit étudié toutes les *poétiques*, je dirai plus, celui qui les auroit toutes composées, seroit beaucoup moins avancé dans la carrière de l'Eloquence, que l'Orateur qui auroit profondément senti une seule page de ces Discours. Ce que les autres ont dit, Bossuet l'a fait.

La lecture des grands modèles est autant au-dessus de l'étude des règles, que le talens de créer des beautés de génie est supérieur à l'art d'éviter les fautes de goût. C'est par l'Eloquence, dit un Ecrivain célèbre, que les hommes parviennent à se communiquer leurs passions. Faite pour parler au sentiment, comme la Logique

---

cette sage maxime d'Horace dans son art poétique :

*Verum, ubi plura nitent in Carmine, non ego  
paucis*

*Offendar maculis, quas aut incuria fudit,*

*Aut humana parum cavit natura.*

» & la Grammaire parlent à l'esprit,  
 » elle impose silence à la raison même;  
 » & les prodiges qu'elle opère souvent  
 » entre les mains d'un seul sur  
 » toute une Nation, sont peut-être le  
 » témoignage le plus éclatant de la  
 » supériorité d'un homme sur un au-  
 » tre. Ce qu'il y a de singulier, c'est  
 » qu'on ait crû suppléer par des règles  
 » à un talent si rare. C'est à-peu-près  
 » comme si l'on eut voulu réduire le gé-  
 » nie en préceptes. Celui qui a prétendu  
 » le premier qu'on devoit les Orateurs  
 » à l'art, ou n'étoit pas du nombre,  
 » ou étoit bien ingrat envers la nature.  
 » Elle seule peut créer un homme élo-  
 » quent; les hommes sont le premier li-  
 » vre qu'il doive étudier pour réussir,  
 » les grands modèles sont le second;  
 » & tout ce que ces Ecrivains illustres  
 » nous ont laissé de philosophique &  
 » de réfléchi sur le talent de l'Or-  
 » teur, ne prouve que la difficulté de  
 » leur ressembler. Trop éclairés pour  
 » prétendre ouvrir la carrière, ils ne  
 » vouloient sans doute qu'en marquer  
 » les écueils. A l'égard de ces puérili-  
 » tés pédantesques qu'on a honorées  
 » du nom de Rhétorique, ou plutôt  
 » qui n'ont servi qu'à rendre ce nom

» ridicule , & qui font à l'art ora-  
 » toire ce que la Scholastique est à  
 » la vraie Philosophie, elles ne sont  
 » propres qu'à donner de l'Eloquence  
 » l'idée la plus fausse & la plus bar-  
 » bare ».

Or si les Orateurs doivent étudier les règles de l'art dans les Ouvrages des hommes éloquens, où pourroient-ils trouver des modèles plus inimitables que les Discours de l'immortel Evêque de Meaux? Ce qui m'a le plus frappé dans ses Sermons, c'est cette vigueur soutenue qui caractérise le style de BOSSUET, & qui vaut bien, ce me semble, que l'élégance continue tant vantée dans nos écrits modernes. Dès son exorde, dès sa première phrase, vous voyez son génie en action, vous ne rencontrez ni formules triviales, ni commentaires des pensées d'autrui, ni lenteurs, ni stérilité, ni redondances; il ne marche pas, il court dans un sentier nouveau que son imagination lui ouvre; il se précipite vers son but, & vous emporte avec lui. Lorsqu'une véhémence rapide entraîne ce grand Homme, on se sent transporté dans une région inconnue, on ne fait plus où il prend ses expressions & ses pensées;

son style se passionne & s'enflamme, son enthousiasme porte de toute part la conviction & la terreur; & alors il n'est plus possible de le lire, il faut qu'on le déclame : voilà le triomphe de l'Eloquence écrite.

On a besoin de revenir plusieurs fois sur ces morceaux sublimes, & de les décomposer en quelque sorte pour en sentir tout le prix. Il faut que le Lecteur ému, troublé, hors de lui-même, laisse refroidir son imagination en retournant souvent sur ses pas, s'il veut respirer quand BOSSUET lui a fait perdre haleine. Mais qu'il contracte par l'analyse une certaine familiarité avec les élans impétueux de l'Orateur, & il maniera, pour ainsi dire, tous les ressorts qui ont produit de si grands mouvemens. Ces effets extraordinaires dérivent toujours des traits véhémens & rapides, qui partent du génie de BOSSUET. Que voit-on lorsqu'on observe de près le mécanisme de son éloquence? Il établit d'abord son sujet, il s'empare de votre attention par la nouveauté ou par l'intérêt de son plan : c'est le moment de la raison. Il pose ensuite ses principes, il donne de l'autorité à ses preuves; vous êtes bien-

tôt convaincu. Tout-à-coup son génie prend l'essor, & un grand tableau tiré, soit de l'Histoire Sainte, soit de la peinture des mœurs, soit des agitations de la conscience, accable votre admiration, & appelle vos remords. Votre imagination, devenue toute-puissante par le secours de la sienne, voit, devance, & crée tout ce qu'on va lui présenter. L'Orateur écarté tout raisonnement abstrait, toute discussion réfléchie : il n'aspire alors qu'à vous émouvoir ; bientôt il s'arrête à une maxime grande & neuve, & cette sentence gravée fortement dans votre esprit ne vous paroît à vous-même que le résultat de vos propres pensées ; je dis les vôtres, parce que tout ce que l'Orateur doit faire quand il vous a touché, c'est de vous interpréter ce qu'il vous suggère, de vous raconter ce qu'il vous inspire, & de faire passer dans votre ame tout l'enthousiasme dont il étoit enflammé lui-même au moment de la composition.

C'est cet art, ce grand art de se confondre, de s'identifier avec l'assemblée à laquelle on parle, qui ramène tous les esprits à cette unité de pensées, dont le premier effet est de les

forcer de réagir les uns sur les autres, & qui, semblable à un vent impétueux, pousse tous ces flots d'Auditeurs de l'espérance à la crainte, de l'abattement à la joie, de la commisération à la terreur. J'ai éprouvé toutes ces agitations en lisant BOSSUET; jamais ce grand Homme ne cherche le sublime, il le trouve dans je ne fais quel admirable abandon qui le caractérise; & l'on croit, quand on l'entend, converser avec soi-même sur un sujet qu'on a profondément médité. Son expression presque toujours métaphorique réveille fortement l'attention: c'est un levier dont se sert l'Orateur pour ébranler & pour abattre tout ce qui lui résiste. Quelquefois son éloquence paroît épuisée; vous vous délassiez pendant quelques instans, vous admirez en liberté une idée sublime, & vous savez gré à BOSSUET de ne vous avoir point distrait en appelant ailleurs vos regards. S'aperçoit-il que vous vous séparez de lui, tandis qu'il semble se traîner dans des détails communs? Tout-à-coup son imagination s'allume; & de nouvelles beautés donnent de vives secousses à votre ame. C'est alors qu'après avoir fait un grand tableau des misè-

res de l'homme, il s'éleve au-dessus de lui-même, en s'écriant avec un air de triomphe : *Oh ! que nous ne sommes rien.* C'est alors que pour peindre les erreurs de l'ambition, il nous présente cette image si effrayante & si vraie : *Nous arrivons enfin au tombeau traînant sans cesse après nous la longue chaîne de nos espérances trompées.* C'est alors qu'en instruisant les Rois, il leur adresse ces paroles pour les exhorter à punir le crime : *Etendez vos longs bras qui vont chercher les méchans, & qui peuvent les atteindre jusqu'aux extrémités de votre Empire.* C'est alors que conduisant l'homme à l'école du tombeau, il s'écrie : *O mort ! je te rends graces des lumieres que tu nous donnes.* C'est alors qu'en parlant de l'entrée de Jesus-Christ à Jérusalem, il dit : *J'ai appris de Tertullien que, lorsque ces illustres triomphateurs de l'ancienne Rome marchaient avec tant de pompe, de peur qu'ils ne s'élevassent au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivoit, avoit charge de les avertir qu'ils étoient hommes ; mais le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette gloire : au lieu de l'avertir qu'il est homme, je me sens*

bien plutôt pressé de le faire souvenir qu'il est Dieu : il semble en effet qu'il l'a oublié (a).

Je remarquerai à l'occasion de ce dernier trait, que les Peres ne furent jamais plus éloquens que sous la plume de BOSSUET. Il devient aussi grand qu'eux lorsqu'il s'appuie de leur autorité ou de leurs principes. Ce grand Orateur les avoit médités long-temps, sur-tout Tertullien, saint Chrysostôme & saint Augustin; & ses Sermons doivent apprendre aux Orateurs chrétiens l'usage admirable qu'ils peuvent faire des Peres de l'Eglise. Au lieu de copier servilement des passages qui n'appartiennent plus à personne, pas même à leurs Auteurs, depuis que tout le monde s'en est servi, il s'approprie tout ce qu'il adopte, & il n'est pas moins original lors-

---

(a) Cette allusion est admirable pour ennobler les détails de l'entrée de Jesus-Christ à Jérusalem; après avoir ainsi exalté la gloire du Fils de Dieu, BOSSUET ne craint plus qu'elle puisse être ternie en représentant ce nouveau triomphateur monté sur une ânesse au moment où il vient prendre possession du trône de David. Sans cette préparation oratoire, il eut été impossible de traduire en Chaire ces paroles de l'Evangile. *Sedens super asinam*. Matth. 21. 5.

qu'il cite, que lorsqu'il crée. Aussi pour peu qu'on sente les beautés de l'éloquence, il est impossible de le lire de suite; de temps en temps une idée brusque & soudaine fait tomber le livre des mains, & force de suspendre la lecture pour pénétrer toute la profondeur du trait dont on est frappé; & si BOSSUET lisoit autrefois Homère pour s'enflammer en contemplant les peintures ravissantes de ce Poëte, on pourra lire ses Sermons avec la même confiance, lorsqu'après un long travail on aura besoin de ranimer son imagination épuisée.

Nul Orateur en effet n'est plus propre que l'Evêque de Meaux à inspirer de vastes pensées, à étendre la sphère de l'Eloquence Evangélique, & même à marquer fréquemment le terme de la perfection que l'esprit humain peut atteindre en ce genre. On pense communément que *Massillon* & *Bourdaloue* ont posé les limites de l'art si difficile de la Chaire, & que s'étant emparés des grandes masses de l'art Oratoire, ils n'ont plus laissé à leurs successeurs que la gloire assez médiocre de saisir quelques nouvelles nuances. J'avois toujours soupçonné que cette erreur ne

se feroit point accréditée si l'on avoit pu lire les Sermons de BOSSUET, & je ne me trompois point. Admirons les productions du génie, mais ne lui assignons pas témérairement des bornes. Combien trouvera-t-on dans BOSSUET de grandes beautés, dont on n'avoit jusqu'à présent aucune idée, & qu'on auroit cherchées vainement dans *Massillon* & dans *Bourdaloue*? Eh! combien d'autres beautés nouvelles & extraordinaires pourroit encore découvrir un grand Homme même après *Massillon*, *Bourdaloue* & BOSSUET?

Cet éloquent *Massillon*, abusant quelquefois de la fécondité de son style, commente & paraphrase trop ses idées. Son *petit Carême*, si justement célèbre, & qui me paroît cependant fort inférieur à son grand *Carême*, à son *Avent*, & sur-tout à ses *Conférences Ecclésiastiques*, offre à chaque page la preuve de mon observation. Prenez-le à l'ouverture du Livre, vous verrez qu'on ne trouve souvent dans chaque *alinéa*, qu'une seule pensée énoncée avec autant d'élégance que de variété. Sans cette élocution enchanteresse qui a toujours de nouveaux charmes pour

les lecteurs sensibles, on ne liroit *Maffillon* qu'une fois, & l'on se contenteroit ensuite de ses analyses; mais les Sermons sont si supérieurement écrits, si touchans, si affectueux, qu'on les trouve trop courts: c'est un ami qui vous embrasse en vous reprochant vos fautes, & malgré cette stérilité d'idées, dont l'esprit murmure quelquefois, le cœur est tellement satisfait que *Maffillon* vivra autant que la Langue Francoise.

*Bourdaloue*, toujours conséquent, toujours nerveux, préférant aux mouvemens passagers de l'onction, des preuves frappantes que le temps grave toujours plus profondément dans les esprits, appellant le système entier de la Religion au secours de chacun de ses sujets, raisonneur éloquent, moraliste sublime, & instruisant son Auditeur avec l'attention de s'oublier, de se cacher toujours lui-même, *Bourdaloue* fera éternellement le désespoir des Prédicateurs. La première partie de sa fameuse Passion, *Dei virtutem*, &c. dans laquelle il prouve que la mort du Fils de Dieu est le triomphe de sa puissance, me paroît le chef-d'œuvre de l'Eloquence chrétienne. Rien ne tient

à côté de cette première partie, pas même la seconde qui seroit belle partout ailleurs. *Bourdaloue* est plus satisfaisant à la centième lecture qu'à la première : plus on le lit plus on l'admire. Je lui rends grâces de ce qu'il n'a pas connu ce misérable jeu de la phrase qui dégraderoit le génie, si le génie pouvoit s'y abaisser ; & de ce qu'il n'a jamais écrit que pour le besoin de sa pensée.

Je ne doute point que *BOSSUET* ne fût né avec beaucoup plus de génie que *Bourdaloue* ; cependant les Sermons de celui-ci sont mieux faits, plus finis, plus méthodiques, & je n'en suis pas surpris, puisqu'ils ont été l'unique objet de ses travaux littéraires. Si l'on compare pièce à pièce, *Bourdaloue* aura l'avantage ; mais si l'on oppose trait à trait, il ne résisteroit pas à ce parallèle. *BOSSUET* est plus lumineux, plus original, plus extraordinaire, plus accablant (a). Il a une manière grande & fer-

---

(a) Voulez-vous un exemple de la vigueur avec laquelle *BOSSUET* presse son Auditoire ? Prenez-le dès le premier Sermon du recueil qu'on a publié, & jetez les yeux sur ce tableau de la misère des pauvres malades ? . . . Je prête ma voix à ceux-ci, parce qu'ils n'en ont point. Voyez

me, une familiarité noble, des élans sublimes, des tableaux fiers & imposans, des transitions brusques & cependant toujours naturelles (a), un grand nombre de ces vérités intimes qu'on ne découvre qu'en creusant profondément dans son propre cœur, une majesté d'idées, & une vigueur d'expressions qui lui sont

---

*quelle est leur nécessité. Nous naissons pauvres ; Dieu a commandé à la terre de nous fournir notre nourriture : ceux qui n'ont point ce fonds, imposent un tribut à leurs mains ; ils exigent d'elles ce qui est nécessaire au reste du corps : voilà le second degré de misère. Quand ce fonds leur manque par l'infirmité, encore y a-t-il quelque recours ; la nature leur a donné une voix, des plaintes, des gémissemens ; dernier refuge des pauvres affligés pour attirer le secours des autres. Ceux dont je parle n'ont pas ces moyens : ils sont contraints d'être renfermés : leurs plaintes ne sont entendues que de leur pauvre famille éplorée, & de quelques-uns de leurs voisins, peut-être encore plus misérables qu'eux. Mais dans l'extrême misère ; quand on a l'usage de son esprit libre, la nécessité fait trouver des inventions : le leur est accablé par la maladie, par les inquiétudes, & souvent par le désespoir. Dans une telle nécessité, puis-je leur refuser ma voix ?*

(a) Boileau disoit en parlant des caractères de la Bruyère, que cet Ouvrage étoit digne de la réputation dont il jouissoit ; mais que l'Auteur avoit étudié la partie la plus difficile de l'art d'écrire, les transitions.

propres. On reconnoît sur-tout dans ses écrits le ton & l'accent d'un Prophète ; c'est l'Isaïe de la Loi nouvelle. Il s'attache à épouvanter l'homme, & lorsqu'il l'a intimidé par ses menaces, il le livre au remords pour achever sa conversion. *M. BOSSUET se bat à outrance avec son Auditoire, disoit Madame de Sévigné : tous ses Sermons sont des combats à mort.*

Ce qui donne le plus de plénitude & de substance aux Sermons de BOSSUET, c'est l'usage admirable qu'il fait de l'Écriture-Sainte. Voilà l'inépuisable mine dans laquelle il trouve ses preuves, ses comparaisons, ses exemples, ses transitions & ses images. On le voit sans cesse éclaircir l'ancien Testament par le nouveau, saisir l'économie de la Religion & en balancer les parties pour en faire un tout harmonieux & sublime. Au lieu de citer les Livres saints en fastidieux érudit, il s'en sert en Orateur plein de verve ; il ne rapporte pas séchement des passages, mais des traits qui forment des tableaux ; & il fonde si bien les pensées de l'Écriture avec les siennes, qu'on croiroit qu'il les crée, ou du moins qu'elles ont été conçues exprès pour

l'usage qu'il en fait. Veut-il nous montrer un Roi désabusé des grandeurs du monde? il répète les longs gémissens de David. Veut-il exciter la pitié & attendrir ses Auditeurs pour mieux les émouvoir? il fait pleurer avec lui le pathétique Jérémie, & les accens de Jérémie semblent acquérir en passant par son organe une nouvelle énergie pour peindre les calamités de Sion.

Tout en effet, dans un Sermon, doit être tiré de l'Écriture, ou du moins avoir la couleur des Livres saints; c'est le vœu de la Religion, c'est même le précepte du bon goût. L'Orateur sacré, qui veut exceller dans son art, ne sauroit donc s'accoutumer de trop bonne heure à lire tous les jours la Bible, une plume à la main: s'il attend le moment de la composition, pour ramasser des passages déjà connus, il ne sera ni lumineux ni original; & cet étalage d'une érudition indigeste, ne frappera & ne trompera jamais personne. On distingue sans peine le véritable savant qui a puisé dans les sources, de tous ces érudits de Dictionnaires ou d'Abrégés, qui empruntent toujours, & ne tirent rien de leur propre fonds. Ces stériles com-

pilateurs ont beau se surcharger de citations & de commentaires; ils plient sous le poids d'un trésor qui ne leur appartient pas, ils n'en sont que plus pauvres : on les voit, pour ainsi dire, copier des livres ouverts devant eux, & ils ne forment que des Centons sans unité, sans intérêt, plus propres à étouffer la pensée, qu'à prolonger le mouvement oratoire; au contraire, l'Ecrivain profondément instruit, incorpore ce qu'il crée avec ce qu'il fait; & ses connoissances se fondent d'autant plus aisément avec ses idées, qu'elles ont contracté une certaine alliance, par le long séjour qu'elles ont fait ensemble dans son esprit. On est bien certain que Bossuet n'avoit point l'Ecriture-Sainte sous ses yeux, lorsqu'il composoit ses Sermons, & qu'il l'avoit étudiée pendant long-temps, quand il prit la plume. Je ne lui connois qu'un seul rival, dans cette partie des talens du Prédicateur, c'est l'immortel *Fenelon*, dans son Discours pour le Sacre de l'Electeur de Cologne, l'un des plus beaux chef-d'œuvres de l'Eloquence moderne,

Les Sermons de BOSSUET sont remplis de l'Ecriture & des Peres : on ne

lui contestera point la prééminence sur tous les Orateurs Chrétiens, dans l'art d'employer la Tradition ; & les beautés qu'il en tire pour enrichir ses discours attestent assez combien cette étude est utile. Qu'il me soit permis de citer à ce sujet, comme un exemple bien frappant de l'éloquence des Peres de l'Eglise, la belle harangue que saint Jean Chrysostome met dans la bouche de l'Evêque Flavien, au moment où ce vertueux Prélat vient demander grace à l'Empereur Théodose, en faveur des habitans d'Antioche. Ce Discours ne sauroit être trop connu.

« Prince, notre ville infortunée a sou-  
 » vent été comblée de vos bienfaits, &  
 » vos libéralités, qui faisoient autrefois  
 » sa gloire, sont aujourd'hui pour elle  
 » un nouveau sujet de honte & de dou-  
 » leur. Détruisez Antioche jusqu'aux  
 » fondemens, réduisez-la en cendres,  
 » faites périr jusqu'à nos enfans, par  
 » le tranchant de l'épée : nous mé-  
 » ritons encore de plus sévères châ-  
 » timens ; & toute la terre épouvan-  
 » tée de notre supplice, avouera qu'il  
 » est encore au-dessous de notre ingra-  
 » titude. Déjà nous ne saurions plus  
 » rien ajouter à notre malheur. Ac-

» cablés de votre disgrâce, nous som-  
» mes un objet d'horreur pour tout  
» le reste de votre Empire. Nous avons  
» offensé dans votre personne l'U-  
» nivers entier ; il s'éleve aujourd'hui  
» contre nous, Prince, plus fortement  
» que vous-même : il ne reste donc plus  
» qu'un seul remède à nos maux. Imi-  
» tez la bonté de Dieu. Outragé par  
» ses créatures, il leur a ouvert les  
» cieux. J'ose le dire, grand Prince,  
» si vous nous pardonnez nous devons  
» notre salut à votre indulgence ; mais  
» vous devrez à nos attentats l'é-  
» clat d'une gloire nouvelle : nous  
» vous avons préparé, par notre cri-  
» me, une couronne plus brillante  
» que celle dont Gratien a orné votre  
» front : vous ne la tiendrez que de  
» votre vertu. On a détruit vos Sta-  
» tues. Ah ! qu'il vous est facile d'en  
» rétablir qui soient infiniment plus  
» précieuses ! Ce ne seront point des  
» statues muettes & fragiles, expo-  
» sées dans les places publiques aux  
» caprices & aux injures ; ouvrages de  
» la clémence, & immortelles com-  
» me la vertu-même, celles-ci seront  
» placées dans tous les cœurs ; & vous  
» aurez autant de monumens qu'il y

» a d'hommes sur la terre, & qu'il y  
» en aura jamais. Non, les exploits  
» guerriers, les trésors, la vaste étendue  
» d'un Empire, n'attirent point  
» aux Princes une gloire aussi pure &  
» aussi durable que la bonté & la clémence.  
» Rappelez-vous les outrages  
» que des mains séditeuses firent aux  
» statues de Constantin, & les suggestions  
» de ses Courtisans, qui l'excitoient à la vengeance.  
» Vous savez que ce Prince, portant alors la main à  
» son front, leur répondit en souriant :  
» *Rassurez-vous, je ne suis point blessé.*  
» On a oublié une grande partie des  
» victoires de cet Empereur ; mais  
» cette parole a survécu à ses trophées ;  
» elle sera entendue des siècles à venir ;  
» elle lui méritera à jamais les éloges &  
» les bénédictions de tous les âges. Mais  
» qu'est-il besoin de vous proposer des  
» exemples étrangers ? Il ne faut vous  
» rappeler que vos propres actions. Souvenez-  
» vous donc de ce soupir généreux, que la  
» clémence fit sortir de votre bouche, lorsqu'  
» aux approches de la Fête de Pâques, annonçant,  
» par un Edit, aux criminels leur pardon, &  
» aux prisonniers leur délivrance, vous ajou-

» tâtes : *Que n'ai-je aussi le pouvoir*  
» *de ressusciter les morts ! O grand Prin-*  
» *ce ! vous pouvez faire aujourd'hui ce*  
» *miracle : Antioche n'est plus qu'un*  
» *tombeau ; ses habitans ne sont plus*  
» *que des cadavres ; ils sont morts avant*  
» *le supplice qu'ils ont mérité : vous*  
» *pouvez d'un seul mot leur rendre*  
» *la vie. Si vous faites grace à mon*  
» *troupeau , les infidèles s'écrieront :*  
» *Qu'il est grand , le Dieu des Chré-*  
» *tiens ! des hommes il sait en faire*  
» *des Anges ; il les affranchit de la ty-*  
» *rannie de la nature. Ne craignez pas*  
» *que l'impunité corrompe vos autres*  
» *Villes : hélas ! notre sort ne peut*  
» *qu'épouvanter. Tremblans sans cesse ,*  
» *regardans chaque nuit comme la*  
» *derniere , chaque jour comme celui*  
» *de notre supplice , fuyans dans les*  
» *déserts , en proie aux bêtes féroces ,*  
» *cachés dans les cavernes , dans les*  
» *creux des rochers , nous donnons*  
» *au reste du monde l'exemple le plus*  
» *effrayant. Détruisez donc Antioche ;*  
» *mais détruisez-la comme autrefois le*  
» *Tout-puissant détruisit Ninive : effa-*  
» *cez notre crime par le pardon ; anéan-*  
» *tissez la mémoire de notre attentat ,*  
» *en faisant naître dans tous les cœurs*

» la reconnoissance & l'amour. Il est  
 » aisè d'incendier des maisons, de ren-  
 » verser des murailles; mais changer  
 » tout-à-coup des citoyens parjures  
 » en sujets fideles & affectionnés, c'est  
 » l'effet d'une vertu divine. Quelle  
 » conquête une seule parole peut  
 » vous procurer! Elle vous gagnera  
 » la tendresse de tous les hommes.  
 » Quelle récompense vous recevrez de  
 » l'Éternel! il vous tiendra compte,  
 » non-seulement de votre bonté, mais  
 » encore de toutes les actions de mi-  
 » séricorde que votre exemple en-  
 » gendrera dans la suite des siècles.  
 » Prince invincible, ne rougissez pas  
 » de céder à un foible vieillard, après  
 » avoir résisté à vos plus braves Of-  
 » ficiers : ce sera céder au Souverain  
 » des Empereurs, qui m'envoie pour  
 » vous présenter l'Évangile, & vous  
 » dire de sa part : *Si vous ne remettez*  
 » *les offenses commises contre vous,*  
 » *vosre Pere céleste ne vous remettra*  
 » *pas les vôtres.* Représentez-vous ce  
 » jour terrible, où les Princes &  
 » les sujets comparoîtront au Tri-  
 » bunal de la suprême Justice; &  
 » croyez que vos fautes seront alors  
 » effacées, par le généreux pardon que

» vous nous aurez accordé. Pour moi,  
 » je vous le proteste, grand Prince,  
 » si votre juste indignation s'apaise,  
 » si vous rendez à notre patrie votre  
 » bienveillance, j'y retournerai avec  
 » joie, j'irai bénir avec mon peuple  
 » la bonté divine, & célébrer la vôtre;  
 » mais si vous ne jetez plus sur An-  
 » tioche que des regards de colère, je  
 » le jure devant vous, mon peuple ne  
 » fera plus mon peuple; je ne le rever-  
 » rai plus; j'irai dans une retraite éloi-  
 » gnée, cacher ma honte & mon afflic-  
 » tion; j'irai pleurer jusqu'à mon der-  
 » nier soupir, le malheur d'une Ville,  
 » qui aura rendu implacable pour elle  
 » seule le plus humain & le plus doux  
 » de tous les Princes (a) ».

Le courroux de Théodose ne re-  
 sista pas à l'éloquence de Flavien, &  
 ce seul morceau suffiroit pour placer  
 parmi les plus grands Orateurs saint  
 Jean Chrysostome, qui nous l'a trans-  
 mis, & qui l'avoit sans doute compo-  
 sé; il prouve aussi que l'étude de la  
 tradition n'est point un travail perdu  
 pour les Orateurs Chrétiens. L'Evêque  
 de Meaux tire souvent des écrits des

---

; (a) Traduction littérale de S. Jean Chryso-  
 stome, *Homel.* 21. c. 3.

Peres plusieurs traits non moins véhémens, pour frapper son auditoire, & des raisonnemens pressans, qui donnent à ses discours autant de solidité que d'éclat ; trop éclairé lui-même pour supposer ses Auditeurs assez instruits, soit des vérités de la Foi, soit des devoirs de la morale, il enseigne toujours avec la facilité & la profondeur d'un grand Maître : cependant ce sublime Orateur n'attiédit point sa verve en s'enfonçant dans les arides discussions de la controverse. Malgré son penchant pour la dialectique, il sort de l'école ; & toujours Théologien, sans affecter jamais de le paroître, il met plus de Religion pratique dans ses Sermons, que de Théologie. Son génie s'enrichit, s'élève, se féconde dans les Livres saints ; & je ne doute pas que ses Discours ne fassent rougir les Orateurs Chrétiens qui ont abandonné l'enseignement de la Religion, pour disserter en chaire sur la Morale, ou sur la Politique, ou sur l'Histoire profane. Je leur adresserai, en leur montrant les chef-d'œuvres de BOSSUET, ce vers si sublime de Perse : *Virtutem videant, intabescantque relicta.* Ils n'instruisent point, ils ne

touchent point, & cependant ils ont besoin d'avoir beaucoup d'esprit pour prêcher si mal. S'ils ne cherchent la réputation, je leur prédis qu'ils obtiendront une gloire plus brillante & sur-tout plus durable par des Sermons que par des Discours. La manie du bel esprit, ridicule même dans les productions purement littéraires, devient absurde lorsqu'on veut instruire & émouvoir; elle étouffe le sentiment, dessèche la composition, & est absolument incompatible avec la véritable Eloquence; non, jamais les Ministres des Autels ne prêcheront plus utilement pour leur propre renommée, qu'en prêchant efficacement, pour le salut de leur Auditoire. Des larmes! des larmes! voilà les seuls applaudissemens dignes des Orateurs Chrétiens.

Si l'on excepte quelques traits déjà connus, dont l'Evêque de Meaux a enrichi ses Oraisons Funèbres ou ses Ouvrages ascétiques, on ne trouvera rien dans ses Sermons qui ressemble à ce que l'on a écrit pour la Chaire; ses esquisses même portent l'empreinte du génie, & j'invite les jeunes Orateurs à les remplir, pour se former le goût. On observera, en lisant BOSSUET, & sur-  
tout

tout si l'on entreprend de finir quelques-uns des Sermons dont il s'est contenté de tracer l'analyse, combien l'érudition est utile à l'éloquence. Tout ce que les hommes ont pensé est du ressort de l'Orateur, & rien de ce qui intéresse l'histoire, les loix, les mœurs, les sciences & les beaux arts, ne lui est étranger.

BOSSUET a traité un grand nombre de sujets admirables, & qui sont encore nouveaux aujourd'hui, puisque par je ne sais quelle fatalité, les Prédicateurs semblent les avoir bannis de la chaire; cependant il faut avouer qu'il n'a pas toujours été également heureux dans ses choix; & rien ne prouve mieux que la différence de ses Sermons, combien l'éloquence dépend de la matière que l'on traite. D'ailleurs, toujours fidèle à son plan d'instruction, il prêchoit souvent plusieurs fois sur le même objet, & ses discours étoient tellement pleins, qu'après avoir épuisé lui-même, & les vérités fondamentales de la Religion, & les ressources de l'art oratoire, il ne pouvoit plus se soutenir à la hauteur de ses premières idées. Chacun de ses Sermons renferme des beautés dignes de lui; il n'en est aucun où l'on ne le re-

connoisse ; mais on est étonné de la distance prodigieuse qu'il y a souvent de l'un à l'autre. BOSSUET ne pouvoit pas toujours être le BOSSUET du grand Condé, de la Duchesse d'Orléans & de la Reine d'Angleterre (a) ; l'aigle s'élève au haut des airs, il tombe. L'insecte qui rampe, ne sauroit tomber. Il ne faut donc pas être surpris des inégalités qu'on voit non-seulement entre les Discours comparés, mais souvent dans le même Discours. Tout grand Orateur est nécessairement inégal ; quand-même son génie n'auroit pas besoin de se reposer pour prendre haleine, les règles de l'art oratoire l'obligeroient de ralentir de temps en

(a) On reconnoît aisément Bossuet dans cet admirable portrait que Cicéron nous a tracé de l'Orateur Galba. *Quem fortasse vis non ingenii solum sed etiam animi, & naturalis quidam dolor dicentem incendebat, efficiebatque, ut & incitata, & gravis, & vehemens esset oratio: dein cum otiosus stilum prehenderat motusque omnis animi tanquam ventus hominem defecerat, flaccescebat oratio: quod iis, qui limatiùs dicendi confectantur genus, accidere non solet; propterea quod prudentia nunquam deficit oratorem, qui ille utens eodem modo possit & dicere & scribere: ardor animi non semper adest, isque cum confectantur, omnis illa vis & quasi flamma oratoris extinguitur. Brutus, seu de claris Oratoribus, 93, 94.*

temps son effort; car celui qui veut être toujours sublime ne l'est jamais.

Il est vrai que les chûtes de BOSSUET (a) sont presque aussi extraordinaires que ses plus grandes beautés. Après un élan sublime, où l'on voit la majesté des idées, la progression des mouvemens, le choix des expressions, l'harmonie du style, chaque phrase finie avec soin, liée avec la phrase qui la précède & la phrase qui la suit, on est frappé de la plus vive admiration, & l'on se dit à soi-même, que nul Ecrivain n'est au-dessus de cet étonnant Orateur: mais BOSSUET est assez grand pour qu'il soit permis à ses plus ardens admirateurs d'avouer ses fautes, & il faut convenir qu'il devient quelquefois froid, lâche, minutieux & rampant: c'est que tous les extrêmes se touchent; & qu'entre un trait burlesque & un trait sublime,

---

(a) Je n'en citerai aucun exemple par respect pour ce grand Homme. Ma plume se refuse à lui reprocher des fautes de goût qu'il eût sans doute corrigées s'il eut publié lui-même ses Sermons; mais il me semble que les Editeurs devoient se charger de ce soin, & qu'on ne les auroit point accusés d'avoir altéré les originaux de BOSSUET, s'ils s'étoient bornés à effacer toutes ces négligences de style, sans rien ajouter aux Manuscrits de l'Evêque de Meaux.

il n'y a souvent qu'une ligne. L'homme de génie monte si haut, qu'on le perd de vue ; s'il s'arrête un seul instant, il s'abat ; & plus son vol étoit hardi, plus sa chute est profonde : au lieu que l'Ecrivain médiocre est séparé de ces abymes par l'immensité des espaces intermédiaires, & de même qu'il s'élève sans devenir grand, il tombe sans être au-dessous du commun. Aussi peut-on observer qu'il est beaucoup plus aisé de parodier un chef-d'œuvre plein de génie, & sur-tout les plus beaux endroits de ce chef-d'œuvre, qu'un ouvrage médiocre. C'est le concours d'une multitude de circonstances qui forme le sublime : changez-en une seule, l'enflure, l'exagération, le ridicule vont frapper tous les esprits, & vous rirez du même mot qui enlevait votre admiration, ou qui vous arrachait des larmes.

On ne se contentera peut-être pas de reprocher à BOSSUET cette léthargie qui ressemble au *sommeil* d'Homère. J'ai connu des gens de Lettres qui n'ayant jamais lu un volume de cet immortel Orateur, regardoient comme un dogme fondamental en matière de goût, que c'est un Ecrivain sans style. Si par style on entend la froide, monotone des

antithésés, les énigmes qu'on appelle réticences, le ton du madrigal, les petites phrases épigrammatiques, la prétention de montrer par-tout de l'esprit, le néologisme à la mode, les grands mots alembiqués, & cette phrénésie épileptique qu'on est convenu d'appeler chaleur oratoire; il faut avouer que BOSSUET n'a point de style, car il n'a certainement pas celui-là: mais si l'on attache à ce mot la signification qu'il doit avoir, c'est-à-dire, si le style n'est autre chose que l'arrangement naturel des idées: s'il suffit pour bien écrire, d'être clair, simple, noble, pur, précis, varié, pittoresque, véhément, harmonieux, périodique: s'il ne faut que donner aux expressions le ton du sujet, aux métaphores la couleur de l'image, aux mouvemens de l'éloquence les élans de la nature, aux tours oratoires le caractère de la passion & le trait du sentiment: si le style, en un mot, n'est que la représentation de la pensée avec tous ces caractères divers, Contempteurs de BOSSUET, humiliez-vous, & lisez ses écrits, jusqu'à ce que vous foyez dignes de les admirer. Vos yeux accoutumés à l'élégante symmétrie de nos jar-

dins, ne sauroient-ils donc plus contempler l'antique majesté des forêts?

Quelque frappant (a) que soit le style de BOSSUET, il n'en est pas moins naturel; & malgré les spéculations métaphysiques (b) auxquelles il se livre

(a) L'éloquence de BOSSUET est toujours frappante, parce que ce grand Orateur n'écrivoit jamais sans être animé par une forte passion. Au lieu de n'employer que des beautés accessoires, il les tire toutes du fond même de ses sujets. C'est pour s'être écartés de cette dernière règle de l'art oratoire, que plusieurs Ecrivains nés avec beaucoup d'esprit & même avec du talent, ne font cependant aucun effet.

(b) On ne sauroit trop éviter dans les assemblées publiques les discussions abstraites qui sont étrangères à la plupart des Auditeurs, & intelligibles pour les esprits vulgaires. Cicéron étoit bien convaincu de ce précepte du goût, puisqu'il décide dans son *Traité des Orateurs illustres* qu'un Discours qui n'obtient point l'approbation du peuple ne mérite jamais le suffrage des Savans. Lorsqu'il défendit la cause du Poète Archias, il plaça dans sa Harangue une très-belle apologie de l'étude que tous les Gens de Lettres savent par cœur; cependant, quoique cet éloge de la Littérature fut amené naturellement par son sujet, quoiqu'il fut d'ailleurs écrit d'un style clair & populaire, Cicéron crût devoir excuser dans son Exorde cette digression peu familière au peuple Romain, & une pareille précaution oratoire prouve assez que ce grand Orateur regardoit toutes les dissertations

de temps en temps, sur-tout au commencement de ses premières parties,

méthaphysiques comme très-oppoſées à la véritable Eloquence. Voici le ſecond paragraphe de ce plaidoyer. *Sed ne cui veſtrum mirum eſſe videatur, me in quaſtione legitimâ, & in judicio publico, quum res agatur apud prætorem populi Romani, lectiſſimum virum, & apud ſeveriſſimos judices, tanto conventu hominum ac frequentiâ hoc uti genere dicendi, quod non modo à conſuetudine judiciorum, verùm etiam à Forenſi Sermone abhorreat: quaſo à vobis, ut in hac cauſâ mihi detis hanc veniam, accommodatam huic reo, vobis, quemadmodum ſpero, non moleſtam; ut me pro ſummo Poëtâ atque erudiſſimo homine dicentem, hoc concuſſu hominum literatiſſimorum, hæc veſtrâ humanitate, hoc denique prætore exercente judicium, patiamini de ſtudiis humanitatis, ac litterarum paulô loqui liberiùs; & in ejuſmodi perſonâ quæ propter otium ac ſtudium minimè in judiciis periculisque tractata eſt, uti propè novo quodam & inuſtato genere dicendi. Quod ſi mihi à vobis tribui concedique ſentiam, &c.*

L'eſprit de Cicéron étoit tellement frappé du danger auquel il s'expoſoit en traitant des détails abstraits, & au-deſſus de l'intelligence commune de ſes Auditeurs, qu'il termina ſon plaidoyer en demandant encore grace pour cet Epilogue. *Quæ de cauſâ dixi, Judices, ea conſilio probata eſſe omnibus: quæ non fori, neque judiciali conſuetudine, & de hominis ingenio, & communiter de ipſius ſtudio locutus ſum, ea, Judices, à vobis ſpero eſſe in bonam partem accepturæ; ab eo, qui judicium exercet, certè ſcio.*  
Pro Archia Poëta.

on voit qu'il a écrit de verve tous ses Sermons, & qu'il ne perd jamais la franchise d'une inspiration soudaine & involontaire. Ses plans sont ordinairement vastes & heureux. On conçoit aisément que BOSSUET ne peut se renfermer que dans un grand espace : encore cet espace est-il souvent trop étroit, & son génie en sort comme par bonds ; c'est sur-tout dans ces écarts qu'il est sublime, & alors l'admiration qu'il inspire, justifie l'irrégularité de sa marche, & fait sentir vivement le besoin qu'il avoit de prendre son essor pour mettre ses idées en liberté.

On lui pardonnera plus aisément de perdre quelquefois son sujet de vue, que de l'annoncer avec tant d'efforts. J'ai cru appercevoir de la prétention dans la manière dont il présente ses sujets. Si l'Eloquence tolère les divisions, elle est trop austère du moins pour adopter des antithèses puérides que

*Di al. sur  
l'Eloq.*

*Fenelon appelloit des iours de passe-passe. C'est une perte de temps que les Orateurs doivent éviter, ne fût-ce que pour cacher à l'Auditoire le misérable emploi qu'ils ont fait de leurs loisirs. Lorsque BOSSUET composa ses Discours, les divisions maniérées*

étoient fort à la mode, & on les a conservées sans doute dans cette édition comme un monument du tribut que les grands hommes font quelquefois obligés de payer au mauvais goût de leur siècle. *La Bruyere* (a) se moque très-ingénieusement des Prédicateurs qui tournent trop sur leurs divisions.

« Depuis trente années, dit-il, on  
 » prête l'oreille aux Rhéteurs, aux  
 » Déclamateurs, aux Enumérateurs;  
 » on court ceux qui peignent en mi-  
 » niature. Il n'y a pas long-temps  
 » qu'il avoient des chûtes ou des tran-  
 » sitions si ingénieuses, quelquefois  
 » même si vives & si aiguës, qu'elles  
 » pouvoient passer pour épigrammes;  
 » ils les ont adoucies, je le veux, &  
 » ce ne sont plus que des madrigaux;  
 » ils ont toujours d'une nécessité in-  
 » dispensable & géométrique, trois  
 » sujets admirables de vos attentions;  
 » ils prouvent une telle chose dans  
 » la première partie de leur Discours;  
 » cette autre dans la seconde partie,  
 » & cette autre dans la troisième:  
 » ainsi vous serez convaincu d'abord  
 » d'une certaine vérité, & c'est leur

---

(a) Chapitre des Prédicateurs.

» premier point ; d'une autre vérité ,  
 » & c'est leur second point ; & puis  
 » d'une autre vérité , & c'est leur  
 » troisième point : de sorte que la  
 » première réflexion vous instruira  
 » d'un principe des plus fondamen-  
 » taux de votre Religion ; la secon-  
 » de , d'un autre principe qui ne l'est  
 » pas moins ; & la dernière réflexion ,  
 » d'un troisième & dernier principe  
 » le plus important de tous , qui est  
 » remis pourtant , faute de loisir , à  
 » une autre fois. Enfin , pour reprendre  
 » & abrégé cette division , & former  
 » un plan . . . . encore dites-vous ,  
 » & quelles préparations pour un Dis-  
 » cours de trois quarts-d'heure ? . . .  
 » Il semble à les voir s'opiniâtrer à  
 » cet usage , que la grace de la con-  
 » version soit attachée à ces énormes  
 » partitions ».

Malgré cette prétention au bel es-  
 prit , qui paroîtra , sans doute , fort  
 extraordinaire , dans un Ecrivain tel  
 que BOSSUET , & qu'il lui auroit été  
 si facile d'éviter , je ne connois aucun  
 livre dont la lecture , ou plutôt dont  
 l'étude puisse être plus utile à un Pré-  
 dicateur , que les Sermons de ce grand  
 Homme. Ce n'est pas que les Plagiai-

res doivent se flatter de le mettre impunément à contribution ; car leur petite manière formeroit , avec le génie de BOSSUET , un contraste qui avertiroit bientôt du larcin. Il n'y a qu'à admirer dans ces Discours ; on n'y trouve rien à prendre. Ces corsaires de la littérature , qui parlent toujours aux dépens de ceux qui ont pensé , sont redoutables pour les Auteurs riches en réflexions , mais qui n'ont pas connu le mérite du style ; & en effet , il suffit de savoir bien écrire , pour s'approprier leurs plus beaux endroits , puisque toute idée reste à celui qui l'exprime le mieux. Mais qui s'est jamais mieux exprimé que BOSSUET ? Il est impossible de lui ravir ses pensées , sans enlever & les expressions & les images dont il les a revêtues.

Toute la véhémence du génie de BOSSUET éclate dans ces nouveaux Sermons , qu'on regardera , sans doute , comme l'un de ses plus beaux titres littéraires. Un Ecrivain qui en auroit fait l'unique objet de ses travaux seroit sûr de l'immortalité ; mais BOSSUET est si grand , qu'il a pu perdre , impunément pour sa réputation ; tous

ces chef-d'œuvres, & c'est le comble de sa gloire de n'en avoir pas eu besoin pour être compté parmi nos plus grands Hommes.

Il n'est aucun de ces Sermons, sans en excepter même les fragmens, dans lequel on ne découvre un Ecrivain original, & quelques-uns de ces traits de génie, qui assurent l'immortalité aux productions oratoires. Or dès que j'apperçois des beautés du premier ordre, je ne dispute plus contre mon plaisir; j'oublie les fautes, & je m'abandonne avec joie aux transports d'admiration, qui s'élèvent aussi-tôt dans mon ame. Qu'on ne m'accuse cependant point de me laisser égarer par un aveugle enthousiasme pour BOSSUET, & de me borner à des éloges vagues, au lieu d'indiquer en détail ceux de ses Sermons que je regarde comme des chef-d'œuvres; car je n'éprouverois ici que l'embarras du choix, s'il falloit déterminer les objets de ma préférence. Lisez donc les Discours que BOSSUET paroît avoir travaillés avec plus de soin, & entre autres ses Sermons sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise, sur la nécessité de travailler

à son salut, sur JESUS-CHRIST comme objet de scandale, sur les vices de l'honneur du monde, sur la justice, sur l'honneur, sur l'impénitence finale, sur les jugemens humains, sur l'ambition, &c., &c. Lisez ces Discours; & si vous n'êtes point vivement frappé des idées & des mouvemens sublimes dont ils sont enrichis, gardez-vous de porter jamais aucun jugement sur les Orateurs: la nature vous a refusé le sentiment de l'Eloquence.

Qu'il me soit permis, en finissant, de proposer cette question aux gens de goût: *L'art de la Chaire a-t-il fait des progrès depuis un siècle?* Lisez BOSSUET & prononcez.





É L O G E  
D E F R A N Ç O I S  
D E S A L I G N A C  
D E L A M O T T E - F E N E L O N ,  
A R C H E V Ê Q U E D U C D E C A M B R A Y ,  
P R É C E P T E U R D E S E N F A N S D E F R A N C E .  
D I S C O U R S

Qui a obtenu l'*ACCESSIT*, au jugement  
de l'Académie Française, en 1771.

---

*Antiquâ homo virtute ac fide. Ter. Adolph.  
act. 3, sc. 4.*

---

ÉLOGE

DE FRANÇOIS

DE SALIGNAC

DE LA MOTTE-FENELON,

ACADÉMIQUE DE LA LANGUE

FRENCHES DE LA LANGUE DE FRANCE.

DISCOURS

Qui a été prononcé à l'Académie

le 17 Mars 1701, en l'honneur

---

de Monsieur de Salignac de la Motte-Fenelon.

---



# ÉLOGE

DE FRANÇOIS

DE SALIGNAC

DE LA MOTTE-FENELON.

**L**ORSQUE Louis XIV confia l'éducation de ses enfans au grand Homme que je viens célébrer dans le Temple de l'Eloquence, ce moment fut marqué par le plus éclatant témoignage de l'approbation publique. La Société Littéraire d'Angers présentant les succès de cet immortel Instituteur, proposa une couronne au Poëte Citoyen, dont les chants éterniseroient le souvenir du bienfait que Louis accordoit à son Peuple en lui destinant un Roi que FENELON alloit former.

La première Académie de la Nation renouvelle aujourd'hui l'hommage décerné à l'Auteur du Télémaque par

ses contemporains, & elle offre la palme de l'éloquence au génie heureux qui s'élèvera jusqu'à son sujet, pour acquitter la Patrie envers cet illustre Ecrivain. Foibles Orateurs, que peuvent nos efforts? Nos Juges nous ont devancés : le choix qu'ils ont fait sera toujours plus glorieux pour FENELON que le plus éloquent de nos éloges. Nous avons à peindre une ame sublime : ce sera donc à l'ame, plutôt qu'à l'esprit du Panégyriste, à guider son pinceau; celui qui aura le mieux senti FENELON, l'aura le mieux loué.

L'éloge de l'Archevêque de Cambray ne doit être en effet que son histoire écrite par le sentiment & par la vérité. Nous n'avons rien à exagérer, rien à feindre; & au lieu d'aspirer à surpasser l'admiration publique dont il jouit, nous serions trop heureux de la pouvoir atteindre, en parlant d'un Homme qui fut l'Orateur des Peuples, & plaida la cause de l'humanité devant les Rois; d'un Homme illustre par l'éclat de son nom, l'éminence de ses vertus, la supériorité de ses talens, l'importance de ses fonctions, le caractère de ses erreurs mê-

me; enfin d'un Homme dont toutes les pensées eurent pour objet le bonheur du genre humain, qui dût tous ses revers à son génie & à sa vertu, & auquel il ne manqua pour être heureux que d'être un Homme ordinaire.

Soit que l'on suive FENELON dans ses Missions en Saintonge, dans le tourbillon de la Cour, dans le commerce des Lettres, dans sa retraite à Cambrai; soit que l'on considère en lui le Grammairien, le Poëte, l'Orateur, le Métaphysicien, le Moraliste, le Politique, l'Instituteur, l'Evêque, l'Ami, le Sage persécuté, sa vie réunit dans un degré éminent tout ce qui est digne d'intéresser un cœur sensible, des talens, des vertus, des malheurs.

Pour me borner dans un sujet si vaste, je rassemblerai tous ces rayons épars de la gloire de FENELON; je suivrai dans ce Discours le plan que l'admiration publique semble m'indiquer, puisque le nom seul de ce grand Homme réveille dans tous les esprits l'idée du génie & de la vertu, & je montrerai tour-à-tour les écrits & l'ame de l'Auteur du Télémaque.

Je tromperois votre attente, MESSIEURS, si je privois la Religion du triom-

phe que vous lui avez préparé, en proposant l'éloge de FENELON. Je parle en présence du Génie, & je sais qu'il n'appartient qu'à des Hommes éclairés de rendre à la Religion des hommages dignes d'elle.



## PREMIERE PARTIE.

L'Intérêt qu'inspirent les grands Hommes se répand sur le siècle qui les vit naître, & la postérité se plaît toujours à les contempler au milieu de leurs contemporains. Portons donc nos regards sur l'état de la France au moment de la naissance de FENELON. Les secousses des Guerres civiles, qui ne cessèrent d'agiter ce Royaume depuis la mort de François Ier. jusqu'à la majorité de Louis XIV, avoient donné la première impulsion aux esprits; les factions, nées des Sectes, s'étoient enhardies aux plus affreux massacres sous les Régences les plus odieuses; le Ministère, ou plutôt le regne de Richelieu, avoit appaisé les longs orages de l'Anarchie; le génie s'étoit déjà élevé sur nos contrées avec Descartes & Corneille, & ces deux grands Hommes nés au milieu de la fermentation de nos discordes civiles avoient réveillé l'esprit humain assoupi depuis plusieurs siècles; l'Europe, apprenant enfin que le fléau de la Guerre causoit à peu près les mêmes ravages dans chaque Etat, & ne re-

tomboit que sur l'espèce humaine , l'Europe , lasse de crimes , venoit de tarir à Munster la source de ce fleuve de sang qui avoit inondé la terre pendant cent cinquante années. Une Femme & un Etranger gouvernoient la France ; & les troubles de la Fronde qui furent utiles à l'Etat en rendant les factions ridicules , marquoient le dernier terme de nos dissensions intestines ; une grande révolution s'opéroit à la fois dans les mœurs , dans les idées , dans la Langue , dans le Gouvernement , dans la Religion : enfin Louis XIV commençoit à régner lorsque FENELON parut.

Je ne m'arrête ni à sa naissance (a) qui fut illustre , ni à son éducation qui fut d'abord très-négligée. Lorsqu'il s'agit d'un Homme de génie , qui a honoré sa Patrie & son siècle , il ne faut parler ni des aïeux dont il descend ,

---

(a) Il naquit au Château de Fenelon en Périgord le 6 Août 1651 ; il étoit fils de Pons de Salignac , Marquis de Fenelon , & de Louise de la Cropte. Son pere étoit veuf & avoit déjà quatorze enfans lorsqu'il épousa en secondes nocces , Mademoiselle de la Cropte , & l'Archevêque de Cambrai fut le troisième enfant de ce second mariage.

ni des maîtres qui l'ont formé. Loin de ce tourbillon de la société, où les ames perdent bientôt leur énergie, FENELON passa ses premières années dans la solitude de la Province, où le génie fermente, & prit ensuite son essor vers la Capitale, où le goût s'épure. Concentré dans la retraite avec son talent & des mœurs, il acquit cette vigueur de méditation qu'il conserva toute sa vie, cette profonde habitude de réfléchir & de juger, dont il avoit besoin pour dompter une imagination trop vagabonde, & il eut le temps de devenir Philosophe avant de savoir lui-même qu'il étoit né Poëte.

Destiné à l'Eglise, FENELON aime mieux acquérir la science & l'esprit de son état, que d'en briguer les honneurs. En s'enfonçant dans l'étude immense de la Religion, il ne veut point d'intermédiaires entre lui & les Auteurs sacrés, entre lui & les premiers Peres. Il se familiarise avec les idiômes anciens; mais la belle langue des Homères & des Platons n'est encore pour lui que la langue des Basiles & des Chrysostomes. C'est dans les sources de la Littérature qu'il va puiser les connoissances dont il a besoin pour

exercer les fonctions du saint Ministère. Son zèle concourt à la perfection de son talent , & il se forme à l'Eloquence tandis qu'il approfondit l'esprit de la Religion.

Qu'étoit la Religion pour FENELON ? Une philosophie sublime qui démontre l'ordre, l'unité de la nature , & explique l'énigme du cœur humain, incompréhensible sans elle; le plus puissant mobile pour porter l'homme au bien, puisque la Foi le met sans cesse sous l'œil de la Divinité, & qu'elle agit sur la volonté avec autant d'empire que sur la pensée; un supplément de la conscience, qui commande, affermit & perfectionne toutes les vertus, établit de nouveaux rapports de bienfaisance sur de nouveaux liens d'humanité; nous montre dans les Pauvres des créanciers & des juges, des frères dans nos ennemis, dans l'Être suprême un père; la Religion du cœur, la vertu en action, enfin un code de morale dont tous les préceptes sont autant de bienfaits du ciel : voilà ce qu'étoit le Christianisme aux yeux de FENELON.

Nourri de ces principes, s'empres-  
sera-t-il de partager avec l'Evêque de  
Sarlat

Sarlat son oncle les fonctions les plus brillantes du Ministère, ou d'annoncer la Religion dans les Palais des Rois? Après avoir laissé mûrir dans la retraite ses talens & ses vertus, FENELON, Chrétien pour être plus humain, Prêtre pour se rendre plus utile, supérieur aux idées d'ambition & de vaine gloire, se consacre à l'œuvre des Missions dans des Provinces éloignées; mais ce Ministère qui sembloit condamner ses talens à l'obscurité devient le fondement de sa réputation, & bientôt le Missionnaire de la Saintonge jouit de l'admiration de toute l'Europe. Apôtre d'une Religion que la persuasion & la charité ont établie, il ne veut point d'autres armes pour en multiplier les conquêtes; il fait que la douceur opère des conversions, au lieu que la violence n'enfante que des parjures; & s'il accepte la qualité de Chef des Missions Royales, c'est à condition qu'on instruira les Hérétiques sans les persécuter, & que Louvois éloignera les Légions de Louis XIV, de ces Provinces désolées où FENELON ira combattre les Calvinistes avec toutes les forces réunies de son éloquence, de ses exemples & de ses bienfaits.

L'état que FENELON choisit va tourner également au profit des Lettres & de l'humanité, & aux yeux des Sages qui m'écoutent, c'est ici que son histoire littéraire commence. A peine a-t-il contemlé dans les Villes le faste des Riches, qu'il observe dans les Campagnes les victimes qui l'expient, & qu'il voit tout le poids des vices de la Capitale retombé sur les habitans des Provinces. La douloureuse impuissance de soulager les besoins des Pauvres lui fait envier les trésors de l'opulence; mais il partage du moins les peines de l'indigent; il lui donne des vertus, s'il ne peut pas lui présenter du pain; & ramenant à son véritable objet une Religion qui seule connoît l'art de consoler, il l'annonce dans les chaumières comme la philosophie du malheur. C'est surtout en parlant au Peuple assemblé, en tirant de son imagination plutôt que de sa mémoire les expressions enflammées que le moment suggère aux ames sensibles, que FENELON s'exerce à la véritable éloquence sur des hommes qui semblent n'avoir que des sens, & qu'il apprend à émouvoir le cœur humain par le ressort des mouvemens ou par la puissance des images. C'est dans les pla-

ces publiques, c'est au milieu des campagnes, que ce jeune Missionnaire, consumé par les ardeurs du soleil, forme en lui l'Orateur véhément, le Moraliste profond, le Poëte sublime, le Pasteur charitable, l'Instituteur immortel des Princes : le théâtre de son zèle devient l'école de son génie.

FÉNELON ne s'est encore signalé par aucune production littéraire, & il atteint déjà son septième lustre. Il médite long-temps : il observe les hommes : il amasse des connoissances, & il ne prend la plume qu'après s'être assuré de la maturité de son esprit. Telle est la marche de la nature, souvent violente par les passions. Lorsque les eaux à peine filtrées dans le sein de la terre se hâtent d'en sortir, elles s'exhalent en vapeurs, ou s'écoulent sans vie dans un ruisseau languissant qui va bientôt expirer sur le sable ; mais qu'elles séjournent dans le flanc des montagnes jusqu'à ce que la pente leur ouvre une issue, & vous verrez sortir un fleuve. FÉNELON ne peut plus retenir son génie ou plutôt sa vertu qui décèle déjà le penchant de son talent vers la morale. Faut-il en être surpris ? Le génie s'élançe d'abord vers le genre

qui lui est propre, & le premier Ouvrage de choix caractérise presque toujours la vocation littéraire d'un Ecrivain. FENELON voit ce sexe délicat & sensible, que la nature a formé pour adoucir nos peines, idolâtré dans nos mœurs & dégradé par nos institutions, condamné par le préjugé à opter entre l'abrutissement de l'ignorance & le ridicule du savoir, réduit au mérite passager de plaire, sans oser presque jamais prétendre à suppléer aux charmes de la beauté par les agrémens de l'esprit. Il lutte seul contre son siècle, & son *Traité de l'Education des Filles* devient le code universel des épouses & des meres; & c'est à cette époque que la société nous présente en France les graces unies aux talens dans plusieurs femmes célèbres qui ont excité autant d'émulation dans la Littérature, qu'elles inspiroient autrefois de valeur à notre ancienne Chevalerie.

Quand on apperçoit FENELON dans la carrière des Lettres, on n'imagineroit pas qu'il dût parcourir un jour celle des honneurs. Ce fut sa destinée, mais non son dessein: & nous pouvons démentir d'avance tous ces détracteurs obscurs qui l'accusèrent de cacher une

ame ambitieuse sous les dehors de la modération. Eh! à quoi pouvoient le conduire en effet des Missions & des livres?

Cependant Louis XIV régnoit; & ce Prince dont chaque action est une époque, vouloit que l'ame de ses petits-fils fût formée par les premiers hommes de l'Europe. Louis leur donne pour Gouverneur ce Beauvilliers, sincère à la Cour, humain dans les combats, sensible dans l'élévation, né Lacédémonien parmi des François, & qui obtint par ses vertus un avancement que tant d'autres doivent à leurs bassesses. Beauvilliers (a) apprécie FENELON: assez grand pour ne pas craindre la rivalité d'un grand Homme, il le demande pour collègue. Le choix du Monarque est fixé (1): Montausier & Bossuet (b) ont des rivaux.

Il n'appartient qu'à un Sage, digne d'occuper lui-même un Trône, d'élever

(a) Paul de Beauvilliers, Duc de Saint-Aignan, ami intime de Fenelon, Gouverneur des petits-fils de Louis XIV, né le 24 Octobre 1648, mort le 31 Août 1714.

(b) M. le Grand Dauphin, fils unique de Louis XIV, avoit eu pour Gouverneur M. le Duc de Montausier, & Bossuet pour Précepteur.

P'Enfant qui doit y être assis. Faire d'un homme un Roi, ou plutôt d'un Roi un homme; enseigner les droits des Peuples à un Prince trop tôt instruit des prérogatives de la Royauté, pour en étudier les devoirs ou en redouter le fardeau; lui présenter dans son Palais le tableau des misères publiques; l'instruire des grands principes de l'administration, sans jamais séparer la Politique de la Morale; lui montrer dans les Loix le fondement & le frein de son autorité; sous le despotisme, l'avidité de l'humanité & l'instabilité de la couronne: le forcer d'étudier ses devoirs en visitant des chaumières; lui faire voir ses armées, ses trésors, son Peuple, non dans la pompe des cités, mais au milieu des champs fertiles; lui donner les yeux d'un particulier & l'âme d'un Souverain; enfin se placer entre lui & l'éclat du Trône, & croire n'avoir rien fait, jusqu'à ce qu'il ait besoin qu'on le console du malheur d'être condamné à y monter: c'est sous ces traits que je me représente les instituteurs des Rois, & que je contemple FENELON leur éternel modèle.

La Cour de Louis XIV? quel séjour pour FENELON! Quoi! c'est au milieu

de ces fêtes où l'on célèbre sous le nom pompeux de victoires l'assemblée des calamités humaines !... Oui, c'est-là même qu'il composera le Télémaque. Platon n'écrivoit-il pas ses Dialogues dans le Palais de Syracuse, Aristote ses Traités de Morale à la Cour d'Alexandre, Morus son Utopie sous les yeux de Henri VIII? FENELON paroît à Versailles avec une douceur de caractère peinte sur son front, & qui réussit mieux que les agrémens de l'esprit, parce qu'on oublie le langage, & qu'on retient la physionomie. Il y porte la candeur de l'innocence, la sérénité de la modération, des connoissances très-étendues, une mémoire heureuse, une imagination brillante, le talent si rare de bien parler, & l'art de se faire aimer, qui n'est peut-être pas le même que l'art de plaire. Avec tous ces titres, une place, un nom, le Précepteur de l'Héritier présomptif de la Couronne n'obtint pas une seule grace, & vécut plusieurs années à la Cour dans la plus étroite médiocrité.

FENELON s'occupoit plus du soin de servir sa Patrie, que des moyens d'avancer sa fortune. Etoit-ce donc à lui d'y penser? Il se souvenoit avec effroi

qu'il répondroit un jour du bonheur de la France & du repos de l'Europe. Tout intérêt personnel disparoissoit devant ces grands objets de la félicité publique. Comment FENELON instruirait-il ses Elèves? Il est des esprits spéculateurs qu'on ne conduit qu'avec le fil d'une métaphysique abstraite; des esprits droits qu'on n'éclaire qu'avec le flambeau d'une logique exacte; des esprits austères qu'on ne subjugué que par l'ascendant d'une démonstration irrésistible; des esprits imitateurs qui n'obéissent qu'à l'impulsion de l'exemple. Mais il y a dans l'homme, & surtout dans l'enfant, une autre faculté plus impérieuse, que la nature a placée entre nos sens & notre intelligence, l'imagination, qu'on pourroit appeller le corps de l'ame. Une fois séduite, rien ne peut plus la détromper: l'esprit, les sens, le cœur, tout cède. C'est par-là que FENELON va saisir les idées naissantes du Duc de Bourgogne (2).

Je me représente ici FENELON méditant dans la solitude le plan qu'il doit suivre pour former son auguste disciple, & il me semble que je l'entends se dire à lui-même; « La superbe

» Epopée, dédaignant les leçons di-  
 » rectes, n'instruit que par des maxi-  
 » mes : l'Epopée ne rempliroit donc pas  
 » mes vues. Puisque la prosodie de ma  
 » langue reste au-dessous du langage  
 » des Muses, je m'affranchirai du joug  
 » importun de la rime : je ferai un  
 » véritable Poëme sans écrire en vers  
 » (3). Les mouvemens, l'enthousiasme,  
 » l'harmonie, les inversions & les ima-  
 » ges sont l'ame de la Poësie, & ne  
 » nuisent ni à l'Eloquence, ni à la Mo-  
 » rale. Je ressusciterai donc les brillan-  
 » lantes erreurs de la mythologie,  
 » source intarissable d'idées sublimes.  
 » Qu'importe que mon nom ne soit  
 » point placé parmi les Poëtes épiques,  
 » si je deviens le premier des Institu-  
 » teurs des Souverains, & si je crée un  
 » ouvrage, qui par les charmes d'une in-  
 » struction générale, m'associe à l'é-  
 » ducation de tous les Maîtres du mon-  
 » de qui naîtront après moi » ?

FENELON conçoit que l'impression  
 des images laisse des traces plus pro-  
 fondes que le raisonnement. En effet,  
 l'esprit humain est plus porté au grand  
 qu'au vrai : & l'un des principaux ca-  
 ractères de la foiblesse des enfans, est  
 de ne pouvoir contempler la vérité

fans des allégories qui donnent un corps aux idées. Il sent qu'un bon Poëme sur les devoirs des Rois seroit plus utile que le meilleur code. La force élude les Loix, & souvent les brave; la législation elle-même n'établit que l'ordre & la paix parmi les hommes, au-lieu que le génie les élève jusqu'à la vertu. FENELON généralisera son sujet pour former en même temps l'homme & le Souverain; & en rendant son Disciple témoin des aventures les plus extraordinaires, il saura lui donner à la fois l'éducation des hommes & celle des événemens. Où cherchera-t-il un modèle? Ulysse est un fourbe, Enée un superstitieux: d'ailleurs ce sont des Rois déjà formés. FENELON a d'autres vues; il tire de l'Odyssée, qu'il préfère à l'Iliade, un brillant épisode; & réunissant l'enthousiasme d'Homère & la sagesse de Virgile, il met en scène avec le Duc de Bourgogne un Prince de son âge. Heureux choix! idée vraiment philosophique, d'avoir choisi un enfant pour le Héros de son Poëme! Car outre qu'il est un point au-delà duquel le caractère devient immuable dans le bien comme dans le mal, le rapport des années est le plus prompt des liens,

& deux enfans se quittent rarement fans se connoître & fans s'aimer dès la première entrevue, tant qu'ils ignorent les averfions de la rivalité & les réſerves de la méfiance. FENELON fait traduire cette fiction à ſon Diſciple, & lui apprend ainſi la langue des anciens Romains & la ſcience du Gouvernement. Jettons un coup-d'œil rapide ſur cet Ouvrage immortel qu'on prendroit pour une production des plus beaux jours de l'antiquité. Mythologie, Politique, Morale, Géographie, tout y eſt mis ſous les yeux d'un jeune Prince. Le Télémaque (4) eſt le plus beau plaidoyer qu'on ait jamais fait pour le genre-humain, & le génie de ſon Auteur y paroît auſſi vaſte que ſon ſujet.

Sous quels traits FENELON montre-t-il Télémaque pour intéreſſer? Dans l'adverſité. C'eſt un ſils généreux qui court chercher ſon pere à travers les tempêtes. Que de reſſources exigeoit de l'imagination de l'Ecrivain cet immense épiſode, placé à l'entrée du Poëme, lorſque le Diſciple de Mentor eſt jetté par les vents dans l'Iſle de Calypſo, & fait le touchant récit de ſes longues infortunes! Lecteurs ſévères,

la peinture des amours d'Eucharis & de Télémaque vous allarme peut-être; mais ne falloit-il pas avertir un jeune Prince des pièges qui l'attendoient au sortir de l'enfance? Mais l'imagination chaste d'un enfant étoit-elle souillée par une narration où tout respire la simplicité & l'innocence du premier âge? La disposition de l'ame détermine l'effet du tableau; ce n'est pas ce qu'on y voit, c'est ce qu'on y ajoute qui rend cette description trop séduisante. Eh! que ne pardonneroit-on pas au Poëte en faveur des conseils de Mentor, & de la victoire déchirante qu'il exige de Télémaque au moment où il l'oblige de sacrifier à la piété filiale sa tendresse pour Eucharis!

Suivons les moralités de ce Poëme, & nous y verrons tous les devoirs des Rois développés par les situations plus que par les préceptes; l'amour de la justice dans le gouvernement de Sésostris; la constance au milieu de l'infortune, lorsque Télémaque est esclave en Egypte; le châtiment de la tyrannie dans les remords de Pygmalion; la protection qu'exige le commerce dans l'histoire de Tyr; le respect dû à la vérité, quand le fils d'Ulysse aime

mieux mourir que de se permettre un mensonge; les causes du bonheur public dans l'interprétation des Loix de Minos; l'amour de la Patrie, quand Télémaque sacrifie le Trône de la Crète & la contrée d'Arpy au petit Royaume d'Itaque; les ravages de la guerre dans la défaite de Boccoris; les avantages de la paix dans la réconciliation d'Idoménée avec les Manduriens; les loix du commerce fondées sur la liberté, les inconvéniens du luxe, les réglemens d'une bonne police, l'apologie de l'agriculture reconnue pour le fondement de la grandeur des Etats, dans la description de Salente; le caractère d'un mauvais Ministre dans le portrait de Protésilas; les dangers de la prévention dans l'exil de Baléazar, & le rappel de Philoclès; l'humanité due aux vaincus dans la conduite de Télémaque envers Iphiclès & Hippias. Mais franchissons les temps & les lieux, & descendons dans les Enfers avec le fils d'Ulysse. Quelle horreur le Poëte lui inspire pour la flatterie, en lui présentant l'image sublime de cette furie, qui répète éternellement aux mauvais Rois, avec dérision, les mensonges de leurs flatteurs,

tandis que ces monstres sont tourmentés sur la roue d'Ixion! Quel jugement lui apprend-il à porter de l'inutilité des conseils sans le secours des exemples, en le rendant témoin de ces reproches mutuels & interminables entre des peres vicieux & des fils criminels? Quelle crainte lui inspire-t-il de la foiblesse du caractère dans les Rois, en lui dépeignant Minos plus inexorable envers les Souverains foibles, qu'envers les Monarques les plus méchans, parce qu'un Prince méchant n'a que ses propres vices au-lieu qu'un Prince foible partage tous les vices de sa Cour? Quelle idée lui donne-t-il de la vraie gloire, lorsqu'il lui montre dans l'Elisée les Héros guerriers placés fort au-dessous des Princes bienfaisans? Enfin quel touchant tableau met-il sous nos yeux des droits & des épanchemens de la nature, lorsqu'après tant de périls, tant d'instructions, tant de victoires qu'il a remportées sur son cœur, le Disciple de Mentor rentre dans Itaque, & retrouve son pere chez le fidèle Eumée? Le Poème se dénoue par un sacrifice que Télémaque fait à la vertu, en surmontant son amour pour Antiope. La tâche de Mentor est enfin rem-

plie, les vœux des Peuples sont satisfaits. Alors Minerve quitte la forme humaine, & donne au jeune Prince cette dernière leçon qu'on ne sauroit trop répéter aux maîtres du monde, *qu'il faut s'attendre à l'ingratitude des hommes, & leur faire du bien.*

Quand on compare cette morale bienfaisante de FENELON avec les principes inhumains de Machiavel, de Hobbes & de Filmer; quand on voit ces controversistes politiques autoriser les meurtres, les dévastations, le despotisme, attaquer l'humanité par des syllogismes méthodiques, montrer à l'homme son concitoyen, son allié, son voisin, son ennemi, & jamais son semblable; tandis que le Poète embellit des graces de son imagination les droits sacrés de la raison & de la vertu, est assez courageux pour dire aux Souverains les vérités les plus hardies & pour leur parler sans cesse au nom du genre-humain, montre dans Télémaque la piété la plus soumise envers les Dieux, unie au plus tendre amour pour les hommes, élève les Rois à la dignité de Législateurs, au rang de peres du Peuple, combat l'intérêt personnel, & préfère par-tout le

juste à l'utile, oh! que ces malheureux sophistes sont petits à ses côtés! Quand on pense ensuite que le véritable Télémaque n'est pas le fils d'Ulysse, mais l'héritier de Louis XIV; que ce Prince enclin à la colère, étoit devenu aussi doux que son Instituteur; qu'il étoit à son cinquième lustre l'idole de la Cour, de l'Armée, de la Nation, de l'Europe entière; qu'on ne trouve pas dans ce chef-d'œuvre de FENELON une seule maxime, un seul sentiment qui ne lui ait été dicté par son amour pour les malheureux; il est impossible de ne pas s'écrier avec l'Auteur de Sethos (a), *que si le bonheur du genre-humain pouvoit naître d'un Poëme, il naîtroit du Télémaque.*

Mais je n'ai encore montré dans le Télémaque considéré sous ce point de vue que le Moraliste: oublié-je donc que l'Ecrivain fut aussi utile au progrès des Lettres que le Philosophe à la félicité des Peuples? Qui a mieux connu que FENELON le talent d'écrire, & le grand art d'intéresser en développant sa pensée? Sa Mythologie n'est point un rêve absurde; c'est une Théo-

---

(a) L'Abbé Terrasson.

logie lumineuse qui donne à la vérité les Muses pour interprètes, & qui anime en quelque sorte tous les devoirs de la morale en créant sous nos yeux un nouvel univers. Simple sans bassesse, & sublime sans enflure, il préfère des masses éloqu岸tes aux brillans phosphores de l'esprit. Il dédaigne ces faillies multipliées qui interrompent la marche du génie, & l'on croiroit qu'il a produit le Télémaque d'un seul jet. J'ose défier l'homme de Lettres le plus exercé dans l'art d'écrire, de distinguer les momens où FENELON a quitté & a repris la plume, tant ses transitions sont naturelles, soit qu'il entraîne doucement par la pente de ses idées, soit qu'il fasse franchir avec lui l'espace que son imagination aggrandit ou réserre à son gré; & dans ce même Poème où il a vaincu tant de difficultés pour soumettre une langue rebelle, où pour rapprocher des objets disparates, on n'apperçoit jamais un effort. Maître de sa pensée, il la voit sans nuages; il ne l'exprime pas, il la peint; il sent, il pense, & le mot suit avec la grace, la noblesse, ou l'onction qui lui convient. Toujours coulant, toujours lié, toujours nombreux, toujours périodi-

que, il connoît l'utilité de ces liaisons grammaticales que nous laissons perdre, qui enrichissoient l'idiôme des Grecs, & sans lesquelles il n'y aura jamais de style. On ne le voit pas recommencer à penser de ligne en ligne, traîner péniblement des phrases tantôt précises, tantôt diffuses, où l'esprit sautillant par temps inégaux, peint son embarras à chaque instant, & ne se relève que pour retomber; son élocution pleine & harmonieuse, enrichie des métaphores les mieux suivies, des allégories les plus sublimes, des images les plus pittoresques, ne présente au Lecteur que clarté, facilité, élégance & rapidité. Grand parce qu'il est simple, il ne se sert de la parole que pour exprimer ses idées, & n'étale jamais ce luxe d'esprit, qui dans les Lettres, comme dans les états, n'annonce jamais que l'indigence. Modèle accompli de la Poësie descriptive, il multiplie ces comparaisons vastes qui supposent un génie observateur, & il flatte sans cesse l'oreille par les charmes de l'harmonie imitative. En un mot, FENELON donne à la prose la couleur, la mélodie, l'accent, l'ame de la Poësie; & son style vrai, enchanteur, ini-

mitable, trop abondant peut-être, ressemble à sa vertu.

Loin d'exagérer le mérite littéraire de FENELON, je n'ai point encore indiqué tous les genres dans lesquels il a excellé, & tout-à-coup son talent prend à mes yeux un nouveau caractère. Né avec un esprit flexible il parut changer les ressorts de son génie en variant les objets de ses études; après s'être montré Poëte sublime il devint profond Métaphysicien, & transporta les graces de son imagination & même la sensibilité de son cœur jusques dans les déserts de l'Ontologie. Il n'y a peut-être pas si loin qu'on le pense des chants de la Poësie aux spéculations de la Métaphysique. Presque tous les Métaphysiciens du premier ordre ont été Poëtes (a). On se souviendra long-temps que Bossuet comparant les *mauvaises nuits* que Turenne fit passer au Roi d'Espagne, à ces longues veilles que lui coûta la réfutation des *Maximes des Saints*, avouoit sans détour qu'un jour de travail de son adverfaire le condamnoit à six mois d'étude.

---

(a) Platon, Malebranche, Leibnitz, &c.

A quel usage FENELON consacrerait-il cette sagacité qu'il a reçue de la nature, pour saisir les idées les plus abstraites? Puisqu'au scandale de la raison, ou plutôt du cœur des hommes, quelques rêveurs atrabilaires ou corrompus ont osé nier l'existence de la Divinité, FENELON, dont tous les écrits sont des bienfaits qu'il répand sur le genre humain, FENELON, l'Ecrivain le plus digne sans doute de défendre ce dogme de la nature, le démontre & le fait triompher des sophismes de Spinoza. Il ne s'enfonce point dans un labyrinthe de raisonnemens compliqués: il croiroit outrager la Majesté divine, s'il n'étoit entendu que d'un petit nombre de Philosophes, en parlant de la nécessité d'un premier Etre. Toujours fidèle à son système, il s'adresse à l'imagination; il montre par-tout un ouvrier, un dessein, une Providence. C'est par des preuves évidentes & sensibles que l'Archevêque de Cambrai défend la cause de Dieu; je me trompe, c'est celle de l'homme: c'est la vérité la plus consolante, la plus nécessaire, & heureusement la plus incontestable.

Que ne puis-je suivre FENELON dans sa Lettre (5) & dans ses Dialogues sur

l'éloquence, qui ne furent pour lui que des récréations littéraires ! Son véritable chef-d'œuvre, c'est l'ame du Duc de Bourgogne. Il fait sortir les morts de la poussière des tombeaux, pour mettre en action sous les yeux de son Disciple les tableaux les plus philosophiques de l'Histoire. Convaincu de la certitude & de l'utilité de la Religion ; persuadé que, fût-elle indifférente au reste des hommes, elle seroit toujours nécessaire aux Souverains, l'Auteur du Télémaque déchire le voile de ses fictions. Ce n'est plus à un enfant, c'est au Chrétien qu'il s'adresse. Dans quelle situation placera-t-il son Elève ? Il l'appelle à ce moment de vérité, où l'homme prosterné dans un tribunal, se dénonce lui-même à son juge. Le Directeur (6) va plus loin que l'Instituteur ; son cœur s'épanche ; en interrogeant, il accuse ; en énonçant, il démontre ; en avertissant, il frappe. Quand on lit cette instruction paternelle, où les maximes les plus abstraites de l'art du gouvernement deviennent aussi lumineuses que les éternels axiomes de la raison, l'on croit voir l'humanité s'asseoir avec la Religion aux côtés d'un jeune Prince, pour lui

enseigner toutes les règles de morale qu'il doit suivre, s'il veut rendre les Peuples heureux.

C'est par cette immortelle production que FENELON achève sa course littéraire. Replions-nous sur ses écrits, & mesurons la carrière qu'il a parcourue. Quand la nature forme un grand Homme, le génie de l'Ecrivain n'est pas un don qu'elle lui fait; ce n'est qu'un dépôt qu'elle lui confie, & qui appartient tout entier à l'humanité. Or je demande aux plus audacieux détracteurs de FENELON si ce grand Homme s'est acquitté envers ses semblables, & s'il a lié son existence au bonheur du genre humain? Tant que ses Ouvrages vivront, & ils vivront autant que le monde, les Peuples auront un protecteur, les Rois un guide, les Instituteurs des Princes un modèle; & le Génie, fier d'avoir créé le Télémaque, publiera de siècle en siècle que les maximes fondamentales de ce Poëme méritent d'être gravées en lettres d'or sur les marches de tous les Trônes. La gloire de FENELON ne se bornera point à l'admiration qu'inspirent ses talens, & il me semble que si l'on demandoit un jour à la terre des ver-

tus dont elle puisse vraiment se glorifier, le genre-humain produiroit aussitôt comme le plus beau de ses titres, l'ame de FENELON.



## SECONDE PARTIE.

**P**Arler de l'ame de FENELON, c'est parler de la vertu elle-même. Qu'est-ce donc que la vertu? C'est la préférence du bien général à l'intérêt particulier; c'est le sacrifice du penchant au devoir; c'est un sentiment profond de l'ordre, qui dirige nos affections vers le juste & l'honnête; en un mot, c'est la raison du cœur. J'ose le dire, si FENELON n'eût pas été vertueux, si ses écrits n'étoient pas le miroir de son ame, nous devrions tous pleurer sur son génie, & arroser de nos larmes ces mêmes chef-d'œuvres qui nous donnent une si haute idée de l'esprit humain. Des vices dans FENELON (cette supposition seule est un blasphême) seroient en effet des argumens contre la vertu, puisqu'ils démontreroient qu'on peut la peindre sans la sentir: mais cet excès d'hypocrisie n'est pas donné aux méchans. Il échappe toujours un mot qui décèle l'imposture d'un homme de Lettres, lorsque sa plume n'est pas d'accord avec son cœur, & la vertu a son accent comme la vérité. Que FENE-  
LON

L'ON soit jugé sur ses propres maximes , l'on verra que son génie n'a fait que la moitié de ses Ouvrages , & que l'homme ayant partagé le travail de l'Écrivain , il a droit de participer à sa gloire.

Accoutumé depuis long-temps à vivre à la Cour , dans ce pays d'illusions , où l'on ne peut avoir qu'une existence précaire , & où l'on perd non-seulement le bonheur , mais la faculté d'être heureux ailleurs , l'Instituteur du Duc de Bourgogne regarde l'Épiscopat comme une récompense. Ce n'est ni l'ambition qui le tente , ni l'oisiveté qui le séduit : il sait qu'il ne se réservera que le fardeau de sa dignité , & qu'il entre dans une nouvelle carrière de travail , en acceptant le Siège de Cambrai. Ce généreux Archevêque (a) ne croit pas qu'il lui soit permis d'occuper deux places dans l'Église , tandis que le mérite n'en peut souvent obtenir une seule ; & il se démet volontairement d'une Abbaye à laquelle Louis XIV ne l'avoit nommé qu'en s'excusant de lui donner *si peu*

---

(a) Il fut sacré Archevêque de Cambrai à Saint-Cyr par Bossuet en 1695 , & il se démit sur le champ de l'Abbaye de Saint-Valery , à laquelle il avoit été nommé la même année.

*& si tard.* Viendra-t-il dissiper dans une Cour voluptueuse le patrimoine de l'indigent? Il se réserve neuf mois de résidence à Cambrai, & oppose aux sollicitations de ses amis, aux vœux de ses augustes Disciples, aux instances de son Roi, les Loix de la Religion : il auroit pu ajouter celles de l'humanité, qui l'appellent au milieu de son troupeau. Hélas! quand il employoit tout son crédit pour qu'il lui fût permis de se retirer dans sa solitude, il ne prévoyoit pas que l'exil, prêt à l'y conduire, dût sitôt l'y fixer pour toujours. Je le vois reprendre en Flandre sans dédain les mêmes fonctions qu'il avoit exercées avec tant de gloire en Saintonge, ne montrer ses revenus que dans ses aumônes, & son éloquence que dans des catéchismes (7). Des Missions pour fêtes, des Pauvres pour courtisans : voilà tout le faste de l'Archevêque de Cambrai.

Déterminé à remplir ses devoirs de Pasteur, FENELON réserve pour son troupeau cette voix qui faisoit les délices de la Cour. Ramenant tous ses travaux littéraires à l'étude de la Morale, il plie son génie au caractère de sa place, & réunit le zèle respectable d'un

Evêque à l'intrépide véracité d'un ami, dans les instructions qu'il adresse encore au Duc de Bourgogne. C'est ainsi que Cicéron s'éleva dans sa retraite au-dessus des grands succès qu'il avoit obtenus dans la Tribune, en donnant des principes de conduite à son fils dans le chef-d'œuvre de morale qu'il écrivit après la perte de la liberté Romaine. Les *Directions* de l'Archevêque forment le complément des *Offices* du Consul, & ces deux Ouvrages ont été composés par ces deux grands Hommes dans le même âge, dans la même situation, dans les mêmes vues.

Plus FENELON médite sur les devoirs & sur le bonheur de l'espèce humaine, plus il se rapproche de l'étude de la Religion qui seule peut généraliser la morale, consacrer tous ses préceptes, & montrer sans cesse au méchant le plus incorruptible des témoins & le plus inexorable des Juges, la conscience; mais en dirigeant ses talens vers la Religion, l'Archevêque de Cambrai se laisse égarer par une sensibilité trop vive, & s'honore jusques dans ses écarts. La nature a fait l'homme foible; il lui est difficile de se fixer sur la ligne étroite de la vertu; & quand même il seroit

yrai que la perfection fût accessible à un être créé, la persévérance absolue dans la perfection seroit toujours au-dessus des forces humaines. Chaque grande qualité touche à quelque abus; l'écueil du courage, c'est la témérité: le désir de la gloire engendre l'amour des conquêtes: la politique dégénère en fourberie: le génie entraîne aux systèmes, la piété à la superstition; l'écueil de la vertu, c'est l'excès de la vertu même. FENELON ne saura pas échapper à ce piège. Dès que le Quiétisme est inventé, cette erreur semble avoir droit de le séduire; c'est l'hérésie des cœurs trop sensibles: ce doit donc être la sienne.

Qu'étoit le Quiétisme dans son origine? Un absurde & inintelligible système de spiritualité, qui bannissoit du service de Dieu le raisonnement, pour n'y laisser que l'amour, & faisoit de la vertu un instinct machinal, plutôt qu'un effort réfléchi. Au milieu de cette apathie contemplative, l'homme se livroit tour-à-tour à l'illusion, au fanatisme, au dérèglement; il oublioit ses sens pour mieux exalter ses idées, dédaignoit de régler ses actions par respect pour les décrets éternels, &

acceptoit l'Enfer avec joie, pourvu qu'il aimât Dieu.

Innocent XI s'étoit flatté d'ensevelir le Quiétisme avec Molinos dans les prisons de l'Inquisition; mais soit que l'erreur ait des appas pour l'esprit humain, soit plutôt que la persécution contribue à ses progrès, en inspirant pour l'homme une pitié dont le Sectaire profite toujours, d'autres Visionnaires (a), confondant les élans de l'imagination avec les mouvemens du cœur, supposèrent aussi que l'homme pouvoit être libéral envers Dieu; & aussi-tôt la contemplation mystique dégénéra en un état purement passif, où les chimères, les extases, le délire des sens, l'abandon de la volonté ne parurent plus aux âmes tendres qu'une communication intime avec l'Être suprême.

Parmi ces Profélytes de Molinos, j'apperçois cette fameuse Guyon, qui fut vaincre dans la dispute les plus célèbres Théologiens, fit commenter les Pères de l'Eglise au débauché Trévillle, & rendit Quiétiste l'Epicurien Corbinelli. Tendre amante de Dieu, elle se méprenoit d'objet dans les effusions

(a) Malaval, Falconi, Cénami, Lacombe, Marie d'Agréda, &c.

de ses sentimens; recherchée des Grands; quoique persécutée, elle trouvoit la Foi trop servile, l'Espérance trop mercénaire, l'amour même trop imparfait; & dans ses pieuses rêveries, elle croyoit opérer des prodiges, elle osoit même prophétiser l'avenir dans des Livres dont les titres seuls (a) annonçoient le délire; son imagination étoit exaltée, mais son cœur étoit resté vertueux.

Malgré les adouciffemens que Madame Guyon a mis dans le Quiétisme, qui n'est déjà plus qu'une erreur de spéculation, FENELON apperçoit encore des excès jusques dans les modifications de ce système, & il entreprend de les réformer: mais son cœur va tromper sa raison. Arrête, vertueux Auteur du Télémaque; arrête, vois le piège que ta piété dresse sous tes pas. Est-ce à un cœur comme le tien à poser les limites de la tendresse? Laisse, laisse marquer le point où l'illusion commence à des Ecrivains trop froids pour le pouvoir jamais atteindre.

Déjà FENELON prend la plume. Par une fatalité vraiment déplorable, il est séduit avant que d'écrire; il ne con-

---

(a) Le moyen court, les torrens.

noît qu'une édition altérée des Œuvres de Saint François de Sales (8), & il tombe dans une erreur de fait, involontaire & presque inévitable, dont ses ennemis sauront cependant se prévaloir pour l'accuser d'être un faussaire. Dans cette même *Explication des Maximes des Saints* (9), qu'il a publiée pour marquer les écarts du Quétisme, avouons-le hautement à la gloire de sa sensibilité, il est assez tendre pour se tromper lui-même. Ce système ravage la Capitale, avant que Louis XIV le connoisse même de nom. Malheureux Princes ! toujours trop mal instruits des événemens de vos royaumes, si un jour vous sortiez du tombeau pour lire votre jugement dans nos annales, vous ne comprendriez peut-être pas la moitié de votre propre histoire. Vous vous trouveriez étrangers dans vos Etats, dans votre Cour, dans votre Famille ; vous apprendriez de la postérité les causes secrètes qui vous firent mouvoir, & vos propres actions qui furent pour vous des mystères. Dissipez donc, tandis qu'il en est temps encore, dissipez les nuages dont vous êtes environnés ; voulez-vous connoître le présent ? étu-

diez le passé; & en gémissant sur le sort de vos prédécesseurs, ô Rois ! n'oubliez pas du moins de vous garantir de leurs travers, & que l'histoire devienne enfin utile au genre-humain en vous forçant de vous juger vous-mêmes.

Louis XIV n'avoit donc pas encore déployé sa puissance contre le vertueux Auteur *des Maximes des Saints*; mais la haine est plus vigilante que l'autorité, & déjà l'envie qui n'attendoit qu'un prétexte pour punir l'Archevêque de Cambrai de ses succès, le livre au glaive d'Innocent XII. Il est juste que FENELON expie le bien qu'il a fait aux hommes, en composant le *Télémaque*. Louis jugeant de l'Auteur Théologien par l'Écrivain politique, ne le regarde que comme un *chimérique bel esprit*. FENELON un chimérique bel esprit ! Eh ! comment un si grand Roi a-t-il pu concevoir ou adopter une si étrange opinion ? Seroit-ce donc parce que l'Auteur du *Télémaque* ne consultant que le droit de la nature, avoit vu les hommes en Philosophe, que l'enthousiasme de l'amour du bien public entraîne quelquefois trop loin, au lieu que le Monarque voyoit par les yeux de l'expérience les hom-

mes tels qu'ils sont, ou plutôt tels qu'il les avoit faits lui-même? Pardonnons à un Souverain, éclairé par un regne de soixante ans, de n'avoir pas approuvé plusieurs maximes politiques, impraticables dans une constitution moderne : mais plaignons-le de n'avoir pas senti FENELON.

Eh ! plutôt à Dieu que nous n'eussions aujourd'hui à venger FENELON que des seules injustices des Rois ! les erreurs du pouvoir durent moins l'affecter que les préventions du génie. Ici mon cœur se serre, la plume échappe de ma main au moment où j'ai à prononcer entre deux grands Hommes. Quel parti dois-je prendre dans cette fameuse dispute que la fin du dernier siècle vit s'élever entre Bossuet & FENELON (10) ? J'imiterai Homère, qui n'a pas craint de peindre toute la grandeur d'Hector, même à côté d'Achille, pour faire mieux ressortir la gloire de son Héros.

Au nom de l'Evêque de Meaux, l'admiration se réveille, & le proclame comme le seul rival digne de l'Archevêque de Cambrai. Orateur en écrivant l'histoire, Bossuet réunit dans un degré éminent les talens les plus op-

posés : il avoit appris tout ce qu'il est permis à un mortel de savoir ; & l'on auroit cru que pensant à part , il inventoit la langue dont il daignoit se servir. Eloquent Dialecticien , il lutta contre toutes les erreurs religieuses de son siècle , & les fit disparaître. Voilà Bossuet Ecrivain. Si nous considérons l'homme , on lui reproche ses emportemens contre un ami , un Disciple , un Confrère dont il devoit respecter les talens , les vertus & les malheurs. Mais si je venois louer un grand Homme au détriment d'un grand Homme , l'ame de FENELON repousseroit mon hommage : « Méfie-toi , me di-  
 » roit-elle , d'une sensibilité qui t'éga-  
 » re ; ne t'ai-je pas donné l'exemple  
 » de la modération ? Sois juste , sois  
 » même généreux. Que crains-tu pour  
 » ma gloire ? elle est en dépôt dans  
 » tous les cœurs vertueux ; & la vi-  
 » ctoire est si peu digne d'envie , que  
 » ma défaite elle-même assure à jamais  
 » ma prééminence sur mon rival.

Ce Bossuet , que nous révérons au-  
 jourd'hui comme un Pere de l'Eglise ,  
 avoit un tel ascendant sur son siècle ,  
 qu'il étoit regardé par ses contem-  
 porains comme l'Eglise enseignante.

Les victoires qu'il avoit remportées sur l'hérésie, la confiance de Louis XIV, sa propre réputation, sa place, lui permettoient-elles d'être spectateur indifférent d'une dispute de Religion? Or s'il étoit obligé de prendre un parti, le blâmez-vous d'avoir préféré la vérité à l'Archevêque de Cambrai? Ministre d'une Religion qui ordonne d'*arracher l'œil qui scandalise*, il voit l'erreur enseignée par le sentiment, & le champ de la morale ravagé par une fausse spiritualité. Alors Bossuet se lève, & de cette même main qui avoit renversé les autels du Calvinisme, il disperse les derniers restes des partisans de Molinos. Lisez les écrits de l'Evêque de Meaux (11); vous verrez que ce n'est pas un vil délateur qui calomnie un Sage, mais un Juge compétent qui prononce contre une erreur; vous verrez qu'il est impossible de parler de FENELON avec plus d'égards, avec plus de respect, j'ai presque dit avec plus de tendresse; vous verrez que l'Archevêque de Cambrai avoit dénoncé lui-même son Ouvrage au Souverain Pontife, & qu'il avoit appelé en témoignage de son orthodoxie l'Evêque de Meaux, avec lequel toute

l'Eglise réclamoit contre ces nouveaux systèmes. Que si l'on veut absolument que Bossuet ait passé les bornes de la modération, eh bien! je l'avouerai en pleurant sur le cœur humain, toujours sujet aux excès. Un Homme de génie est emporté par ses idées, comme un autre par ses passions; & après avoir conduit la vérité en triomphe, il va plus loin qu'elle: tant il est difficile de savoir s'arrêter avec sa cause!

L'affaire du Quiétisme est donc portée à Rome. Le Cardinal de Bouillon, le Héros & le Martyr de l'amitié, veut écarter les foudres du Vatican de la tête de FENELON; & ce courage qui l'honore aujourd'hui, lui attire alors la plus sévère disgrâce à la Cour de Louis XIV. L'Auteur des *Maximes des Saints* sollicite vainement la permission d'aller se défendre lui-même dans la Capitale du monde Chrétien; mais du fond de sa retraite il prépare à ses ennemis un argument qui doit les terrasser. Que Rome parle; FENELON donnera un grand spectacle à son siècle, & il fera de son humiliation l'époque la plus glorieuse de sa vie. J'entends la voix du Souverain Pontife; persécuteurs de l'Archevêque

de Cambrai! je ne vous reproche plus votre animosité, je vous plains, je vous bénis, ô vous tous qui avez sollicité ce décret avec tant d'ardeur. Suivez-moi, venez contempler cet Homme vertueux au moment de votre prétendu triomphe, & décidez vous-mêmes de quel côté est la victoire (12). O jour à jamais mémorable, où Cambrai vit son Archevêque percer les flots d'une multitude innombrable dont il étoit adoré, monter en chaire, son livre d'une main, de l'autre son jugement; faire fondre en larmes tout l'assemblée, au moment où il lut d'une voix ferme sa propre condamnation; s'y soumettant sans restriction, sans réserve; joignant son autorité à celle du Souverain Pontife, pour dire anathème à son Ouvrage, & prononçant à genoux une rétractation interrompue cent fois par les sanglots de tout un Peuple! C'est ainsi que FENELON se punit de la plus excusable des erreurs, triomphe de tous ses ennemis par sa propre défaite, met à ses pieds le Pape dont il obtient les éloges, Bossuet dont il mérite l'envie, & l'Auteur du Télémaque lui-même dont il éclipse la gloire.

Sublime enthousiasme! immortel mo-

numement du courage qu'inspire la vertu ! Il n'est donc pas vrai que les caractères doux ne soient capables de sentir ni les grands mouvemens des passions, ni les élans héroïques de l'ame. Qu'est devenu en effet cet Homme jusques-là si timide avec Bossuet, dont il arrête, dont il abat le génie au milieu de son vol ? Voyez-le s'élever au-dessus de ses rivaux, au-dessus de ses juges, au-dessus de lui-même, au-dessus de l'humanité peut-être, & suivre les transports d'une ame noble & généreuse, à laquelle le ressentiment d'un procédé injuste ne fait pas méconnoître les droits d'une bonne cause.

L'histoire de sa vie présente d'autres exemples de son courage d'esprit, qui démontrent qu'une rétractation si éclatante fut un hommage rendu à la vérité, plutôt qu'une démarche de politique. Cet Homme qu'on croyoit si foible, apprend que son Palais & sa Bibliothèque viennent d'être consumés par le feu, & il est si peu abattu par ce désastre, qu'on n'ose pas l'en consoler, parce qu'on ne l'en croit pas averti. Cet homme qu'on croyoit si foible, reçoit sans émotion, au milieu d'un cercle nombreux, l'ordre du Prince qui

l'exile dans son Diocèse (a), & il reprend la conversation avec un front si serein, qu'on ne s'apperçoit pas de sa disgrâce; cet homme qu'on croyoit si foible s'oppose au zèle indiscret qui lui offre des apologies, & il déclare publiquement qu'il n'a pas besoin de la plume d'autrui pour se défendre si on l'a mal entendu, ou pour se rétracter s'il s'est trompé. Tous les cœurs sont pour cet illustre infortuné; que dis-je? ce n'est que dans sa Patrie seule qu'il trouve des ennemis. Malgré l'admiration de l'Europe & la rétractation de l'Archevêque de Cambrai, le bandeau de la prévention est encore sur les yeux du Monarque; & ce même Poëme qui devoit être le manuel des Souverains, est consigné aux frontières du Royaume, où il ne peut entrer qu'en éludant les défenses. Mais les Princes ont beau exercer leur ressentiment au gré de leurs flatteurs: un bon Ouvrage est un mur d'airain contre lequel toute l'autorité des Rois va se briser: & un Sage persécuté raconte les injustices qu'il a essuyées avec la fierté d'un Général qui montre ses blessures.

---

(a) Il fut exilé au commencement d'Août 1697, & ne reparut plus à la Cour.

Je me représenté quelquefois FENELON pendant son exil, dans un de ces momens de vérité, où l'ame isolée se replie sur elle-même, & sonde toute la profondeur de ses infortunes; il parcourt sa vie entière, & il voit ses vertus méconnues, ses talens suspects, ses services oubliés; sa sensibilité lui rend personnels tous les malheurs publics dont il est témoin. Le Royaume est attaqué par tous les fléaux. Le génie de la victoire s'est éloigné de nos drapeaux avec les Turennes, les Condés, les Luxembourgs, pour s'attacher pendant dix ans aux armes d'Eugène; & loin de s'applaudir des désastres de son Souverain, FENELON ne cesse de l'assister de ses conseils, de sa médiation, de son crédit, disons plus, de ses largesses. Qui pourroit peindre la tristesse amère de l'Auteur du Télémaque, lorsqu'il vit la perte de Lille attribuée au Duc de Bourgogne, ce Prince méconnu par un Peuple qu'il devoit gouverner, forcé de répondre des opérations militaires dont il n'étoit pas l'arbitre, arrosant de ses pleurs les mains de Louis XIV armées contre son Instituteur, & en recevant pour toute réponse la défense de lui écrire & de lui parler, condamné à se

taire devant un ami qui lui étoit si cher, & osant à peine le consoler en Flandre (13) par un regard? L'ingrate Patrie de FENELON l'accuse publiquement d'avoir élevé dans de faux principes le jeune héritier de la Couronne, trop tard connu, & ensuite si amèrement regretté. Ce vertueux Ecrivain est outragé dans une multitude de libelles, par ces vils & impuissans détracteurs, qui dans tous les siècles subsistent de leurs bassesses, & dont le nom ne souillera point ici ma plume. Il perd sa place, sa pension, l'accès du Trône. Persécuté dans ses écrits, condamné à Rome, calomnié sur la sincérité de sa rétractation, accusé d'ingratitude par un Roi trompé, il fait que toute correspondance avec lui est défendue comme un crime d'Etat. Tous ses parens sont privés de leurs emplois, tous ses amis sont chassés de la Cour (a). Fagon (b) & Felix (c) osent seuls le défendre (14): leur zèle n'est

(a) Les Abbés de Langeron & de Beaumont, neveux de l'Archevêque de Cambrai, & Sous-Précepteurs des Enfans de France, & MM. Dupuy & de l'Echelle, Gentilshommes de la Manche, partagerent la disgrâce de FENELON.

(b) Premier Médecin.

(c) Premier Chirurgien.

point puni, voilà tout leur succès. Beauvilliers voit le moment où il va expier, par une disgrâce éclatante, l'honorable fidélité qu'il lui voue dans l'infortune : Beauvilliers meurt sans avoir pu le justifier. En est-ce assez ? Non : regardé comme un rebelle pour avoir composé le Télémaque, comme un impie pour avoir été mystique, l'Archevêque de Cambrai n'avoit plus qu'un malheur à redouter ; je me trompe, il ne le redoutoit pas, & il est déjà condamné à le pleurer. Il voit descendre au tombeau ce Duc de Bourgogne, auquel il avoit transmis toutes ses vertus. Il se survit alors à lui-même. De quel côté portera-t-il ses regards ? Vers sa famille ? Elle est comme lui dans l'exil, elle y est pour lui. Vers son Diocèse ? Il est ravagé par une armée ennemie. Vers la Cour ? Ah ! la vue de son Disciple au cercueil rouvriroit toutes ses plaies. Dans ces affreuses perplexités, FENELON ne trouve point de cœur qui entende le sien. On épie sa douleur pour lui en faire un crime (a), & il est

---

(a) Je dis des choses incroyables, mais je ne dis que la vérité. FENELON étoit environné d'espions, & la douleur que lui causa la mort de son Disciple fut très-mal interprétée à la Cour.

obligé de cacher ses larmes, comme s'il eût caché des remords. Son ame triste & abattue n'apperçoit pas encore la justice des siècles qui s'avance pour le couronner. Il ne se repent pas de ses vertus dont il est la victime, il ne se repent pas de ses ouvrages dont il est le martyr; mais en opposant un courage intrépide aux coups du sort, il conçoit sans doute, après tant de malheurs, que le génie & la sensibilité sont les deux plus funestes présens que la nature puisse faire à l'homme.

Malgré tant de traverses il restoit encore à FENELON dans sa retraite un ami véritable, qui eut toujours la première place dans son cœur; un consolateur assidu, dans le sein duquel il oublioit ses malheurs & son siècle; un bienfaiteur généreux, qui voyoit avec complaisance toutes les vertus de cette ame pure & sublime; le seul ami pour lequel, à force de tendresse, il avoit pu s'égarer, & commettre une faute; le seul appui que l'envie ne ravit jamais à l'infortune: c'est de Dieu que je parle! Dieu seul ne dédaigna point les épanchemens de ce cœur tendre, Dieu seul le dédommagea de l'ingratitude

de ses contemporains; & il fallut que FENELON séparé de tous les objets de sa tendresse pendant les dix-huit dernières années de sa vie, allât soulager aux pieds de l'Être suprême le besoin immense qu'il avoit d'aimer.

En effet, cet Homme sensible, qui disoit qu'on seroit tenté de désirer que tous les bons amis s'entendissent ensemble pour mourir le même jour (a); ce cœur aimant ne trouve presque point d'hommes vertueux auxquels il puisse vouer ses affections. Mais si ses infortunes l'ont privé des douceurs de l'amitié, il se dédommage de ces effusions délicieuses de l'ame par un autre sentiment qui sans avoir la même ardeur, n'a pas moins de charmes peut-être, par les touchantes libéralités de la bienfaisance. Il est homme; il est l'ami des hommes, & sur-tout des malheureux; il les soulage de près par ses bienfaits, il les console de loin par ses correspondances, & il entretient des relations bien plus suivies avec les affligés qui lui exposent leurs peines qu'avec

---

(a) Voyez les Lettres de FENELON dans l'histoire de sa vie, par Ramsay, pag. 174, édit. d'Amsterdam, 1727.

les Grands de la Cour qui lui offrent leur crédit. Quand on le voit montrer si ingénument son cœur dans ces lettres particulières que la reconnoissance a publiées, on croit entendre la sagesse donner des conseils à l'infortune; & on se dit en pleurant: Si je tombe un jour dans la disgrâce, ce Livre sera mon meilleur ami.

Fidèle à cette belle maxime, qui méritoit de naître dans son cœur: *Je préfère mes amis à moi, ma Patrie à mes amis, le genre-humain à ma Patrie*, l'Archevêque de Cambray n'ignore pas que les éloges qu'on donne à la vertu, sont un engagement de la pratiquer, & qu'on ne la loue dignement que par ses actions. Des impositions exorbitantes arrachent la subsistance aux habitans des campagnes, & les Curés du Diocèse de Cambray, dans l'indigence eux-mêmes, ne peuvent plus soulager la misère publique. FENELON, qui regarde ces coopérateurs de son ministère comme les plus utiles citoyens de l'Etat, les décharge du fardeau du don gratuit, & les acquitte envers le Prince. La caisse militaire de Cambray est épuisée, bientôt la garnison murmure, se révolte dans

cette Ville frontière, & va offrir ses services à l'ennemi; FENELON vend tout ce qu'il a de plus précieux, & ramène les défenseurs de la Patrie sous leurs drapeaux : il fait de son Palais un Hôpital militaire; & lorsqu'il ne peut plus y recevoir tous les malades, il leur fournit à ses dépens d'autres asyles.

Mais si la Patrie de FENELON refuse à ses talens & à ses vertus l'hommage de l'admiration qui leur est due, il est une postérité que l'homme de génie trouve parmi ses contemporains, & dont l'univers répétera les jugemens dans tous les siècles. Les Peuples de chaque Etat prononcent sur un étranger avec autant d'impartialité que sur un ancien. Au milieu du choc des Empires, dans ces momens affreux où l'ennemi use d'un droit barbare, & cherche à faire tout le mal qu'il craint pour lui-même, Eugène & Marlborough respectent dans le tumulte des armes le Sage qu'ils envient à la France. La Flandre est dévastée; mais le nom de FENELON forme une barrière que la brutalité du Soldat n'ose franchir. Tous ses domaines sont privilégiés; & l'Archevêque de Cambray for-

tant de son Palais pour intercéder en faveur de son Peuple, trouve l'Anglois à sa porte, veillant à la garde de ce Sanctuaire que le séjour d'un homme de bien a consacré. Londres & la Haye applaudissent à cet hommage, qui dès-lors n'est plus celui de deux Généraux, mais de deux Nations réunies pour honorer FENELON, ou plutôt pour venger le genre-humain. L'application historique se présente à tous les esprits : lorsqu'Alexandre ordonna la ruine de Thèbes, il ne laissa debout que la seule maison de Pindare.

Après avoir obtenu cet hommage, il falloit que l'Archevêque de Cambray terminât sa glorieuse carrière (15). Il n'y avoit que le regne du Duc de Bourgogne qui pût ajouter à un si bel éloge, & le Duc de Bourgogne n'étoit plus.

O FENELON ! je voudrois honorer ma jeunesse, en obtenant quelques larmes des cœurs sensibles que j'entretiens de tes vertus. Lorsque mes cheveux blanchis par le travail ou par les années, m'annonceront que ma course va finir, je rassemblerai autour de ma tombe la nouvelle génération d'admirateurs que

ton génie t'aura faits sur la terre,  
 & je ranimerai ma voix éteinte pour  
 dire à mes derniers neveux : Puisse naître  
 parmi vous un Télémaque ! FENE-  
 LON veille sur les marches du Trône,  
 & n'attend qu'un Disciple. Il n'est point  
 d'homme de génie qui ne s'honorât  
 d'avoir composé ses Ouvrages ; il n'est  
 point d'homme vertueux qui ne désirât  
 de l'avoir eu pour ami.



---

 NOTES

**P**AGE 344. (1) FENELON fut nommé Précepteur des Enfans de France, petits-fils de Louis XIV, à l'âge de 38 ans, en Septembre 1689. Il eut pour Disciples Louis de France, Duc de Bourgogne, pere de Louis XV, né à Versailles le 6 Août 1682, mort Dauphin à Marly le 18 Février 1712; Philippe de France, Duc d'Anjou, né à Versailles le 19 Décembre 1683, déclaré Roi d'Espagne, sous le nom de Philippe V, le 17 Novembre 1700, (ce Prince abdiqua la Couronne en faveur de Louis Ier. son fils, qui ne régna qu'un an, & immédiatement après sa mort, Philippe V remonta sur le Trône) mort à Madrid au Buen-Retiro le 9 Juillet 1746; & Charles Duc de Berry, né le 31 Août 1686, mort à Marly le 4 Mai 1714. FENELON eut la douleur de voir mourir avant lui les Ducs de Bourgogne & de Berry, & il fut témoin de tous les malheurs du Duc d'Anjou, son troisième Disciple, sur la tête duquel la Couronne

d'Espagne chancela pendant treize ans. Lorsqu'il apprit la mort du Duc de Bourgogne, il s'écria en pleurant : *Mes liens sont rompus ! Pauvre France*, disoit-il quelquefois les yeux baignés de larmes, *je t'avois préparé un demi-siècle de bonheur, & la mort a détruit mes travaux. Je n'ai rien fait pour mon Pays ; le Roi que j'ai formé regne dans une terre étrangère.* On a observé que le Pere de la Rue qui composa l'Oraison funèbre de Bossuet, fut également chargé de rendre le même hommage au Duc de Bourgogne, & qu'il ne fit presque pas mention de FENELON dans ce Discours, où il méritoit d'occuper une place si honorable. Il n'y a de remarquable dans cette Oraison funèbre que le texte ; c'est une espèce de prédiction de la mort du Duc, de la Duchesse de Bourgogne, & de leur Fils aîné qui furent ensévelis le même jour. *Quarè facitis malum grande contra animas vestras, ut intereat ex vobis, vir & mulier, & parvulus de medio Juda ?* Jerem. 44.

Page 368. (2) Je n'ai pas cru devoir entrer dans de longs détails sur l'Éducation vraiment philosophique du Duc de Bourgogne. Ramsay ne nous a rien laissé à désirer sur cet objet. Je

vais transcrire le récit de cet Historien. « Jamais on n'a vu une plus grande » harmonie dans une éducation que » dans celle de M. le Duc de Bour- » gogne : tous ceux qui l'entouroient » étoient de concert pour ne le flat- » ter jamais, & pour ne le point sou- » tenir quand on étoit mécontent de » lui. Mêmes discours, mêmes princi- » pes, même conduite. Il ne trouvoit » d'asyle que dans l'obéissance & l'ac- » complissement de ses devoirs. Ce Prin- » ce joignoit à de grands talens de » grands défauts. Dans sa première jeu- » nesse, il étoit colère, impétueux, » hautain, capricieux. C'est ce même » enfant qu'on a vu depuis le Prince » le plus doux, le plus compatissant, » le plus sensible aux malheurs de l'hu- » manité. Il se refusoit tout pour sou- » lager les autres : il ne se croyoit de- » stiné à la grandeur suprême que pour » être l'homme des Peuples, & pour » les rendre bons & heureux. La mé- » thode dont on se servoit pour for- » mer l'esprit & le cœur de ce jeune » Prince, est un modèle de la plus par- » faite éducation. Pour former son es- » prit, on le faisoit étudier, non par » règles, mais selon la curiosité qu'on

» avoit soin d'exciter en lui. On tour-  
 » noit par-là les amusemens en étu-  
 » des, & les études les plus sérieuses  
 » devenoient un amusement. Une con-  
 » versation faite exprès, sans qu'il s'en  
 » apperçût, donnoit occasion à la le-  
 » cture d'une histoire, à l'examen d'une  
 » carte, à des raisonnemens à la portée  
 » de son âge. Les thèmes étoient tou-  
 » jours des instructions solides. Quel-  
 » que histoire ou quelque dialogue,  
 » qui apprenoit les faits principaux de  
 » l'antiquité ou des temps modernes,  
 » lui faisoit connoître le caractère des  
 » grands hommes de tous les siècles,  
 » & lui inspiroit en même-temps le goût  
 » de la plus pure vertu. Les Dialo-  
 » gues des Morts & le Télémaque fu-  
 » rent écrits dans cette vue. Pour for-  
 » mer son cœur, il falloit corriger ses  
 » défauts naturels, & lui inspirer le goût  
 » des vertus. L'humeur, l'impétuosité,  
 » la hauteur du jeune Prince étoient  
 » réprimées par un air triste répandu  
 » sur tous les visages. Quelquefois on  
 » le ramenoit à la raison par des rail-  
 » leries fines & délicates. D'autres fois  
 » on lui faisoit sentir ses excès, en le  
 » montrant à lui-même par quelque fa-  
 » ble. Les châtimens usités dans les

» éducations ordinaires n'ont jamais été  
 » employés en celle-ci. La privation  
 » d'un plaisir, d'une promenade, d'une  
 » étude même qu'on lui avoit fait dé-  
 » sirer, étoient les seules punitions dont  
 » on se servoit. En rompant ainsi sa  
 » volonté, & en domptant ses goûts,  
 » on lui donnoit une souplesse de cœur  
 » & une force d'esprit propres à le ren-  
 » dre docile pour écouter les bons con-  
 » seils, & ferme pour les suivre. Dans  
 » les temps de ses plus fortes vivaci-  
 » tés, tous ceux qui l'approchoient  
 » avoient ordre de le servir en gardant  
 » un morne silence. On le laissoit ainsi  
 » impitoyablement aux prises avec lui-  
 » même, jusqu'à ce que lassé de ne plus  
 » trouver personne avec qui parler, il  
 » vint demander grace en reconnois-  
 » sant sa faute. La candeur à tout avouer  
 » étoit la seule condition du pardon ;  
 » & pour l'accoutumer à cette ingé-  
 » nuité, on avouoit les fautes qu'on  
 » pouvoit avoir faites devant lui. Par-là  
 » ceux qui présidoient à son éducation,  
 » tiroient de leurs propres imperfections  
 » de quoi instruire leur Elève. On lui  
 » inspiroit le goût de la vertu, non  
 » par des préceptes secs, ni par des  
 » sentences morales, ni par des ha-

» rangues étudiées , mais par un mot ,  
 » par un regard , par un sentiment placé  
 » à propos. On lui faisoit des leçons  
 » à toute heure , sans qu'il s'en dé-  
 » goutât , ni qu'il s'en apperçût. A ta-  
 » ble , au jeu , dans les promenades &  
 » dans les entretiens , on tournoit tout  
 » en instruction ; & par des traits im-  
 » perceptibles & des tours ingénieux ,  
 » on lui faisoit rencontrer par-tout les  
 » sentimens nobles & les vertus roya-  
 » les. On joignoit à cette connoissance  
 » & à cet amour de la vérité , la grande  
 » science de se taire. Pour l'accoutu-  
 » mer de bonne heure au secret , on  
 » lui faisoit sentir avec précaution une  
 » confiance au-dessus de son âge sur  
 » les choses même les plus importan-  
 » tes. Ce ne sont pas ici des traits que  
 » j'invente , mais des faits que je racon-  
 » te , & que je tiens de M. de Cam-  
 » bray lui-même ». *Vie de M. de FENE-*  
*LON , par Ramsay. Amsterdam , 1727 ,*  
*pag. 9 & suiv.* Dès que FENELON ob-  
 servoit un défaut dans son élève , il lui  
 dictoit une fable dans laquelle il lui ra-  
 contoit sous des noms empruntés tous  
 les travers qu'il avoit apperçus dans le  
 jeune Prince , & cet Apologue tenoit  
 lieu de thème. Il formoit ainsi le ca-

ractère de son Disciple en éclairant son esprit, & peu-à-peu M. le Duc de Bourgogne devenoit l'idole de la Cour & le modèle des hommes. On fait que pour l'accoutumer de bonne heure à respecter ses promesses, FENELON lui témoignoit une confiance illimitée dès qu'il avoit obtenu de lui l'engagement de se corriger de sa vivacité ou de sa paresse; ainsi M. le Duc de Bourgogne avoit-il fait une faute, son Instituteur étoit triste & abattu au moment de la leçon; le Prince tâchoit de le consoler, & FENELON exigeoit alors de lui une promesse par écrit de ne plus lui donner aucun mécontentement. J'ai sous mes yeux les originaux de ces billets d'honneur. Voici les termes dans lesquels ils sont conçus :

« Je promets, foi de Prince, à M.  
 » l'Abbé de FENELON, de faire sur le  
 » champ ce qu'il m'ordonnera, & de  
 » lui obéir dans le moment qu'il me  
 » défendra quelque chose; & si j'y  
 » manque, je me sou mets à toutes for-  
 » tes de punitions & de déshonneur. Fait  
 » à Versailles, le 29 Novembre 1689.

*Signé LOUIS.*

» Louis qui promet de nouveau de  
 » mieux tenir ma promesse, ce 20 de

» Septembre. Je prie Monsieur de FE-  
» NELON de le garder encore ».

C'étoit un Prince de sept ans qui écrivoit ces billets, & on les lui représentoit au bout de dix mois pour lui faire réitérer ses promesses lorsqu'il les oublioit. Jamais aucune éducation ne fut fondée sur de meilleurs principes, jamais aucune éducation ne fut suivie d'un plus heureux succès.

*Page 369.* (3) Quand j'appelle le *Télémaque* un Poëme en prose, je n'ignore point que je m'éleve contre l'opinion de plusieurs Gens de Lettres. J'aime passionnément les beaux vers; je relis souvent les Poëtes avec délices, & je suis bien éloigné de vouloir attaquer le genre de la Poësie, qui fut toujours la portion la plus précieuse des richesses littéraires de tous les Peuples. Je demande seulement si on ne peut pas faire un Poëme en prose, & j'expose avec une très-juste défiance de mes lumières, les raisons qui me déterminent à ne point regarder la mesure des vers comme absolument nécessaire au langage des Muses. La Motte a soutenu dans sa Préface d'*Oedipe*, qu'on ne devoit pas écrire les Tragédies en vers. Son opinion a été

fortement combattue par le plus grand Poète de ce siècle ; mais La Motte auroit gagné sa cause peut-être , s'il eût osé hasarder en prose le touchant sujet d'Inès. Toutes les difficultés de l'art , qu'il regardoit comme des raisons triomphantes contre la Poésie , ne prouvent rien contre elle.

Lorsqu'on approfondit cette dispute littéraire , on voit que c'est une pure question de mots qu'on auroit terminée depuis long temps , si l'on avoit voulu s'entendre. Qu'est-ce qu'un Poème ? Tous les Dictionnaires vous disent que c'est un Ouvrage en vers. Si cette définition est exacte , le procès est jugé ; mais les Compilateurs de ces recueils expliquent souvent mal la signification littérale des mots , & les définissent plus mal encore. Un Poème est l'imitation d'une action en style poétique ; voilà le genre : chaque espèce a ses règles particulières. Toutes les fois que je verrai dans un Ouvrage une fable , de l'invention , de l'intérêt , des épisodes , des images , des inversions , de l'harmonie , je donnerai sans hésiter le beau nom de Poète (pour me servir de l'expression d'Horace) à l'Auteur de cette production. Est-elle écrite

en prose? l'ame de la Poësie l'élève au rang des Poëmes. Est-elle écrite en vers? c'est un charme de plus. Que l'Auteur soit plus admiré, j'y consens; mais qu'il reconnoisse du moins pour Poëtes les Ecrivains qui cultivent le même genre sans faire des vers.

La prose, plus assujettie à l'oreille de l'Ecrivain qu'aux règles de l'art, n'a point de repos fixes : on ne peut pas la scander; elle n'a par conséquent jamais la cadence des vers, mais elle peut en avoir l'harmonie, qui a plus de charmes, & qui n'est ni moins sensible, ni moins variée dans Platon que dans Homère, dans Fléchier que dans Boileau, dans FENELON que dans Racine. Un Poëme ne peut pas cesser d'être un Poëme, lorsqu'il est traduit poëtiqument d'une langue en une autre. Or si la prose n'a pas dénaturé la Jérusalem délivrée, le Paradis perdu, les Saisons de Tompson, la mort d'Abel, pourquoi perdrait-elle ses prérogatives, lorsqu'elle a l'accent original de la pensée? Est-elle donc moins poétique sous le pinceau d'un Ecrivain créateur, que sous la plume d'un Traducteur fidèle?

A ces raisons, il est facile de join-

dre des autorités, quoique je ne les cite qu'avec répugnance en matière de goût. Nous avons érigé les premiers hommes de génie qui ont écrit, en législateurs des genres qu'ils ont créés : une admiration stupide en a fait des tyrans qui présentent des fers au génie, au-lieu de lui donner des ailes. Il est important sans doute d'avoir des principes fixes en matière de goût ; mais les règles, semblables aux loix pénales, qui en intimidant les méchans, les éloignent du crime sans les rendre vertueux, font éviter les fautes, & n'apprennent jamais à produire des beautés. Les Poétiques sont au goût ce que les Ordonnances criminelles sont à la vertu. Si quelquefois les préceptes nous épargnent des monstres, plus souvent ils nous font perdre des hardiesses heureuses des ouvrages originaux qu'Ovide appelle *prolem sinè matre creatam*, & qu'un génie timide n'ose pas se permettre. Je reviens à mon objet. « La prose, dit Strabon que j'essaye de traduire, *Geog. lib. 1*, est une imitation de la Poésie. Plusieurs Ecrivains, tels que Phérécide, Hécatée, & Cadmus, ont brisé la mesure des vers ; mais ils sont vraiment Poètes,

» parce qu'ils ont conservé toutes les  
 » autres beautés poétiques ». Dans la  
 description du Temple des Arts, le  
 même Strabon distingue parmi les Poë-  
 tes ceux qui avoient écrit en vers,  
 de ceux qui avoient écrit en prose,  
*qui solutâ oratione scripserant*, par op-  
 position à *strictâ oratione*. Aristote,  
 dont la poétique sera le code éternel  
 du bon goût, (quoiqu'il y donne des  
 règles pour faire des pointes) dit dans  
 ce chef-d'œuvre, que l'épopée imite  
 par le moyen de la parole *soit en pro-  
 se, soit en vers*. Il refuse ensuite le titre  
 de Poëte à Empedocle, qui avoit écrit  
 en vers sur la Physique. Selon lui, la fa-  
 ble, *Mῦθος*, est l'essence de la Poësie ;  
 & par fable, il entend l'arrangement des  
 parties dont est composée une action  
 poétique. *La différence qu'il y a entre un  
 Poëte & un Historien*, ajoute-t-il, *ne  
 vient pas de ce que l'un écrit en prose  
 & l'autre en vers. Mettez Hérodote en  
 vers, ce sera toujours une Histoire ; met-  
 tez l'Illiade en prose, ce sera toujours  
 un Poëme. Un Poëte est plus Poëte par  
 la composition de la fable, que par celle  
 des vers*. Denis d'Halicarnasse est évi-  
 demment du même avis, ainsi qu'Ho-  
 race. Or si l'on pouvoit être Poëte

en écrivant en prose dans les langues d'Athènes & de Rome, qui avoient un mètre déterminé, & avec lesquelles on pouvoit imiter tous les mouvemens de l'ame par la durée des sons, devons-nous rejeter les Poèmes en prose, nous qui ne réglons point la mesure de nos vers sur les principes de la prosodie?

On me dira peut-être que la méthode des Anciens fut contraire à leurs maximes, & qu'en admettant le genre des Poèmes en prose, ils les écrivirent toujours en vers; mais Esope écrivit en prose toutes ses fables; Platon écrivit en prose le Timée, qu'on regarde comme un très-beau Poème sur la création de l'homme, & en effet cette fiction est plus poétique peut-être que l'Illiade.

L'Abbé Dubos a fait un chapitre dans ses *Réflexions sur la Poésie & la Peinture*, pour prouver qu'on pouvoit faire des Poèmes en prose; & je ne fais par quel oubli cet excellent Critique n'y a pas traité la question. Il dit que cette invention est aussi heureuse que celle des estampes. Il me semble qu'il y a beaucoup moins de distance entre un Poème en prose poétique & des vers françois, qu'entre

une estampe & un tableau. Mais si l'Abbé Dubos n'a pas démontré cette assertion, l'autorité de son sentiment peut suppléer à la force de ses preuves.

Le Télémaque est donc un véritable Poëme; je ne le classerai cependant point parmi les Poëmes épiques. Ce n'est pas, comme le prétend un Critique, parce qu'on n'y trouve pas l'imitation d'une action; car l'imitation de l'Odyssée est la même. Pourquoi donc le Télémaque n'est-il pas un Poëme épique? Parce qu'il y a trop de leçons, & des leçons directes. Applaudissons-nous de ce que FENELON n'a point aspiré aux honneurs de l'épopée, & a préféré le bonheur des hommes à sa propre gloire. Eh! quel barbare enthousiaste de l'art voudroit retrancher un seul mot de ce chef-d'œuvre, pour en faire un Poëme épique?

*Page 371.* (4) Un Valet-de-chambre de M. de FENELON écrivit le Télémaque sous la dictée de son illustre Auteur, & le fit imprimer furtivement sur une copie qu'il en avoit gardée. De rigoureuses défenses empêcherent l'impression de ce Poëme dans le Royaume pendant la vie de Louis XIV, & toutes les édition antérieures à 1720 sont

incomplètes. On fit des visites très-exactes chez les Imprimeurs. On auroit anéanti ce chef-d'œuvre, s'il n'en avoit existé qu'une copie. Lorsque Louis XIV signa l'ordre d'arrêter le grand Arnaud, Boileau dit ingénieusement : *Le Roi fait chercher M. Arnaud, mais le Roi est trop heureux pour le trouver.* Dans les dernières années de sa vie, Louis XIV n'étoit plus heureux, il trouva le Télémaque. Les Imprimeurs furent sévèrement punis; les éditions clandestines furent confisquées & jettées au feu. L'envie chercha des allusions dans le Télémaque : la postérité plus équitable n'y a vu que des leçons utiles au genre humain. On eut l'audace de nommer tous les prétendus personnages que FENELON avoit voulu désigner, comme s'il eût écrit un libelle sous des noms supposés. Ma plume se refuse à la curiosité du Lecteur, qui voudroit avoir les *clefs* de ce Poëme. FENELON n'avoit pas besoin d'écrire une satyre pour être lu, & de flatter la malignité de ses lecteurs pour les intéresser. La médiocrité attaque les hommes, le génie ne combat que les abus. Plusieurs Gens de Lettres ont cru que le Télémaque avoit été écrit sans ratures & au cou-

rant de la plume. J'en ai vu sept manuscrits différens, copiés ou corrigés par FENELON lui-même.

Page 380. (5) Nous n'avons point de meilleur livre didactique pour les Prédicateurs, que les Dialogues de FENELON sur l'éloquence de la chaire : toutes les règles de l'art y sont fondées sur le bon sens & sur la nature. Dans cet Ecrit, l'Archevêque de Cambrai se déclare formellement contre l'usage de diviser les Sermons, & M. de Voltaire est du même avis. Me fera t-il permis d'opposer avec respect quelques raisons à l'autorité de ces deux grands Maîtres? Les anciens Orateurs n'ont pas toujours annoncé leurs divisions, mais tous leurs discours sont divisés. Je fais qu'il est absurde de mettre sans cesse entre les mains de l'auditeur la chaîne des idées qu'on va développer; cependant pourvu qu'on ne sacrifie jamais le sujet au plan, & qu'on ne cherche point dans les divisions des antithèses ridicules, que FENELON appelloit des *tours de passe-passe*, pour éblouir par la singularité de sa marche, au lieu de se borner à indiquer l'ordre de ses preuves, il me semble que la méthode moderne n'est point

nuisible à la grande éloquence. Il est vrai que ces subdivisions éternelles, qui en imposent à la multitude, éteignent le sentiment, desséchent le discours, interrompent l'action de l'Orateur, émoussent ou plutôt brisent tous les traits, & introduisent souvent une multiplicité de sujet dans le même objet, en dirigeant l'attention de l'auditeur vers des objets disparates : mais les abus ne prouvent rien contre les règles. La Lettre de FENELON à MM. de l'Académie Française sur l'éloquence, est un chef-d'œuvre. En la lisant, on admire l'Auteur, disons mieux, on l'aime; on est attendri par l'exquise sensibilité de cet Ecrivain; & l'on voit que son goût n'étoit que son ame, s'il est permis de parler ainsi. Après avoir jetté un coup d'œil critique sur toutes les branches de la littérature, FENELON cite au Tribunal de sa Langue notre Langue elle-même, & il se plaint de sa pauvreté. Il n'appartient qu'aux Hommes de génie, qui savent combien de fois il leur a été impossible de mettre l'instrument à l'unisson de leur imagination, il n'appartient qu'à eux de gémir de la stérilité de notre Langue. Les Ecrivains froids trouvent dans l'idiome le plus languis-

fant l'expression toujours plus forte que leur pensée. Une Langue foible porte sans peine des idées communes; mais elle s'élève difficilement à la hauteur du génie. Nourri de la lecture des Anciens, que personne n'a mieux connu, n'a mieux senti, n'a mieux imité que lui, FENELON se plaît à extraire de leurs Ouvrages ces descriptions champêtres dans lesquelles ils ont excellé, ces sentimens simples & attendrissans, qui sont devenus aussi étrangers dans nos écrits que dans nos mœurs ». Il faut, dit-il, que Virgile disparoisse, & que je croie voir ce beau lieu. (*Ecl. 8.*)

*Muscosi fontes & somno mollior herba.*

» Il faut que je désire d'être transporté dans cet autre endroit. (*Ecl. 10.*)

.... *O mihi tum quàm molliter ossa quiescant  
Vestra meos olim si fistula dicat amores:  
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissim  
Aut custos gregis, aut matura vinitor uva!*

» Il faut que j'envie le bonheur de ceux qui sont dans cet autre lieu décrit par Horace. (*Od. 3, liv. 2.*)

*Quâ pinus ingens albaque populus  
Umbram hospitaletn consociare amant*

*Ramis, & obliquo laborat  
Limpha fugax trepidare rivo.*

» Malheur à ceux qui ne sentent point  
» le charme de ces vers! (*Ecl. 1.*)

*Fortunate senex hinc inter flumina nota  
Et fontes sacros frigus captabis opacum.*

» Je suis attendri par la solitude  
» d'Horace. (*Sat. 6, lib. 2.*)

*O rus quando ego te aspiciam! quandoque licebit.  
Nunc veterum libris, nunc somno, & inertibus  
horis  
Ducere sollicitæ jucunda obliviam vitæ!*

Page 381. (6) Felix de Saint-Germain fit imprimer à la Haye en 1747, les *Directions pour la conscience d'un Roi*, par M. de FENELON. Cet Ouvrage, partagé en trente-sept directions, fut le fruit de la correspondance secrète que l'Archevêque de Cambrai entretenoit avec le Duc de Bourgogne, & après la mort de ce Prince, on le trouva dans ses papiers. Le Roi lut ces Directions avec Madame de Maintenon, qui écrivit la lettre suivante à M. de Beauvilliers. « Je » voulois vous envoyer tout ce que j'ai » trouvé de M. de Cambrai dans la

» cassette de M. le Dauphin ; mais le  
 » Roi a brûlé lui-même tous ces pa-  
 » piers. Je vous avoue que j'en ai un  
 » grand regret. Jamais on n'écrivit rien  
 » de si beau & de si bon. Si le Prince  
 » que nous pleurons a en quelques  
 » défauts, ce n'est pas pour avoir reçu  
 » des conseils trop timides, ni qu'on  
 » l'ait trop flatté. On peut dire que  
 » ceux qui vont droit ne sont jamais  
 » confus ». Lorsque Louis XIV défen-  
 dit à son petit-fils toute espèce de  
 correspondance avec son Précepteur,  
 il ne prévoyoit pas sans doute que ce  
 Prince ne lui défobéiroit que pour s'in-  
 struire de ses devoirs, & que FENELON,  
 indifférent sur ses propres malheurs,  
 n'entretiendroit l'Héritier du Trône que  
 des besoins & des calamités du Peu-  
 ple. Le savant M. de Réal a essayé  
 de prouver dans sa *Science du Gouver-  
 nement*, tom. 8, pag. 338, que l'Ar-  
 chevêque de Cambrai n'étoit point l'Au-  
 teur de ces *Directions*, & il fonde son  
 sentiment sur des allégories supposées.  
 Il faut avoir bien peu étudié l'ame de  
 l'Auteur du *Télémaque*, pour ne pas  
 la reconnoître dans cet excellent Ou-  
 vrage. Comment un homme de Let-  
 tres peut-il s'y tromper ? Il n'y a pas

deux FENELONS ; d'ailleurs, il est très-certain que la copie sur laquelle on imprima ces Directions, sortoit de l'Hôtel de Beauvilliers.

*Page 386. (7)* Le tableau des vertus épiscopales de FENELON offre un spectacle bien attendrissant pour une ame sensible. Toutes les semaines il alloit faire des conférences de piété & des examens théologiques dans son Séminaire. Lorsqu'il visitoit son Diocèse, (& il s'acquittoit scrupuleusement de ce devoir) il prêchoit dans tous les Villages ; mais la méthode qu'il avoit adoptée de n'écrire que de simples cannevas le rendoit fort inégal dans ses discours ; il accommodoit les procès à ses dépens, réconcilioit les ennemis les plus acharnés, & ramenoit la paix dans les familles. De retour à Cambrai, il confessoit assidument & indistinctement dans sa Métropole toutes les personnes qui s'adressoient à lui : il y disoit la Messe tous les samedis. Un jour il apperçût au moment où il alloit monter à l'Autel une pauvre femme fort âgée qui paroissoit vouloir lui parler ; il s'approcha d'elle avec bonté & l'enhardit par sa douceur à s'exprimer sans crainte. *Monseigneur*, lui dit-elle en pleu-

rant & en lui présentant une pièce de douze sols, *je n'ose pas ; mais j'ai beaucoup de confiance dans vos prières, je voudrois vous prier de dire la Messe pour moi.* Donnez, ma bonne, lui répondit FENELON en recevant son offrande, *donnez ; voire aumône sera agréable à Dieu.* Messieurs, dit-il ensuite aux Prêtres qui l'accompagnoient pour le servir à l'Autel, *apprenez à honorer votre ministère.* Après la Messe il fit remettre à cettefemme une somme assez considérable, & lui promit de dire une seconde Messe le lendemain à son intention. Il ne connoissoit point d'autre récréation que la promenade qu'il aimoit avec passion. Rencontroit-il des payfans ? il s'asseyoit avec eux sur le gazon, les interrogeoit, les consoloit. Souvent il alloit les visiter dans leurs cabanes ; lorsqu'ils lui offroient un repas champêtre, il l'acceptoit avec joie, & se mettoit à table avec leur famille. Ses vertus donnent à son histoire l'air d'un roman : aussi son nom ne mourra point, & les Flamands disent encore en le bénissant, *le bon Archeveque !* Ils ne le caractérisent que par ce bel attribut qui distingue l'Être suprême. En 1709, FENELON touché de la disette

qu'éprouvoit le Royaume, fournit gratuitement du bled aux Troupes. Sa table étoit ouverte à tous les Officiers, à tous les Etrangers. Après la bataille de Malplaquet, il reçut dans son Palais & dans son Séminaire tous les Officiers & les Soldats malades; il loua des maisons, quand la sienne ne put plus les contenir, & tous les Militaires y furent soignés à ses dépens. « Les  
 » mouvemens imprévus des armées, dit  
 » Ramsay, page 157, & les désordres  
 » qui en sont inséparables, obligeoient  
 » quelquefois des Villages entiers de  
 » chercher dans les Villes une sûreté  
 » qu'ils ne trouvoient pas à la campa-  
 » gne. Le Palais Archiépiscope de Cam-  
 » bray fut la retraite de tous les mal-  
 » heureux à qui l'on put y donner une  
 » place. Ni l'horreur de leur misère,  
 » ni leurs maladies infectes ne pou-  
 » voient arrêter le zèle de FENELON.  
 » Il se promenoit au milieu d'eux com-  
 » me un bon pere. Les soupirs qu'il  
 » laissoit échapper marquoient combien  
 » son cœur étoit ému de compassion:  
 » sa présence & ses paroles sembloient  
 » adoucir leurs maux ». Tandis qu'il se  
 promenoit autour des tables qu'il avoit  
 fait dresser dans tous ses appartemens,

pour nourrir ces infortunés habitans de la campagne, il vit un Paysan jeune encore qui ne mangeoit point, & qui paroissoit profondément affligé. FENELON vint s'asseoir à ses côtés pour le distraire; il lui dit qu'on attendoit des troupes le lendemain, qu'on chasseroit les ennemis, & qu'il retourneroit bientôt dans son Village. *Je n'y retrouverai plus ma vache,* répondit le Paysan; *ce pauvre animal me donnoit beaucoup de lait, & nourrissoit mon pere, ma femme & mes enfans.* FENELON promit alors de lui donner une autre vache si les Soldats s'emparoisent de la sienne; mais après avoir fait d'inutiles efforts pour le consoler, il voulut avoir une indication précise de la chaumière qu'habitoit ce Paysan à une lieue de Cambray; il partit ensuite à dix heures du soir à pied, avec son sauf-conduit, & un seul domestique; il se rendit à ce Village, ramena lui-même la vache à Cambray vers le milieu de la nuit, & alla sur le champ en donner avis à ce pauvre Laboureur. C'est peut-être le plus beau trait de la vie de FENELON. Malheur aux cœurs durs qui pourroient l'entendre raconter sans en être attendris! de pareils détails blesseront

feront peut-être la délicatesse de ces Lecteurs qui n'admirent que des actions d'éclat, & qui dédaignent la simplicité si touchante de la vertu; mais il me semble que Plutarque auroit cru honorer les plus grands Hommes de l'antiquité s'il avoit pu enrichir leurs vies d'un pareil trait.

*Page 391. (8) On imprima les Entretiens & les Colloques spirituels de saint François de Sales à Lyon en 1628, & cette édition fut supprimée par des Lettres-Patentes du mois de Juillet de la même année, comme ce Livre étant supposé, faisant préjudice à la Religion & à la mémoire du défunt. Les bonnes éditions de cet Ouvrage sont de Lyon, 1631 & 1632, & sur-tout celle de Toulouse, faite en 1637 par M. de Montchal, Archevêque de cette Ville. FENELON ne connoissoit que l'édition de 1628, au lieu que Bossuet se servoit de celle de 1637, & se récrioit que les passages cités par FENELON étoient tronqués, supposés, altérés & pris à contre-sens. Lorsqu'on reprochoit à FENELON d'avoir condamné, par sa soumission au Pape, la doctrine de plusieurs Saints, il répondoit avec autant d'humilité que de raison : L'E-*

*glise permet certaines expressions à ses enfans simples, mais elle en exige d'autres de ses Docteurs : & celles dont je me suis servi ne convenoient point à un Ouvrage dogmatique.*

Page 391. (9) Le plan de cet Ouvrage est très-philosophique ; chaque article est divisé en deux chapitres, intitulés *chapitre vrai & chapitre faux*. Dans l'un, FENELON explique les véritables maximes des Saints, & dans l'autre il expose les conséquences dangereuses qui résulteroient du Quiétisme absolu. Les prétendus chapitres vrais n'étoient pas exempts de censure FENELON a toujours protesté que les expressions de *trouble involontaire*, en parlant de Jesus-Christ, n'étoient point dans son Original, & que ses amis les y avoient ajoutées sans le consulter : FENELON méritoit d'être cru.

Page 393. (10) Bossuet avoit pris pour devise ces deux mots, qu'il répétoit à chaque page dans ses Ecrits contre FENELON, *apertè, apertè*. Il combattoit son rival avec autant de politesse que de zèle. *Qu'aeriez-vous fait*, lui dit un jour Louis XIV, *si j'avois soutenu M. de Cambray ? Sire*, lui répondit Bossuet avec une intrépidité vraiment épiscopale, *j'aurois crié vingt fois plus haut.*

Page 395. (11) Lorsque je méditai sur les démêlés de Bossuet avec FENELON, ma première idée fut de mettre en scène ces deux Ecrivains, & de faire un parallèle dans lequel j'aurois toujours donné l'avantage à l'Archevêque de Cambrai. Je veux expier ma témérité par l'aveu que j'en fais : il est juste de m'acquitter par un peu de honte envers un homme de génie que j'osois méconnoître. Je compris bientôt qu'il n'étoit ni juste ni décent de sacrifier un grand Homme à mon enthousiasme pour un autre grand Homme, & que pour élever FENELON, je ne devois pas dégrader son illustre rival. Je me souvins de l'*Histoire universelle*, des *Oraisons funèbres*, de l'*Histoire des Variations*, des *Elévations à Dieu sur les Mystères*, & la plume tomba de mes mains : mon admiration ne me permit plus de le juger, encore moins de l'avilir. Eh ! de quel droit aurois-je traduit le grand Bossuet à mon tribunal, pour louer à ses dépens l'aimable Auteur du *Télémaque* ! Ma profonde vénération pour l'Evêque de Meaux m'inspira le dessein de faire son apologie, & la vérité me l'a dictée. Malheur à moi, si je cherchois des applaudisse-

mens insensés en déprimant l'Auteur de tant de chef-d'œuvres! Ces deux Evêques n'ont jamais été mieux peints que dans ce vers :

Le Cygne de Cambray, l'Aigle brillant de Meaux.

Page 340. (12) M. Godet-Desmarêts, Evêque de Chartres, M. de Noailles, Evêque de Châlons, ensuite Archevêque de Paris, & M. Bossuet, Evêque de Meaux, s'assemblerent à Issy, pour examiner les livres de Madame Guyon. Après avoir condamné sa doctrine dans leurs Mandemens, ils censurèrent trente-quatre propositions extraites de *l'Explication des Maximes des Saints*. FENELON refusa constamment les conférences que lui offroit Bossuet, & il dénonça lui-même son Ouvrage au Pape. Madame de Sévigné dit à cette occasion : *Monsieur de Cambray défend bien la cause de Dieu; mais Monsieur de Meaux défend mieux celle de la Religion, il doit gagner à Rome*. Bossuet écrivit une longue lettre à Innocent XII, dans laquelle il combattoit la doctrine de FENELON. Malgré les instructions envoyées par l'Evêque de Meaux, & les poursuites de l'Abbé Bossuet son neveu & son Agent à Rome, le saint Siègle ne se hâtoit pas de prononcer.

On fit entendre à Louis XIV, que le Pape ne condamneroit jamais l'Archevêque de Cambrai, tant qu'il seroit Précepteur de ses petits-fils. Ce Monarque séduit exila FENELON dans son Diocèse, lui ôta sa place de Précepteur, & sollicita lui-même un Bref contre le Quiétisme. En partant pour Cambrai, FENELON écrivit la lettre suivante à M. de Beauvilliers, son ami intime : « Ne soyez point en peine de » moi, Monsieur ; l'affaire de mon Li- » vie va à Rome. Si je me suis trom- » pé, l'autorité du saint Siège me dé- » trompera, & c'est ce que je cher- » che avec un cœur docile & soumis. » Si je me suis mal expliqué, on ré- » formera mes expressions. Si la ma- » tière paroît mériter une explication » plus étendue, je la ferai avec joie » par des additions. Si mon Livre ne » renferme qu'une doctrine pure, j'au- » rai la consolation de savoir précisé- » ment ce qu'on doit croire, & ce qu'on » doit rejeter. Je ne laisserai pourtant » pas de faire toutes les additions, qui » sans affoiblir la vérité, pourront édi- » fier les Lecteurs les plus faciles à al- » larmer. Mais enfin, Monsieur, si le » Pape condamne mon Livre, je serai,

» s'il plaît à Dieu, le premier à le con-  
 » damner, & à faire un Mandement  
 » pour en défendre la lecture dans mon  
 » Diocèse. Il ne faut défendre l'amour  
 » désintéressé qu'avec un sincère désin-  
 » téressement. Il ne s'agit pas ici du  
 » point d'honneur, ni de l'humiliation  
 » profonde que la nature peut crain-  
 » dre d'un mauvais succès. J'agis, ce  
 » me semble, avec droiture ; je crains  
 » autant d'être présomptueux, entêté  
 » & indocile, que d'être foible, po-  
 » litique & timide dans la défense de  
 » la vérité. Si le Pape me condamne,  
 » je serai détrompé, & par-là le vaincu  
 » aura tout le fruit de la victoire. Si  
 » au contraire le Pape ne condamne  
 » point ma doctrine, je tâcherai par  
 » mon silence & par mon respect d'ap-  
 »aiser ceux de mes Confreres dont  
 » le zèle s'est animé contre moi, en  
 » m'imputant une doctrine dont je n'ai  
 » pas moins d'horreur qu'eux : peut-être  
 » me rendront-ils justice quand ils ver-  
 » ront ma bonne foi... Humilions-nous,  
 » taisons-nous ; au lieu de raisonner sur  
 » l'oraison, apprenons à la faire.

Dans le même temps il écrivit à  
 Bossuet : « Je prie Dieu du fond de  
 » mon cœur, qu'il ne donne à son par-

» fait amour une pleine victoire sur  
 » vous , qu'en vous le faisant sentir  
 » avec tous les charmes. J'ai lu votre  
 » nouveau Livre contre moi, lui écri-  
 » voit-il ensuite ; il me semble que  
 » vous répondez par des injures à mes  
 » raisons : auriez-vous donc pris mes  
 » raisons pour des injures ? » Il atten-  
 dit patiemment dans sa retraite la dé-  
 cision de Rome. En recevant le Bref  
 d'Innocent XII qui le condamnoit, il  
 écrivit à l'Evêque d'Arras : *On souffre,*  
*mais on ne délibère pas un moment ;*  
 & il publia lui-même dans la chaire  
 de sa Métropole le célèbre Mandement  
 que je vais transcrire.

» François, par la grace de Dieu, &c.  
 » Nous nous devons à vous sans ré-  
 » serve, mes très-chers Freres, puisque  
 » nous ne sommes plus à nous, mais  
 » au troupeau qui nous est confié. C'est  
 » dans cet esprit que nous nous sen-  
 » tons obligés de vous ouvrir ici notre  
 » cœur, & de continuer de vous faire  
 » part de ce qui nous touche sur le  
 » Livre des *Maximes*. Enfin notre saint  
 » Pere le Pape a condamné ce Livre  
 » avec les vingt-trois Propositions qui  
 » en ont été extraites, par un Bref  
 » du 12 Mars dernier. Nous adhérons

» à ce Bref, mes très-chers Freres, tant  
 » pour le texte du Livre, que pour  
 » les vingt-trois Propositions, simple-  
 » ment, absolument & sans ombre de  
 » restriction. Nous nous consolerons,  
 » mes très-chers Freres, de ce qui nous  
 » humilie, pourvu que le ministère de  
 » la parole que nous avons reçu du  
 » Seigneur pour votre sanctification n'en  
 » soit point affoibli, & que nonobstant  
 » l'humiliation du Pasteur, le troupeau  
 » croisse en grace devant Dieu. C'est  
 » donc de tout notre cœur que nous  
 » vous exhortons à une soumission sin-  
 » cère & à une docilité sans réserve,  
 » de peur qu'on n'altère insensiblement  
 » la simplicité de l'obéissance, dont nous  
 » voulons, moyennant la grace de Dieu,  
 » vous donner l'exemple jusqu'au der-  
 » nier soupir de notre vie. A Dieu ne  
 » plaise qu'il soit jamais parlé de nous,  
 » si ce n'est pour se souvenir qu'un  
 » Pasteur a cru devoir être plus do-  
 » cile que la dernière brebis de son  
 » troupeau, & qu'il n'a mis aucune  
 » borne à son obéissance. Donné à Cam-  
 » bray le 9 Avril 1699 ».

Les Suffragans de M. l'Archevêque  
 de Cambray assemblés dans son Pa-  
 lais pour adhérer au Bref du Pape,

eurent la barbarie de maltraiter FENELON. L'Evêque de Saint Omer vouloit qu'il condannât, outre l'explication des Maximes des Saints, tous ses Ecrits apologétiques. FENELON lui répondit avec autant de douceur que de fermeté, comme à son Confrère, & non comme à son Juge, que les Propositions de son Livre n'ayant été condamnées que respectivement, & que le Pape n'ayant point prononcé contre ses autres Ouvrages, quoiqu'ils fussent répandus à Rome, il ne croyoit pas devoir aller plus loin que le saint Siège. Cependant il offrit de conclure le procès-verbal à la pluralité des suffrages, au nom de l'assemblée, contre son propre sentiment; & il le fit.

*Page 401. (13)* Lorsque le Duc de Bourgogne alla faire la Campagne de Flandre de 1708, Louis XIV lui défendit de parler à FENELON. L'Archevêque de Cambrai vint se présenter à la poste où ce Prince devoit dîner: il ouvrit plusieurs fois la conversation, mais on ne l'écouta point. Au moment où le Duc de Bourgogne se leva de table, tous les Courtisans sortirent de l'appartement. Alors le Duc se voyant seul avec FENELON, lui sauta au cou,

les yeux baignés de larmes , & lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots : *J'ai fait le plus pénible effort de ma vie. Adieu , mon bon ami ; je fais ce que je vous dois , vous savez ce que je vous suis.* Ce sublime transport honoroit également l'Instituteur & le Disciple. Il est certain que ce Prince étoit absolument subordonné dans ses campagnes aux Généraux de Louis XIV , & que la nation avoit cependant l'injustice de lui imputer leurs fautes. Ces dégoûts le déterminèrent à quitter l'armée , & il écrivit la lettre suivante à Madame de Maintenon , le 15 Août 1702 «. Je » demande, Madame, mon retour au » Roi : je me flatte que vous m'enten- » dez à demi-mot. Je n'ose en dire da- » vantage , pour ne point vous enga- » ger à une réponse que je vous sup- » plie de ne me point faire , en cas » qu'elle vous incommode le moins du » monde ». Il resta constamment attaché à son Instituteur «. Enfin , mon cher » Archevêque , lui écrivoit-il de Ver- » sailles le 22 Décembre 1701 , je trou- » ve une occasion de rompre le silence » que j'ai gardé pendant quatre ans. » J'ai souffert bien des maux depuis ; » mais un des plus grands a été celui

» de ne pouvoir pas vous témoigner  
 » ce que je sentoís pour vous, & com-  
 » bien mon amitié augmentoit par vos  
 » malheurs, au lieu d'en être refroi-  
 » die. Je pense avec grand plaisir au  
 » temps où je pourrai vous revoir ;  
 » mais je crains que ce temps ne soit  
 » encore bien éloigné. Je suis révolté  
 » en moi-même contre tout ce qu'on  
 » a fait à votre égard ; mais il faut  
 » se soumettre à la volonté divine, &  
 » croire que tout cela est arrivé pour  
 » notre bien ». Voyez dans le Recueil  
 des Lettres de FENELON celles qu'il  
 écrivoit au Duc de Bourgogne, & sur-  
 tout celle qui commence par ces mots :  
*Enfant de Saint Louis, imitez votre*  
*Pere* «. Le Public croit, lui disoit FE-  
 » NELON dans ses lettres de 1708, le  
 » Public croit que vous avez une dé-  
 » votion sombre, scrupuleuse, & qui  
 » n'est pas assez proportionnée à votre  
 » place ; que vous ne savez pas assez  
 » prendre une autorité modérée, mais  
 » décisive, sans blesser la fidélité in-  
 » violable que vous devez aux inten-  
 » tions du Roi. Si vous voulez faire  
 » honneur à votre piété, vous ne fau-  
 » riez trop la rendre douce, simple,  
 » commode, sociale... Oserai-je vous

» dire ce que j'apprends que le Public  
» dit? Si je suivois les règles ordina-  
» res de la prudence, je ne le ferois  
» pas; mais j'aime mieux m'exposer à  
» vous paroître indiscret, que de vous  
» dissimuler ce qui sera peut-être utile  
» dans un cœur tel que le vôtre. On  
» vous estime sincèrement, on vous ai-  
» me avec tendresse; mais le Public  
» prétend savoir que vous ne décidez  
» pas assez, & que vous avez trop d'é-  
» gards pour des conseils très-inférieurs  
» à vos propres lumières. Comme je  
» ne fais point les faits, j'ignore sur  
» qui tombent ces discours, & je ne  
» fais que vous rapporter simplement  
» ce que je ne puis démêler... Je vous  
» demande pardon, Monseigneur, de  
» cet excès de liberté qui vient d'un  
» excès de zèle. Je n'ai, Dieu merci,  
» aucun intérêt dans ce monde; je ne  
» suis occupé que du vôtre, qui est  
» celui du Roi & de l'Etat. Je fais à  
» qui je parle, & je ne puis douter de  
» la bonté de votre cœur.... Il est  
» moins dangereux de prendre un mau-  
» vais parti, que de n'en prendre au-  
» cun, ou que d'en prendre un trop  
» tard. Pardonnez la liberté d'un an-  
» cien Serviteur qui prie sans cesse pour

» vous.... . Je ne vous parle que de  
 » Dieu & de vous : il n'est pas question  
 » de moi. Dieu merci, j'ai le cœur en  
 » paix. Ma plus grande croix est de ne  
 » vous point voir ; mais je vous porte  
 » sans cesse devant Dieu, dans une  
 » présence plus intime que celle des  
 » sens. Je donnerois mille vies comme  
 » une goutte d'eau, pour vous voir tel  
 » que Dieu vous veut. *Amen, amen.*

*Page 401. (14) Quelques jours après  
 que le Télémaque eut paru, Louis XIV  
 dit en présence de Fagon son premier  
 Médecin, & de Felix son premier Chi-  
 rurgien : Je savois par le Livre des  
 Maximes, que M. de Cambray avoit  
 un mauvais esprit ; mais je ne savois  
 pas qu'il eût un mauvais cœur : je viens  
 de l'apprendre en lisant le Télémaque.  
 On ne peut pas pousser l'ingratitude  
 plus loin. Il a entrepris de décrier eter-  
 nellement mon regne. Fagon & Fe-  
 lix, dont la mémoire doit être à ja-  
 mais précieuse aux Gens de Lettres,  
 combattirent courageusement la pré-  
 vention du Roi. Ils lui représentèrent  
 que tous les Ouvrages de Morale de-  
 viendroient des satyres, si la haine y  
 cherchoit des allégories ; que FENELON  
 avoit peint de bons & de mauvais*

Rois, & qu'un Prince tel que lui devoit se reconnoître plus aisément dans les premiers que dans les derniers; qu'il n'y avoit pas un François qui ne désirât de voir une ressemblance parfaite entre Télémaque & M. le Duc de Bourgogne, &c. Louis ne répondit rien. La vérité défarma son bras, mais elle ne changea pas son cœur. N'oublions pas que le bel exemple de Fagon & de Felix a été imité pas M. d'Argenson en faveur de Fontenelle.

Madame de Maintenon qui pendant trente ans, régna par ses complaisances, sur l'esprit de Louis XIV, aimoit toujours FENELON; mais elle n'osa jamais le défendre auprès du Roi qui avoit des préventions personnelles contre lui. Quand on cherche dans le caractère de ce Monarque ou dans la vie de l'Archevêque de Cambray, les véritables motifs de cette aigreur avec laquelle il fut traité par son Souverain, on les découvre dans la fameuse conversation qu'ils eurent ensemble au sujet des *Maximes des Saints*. FENELON déplut au Roi par la beauté de son élocution, & par l'austérité de ses principes politiques, & ce Prince indiqua lui-même ce double méconten-

tement, lorsqu'il dit après la conférence, qu'il venoit de s'entretenir *avec le plus bel esprit & le plus chimerique de son Royaume.*

Il est certain d'abord que FENELON étoit l'homme de la Cour & du siècle de Louis XIV qui parloit le mieux ; sa conversation étoit noble, facile, abondante, variée, & pleine de traits. Or quoique le Roi eut beaucoup d'esprit, quoiqu'il aimât & protégeât les Lettres, il ne pouvoit souffrir qu'on fit parade en sa présence d'une supériorité qui humilioit son amour-propre ; il eut pendant plusieurs années une aversion décidée pour Madame de Maintenon elle-même, qui se flattoit de lui plaire en l'éblouissant par ses faillies, jusqu'à ce que l'expérience lui apprit enfin cette maniere plus fine de faire sa cour, qui consiste à cacher une partie de son esprit, & à faire briller les personnes auxquelles on parle, au lieu de chercher à briller soi-même. Le Roi ne pardonnoit point cette prétention à la gouvernante du Duc du Maine ; & quand il parloit d'elle à Madame de Montespan, il l'appelloit avec humeur, *voire bel esprit.* Racine qui fut toujours regardé

comme un Courtisan fort adroit, disoit à son fils qu'il devoit la bienveillance des gens du monde à l'attention qu'il avoit toujours eue de laisser croire aux personnes qui lui parloient qu'elles avoient beaucoup plus d'esprit que lui. Le Cardinal de Polignac adopta probablement le même système dans sa jeunesse, au moins en présence de son Maître, puisqu'après lui avoir accordé une audience particulière à son retour de Varsovie, Louis XIV dit qu'il venoit de converser pendant une heure avec un homme qui l'avoit toujours contredit, & qui lui avoit toujours plû. FENELON avoit plus de candeur, & par conséquent moins d'adresse; il se livra sans contrainte à son imagination, & Louis XIV qui aimoit à intimider par la majesté de son rang & de sa personne, ne lui pardonna point la liberté d'esprit avec laquelle il profitoit de tous ses avantages. Le Monarque auroit été plus flatté de cet air d'embarras qu'on éprouvoit ordinairement, & qu'on affectoit encore devant lui. On fait qu'il accorda volontiers une pension à un Officier, qui après avoir balbutié pendant quelques instans au moment où il sollici-

toit cette grace, lui dit en élevant la voix : *Sire, je supplie votre Majesté de croire que je ne tremble point ainsi en présence de ses ennemis.*

Dans la même conversation où l'Archevêque de Cambrai n'avoit pas su contraindre la fécondité de son esprit, Louis XIV voulut connoître les principes de gouvernement qu'il avoit enseignés à M. le Duc de Bourgogne ; & FENELON toujours simple & vrai lui exposa les Maximes du Télémaque. Le Roi piqué du contraste que ces maximes lui présentoient avec son administration, regarda l'éducation de son petit-fils comme une satyre amère de son regne, & ne douta point que FENELON ne fut un Visionnaire en Religion comme en politique. Dès-lors ce Prince, auquel nous devons d'ailleurs tant de reconnoissance, eut le malheur de méconnoître & de persécuter FENELON, & c'est à son ressentiment personnel bien plus qu'aux instigations de Bossuet qu'il faut imputer la rigueur avec laquelle il poursuivit sa condamnation à Rome.

Madame de Maintenon qui connoissoit si bien les talens & les caractères propres à la Cour, avoit, pour ainsi

dire, prévu les persécutions que devoit essuyer l'Archevêque de Cambray. « L'Abbé de FENELON, écrivoit-elle dès le 28 Décembre 1683, Lett. 131. est fort bien ici : tout le monde ne lui rend pourtant pas justice ; on le craint, & il voudroit être aimé avec tout ce qu'il faut pour l'être ». « J'ai vu, mandoit-elle à sa nièce le 15 Avril 1691 ; j'ai vu encore aujourd'hui l'Abbé de FENELON : il a bien de l'esprit ; on me dit qu'il a encore plus de piété, c'est justement ce qu'il me faut ». Elle le prit pour son Directeur à la mort de l'Abbé Gobelin, & cette direction qui pouvoit donner à FENELON la plus grande influence sur le Gouvernement effraya ses ennemis, qui dès-lors conjurèrent sa perte. Il y avoit contre lui plusieurs cabales à la Cour ; l'affaire du Quiétisme décida enfin Madame de Maintenon à le quitter & à choisir pour Confesseur M. Godet, Evêque de Chartres, ennemi très-passionné de l'Archevêque de Cambray. Lorsque FENELON étoit Directeur de Madame de Maintenon, il n'oublioit point le bonheur public dans les Lettres qu'il lui écrivoit, & celle-ci mérite d'être conservée. » Vo-

» tre zèle, Madame, pour le salut du  
 » Roi ne doit point vous faire aller  
 » au-delà des bornes que la providence  
 » semble vous avoir marquées. Il faut  
 » attendre les momens que Dieu seul  
 » peut connoître; le vrai moyen d'at-  
 » tirer les graces du Ciel sur le Roi  
 » n'est pas de le fatiguer par des ex-  
 » hortations, mais de l'édifier, d'en-  
 » trer peu-à-peu dans son cœur par  
 » une conduite douce & patiente. Vo-  
 » tre application à lui toucher le cœur,  
 » à lui ouvrir les yeux, à le garantir  
 » de certains pièges, à lui donner des  
 » conseils de paix, de modération, de  
 » soulagement pour ses Peuples, d'a-  
 » mour pour l'Eglise, & votre zèle à  
 » chercher de bons Pasteurs demande  
 » de vous de grandes attentions &  
 » baaucoup de prudence. Vous êtes,  
 » Madame, la sentinelle de Dieu au  
 » milieu d'Israël. Aimez le Roi; foyez-  
 » lui soumise comme Sara l'étoit à Abra-  
 » ham. Respectez-le du fond du cœur :  
 » regardez-le comme votre Seigneur  
 » dans l'ordre de Dieu. Il est vrai, Ma-  
 » dame, que votre état est une éni-  
 » gme; mais c'est Dieu qui l'a fait :  
 » vous ne l'avez pas désiré, vous ne  
 » l'avez pas choisi, pas même imagi-

» né ; c'est Dieu qui l'a fait : il vous  
 » cache ses secrets, & en cache aussi  
 » au Public, qui le surprendroient étran-  
 » gement, si vous les lui disiez com-  
 » me à moi. C'est le mystère de Dieu :  
 » il a voulu que vous fussiez élevée  
 » pour sanctifier ceux qui naissent dans  
 » l'élévation. Vous êtes à la place des  
 » Reines, & vous n'avez pas plus de  
 » liberté & d'autorité qu'une petite  
 » Bourgeoise ».

*Page 407. (15)* FENELON mourut à  
 Cambrai le 7 Janvier 1715, huit mois  
 avant la mort de Louis XIV. L'Arche-  
 vêque de Cambrai venoit de faire sa visi-  
 te pastorale dans un Village ; il se mit en  
 route à l'entrée de la nuit. Tandis que  
 son carrosse traversoit un pont, une  
 vache qui païssoit dans un ravin, effraya  
 ses chevaux : la voiture versa, & fut fra-  
 cassée. FENELON reçut un coup très-vio-  
 lent, qui fut la cause de sa mort. Cette  
 Anecdote est très-certaine ; mais il ne  
 l'est pas moins que Louis XIV vive-  
 ment touché du zèle avec lequel l'Ar-  
 chevêque de Cambrai avoit secondé  
 ses Ministres à Utrecht, & des divers  
 mémoires qu'il avoit composés pour  
 l'instruction des Ambassadeurs en 1712,  
 alloit le rappeler à la Cour lorsqu'il

apprit sa mort. *Il nous manque*, dit le Roi, *au moment où nous aurions pu le consoler & lui rendre justice.* Un jeune Abbé dont je tairai le nom par respect pour sa famille, offrit au Gouvernement de servir d'espion auprès de FENELON dont les relations avec les étrangers étoient fort suspectes à la Cour; il employa le crédit de M. le Duc de Beauvilliers pour obtenir des Lettres de Grand-Vicaire, de l'Archevêque de Cambrai; & pour faire ensuite sa cour aux Ministres il eut la bassesse de calomnier FENELON pendant quatre ans. Accablé de remords, & profondément frappé des vertus de ce grand Homme, il entra un matin dans son cabinet, & se jettant à genoux: *Monsieur, s'écria-t-il les yeux baignés de larmes, vous m'avez regardé jusqu'à présent comme un homme d'honneur; je suis le dernier des scélérats, je ne suis venu auprès de vous que pour être votre délateur, & n'ayant rien apperçu de répréhensible ni dans votre conduite ni dans vos discours, je vous ai calomnié de toutes les manières pour ne point paroître inutile aux méchans qui m'ont envoyé ici. Je devois cet hommage à toutes vos vertus; ne croyez pas que je vous demande ma*

*grace ; je vais m'ensevelir à la Trappe, & expier jusqu'à ma mort le mal que je vous ai fait ?* Il tint parole, & alla mourir à la Trappe. Un tel hommage honore plus FENELON que toutes les graces qu'il auroit pu obtenir à la Cour de Louis XIV. La postérité a vengé hautement l'Archevêque de Cambrai des injustices de ses contemporains, & son nom devient de jour en jour plus cher & plus grand dans toute l'Europe. L'Académie Françoise assigna son éloge pour sujet du prix d'Eloquence en 1771. Louis XVI vient de le choisir pour l'un des quatre grands Hommes auxquels il fait ériger des statues au Louvre. M. le Comte d'Angiviller, qui réunit à un zèle très-vif pour la gloire des talens, un goût très-éclairé pour les beaux arts, a mérité la reconnoissance de tous les Gens de Lettres, en proposant au Roi de rendre ce nouvel honneur à FENELON.

F I N.

---

De l'Imprimerie d'ANTOINE BOUDET,  
Imprimeur du Roi.

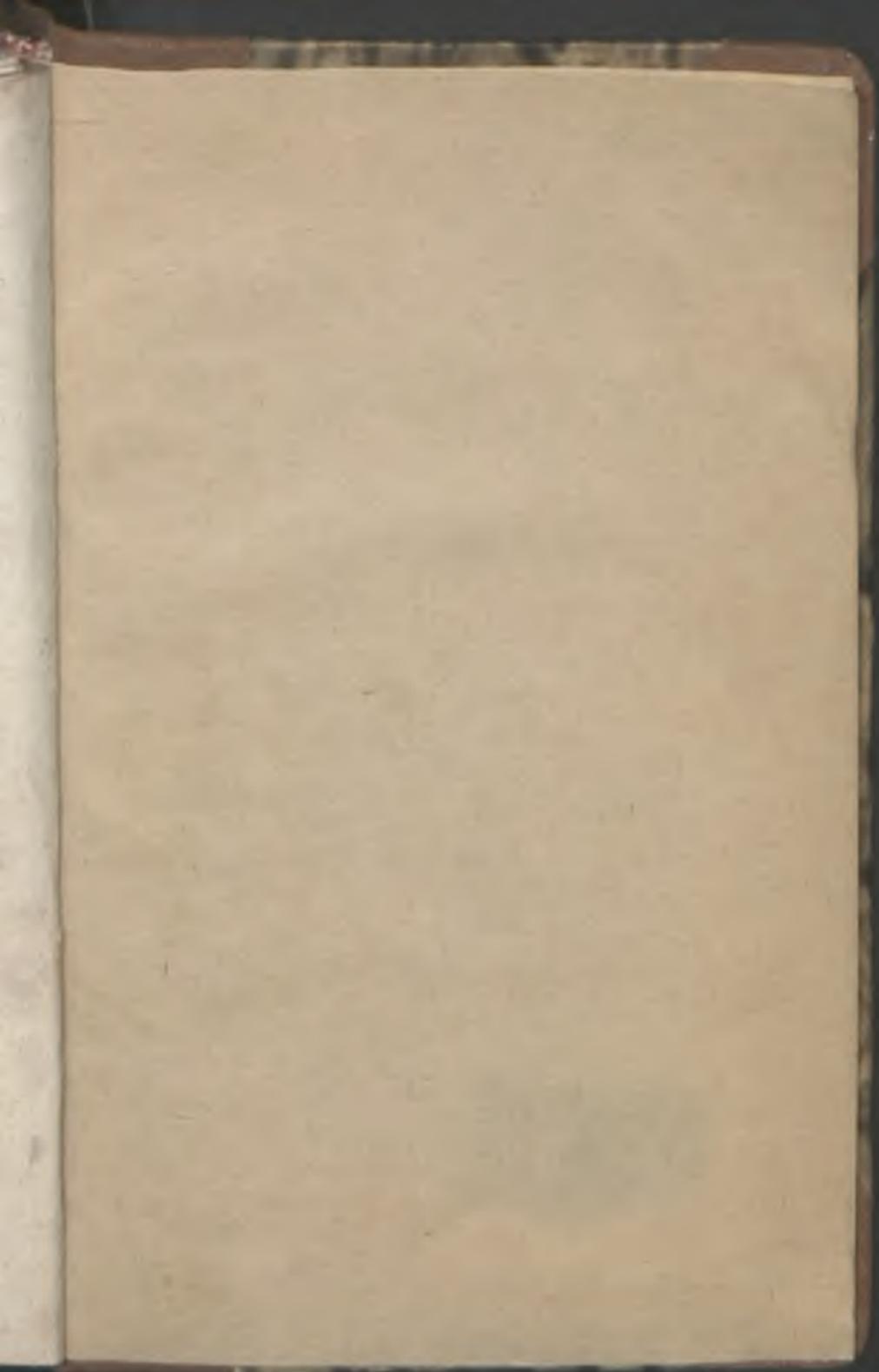
---

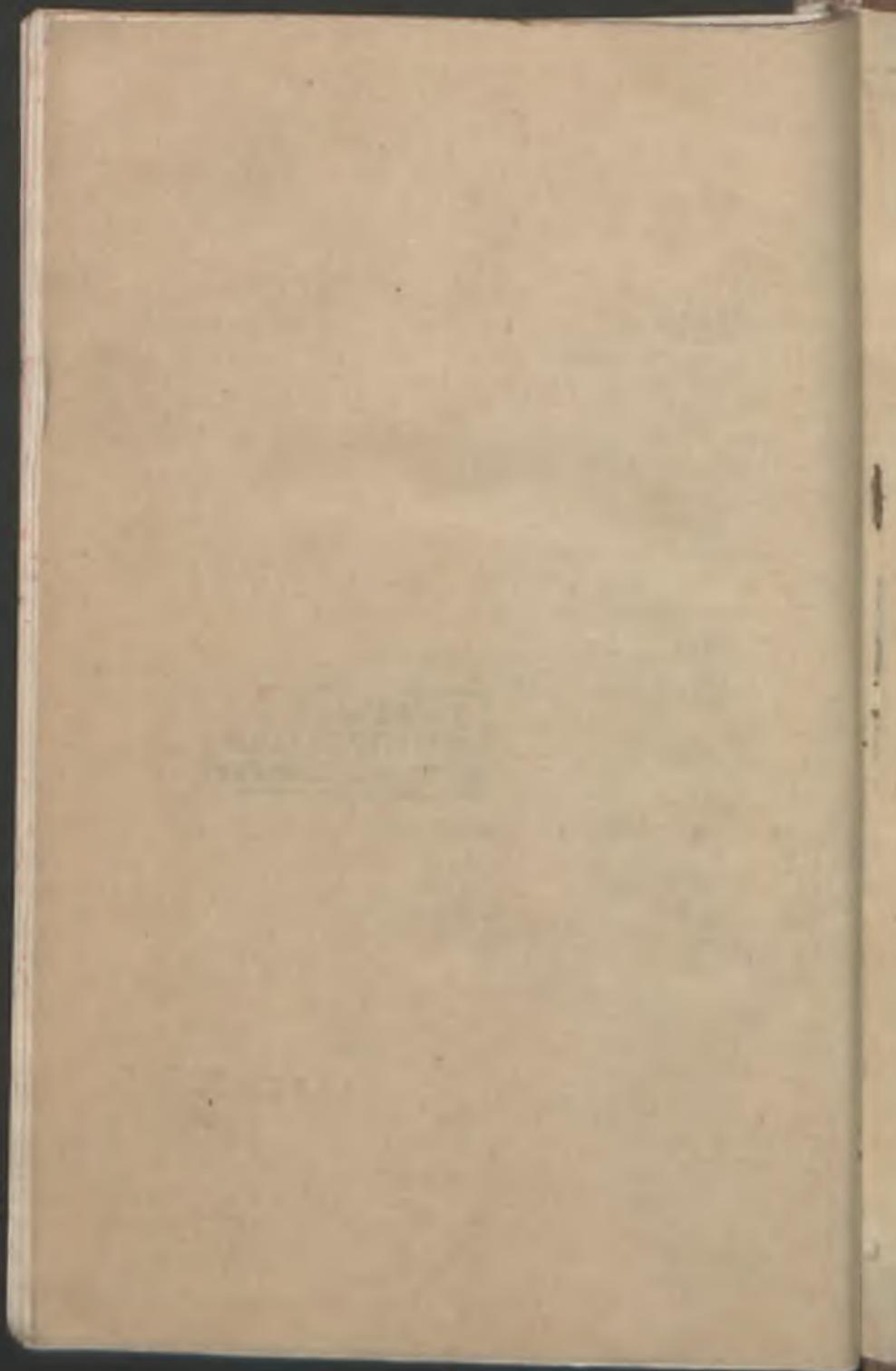
---

## E R R A T A

- P**ag. 37. lig. 13, du fonds, *lisez* ; du fond.  
Cette faute est répétée plusieurs fois dans  
le Discours sur l'Eloquence.
- Pag. 116. à la marge, *vis-à-vis l'alineæ*, ajou-  
tez LXI. de l'Hypothèse.
- Pag. 116. lig. pénult. perdre, *lisez* ; prendre.
- Pag. 150. lig. 10, par des longs abus, *lisez* ;  
par de longs abus.
- Pag. 161. lig. 2, Theſſalonique, *lisez* ; An-  
tioche.
- Pag. 170. les ſurmonter, quand, *lisez* ; les ſur-  
monter ; quand même, &c.
- Ibid.* crime à la terre. Hélas ! *lisez* ; crime à  
la terre : hélas !
- Pag. 185. lig. 16, la voie de négociations,  
*lisez* ; la voie des négociations.
- Pag. 201. lig. 21, établi, *lisez* ; établit.
- Pag. 258. lig. 29, Nébridé, *lisez* ; Nébride.
- Pag. 260. lig. 29, m'écriera-je, *lisez* ; m'écri-  
rai-je.
- Pag. 277. lig. 26, devenu arbitre, *lisez*, de-  
venu l'arbitre.

BIBLIOTEKI  
SEMINARIUM  
SANDOMIERSKI







00042525

